

LE PROJET PAKXE

*Une Contribution du peuple laotien à l'Unité de
l'Asie du Sud-Est et à la paix mondiale*

LAURENT LADOUCE

Les Editions Romaines

« Nocturna versate manu, versate diurna »

ISBN: 978-2-9535735-3-4

Published by Les Editions Romaines

Copyright © Les Editions Romaines

Juin 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par le Code de la propriété intellectuelle.

Collection Sciences Humaines

Direction: Xavier Barnich, Stéphane Bleus

www.leseditionsromaines.biz

Les Editions Romaines
Level 5, Louis Vuitton Building,
101, Avenue des Champs-Élysées
F – 75008 Paris

Le mot de l'éditeur

Le présent livre pourrait surprendre le lecteur... mais il le surprendra heureusement. Le Projet Pakxe peut sembler utopiste, car faire d'une ville de bonne importance au sein d'un pays discret et sans réel chauvinisme la base d'un projet de paix applicable à l'Asie du Sud-Est comme au monde entier est un programme dont beaucoup douteront a priori du succès.

C'est pour cela précisément que ce livre est digne d'intérêt : l'accent est mis fortement sur les caractéristiques, devrait-on dire, « *mondiopètes* » de la ville de Pakxe : un terrain propice au dialogue et à la réalisation de projets tournés vers l'extérieur, vers l'autre, l'autre dont l'altérité peut être de nature religieuse, culturelle, comme sociale.

Mais ce livre manquerait encore d'une qualité essentielle pour être à la hauteur de son thème : la notion de paix, et a fortiori de paix mondiale est un concept tellement vague dans notre société, et surtout tellement galvaudé qu'il convenait de s'y arrêter un long moment.

On ne peut que souligner la grande maîtrise de l'auteur sur ce sujet également, traité sous l'angle historique comme philosophique.

En définitive, ce livre est à mettre dans les mains de tout lecteur qui souhaite se pencher sur la notion de paix, sur les aspects multiples des interactions entre pays de l'Asie du Sud-Est, et enfin, et surtout, découvrir la ville de Pakxe et le projet qu'elle abrite.

LE PROJET PAKXE

*Une Contribution du peuple laotien à l'Unité de l'Asie du Sud-Est
et à la paix mondiale*

LAURENT LADOUCE

AVANT-PROPOS EXPLICATIF

1. Le logo du Projet Pakxe

Ce logo est le symbole officiel du Projet Pakxe, ville internationale de la paix en Asie du Sud-Est. Les détails du Projet Pakxe sont exposés au chapitre 10 du présent ouvrage.

Signification des formes et des couleurs du logo

Largement symbolique, le logo garde un rapport figuratif avec la géographie de l'Asie du Sud-Est. Pakxe, ville internationale de la paix est à l'intersection d'une ligne verticale Hanoi-Jakarta et d'une quasi-horizontale Rangoon-Manille. Ce sont les quatre points cardinaux du « mandala sud-est asiatique ». Le plus petit cercle bleu représente l'Asie du Sud-Est continentale ou Indochine, lien entre la Chine et l'Inde. Le grand cercle rouge représente l'Asie du Sud-Est insulaire, appelée aussi Insulinde, pont entre deux continents : l'Asie et l'Océanie. Le cercle jaune représente un espace intermédiaire entre les deux autres et qui sert de lien et d'articulation entre le continent et les îles. Il matérialise aussi la transition entre l'Océan indien et l'Océan pacifique.

Les couleurs reprennent les trois couleurs fondamentales (Bleu, Jaune, Rouge) fréquemment employées dans tous les drapeaux d'Asie du Sud-Est. Plusieurs drapeaux combinent deux des trois couleurs, ou les trois ; à quoi il faut ajouter le blanc, présent sur plusieurs d'entre eux.

Dans la cosmogonie asiatique, le rouge symbolise le Ciel (Ouranos en grec) et le bleu symbolise l'univers créé (cosmos). Le jaune est l'espace intermédiaire entre le Ciel et la terre, centré sur l'être humain (anthropos)

Le logo du *Projet Pakxe* se veut donc un symbole de paix déclinant des thématiques universelles dans un espace particulier du globe.



2. Pakxe, ville de la paix en Asie du Sud-Est

Raisons géographiques et historiques d'un choix

Géographiquement, l'Asie du Sud-Est est « l'angle de l'Asie », entre les deux pays les plus peuplés du globe (la Chine et l'Inde), entre deux continents (l'Asie et l'Océanie), entre deux océans (Indien et Pacifique). Ce microcosme de la biodiversité est aussi la région du monde où l'intégration des réseaux continentaux, péninsulaires et insulaires est la plus poussée.

Historiquement, des millénaires d'influences diverses ont fait de cet espace une *idée* puis un projet, voire un rêve, notamment comme carrefour des épopées spirituelles : hindouisme, bouddhisme, christianisme et islam. Le choix de Pakxe comme ville de la paix donne du sens à cet héritage de géographie et d'histoire. Pakxe est en effet à l'intersection de deux axes majeurs : l'axe Hanoï-Jakarta et l'axe Rangoon-Manille.

Hanoï, porte Nord vers la Chine, symbolise l'héritage confucéen-taoïste en Asie du Sud-Est et rappelle l'ex présence française. Quasi à la verticale d'Hanoï, **Jakarta, porte sud** vers l'Océanie, symbolise l'islam, et rappelle l'ex présence néerlandaise.

Rangoon, porte ouest vers l'Inde, symbolise le bouddhisme theravada et rappelle l'ex présence britannique. À l'autre extrémité d'une quasi horizontale, **Manille, porte est** sur le Pacifique, symbolise l'héritage chrétien, et rappelle la présence espagnole puis américaine.

Le demi-cercle bleu (A) entoure l'Asie du Sud-Est continentale, ou Indochine, d'héritage bouddhiste. Lieu de rivalité entre britanniques et français, cette région devint ensuite une ligne de front de la Guerre Froide (rideau de bambou). Ce demi-cercle sert de pont entre la Chine et l'Inde.

Le demi-cercle rouge (C) correspond à l'Asie du Sud-Est insulaire ou Insulinde. Il coïncide avec l'Indonésie, plus grand archipel du monde. Passage de l'Asie à l'Océanie, ce demi-cercle constitue le plus grand Etat-nation à majorité musulmane du globe.

Le demi-cercle jaune (B) est l'atout de l'unification pour l'Asie du Sud-Est. Ancré sur le continent à Rangoon, il traverse l'isthme de Kra et la péninsule de Malacca puis remonte vers Manille. Ce lieu de métissage des ethnies, des langues et des religions, montre l'essor de la région vers la modernité cosmopolite.

Le Sud-Est asiatique : le carrefour des civilisations



INTRODUCTION

Mourir pour les siens (intégrisme) ou vivre pour les autres (intégration) : le grand défi du XXI^e siècle

Le *Projet Pakxe* est un projet de construction de la paix pour l'Asie du Sud-Est, avec comme foyer la ville de Pakxe, au Laos. Le *Projet Pakxe* voit en effet dans le Laos un pays prédisposé à diffuser la culture de la paix en Asie du Sud-Est. Troisième ville du pays et emblème de cette vocation, Pakxe deviendrait une ville internationale de la paix.

Ce sont là trois gageures.

Certes, la paix est une aspiration immémoriale. Depuis le *Traité de Paix Perpétuelle* de Kant, la bonne volonté raisonnable nous assure la fin imminente des guerres : espoir hélas souvent déçu. La paix peut d'ailleurs être injuste. Certaines guerres sont justes. Des chances égales sont toujours données aux âmes d'une même génération, d'œuvrer pour la guerre ou pour la paix. La culture de la paix n'est pas une négation angélique des motifs de conflits, elle mobilise les forces d'âme plutôt que la force des armes pour les surmonter. Avec la fin de Guerre Froide, la mondialisation et les unions régionales s'accélèrent. Ni bon ni mauvais, ce phénomène a le visage de Janus¹ : il durcira les intégrismes, les discordes de *Nous* contre *Eux*, ou accélérera l'intégration et la concorde entre *Toi* et *Moi*. Notre attitude quotidienne en

¹ Voir les Actes du colloque organisé à Ottawa en février 2003 par le Centre de Recherche pour le Développement International. Il s'agissait d'évaluer l'incidence de la mondialisation sur la guerre et la paix.

décidera, plus que la politique de nos États. Jadis, les États ont démocratisé la guerre, fait du citoyen un conscrit. Les millions de vies sacrifiées dans les guerres mondiales et les guerres de libération nationale ont accouché du paysage international actuel. Nous vivons maintenant une accalmie, un reflux des conflits armés. Mais bâtir la paix demande aussi des sacrifices. Si la culture de la guerre exalte l'héroïsme de l'homme, la culture de la paix en appelle à notre philanthropie, voire notre sainteté. Désormais, la paix devra et pourra se propager, à condition de vouloir d'abord la bâtir dans nos vies.

Il ne s'agit plus de mourir pour les siens mais de vivre pour les autres.² L'Europe en est l'illustration : jadis lieu d'affrontement des nationalismes, elle connaît un processus durable d'intégration supranationale.

Une autre région du monde entame une démarche semblable : l'Asie du Sud-Est affirme aujourd'hui son unité régionale, politique et économique. Elle laisse entrevoir une vocation plus importante encore : celle d'un carrefour de civilisations sans équivalent. Bâtir la paix dans la région la plus multiculturelle du globe est un enjeu vital pour une humanité que menace le choc des civilisations.

Certes, mais que peut faire le Laos ? Pauvre, isolé, ce « pays oublié » (un de ses injustes surnoms) peut-il devenir un artisan de paix dans cette région ? N'est-ce pas trop pousser la gentillesse

² La philosophie du maintien de la paix va dans cette direction. Chargée du programme de gouvernance globale à la *London School of Economics*, Mary Kaldor précise : « Alors que celui qui porte légitimement les armes, le soldat, doit être prêt à mourir pour son pays, celui qui maintient la paix risque sa vie pour l'humanité. »

proverbiale de ce peuple que d'en faire le Bon Samaritain de voisins ambitieux, agités, souvent bien plus gros que lui ? Sa politique de neutralité n'a-t-elle pas jadis causé sa perte ? Nous montrerons que, moyennant une volonté de son peuple et de ses dirigeants, mais aussi de ses voisins, ce rôle d'artisan de paix du Laos réglerait bien des problèmes en Asie du Sud-Est. Et ce, alors que la construction de l'unité régionale reste fragile et exige un rapprochement des peuples et des cultures, pas seulement une coopération des États. Nul autre peuple de la région n'a la crédibilité du Laos dans ce domaine.

Première Partie

**La Culture de la paix : un défi
mondial, une responsabilité
individuelle**

Chapitre 1

GUERRE ET PAIX AU XXI^e SIÈCLE

La guerre et la paix revêtent aujourd'hui de nouveaux visages. La paix entre les nations se consolide ; les conflits « clausewitziens », sont en net recul. Théoricien de la guerre moderne, Clausewitz voyait en la guerre une continuation de la politique par d'autres moyens. Autrement dit les États-nations poursuivent des politiques de défense nationale coûteuses aux plan matériel et humain pour décréter, le cas échéant, la levée en masse et agresser un autre État jugé hostile, ou répondre à son agression.

1. Les nouveaux visages de la guerre et de la paix

Si la guerre classique reflue, la violence armée prend d'autres visages. D'une part, les violences intra nationales se multiplient. En l'absence de guerre de mouvement, on ne parlera pas de « guerres civiles », mais plutôt de guérillas, de tensions sporadiques, de mouvements d'humeur pouvant dégénérer en massacres. L'enjeu des violences ne porte que secondairement sur le type de régime ou le partage des ressources. Les *conflits identitaires* traduisent un refus viscéral de coexister avec d'autres

ethnies ou religions, même en régime démocratique. Ainsi des nationalismes basque et corse. En ex-URSS et en ex-Yougoslavie, la dictature avait étouffé des conflits que le retour aux libertés a réveillés.

Plus que les conflits intra nationaux, les réseaux transnationaux menacent la paix mondiale : le crime organisé et surtout les réseaux terroristes. L'escalade du terrorisme agite le spectre d'un choc des civilisations. Samuel Huntington (1927-2008) avait popularisé ce concept. Il estimait que les enjeux internationaux ne se déchiffrent plus selon la grille classique de l'État-nation mais avec la grille des aires de civilisation ; lesquelles recourent souvent l'aire d'expansion géographique des religions. François Thual parle même de géopolitique des religions, ou géoreligion.³

Dans le *Projet Paxex*, la géoreligion de l'Asie du Sud-Est joue un rôle central. Mais là où beaucoup voient dans le fait religieux un facteur de tensions, nous soulignons les ressources de la géoreligion pour favoriser la paix.

De nouveaux types de conflits devraient appeler de nouvelles stratégies de paix. La réponse reste partielle, mal adaptée aux enjeux. Le monde connaît certes un sursaut de bonne volonté humanitaire et de « civisme non patriotique ». Les efforts pour promouvoir la tolérance et l'acceptation de l'autre sont louables. Délaissant les enjeux trop nationaux ou idéologiques, le militantisme embrasse la vie associative, le « sans-frontiérisme », la « société civile internationale ». Illustration de ce changement de culture : l'Organisation des Nations Unies. Si le nombre d'États-nations a beaucoup augmenté ces dernières années, le

³ François Thual, *Le Dieu fragmenté, géopolitique des religions*, février 2004, éditions Ellipses, Paris

renouveau des Nations Unies vient surtout des Organisations Non Gouvernementales (ONG). Déstabilisant la *realpolitik* des États, elles imposent des mots d'ordre plus proches de la charte originelle des Nations Unies : « Nous les Peuples ... ».

Mais l'humanisme laïc qui inspire la société civile internationale a du mal avec la géoreligion. Reposant sur une rationalité cosmopolite, l'humanisme voit les populations sur un plan horizontal, comme citoyens du monde présent, omettant les héritages ancestraux et les aspirations messianiques. Or l'être humain est, souvent à son insu, le fruit d'épopées religieuses anciennes et tendant vers une eschatologie. Si la bonne volonté suffisait, Jérusalem serait depuis longtemps une ville internationale où les faits religieux, banalisés, seraient sans enjeu émotionnel. Pour les tenants de la raison cosmopolite, les passions spirituelles sont chaotiques et insensées, les signes et symboles religieux sont rébarbatifs : ils traduiraient le refus d'universalité, l'obscurantisme, l'asservissement.

Face au choc des civilisations, L'ONU elle-même reste mal équipée. Ouverte aux propositions des ONG humanitaires ou caritatives, elle tend à minimiser le fait religieux. L'appartenance religieuse y figure ... à la rubrique des droits de l'homme. L'ONU ne s'alarme que quand la liberté religieuse est menacée. Pour le reste, le manque est criant. La conscience inter-nationale a triomphé aux *Nations unies*, la conscience interreligieuse y est balbutiante. L'Organisation des Religions Unies⁴ cherche un partenariat avec l'ONU et l'UNESCO, mais celui-ci reste timide.

Le *Projet Pakxe* présente justement un effort pour lier l'axe horizontal de l'humanisme laïc à l'axe vertical de l'approche

⁴ www.uri.org

interreligieuse. Voyant plus en l'Asie du Sud-Est qu'un marché de 600 millions de consommateurs ou une puissance politique en gestation, il la perçoit comme un carrefour des civilisations. La diversité des apports religieux, linguistiques culturels, coloniaux constitue un paramètre de l'unification. Le *Projet Pakxe* s'adresse d'abord aux habitants de l'Asie du Sud-Est, à ce que chacun peut faire, chaque jour, pour exprimer son allégeance à un ensemble si divers regroupant presque 600 millions d'âmes. Le *Projet Pakxe* n'est pas un projet politique, dont les acteurs seraient les États et leurs instruments. Les acteurs en sont d'abord les citoyens dans leur quotidien, avec leur imaginaire, leur cœur, leur pensée. Il ne s'agit pas seulement d'unir des économies, en vue d'une monnaie commune, ou des politiques, en vue d'un parlement d'Asie du Sud-Est, mais une somme d'héritages complexes.

Pakxe lancera les travaux pratiques de la conscience sud-est asiatique, surtout pour les nouvelles générations.

2. L'héritage du vingtième siècle

Chacun devra agir pour que le 21^e siècle surpasse le 20^e siècle, qui fut largement un siècle d'horreur guerrière. Il nous a légué trois innovations abominables : la terreur idéologique et génocidaire, la guerre mondiale, l'arme nucléaire.

Soyons justes : comme le résume François Géré, directeur de l'Institut *Diplomatie et Défense* : ce siècle « qui a connu des guerres mondiales, civiles et des guérillas d'une extrême cruauté, est également marqué par le désir ardent de frayer des chemins de paix, larges, durables, universels »⁵. D'un côté, la généralisation

⁵ François Géré, *Pourquoi les guerres ? Un siècle de géopolitique*, , Edition

de la guerre de tous contre tous attisée par les nationalismes, la surenchère idéologique, le progrès technologique des armements ; de l'autre, la montée vers la paix généralisée, les efforts d'entente des nations, reflet des avancées de la culture démocratique et du droit international.

Le siècle s'ouvrit sur une guerre sans précédent par le nombre de belligérants, la puissance de destruction, la cruauté des combats. Elle engendra en outre de nouveaux périls : naissance de l'URSS et création d'États incertains en Europe centrale. Mais la volonté d'abolir la guerre germa aussi. Après les 10 millions de morts de la Première Guerre mondiale, la Ligue des nations devint un premier parlement des nations visant à empêcher la guerre.

Cet organisme ne sut toutefois endiguer l'impérialisme nippon en Asie, puis la montée du nazisme, qui se soldèrent par les cinquante millions de morts de la Deuxième Guerre mondiale. Après 1945, le « camp de la paix » redoubla d'efforts pour rendre la guerre illégale, en créant l'ONU. Laquelle fut vite paralysée par la Guerre Froide et par les nationalismes liés à la décolonisation. Avec la fin de la Guerre Froide et le démantèlement des derniers empires coloniaux, y compris dans l'ex-URSS, certains parlent de chances inégalées pour une paix universelle. Qu'en est-il exactement ?

En octobre 2005, le Centre sur la Sécurité Humaine (CSH) publiait son rapport : « Guerre et paix au XXI^e siècle ». ⁶ Là où les media peignent un monde toujours plus dangereux et violent, le rapport évoque une baisse des conflits armés de 40% depuis

Larousse avec Courrier International, Collection 20/21, mars 2002

⁶ Consulter le rapport en ligne sur www.humansecurityreport.info/

Voir l'article de Philippe Boloïon *Le Monde*, 19 octobre 2005

1992. Malgré la Bosnie et le Rwanda, le nombre de génocides et autres massacres a chuté de 80% depuis la fin de la Guerre Froide. Sous la direction d'Andrew Mack, les chercheurs du CSH expliquent ce recul général de la violence par trois tendances : la fin de la Guerre Froide, l'achèvement du processus de décolonisation, l'efficacité croissante des actions de l'ONU.

Si Desmond Tutu y voit un « rare message d'espoir », le CSH reste prudent. Le même organisme, deux ans plus tôt, évoquait la « prise de conscience de plus en plus affirmée du rôle que les personnes, individuellement ou en communauté, peuvent jouer dans la conduite des affaires nationales ou internationales ». ⁷ Ainsi, les occasions de faire la guerre refluent, mais les acteurs pour bâtir la paix en sont à la *prise de conscience*.

3. Mondialisation de la haine ou de l'amour ?

Au 20^e siècle, la guerre n'a cessé de se rapprocher des hommes, de solliciter chaque être humain. Elle s'est démocratisée et mondialisée. Nous avons vécu la guerre de tous contre tous, plusieurs fois : âge des mobilisations en masse, des monuments aux morts, d'une guerre civile planétaire de cent ans, où les hommes, les femmes, les enfants, connaissaient un climat de violence et une culture de la guerre. À présent, la paix se fait proche de chacun de nous, sollicitant notre engagement. Lequel ? Un engagement personnel. Et pour quoi ? Pour le monde. Une mondialisation quotidienne de la générosité en somme, qui passe par une transformation de notre conscience, ainsi que le suggère Jeremy Rifkin : « Pouvons-nous apprendre à appliquer la règle

⁷ www.humansecurity-chs.org/finalreport/Outlines/Outline_french.pdf

d'or sur un terrain beaucoup plus étendu, qui ne couvre pas seulement nos relations immédiates avec nos voisins, mais la totalité des relations qui composent, ensemble, la vaste communauté planétaire dans laquelle nous sommes insérés ? »⁸

Rassemblant les bonnes volontés au-delà du problème tibétain, le Dalai-lama formule un message pour créer le trait d'union entre chacun et l'humanité entière. Un lien plus fraternel que civique, plus moral et spirituel qu'idéologique. Mais fondé sur quoi exactement ? Sur le bouddhisme ? Quelle serait alors l'essence du bouddhisme ? La bonne volonté, la conscience, la sagesse, la bonté ? Difficile à dire, le Dalai-lama faisant plus passer un esprit qu'un message précis.

Devant des centaines de milliers de jeunes réunis en 2005, le Pape Benoît XVI s'exprime non comme chef de l'Eglise catholique mais comme émissaire de l'amour, revenant à la source même de la religion. Les religions visent le monde à partir de l'amour, qui est par essence universel. Le patriarche inspiré décrit l'eucharistie comme une sorte de fission nucléaire au cœur de l'existence⁹ ; il évoque la réaction en chaîne de l'amour. « Seule l'explosion intime du bien qui vainc le mal peut alors engendrer la chaîne des transformations qui, peu à peu, changeront le monde. Tous les autres changements demeurent superficiels et ne sauvent pas. » Partant du cœur de l'individu, elle le met en communion avec le monde par le biais de la famille, de la région, de la nation.

Une mondialisation qui serait celle de l'économie, de la technologie, des institutions, une mondialisation dont le ciment

⁸ Jeremy Rifkin, *Le Rêve Européen*, Fayard 2005, Paris, p.473

⁹ Benoît XVI, Journées Mondiales de la Jeunesse, 21 août 2005

serait l'humanisme rationaliste et individualiste, ne serait pas une mondialisation *des* hommes, *par* les hommes et *pour* les hommes. Mais une mondialisation de l'amour qui unisse le genre humain comme une seule famille, qui s'y opposera ? A condition bien sûr qu'aucune religion ne prétende avoir le monopole de l'amour. Cela semble plus facile à dire qu'à faire. Jusqu'où nous entraînerait une révolution de l'amour ?

Paradoxalement, la violence absolue des attentats du 11 septembre 2001 le révèle en négatif. Ces attentats illustrent la montée aux extrêmes de la violence : Une réaction en chaîne de haine pure partie d'une poignée d'individus ébranle le monde entier. Un seul acte en un seul lieu ou presque, en une seule journée, commis par des individus résolus, suffit à secouer la planète en ouverture du millénaire.

L'acte inouï fut suivi d'analyses, puis d'actes politiques et militaires. Mais la réaction en chaîne de la haine suscita d'abord une réaction en chaîne viscérale de l'amour. Il y eut certes des pleurs, du désespoir, mais on découvrit aussi un pays habité par des attitudes de ferveur, de solidarité, de grâce collective. À une catastrophe nouvelle, l'Amérique profonde réagit d'abord avec grandeur et dignité. Quatre ans plus tard, la même Amérique réagit au cyclone Katrina avec moins d'innocence.

La grandeur est d'abord l'altruisme des pompiers new-yorkais qui perdront beaucoup d'hommes, puis le recueillement du peuple américain : un pays entier se fait sanctuaire et chœur. Beaucoup d'américains stupéfaits vont interroger leur individualisme. On parle peu du terrorisme, de l'ennemi, mais beaucoup promettent de changer l'ego, changer leur vie. Passée l'horreur qui a frappé New York, beaucoup se retrouvent en état d'apesanteur, de

méditation sur les origines de leur nation. Meurtris par la perte de leurs concitoyens, ils ne tombent pourtant pas dans un discours de désespoir vengeur et de repli sur soi. On revient à la source, souvent dans les églises, pour prier. Cette ferveur touche même les cœurs les plus sceptiques, les plus farouchement anti-américains. « Nous sommes tous américains » dit sobrement *Le Monde* ; le slogan ne signifie pas une conversion aux valeurs américaines. Il signifie sans doute que les États-Unis sont alors meilleurs, pas seulement plus forts et plus puissants, que leurs contempteurs. Leur supériorité agace, mais on les envie aussi d'avoir bâti en deux siècles une nation qui reste largement fondée sur un rêve simple : améliorer la condition humaine. Ce rêve ne peut partir en fumée.

Dans les mois qui viennent, beaucoup de veufs et de veuves du 11 septembre diront avoir changé leur vie : citadelle des célibataires, New York va connaître une épidémie de mariages. Alors que l'État américain est dépassé par l'événement, la société civile américaine communique avec l'idéal originel des pères fondateurs, qui avaient quitté l'Europe pour établir un nouveau contrat social. À propos du 11 septembre et de la mondialisation, Jean-Paul Baquias invite chacun à se repositionner dans sa vie quotidienne :

Chercher à mieux comprendre la méta mutation (ou la complexité) n'intéresse pas seulement les États ou les multinationales, mais chaque citoyen. Comme on se trouve dans la problématique des systèmes chaotiques, il apparaît que chacun peut devenir un agent de déstabilisation ou de restabilisation autour de nouveaux équilibres dynamiques. Le terme de systèmes peut laisser

craindre un [oubli] du rôle bon ou mauvais des individus.
Au contraire, on doit réintroduire ce rôle.¹⁰

Jadis, les écoles militaires enseignaient l'art de mourir pour les siens. Peut-être que l'homme moderne « n'apprend plus à faire la guerre » selon la formule d'Isaïe (Is 2. 4). Apprend-il pour autant à faire la paix, avec tout ce que cela comporte de vertus non moins nobles que les vertus « héroïques » de la culture de la guerre ? Les écoles de la paix, où l'on pourrait apprendre à vivre pour les autres, restent rares. Or la paix doit se cultiver et s'entretenir. Le *Projet Paxce* s'inscrit dans cette démarche-là.

4. Le double agenda de la paix

Rappelons qu'en 1945, **un double agenda de la paix fut fixé** :

- *Préserver la paix*, en empêchant les conflits entre États d'éclater. C'est le rôle du gendarme et du juge : arrêter le méchant en usant de la force publique, condamner ses méfaits et lui infliger une peine dissuasive.

- *Construire la paix* d'autre part, en favorisant l'amitié entre les peuples. Cela tient plus du rôle d'instituteur qui, par l'éducation, forme le caractère des futures générations pour en faire des citoyens voulant la paix entre tous. Former les consciences à la culture de la paix est la stratégie de toute construction de la paix.

Le premier « agenda de la paix », appelé sécurité collective, dresse des garde-fous contre la violence, sans plus. Mais en pensant à la paix perpétuelle, l'être humain a autre chose en tête (et à cœur) :

¹⁰ www.admiroutes.asso.fr/lagazette/01-4609

concorde, entente, fraternité. « La paix est plus que l'absence de guerre », dit Spinoza : ne pas se battre, ce n'est pas encore être vraiment en paix, c'est-à-dire réunis de façon positive. Avant lui, Saint Augustin avait loué la gloire et la loyauté des hommes de guerre mais évoqué une gloire plus grande encore : « tuer les guerres par la parole, plutôt que les hommes par le fer, et obtenir la paix par la paix, et non par la guerre ».

Le vingtième siècle voulut en tout cas ancrer ces deux notions de paix à l'échelon mondial dans un réseau d'institutions internationales. Leur nouveauté était d'en appeler au droit et à l'universalité de la nature humaine. L'ONU s'appuie en effet sur le texte de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. René Cassin y voyait « les nouvelles tables de la loi humaine. » Par contraste, les alliances de jadis étaient empiriques, de circonstance, limitées à quelques régions du globe.

Il faut garder et améliorer l'acquis du 20^e siècle, qui a donné à la construction de la paix une solide assise juridique. Le commandement s'impose maintenant à nos consciences : « Tu feras la paix ». Le défi du 21^e siècle est d'asseoir la culture de la paix sur un socle spirituel et moral, de la graver dans nos cœurs et dans nos gènes.

4.1 Préserver la paix : l'ONU

Depuis 1945, les États du globe confient le maintien de la Paix à l'ONU, plus particulièrement au Conseil de Sécurité. Il garantit la sécurité basée sur un équilibre des forces. Aux diplomates et militaires d'y veiller. Le maintien de la paix reste une affaire d'États, pour imposer des cessez-le-feu aux belligérants quand

c'est possible. L'ONU ne vise pas la paix perpétuelle. Les chefs d'États peuvent croire à un désir de concorde dans le cœur humain, mais savent par expérience que cette concorde est encore sans patrie dans le monde politique : les États ont des intérêts divergents, des forces inégales, des vues contraires. On peut seulement espérer canaliser leur violence, et si c'est impossible, recourir à des forces de maintien de la paix pour désarmer les belligérants.

Ne pouvant forcer les peuples à s'aimer, Les États ne sont pourtant pas des monstres froids dans leur approche de la paix. En quête d'une paix réaliste à défaut d'être toujours équitable, ils cherchent l'arbitrage. On ne supprime pas les forces chargées d'hostilité, on entend les équilibrer. Cette conception de Metternich triompha au Congrès de Vienne de 1815, après les guerres napoléoniennes. Elle a été souvent appliquée depuis. Si le Conseil de Sécurité prononce le droit international au nom de *tous*, en réalité, les Cinq membres permanents (les « 5P ») ont la prééminence des vainqueurs de 1945. Dans les faits, les louables intentions de l'ONU se heurtèrent longtemps à deux obstacles majeurs :

L'agenda de la paix va prendre encore un demi-siècle de retard : 1949-1989, le temps de mener à son terme l'affrontement est-ouest entre communisme et libéralisme - ainsi que le temps, pour tous les peuples jusque-là colonisés, d'émerger à la souveraineté politique et de rejoindre la communauté internationale.¹¹

La Guerre Froide aboutit à une bipolarisation jamais vue dans l'histoire mondiale, négatrice d'unité du genre humain.

¹¹ *Le Courrier de l'UNESCO*, novembre 1995, p. 5

Affrontement politique, économique et militaire, et surtout guerre civile mondiale : deux visions de l'être humain s'affrontaient. La paix entre les deux blocs étant impossible, le pacifisme était une arme du camp adverse visant à amollir des esprits naïfs et confus. L'idée de culture de la paix – distincte du pacifisme – était prématurée. Aujourd'hui, la fin de l'affrontement des blocs permet d'alléger les dispositifs de sécurité collective entre les États ; elle libère l'énergie pour *pouvoir* édifier la concorde. *Savoir* et *vouloir* faire cette concorde, c'est l'enjeu de la culture de la paix.

Autre obstacle majeur pour bâtir la paix : le nationalisme. Mains jeunes États décolonisés en abusèrent pour exister sur la scène mondiale. Une fois acquise la souveraineté politique par la décolonisation, il fallait gagner l'indépendance économique et culturelle en stimulant une fibre nationale. L'après-guerre connut donc un second printemps des peuples. Après les nationalismes américains et européens du dix-neuvième siècle, héritiers des Lumières et du romantisme et tendant à remplacer l'ancien ordre monarchique par un ordre démocratique, une deuxième vague nationaliste déferla dans le tiers-monde, avec divers mots d'ordre. Certains firent du socialisme l'essence du nationalisme, d'autres parlèrent d'authenticité, un concept identitaire assez vague. Plusieurs régimes restèrent fidèles à un héritage monarchique ou traditionnel.

Les décollages touchèrent surtout les pays d'Asie où les dirigeants insufflèrent à la fois un idéal national et une éthique capitaliste - le Japon, puis les dragons : Corée du Sud, Taïwan, Hong Kong et Singapour. Érigeant la patrie en valeur suprême, ces pays ont autoritairement mobilisé leur population, puis ouvert l'espace démocratique, décrété d'en haut au départ. Tous

ont privilégié l'éducation de masse, obtenant là des résultats décisifs. Tous enfin ont su créer une classe moyenne, intéressée à épargner, posséder, consommer. La Thaïlande et la Malaisie peuvent, dans des contextes ethniques, politiques et culturels différents, aboutir à des résultats similaires.

Mais dans l'ensemble le nationalisme fut néfaste. Sans vision morale ni maturité politique, des chefs d'État détenant le pouvoir maximal (diriger un État souverain), ont égaré leurs peuples dans des chimères de grandeur. Des programmes d'industrie lourde, de grands travaux, de militarisation, sur fond de népotisme, aux dépens du développement agricole et éducatif, ont dilapidé l'argent international sans générer d'essor national. Au total, le cocktail de Guerre Froide et de passions nationales a engourdi le « deuxième agenda » : la construction active de la paix.

4.2 Construire la paix : l'UNESCO

L'équilibre des forces a pour inconvénient de ne pas supprimer la graine de la violence. On l'empêche seulement de porter des fruits macabres sur les champs de bataille. Éduquer les êtres humains à cultiver d'autres graines dans leurs cœurs, favoriser une culture de la paix, cette tâche a été celle de l'UNESCO. On se souvient de ces superbes formules : « les guerres, prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix (...) une paix fondée sur les seuls accords économiques et politiques des gouvernements ne saurait entraîner l'adhésion unanime, durable et sincère des peuples, et par conséquent, cette paix doit être établie sur le fondement de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité. »¹²

¹²Préambule de la Convention créant l'UNESCO à Londres, le 16 novembre 1948

Cette paix est plus que le cessez-le-feu qu'obtiennent le diplomate et le soldat. Elle est « plus que l'absence de guerre ». L'UNESCO envisage la paix comme une concorde. Federico Mayor rappelait la difficulté de la tâche pour le cinquantième anniversaire de l'UNESCO qu'il présidait alors :

Préserver la paix, nous savons parfois le faire ; construire, pas encore. Certaines opérations de maintien de la paix requièrent un investissement de 1,5 milliard de dollars. Dans le même temps, on ne parvient pas à réunir 30 millions de dollars pour des opérations de construction de la paix (...) Seulement voilà : les actions préventives n'apportent ni gloire ni reconnaissance. Le conflit n'éclatant pas, personne ne vous félicite de l'avoir empêché. On décore les généraux qui gagnent les petites batailles, pas ceux qui évitent les grandes guerres. Nous n'avons pas appris à investir dans l'intangible.¹³

Disons le plus franchement : terrifiante, la guerre est aussi plus *sexy* que la paix. La culture de la paix l'emportera si elle captive davantage que la culture de la guerre, proposant une grandeur des champs de paix plus honorable que l'héroïsme des champs de bataille.

5. « Armes » de la paix : pouvoir, savoir et avoir

La construction de la paix a ses « armes » et ses « stratégies » : les trois piliers d'une paix durable sont la démocratie, l'éducation, et le développement économique. À l'inverse, trois types de frustrations irritent l'esprit des hommes et arment leurs bras, des

¹³ Federico Mayor, *Le courrier de l'UNESCO*, novembre 1995, pp.6-7

frustrations devant d'injustes et inégales répartitions : du pouvoir, d'où les efforts pour étendre la démocratie ; du savoir, d'où les efforts pour étendre et améliorer l'éducation ; de l'avoir, d'où des efforts pour étendre l'accès aux richesses.

- Les idéaux démocratiques progressent, à mesure que de nouveaux États-nations indépendants s'initient à la bonne gouvernance. Chaque État souverain a intérêt à renforcer sa légitimité en cherchant la participation volontaire de la population. Susciter un élan national réfléchi ne peut se faire qu'en sollicitant l'assentiment éclairé du peuple. Avec le renforcement des États-nations, l'idéal démocratique ne peut que progresser, pour que les habitants du globe accèdent librement à la citoyenneté et maîtrisent leur destin collectif par un droit de regard sur la politique de leurs États.
- L'extension de l'éducation est liée à celle de la démocratie : l'exercice de responsabilités politiques suppose civisme et conscience de l'État. L'État qui poursuit le développement ne peut rester longtemps autoritaire. Il encouragera l'émergence d'une classe moyenne, motivée à reproduire et améliorer le modèle social. En Asie, le Japon, puis les dragons, ont encouragé l'émergence d'une société civile capable de connaître les enjeux et les alternatives parfois complexes ; la répartition égale du savoir a été encouragée, et l'idée d'éducation universelle est devenue, avec celle de culture démocratique une des idées forces de construction de la paix. Federico Mayor précise : « Au centre du triangle interactif paix-développement-démocratie se trouve l'éducation. »¹⁴
- Enfin, il est difficile de pouvoir plus et de savoir davantage quand on reste privé d'avoir. L'accès aux ressources et la capacité pour tout homme de faire fructifier un capital, furent perçus comme des outils d'une paix durable.

¹⁴ *Le Figaro*, 7 juillet 1999

Certains États réussissent leur décollage et se réforment sans violence, misent sur la liberté et la responsabilité de leurs citoyens et imposent leur autorité aux autres États par la contagion de la prospérité plutôt que par les rapports de force. Alain Peyrefitte parle de « société de confiance », pour expliquer, après Adam Smith, la *Nouvelle Richesse des nations*. « La société de confiance est une société en expansion gagnant-gagnant : société de solidarité, de projet commun, d'ouverture, d'échange, de communication. »¹⁵ On parlera aussi d'une pratique à grande échelle des vertus de *corporate governance* et *omnership* en langage d'entreprise. Autrement dit, on doit avoir un État de droit, affichant des règles définies, une comptabilité rigoureuse, et la participation active des citoyens. En retour, ceux-ci ne se comportent pas en simples prestataires ou consommateurs de services publics, ils se sentent propriétaires de la *Res Publica*.

En Asie, le Japon fut le premier pays à passer d'une culture de guerre, qui l'avait mené au désastre, à une culture de paix inscrite dans sa Constitution. À sa suite, même des régimes autoritaires (Corée du Sud, Singapour, Taïwan), ont su asseoir leur sécurité et le bien-être croissant de leur population sur un dessaisissement progressif du pouvoir. L'État a trouvé devant lui des forces comme la presse, les syndicats, les intellectuels, les religions, les ONG ; au lieu de les réprimer, il a établi un partenariat éclairé, d'où sort graduellement une société civile.

Erich Weede enseigne la sociologie à l'université de Bonn. Ce chercheur fait confiance à la mondialisation pour diffuser la paix et la prospérité. Selon lui, les faits montrent que la consolidation de la démocratie et de l'économie de marché dans un pays est

¹⁵ Alain Peyrefitte, *La société de confiance*, Odile Jacob, 1995, Paris

quasiment toujours un gage de stabilité, de sécurité et de paix. Alors que l'aigreur anticapitaliste imprègne le discours antimondialiste, Weede rappelle une évidence simple : lorsqu'un même peuple a été scindé entre le monde libre et le monde communiste (voir l'Allemagne, la Corée, la Chine), c'est la voie libérale qui a le mieux répondu aux aspirations des hommes. Réaliste, Erich Weede interroge non pas la supériorité théorique et empirique de ce modèle, mais sa capacité d'émulation dans des lieux du globe qui ne le pratiquent pas.¹⁶ Car partout où ce schéma fait défaut, l'insécurité demeure.

Le nouveau siècle devra renforcer les trois piliers de la bonne gouvernance que sont la démocratie, l'éducation, l'accès de tous aux richesses. Reste à combler une attente plus profonde, génitrice de nouvelles violences. Cette insatisfaction ne touche pas à ce que l'homme peut, sait, ou possède, mais à ce qu'il est. Les prochains combats tourneront autour de l'identité de l'homme : les outils de la géopolitique et de la géo économie ne seront pas adéquats pour les saisir et les résoudre. Nous entrons dans l'ère des tensions géo spirituelles. « Si le 19^e siècle a été marqué par le conflit des États-nations et le 20^e par l'affrontement des idéologies, écrit Samuel Huntington, le siècle prochain verra le choc des civilisations, car les frontières entre culture, religion et race sont désormais des lignes de fracture. »¹⁷

¹⁶ Eric Weede, *The Diffusion of Prosperity and Peace by Globalization*, publié dans *The Independent Review*, Automne 2004

¹⁷ Samuel Huntington, cité par Elisabeth Lévy, *Le Point* 1513, 14 septembre 2001, p. 42

5.1 Mondialisation, unions régionales, fin des conflits fratricides

5.1.1. Genèse d'un terme ambigu

Les tensions géo religieuses se sont progressivement invitées sur la scène mondiale, alors que trois facteurs favorables à la paix nourrissaient un optimisme d'après Guerre Froide : la mondialisation, l'apparition de pôles régionaux, la résolution de quelques conflits fratricides.

Évoquons d'abord la mondialisation. Dans *The Globalisation of World Politics*, John Bailey et Steve Smith la définissent ainsi : « Par mondialisation, on entend le processus d'interaction accrue entre les sociétés qui fait que des événements dans une partie du monde se répercutent de plus en plus sur les peuples éloignés. »¹⁸ S'il s'agit de donner un nom savant au « village planétaire », il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Les deux auteurs en conviennent et se demandent si ce nouveau terme ne sert pas à désigner un parachèvement ou une accélération de réalités anciennes : industrialisation, modernisation, interdépendance économique, nouvel ordre mondial. Depuis des siècles, en effet, les peuples sont interdépendants, vivant une histoire toujours plus intégrée. Le terme de *mondialisation* regroupe des traits apparus simultanément mais sans liens avérés entre eux. Le mot français est attesté depuis 1964, mais n'est entré dans le langage courant que pour désigner ce que l'anglais appelle *globalization*.

En 1983, Theodore Levitt est le premier à populariser le terme¹⁹. Il désigne ainsi la convergence des marchés pour les produits des grandes firmes multinationales. Puis Kennichi Ohmae et Robert Reich ont suggéré que certaines entreprises sont multinationales,

¹⁸ John Baylis and Steve Smith, *the Globalization of World Politics*, Oxford University Press, 2001, p. 7

¹⁹ Theodore Levitt, *the globalization of markets*, 1^{er} mai 2003, Harvard business review

mais surtout globales. N'étant plus liées à un pays particulier, elles fonctionnent en réseaux étrangers aux structures nationales. Cette opinion fut contestée mais le mot avait été inventé et commença à désigner, dans les années 90, trois types de réalités nouvelles : la fin du monde bipolaire, le recul des souverainetés nationales et l'intégration accrue des économies, enfin l'explosion des réseaux transnationaux servis par les technologies de l'information, en particulier l'internet. Intellectuellement séduisant, le mot mondialisation peut aussi égarer. Il est souvent employé sans rigueur, par simple association d'idées.

Ainsi, on confond « mondialisation » avec standardisation et uniformisation ; partout se retrouvent des produits et des attitudes identiques, à la limite une même culture vaguement cosmopolite. De là, on glisse vers la notion d'occidentalisation, voire d'américanisation du globe. Cela doit être nuancé. Certes, la fin d'un monde bipolaire donne aux États-Unis une prééminence inégalée dans l'histoire. Leur hégémonie est politique, économique, militaire, culturelle. Les Américains peuvent donc croire, par naïveté ou orgueil, que leur modèle et leurs valeurs triomphent partout. Et l'antiaméricanisme lui-même peut verser dans la caricature de prêter à l'influence yankee une omnipotence et une omniprésence qu'elle n'a pas.

Gare en effet aux extrapolations excessives ! Certains crient au Mc World, à la Mac Donaldisation généralisée, comme si la planète entière vivait désormais à l'heure américaine. La revue *Sciences Humaines* préférerait évoquer une certaine « convergence des modes de vie ». La culture ainsi véhiculée serait d'ailleurs moins « américanisée » que métisse, hybride et créole, à l'image d'une société américaine foncièrement multiculturelle.²⁰ Les

²⁰ *Sciences Humaines*, hors série N° 17, juin/juillet 1997

États-Unis seraient donc moins l'acteur de la mondialisation que son principal marché et laboratoire. L'Amérique préfigure et amplifie les tendances, attirant des créateurs du monde entier. À la limite, les valeurs proprement « américaines », sont elles aussi menacées par ce cosmopolitisme et cette hybridation incessants.

A propos du processus d'intégration que connaît l'Union Européenne, on parlera de réalité *supranationale* plutôt que de mondialisation. Enfin, l'explosion des réseaux, la montée des risques écologiques, médicaux, et criminels et des parades associatives pour les combattre sont des réalités *transnationales* plus qu'un avatar de la mondialisation.

5.1.2 De la détente à l'entente ?

Ces précautions sémantiques étant prises, interrogeons-nous sur la mondialisation et la paix. Juste avant la chute de l'URSS, Mikhaïl Gorbatchev parlait de *Maison Commune*. On y vient. Le désarmement militaire doit continuer, mais le désarmement idéologique est acquis. Si les années 70 et 80 furent celles de la *détente armée* entre deux blocs idéologiques, les années 90 peuvent être qualifiées comme des années d'*entente*, au sens premier du terme : on parle désormais le même langage. Des vifs débats opposent encore les hommes, mais avec un vocabulaire et des règles du jeu identiques.

La langue de bois et les mots à double sens sont en recul. Ceci dit, vers quoi mène la mondialisation entendue comme fin du combat idéologique ? Allons-nous vers une entente au deuxième sens du terme, à savoir des liens d'amitié renforcés entre les peuples ? La maison commune gorbatchévienne évoquait des valeurs universelles. Lesquelles ? L'encyclique *Pacem in Terris* en appelait à la paix entre les nations, basée sur la vérité, la justice, la

charité et la liberté²¹. Si la vérité doit amener la paix, de quelle vérité s'agit-il ? La science connaît une spécialisation croissante, les grandes religions lorgnent vers le repli identitaire, François Thual parle d'un Dieu fragmenté. Un vague humanisme réunit une certaine élite, mais les programmes d'action vraiment internationaux restent rares. Faute de s'unir sur des *tâches réfléchies*, on communique autour d'éphémères *occasions saisies*, qui se situent souvent au plan de l'émotion éphémère, sans enracinement ontologique. Le passé mythique et le présent fabuleux y sont plus célébrés que l'avenir. Il faut donc progresser dans une vérité qui soit plus de l'ordre de l'être que des dogmes.

En l'absence de prophétisme, de vision commune, les années 90 ont connu le rayonnement d'autorités morales. Des figures comme Havel et Walesa, le pape Jean-Paul II, le Dalai Lama, Aung San Suu Kyi et d'autres, ont su toucher les cœurs au-delà de leur communauté. Cependant, ils sont plus admirés comme résistants courageux à certaines formes de mal, qu'ils ne sont suivis intérieurement comme pionniers de vérités et d'un bien supérieurs. Sommes-nous mûrs pour une révolution morale ?

5.1.3 Logique supranationale, intégration des économies

Ensuite, la *mondialisation* désigne la prééminence du *supranational* dans la décision politique et économique : l'État-nation n'est plus seul souverain de sa législation, mais se conforme à des règles édictées plus haut. Il y a intégration et interdépendance croissante. Là encore, la fin de la Guerre Froide a accéléré et systématisé un phénomène latent. Les manifestations en sont

²¹ *La Paix sur la Terre, Pacem in Terris*, encyclique de Jean XXIII du 11 avril 1963, Editions du Centurion

spectaculaires. Les fusions d'entreprises se multiplient, les politiques économiques convergent, un système de normes internationales prend place.

La logique supranationale caractérise surtout les unions régionales. Deux d'entre elles illustrent bien ce mouvement : l'Europe avec l'Union européenne et l'Asie du Sud-Est avec l'ASEAN. Dès la fin de la Guerre Froide, l'Europe accélère son union : abolition des frontières dans l'espace Schengen, adoption de la monnaie unique dans l'espace Euro, projet de constitution, et intégration en 2004 de dix nouveaux pays, dont certains appartenaient au Pacte de Varsovie (Pologne, République Tchèque, Slovaquie, Hongrie), voire à l'URSS (Estonie, Lettonie, Lituanie). L'ASEAN est encore loin de cette intégration, mais son dynamisme surprend : elle a théoriquement réussi la première unification pacifique de l'Asie du Sud-Est. D'autre part, pour une région qui fut jadis le second théâtre militaire, après l'Europe, de la deuxième guerre mondiale puis de la Guerre Froide, son évolution parallèle à celle du continent européen constitue un signe fort.

5.1.4 Un monde de réseaux transnationaux

Evoquons pour finir l'émergence de réseaux transnationaux férus de nouvelles technologies. L'ère de l'information n'est pas nouvelle, mais la révolution électronique et informatique des années 90 a décuplé notre pouvoir d'informer et d'être informés : par vidéo, télécopie, internet, téléphonie mobile. Ces outils de communication favorisent deux démarches opposées : d'une part le renforcement des entreprises criminelles (mafias, trafics, terroristes), mais d'autre part la naissance d'une société civile internationale, avec ses ONG et groupes de pression. Ces

derniers influencent les décisions mondiales, obligeant les gouvernements à modifier leurs législations. Les domaines les plus concernés sont la santé (épidémies, épizooties) et l'environnement (pollutions, risques climatiques).

5.1.5 Rapprocher et dépasser

La mondialisation peut favoriser le *rapprochement* et le *dépassement*, souvent pour rapprocher les êtres humains, et créer un monde plus convivial, où les individus se dépassent pour aller vers les autres. Mais il est aussi des rapprochements et des dépassements qui désintègrent les individus. Partout, on regroupe ce qui est dispersé pour atteindre une taille plus grande. Mais qu'est-ce qui est grandi et développé ? Si la nature humaine se grandit, la mondialisation est bonne. Si l'homme devient un moyen pour une fin qui le dépasse, des correctifs s'imposent.

Où est l'homme, où est le prochain, dans ces *rapprochements* d'États, ces *regroupements* de capitaux, ces *restructurations* ? Aller vers une terre unie, oui, mais une terre des hommes. Les regroupements sont souhaitables s'ils sont maîtrisés et à visage humain. D'un autre côté, certains antimondialistes ou « altermondialistes » défendent le facteur humain dans un langage victimaire, avec une arrière-pensée d'assistanat : « N'oubliez pas mes droits et mon identité ». Le phénomène de la mondialisation est un cadre neutre, qui peut favoriser des desseins et des destins contradictoires. Au niveau macroéconomique, la mondialisation n'incite pas automatiquement à la bonne gouvernance. Elle semble plutôt agir comme un puissant révélateur des bonnes et des mauvaises pratiques :

Alors que les États dotés de meilleurs systèmes de gouvernance sont en général mieux préparés à affronter les défis de la

mondialisation, il n'en est pas moins vrai que dans certains cas, le retour à la règle démocratique et aux réformes de l'État n'a pas résolu le problème de l'exclusion économique et sociale – quand il ne l'a pas même exacerbé. Ne pas arriver à répondre à ces défis, c'est accroître la probabilité des conflits ; si ce n'est dans l'immédiat, du moins à long terme.²²

Autre risque inhérent aux effets mal maîtrisés de la mondialisation : dans un même pays, la mondialisation peut accroître les inégalités et partant les tensions entre des régions et des secteurs qui pourront en profiter et ceux qui seront laissés pour compte. Concernant l'Asie du Sud-Est, le chercheur australien John Walsh remarque : « Dans les pays plus démunis, dont le Laos, le Cambodge et le Myanmar, quand ces États entreront de plein pied dans le circuit commercial international, la société subira une fragmentation. Les différentes régions connaissant des taux de croissance très variables. Prenons par exemple l'ouverture du Pont de l'Amitié qui relie Vientiane à la ville frontalière de Nong Khai sur la rive thaïe du Mékong. Il a modifié en profondeur le niveau et la nature des activités économiques dans la capitale du Laos mais seul un groupe restreint de commerçants en profite »²³.

La question se pose pareillement au niveau personnel. Si on étudie l'incidence de la mondialisation sur le bien-être et la sécurité des personnes, l'ouverture au monde plus large réussit sûrement à ceux qui sont déjà prêts, mais peut déstructurer

²² Gerd Schönwälder, *Globalization, Violent Conflict, and Peacebuilding Report*, IRDC, 16-17 juin 2003

²³ John Walsh, *The impact of globalization upon prospects for peace and cooperation: evidence from South East Asia*, the International Journal for Humanities and Peace

encore davantage des êtres fragilisés. Pour ceux qui ont déjà trouvé leur place dans un cadre familial, national, voire supranational stable, l'échelle suprême de reconnaissance et de valeur est le monde. Autrement dit, un être orienté vers les autres, vers le don de soi, sera amené à vivre pour sa famille, pour sa région, pour sa nation, et pour le monde : nous sommes dans un monde plus ouvert et plus convivial : les barrières tombent, les individus doués peuvent servir un nombre croissant de communautés et de nations.

Mais pour les individus frustrés par leur cadre de vie et leur culture d'origine, la mondialisation est un miroir aux alouettes. Les images d'opulence, de « bonheur », que véhiculent les media vers des zones défavorisées, peuvent donner à beaucoup le sentiment que leur vie ne vaut rien, et dès lors, les précipiter sur les routes de l'exode. À la fin de *America, America*, le candidat à l'immigration arrive enfin à New York, l'Eldorado rêvé. Mais son long périple lui a fait perdre sa candeur initiale. Dans un puissant contraste de lumière et de ténèbres, Elia Kazan montre un jeune homme qui représente les espoirs de sa famille restée dans l'oppressante Anatolie, mais qui a subi mille turpitudes pour accomplir son rêve. La mondialisation, si elle offre d'indéniables opportunités d'épanouissement humain, fait aussi résonner en nous la phrase de l'Évangile : « Que servira-t-il donc à l'homme de gagner **le monde entier**, s'il ruine sa propre vie ? » Mal comprise, la mondialisation peut faire croire que le monde, avec toutes ses merveilles, est à la portée de n'importe quel ego avide et débrouillard. Elle peut ainsi accélérer l'atomisation des individus, qui n'ont plus d'espaces intermédiaires entre le monde et eux, et partant leur désintégration.

Autre danger possible de la mondialisation : donner l'illusion d'aboutir à l'unité du monde par la nature des choses, en agissant sur des mécanismes, alors que c'est surtout un travail sur la nature humaine qui guidera les nations et le monde vers la paix.

La conscience doit s'élargir, être toujours mieux informée. En même temps, le cœur doit être grandi et mieux formé. Il est bon d'abolir les frontières qui séparent les hommes, mais d'avoir des principes pour les unir. Le débat des Européens sur la constitution l'illustre. Les murs entre les peuples tombent, les biens sont mis en commun. Le bien commun, l'âme de l'Europe reste à inventer. Une Constitution qui ne serait pas adoptée par des citoyens souverains, au moyen d'un référendum, serait un simple mode d'emploi, une notice technique au service de la machine européenne.

La culture de la guerre avait produit des générations héroïques, ayant le sens des hiérarchies et de l'honneur. Conscient que la fin du service militaire serait une mutation décisive pour la société française, le président Jacques Chirac prôna un nouvel élan de solidarité et de bénévolat. On en est encore loin : Dix ans après la professionnalisation de l'armée, 59% des Français regrettaient la suppression du service militaire obligatoire. 44% souhaitaient un service civil obligatoire.²⁴ Obligatoire et temporaire, comme l'était le service militaire ? Ou bien une pédagogie du civisme *à vie* qui mobilise le désir et le libre-arbitre de chacun et montre comment l'épanouissement vient en assumant des responsabilités et en vivant pour les autres ? Le défi de la culture de la paix sera justement d'articuler liberté individuelle et responsabilité collective, vie quotidienne et engagement de

²⁴ Sondage pour *Valeurs Actuelles* du 12 juillet 2006

longue durée. Se dévouer à la paix ne doit être ni une corvée imposée du dehors, ni un engouement passager et subjectif. Des stratégies doivent aider chacun à trouver sa place dans les divers aspects de la construction de la paix, du niveau local au niveau de la nation, du continent et du monde. Alors que le « rêve américain » reste vivace, l'historien britannique Theodore Zeldin déplorait l'absence de « rêve européen ». Et au lieu d'en imputer le déficit aux États et aux institutions, il se demandait au contraire comment motiver les individus :

« Comment chaque individu peut-il se sentir personnellement reconnu et apprécié ? Où donc chacun peut-il dire ce qu'il veut que le monde sache de lui ? Ce qui manque à la vie de tant de gens aujourd'hui est la conscience de la finalité, de la signification et de l'accomplissement d'une œuvre valable – pour les autres aussi bien que pour soi-même. »²⁵

La philosophie du *Projet Pakxe* est précisément de donner une place précise au peuple laotien dans le rêve sud-est asiatique ; et de donner un sentiment de reconnaissance et d'appréciation à un peuple qui s'interroge sur son identité et ses valeurs. John Walsh évoque la nécessité de promouvoir un sentiment de l'identité nationale et de la culture qui soit inclusif plutôt qu'exclusif et qui se traduise à la fois par des mesures développant la confiance en soi et une volonté de s'adapter à des conditions qui changent.²⁶

Nous proposons aux habitants de la ville de Pakxe de contribuer chaque jour, par leurs efforts individuels et collectifs, à l'unification de l'Asie du Sud-Est et à la paix mondiale, dans le cadre national laotien. Un pays peut avoir une taille et un PNB

²⁵ Theodore Zeldin, *Le Figaro*, 17 février 2005

²⁶ John Walsh, *op.cit.*

modestes, mais en trouvant sa place et sa vocation dans une région et dans le monde, il sera reconnu et apprécié. Les chapitres suivants le montreront : si le Laos a des prédispositions à jouer un rôle de carrefour et de trait d'union en Asie du Sud-Est, il devra surtout mobiliser ses ressources humaines et ses vertus pour asseoir la culture de la paix.

5.1.6 Révolution de la conscience, révolution des cœurs

La mondialisation et le déclin de la violence armée ont lieu simultanément, mais sans lien organique avéré. La mondialisation offre l'occasion de régler les conflits autrement que par la guerre. N'y voyons pas pour autant un *deus ex machina* qui transmuterait soudain l'absence de conflit en amitié des peuples. La mondialisation offrira certes des canaux pour propager l'entente, mais à chacun de nous de cultiver ces attitudes au quotidien.

Une révolution est nécessaire. Une révolution juridique ? Le progrès du droit international mettra-t-il les guerres hors-la-loi ? Le droit aidera, s'il s'accompagne d'une révolution morale. Les théories du contrat social ont entraîné les *révolutions politiques* des XVIII^e et XIX^e siècles pour donner la liberté aux hommes. Il s'agissait de constituer le peuple souverain. Puis les XIX^e et XX^e siècles ont connu des *révolutions économiques et sociales*, pour libérer les forces productives, donner à l'homme la maîtrise du développement et créer plus d'égalité. Ainsi est né le monde moderne. Ces deux processus ont atteint un stade mondial. Mais pour aller vers où, s'interrogeait Raymond Aron : « L'humanité a vécu au cours du dernier siècle une sorte de (...) mutation, dont l'allure s'est accélérée au cours des dernières décennies. Cette mutation historique, chaque génération, chaque penseur s'efforce de la définir depuis le début du siècle dernier. Révolution

intellectuelle, technique, économique, qui, à la manière d'une force cosmique, entraîne l'humanité vers un avenir inconnu. »²⁷.

« Pourquoi cet avenir n'a-t-il pas été pacifique ? » demande Pierre Hassner²⁸ qui propose un retour à la réflexion première sur la paix, celle de Platon, qui situe le problème de la paix à l'intersection de la politique (l'État) et de la morale (la vertu humaine). Certains dirigeants actuels semblent percevoir ces enjeux. Nelson Mandela a donné une dimension morale à son mandat politique. Son aura a permis de maintenir l'unité de l'Afrique du Sud, de renoncer à l'arme nucléaire et d'offrir sa médiation dans divers conflits africains.

Tony Blair voulait « fixer un nouveau dessein moral à la nation ». Ses succès pour établir la paix en Irlande, accorder plus d'autonomie à l'Écosse et aux Pays de Galles, mais aussi faire reculer la violence juvénile en responsabilisant les parents, allaient dans ce sens. Tocqueville lui-même avait souligné que le « bien gouverner » n'est pas seulement affaire de suffrage populaire, de séparation des pouvoirs, d'institutions solides : « Les sociétés politiques ne sont pas ce qu'en font leurs lois mais ce que les sentiments, les croyances, les habitudes du cœur et l'esprit des hommes qui les ont formés les ont préparés à être. »

La force morale est au centre de la culture de la paix, et exige autant de sueur, de larmes et de sang que l'appel churchillien à la guerre. Le Général MacArthur, vainqueur puis redresseur du Japon, croyait en une paix éternelle et se prononça pour

²⁷ Raymond Aron, *Dimensions de la conscience historique*

²⁸ Pierre Hassner, *Guerre et Paix, Dictionnaire de philosophie politique* - sous la direction de Philippe Raynaud et Stéphane Rials, PUF 1996

l'abolition de la guerre, mais c'était à ses yeux un problème spirituel, nécessitant un amendement de la nature humaine. Plus grand dans la paix que dans la guerre, il fut plus aimé de ses anciens ennemis que de son peuple. Ces réflexions nous montrent qu'une révolution spirituelle, dépassant les dénominations religieuses tout en les mobilisant, est nécessaire pour asseoir la volonté de paix. Le *Projet Paxxe* appelle cette révolution spirituelle pour consolider la paix en Asie du Sud-Est.

5.2 L'émergence des pôles régionaux

La mondialisation montre justement son visage le plus positif dans un autre phénomène récent, qui lui est d'ailleurs corollaire : la montée des pôles régionaux. Bernard Gerbier explique bien le lien entre mondialisation et régionalisation :

« Entre la nation, cadre politique devenu trop étroit pour le développement des forces productives dans la plupart des cas, et le monde, trop gigantesque, la seule solution possible pour réconcilier opérationnalité des forces productives et opérationnalité des rapports sociaux paraît être la solution régionale ». ²⁹

Ces unions régionales consolident la paix. Un impératif de prudence devant la fragilité de l'économie mondiale incite les pays d'une même zone à s'unir. « Avec la crise économique et financière et ses effets de contagion tous azimuts, note J-P Robin, le régionalisme est une valeur qui monte. La crise encourage à renforcer les liens traditionnels de solidarité, que la

²⁹ Bernard Gerbier *La continentalisation, véritable objet de la mondialisation*, La Pensée N° 309

proximité soit géographique ou culturelle. Chacun privilégie sa région. »³⁰ Les peuplent retrouvent leurs affinités. Le fleuve de l'histoire, sorti de son lit à cause des barrages idéologiques, reprend son cours, favorisant les unions régionales.

- Outre Atlantique, les projets d'union régionale abondent : **MERCOSUR** (Brésil, Argentine, Uruguay et Paraguay), **CAN** ou Pacte Andin (Colombie, Venezuela, Equateur, Pérou, Bolivie), **MCCA** ou Marché Commun d'Amérique Centrale (Guatemala, Honduras, Salvador, Nicaragua, Costa Rica), **CARICOM** ou Communauté Caribéenne, **ALENA** (États-Unis, Canada et Mexique), sont les principaux projets. Il y a aussi un projet panaméricain : un ensemble allant de l'Alaska à la Terre de Feu, qui réunirait les deux Amériques : l'Amérique anglo-saxonne et protestante du Nord, et l'Amérique latine et catholique du sud.
- En Asie orientale, l'**ASEAN**, a absorbé le Vietnam en 1995 le Laos et la Birmanie en 1997, et finalement le Cambodge. L'Asie du Sud-Est politique coïncide ainsi avec l'Asie du Sud-Est géographique et historique.
- D'autres projets d'union régionale existent aussi en Afrique : le prometteur **SADC**, qui réunit 14 pays d'Afrique Australe, est un marché de 180 millions d'âmes, tiré par la locomotive de l'Afrique du Sud. En Océanie aussi, des embryons d'unions régionales existent. En tout, plus de 40 projets d'union régionale ou sous-régionale sont répertoriés depuis le début des années 90.

Une union régionale « prend » si le ciment humain surpasse l'intérêt économique commun ou la prudence face au danger. Édouard Herriot, lors de la création du Conseil des Communes et des Régions d'Europe, déclara : « Tout divise les États, tout

³⁰Jean-Pierre Robin, *Le Figaro Economique* du 8 octobre 1999

unit les communes ». Des facteurs de *proximité* font, selon le CEPPI, de bons régionalismes : liens de culture, d'histoire et de langue, similarité des régimes politiques, des niveaux de vie, des politiques commerciales. Surtout, « une chose semble certaine : les unions commerciales ne fonctionnent bien que lorsqu'il existe une *affectio societatis* entre les pays membres. Le contre-exemple le plus frappant est l'**APEC** ... Trop diverse, elle n'a jamais réussi à se structurer. »³¹ Les facteurs spirituels et culturels sont donc toujours plus décisifs pour les unions régionales.

5.3 La fin des conflits fratricides

La résolution des conflits fratricides est à lier aux deux facteurs précédents : dans un contexte d'entente, où tout se sait dans le village global, et d'affirmation des régions, les frères ennemis d'hier essaient de déposer les armes et de partager un espace et une histoire devenus communs. Déjà après la deuxième guerre mondiale, on vit des frères ennemis s'unir dans un effort de paix global : les États-Unis et le Japon, l'Allemagne et la France. La fin de la Guerre Froide a favorisé des entreprises similaires.

Au niveau européen, l'ancienne rivalité entre OTAN et Pacte de Varsovie, ainsi que la division de l'Allemagne, sont des souvenirs du passé, l'Europe avance vers l'unification complète. La seule ombre au tableau est le maintien d'une ligne de fracture avec les pays orthodoxes. Elle s'atténue avec l'entrée récente de la Roumanie et de la Bulgarie dans l'UE. Quant aux pourparlers de paix en Ulster, ils mettent fin au conflit entre Protestants unionistes et catholiques républicains. C'est un enjeu moins

³¹ Babette Stern, *Le Monde* du 29 juin 1999

stratégique que les deux précédents, mais l'accélération de la construction européenne et la croissance économique de la République d'Irlande, en partie grâce à l'aide européenne, ont pesé dans l'adieu aux armes.

En Afrique, l'exemple le plus spectaculaire est l'Afrique du Sud : l'ancien pays de l'apartheid entend bâtir une prospérité qui pourrait être contagieuse. Les afrikaners, farouches héritiers du messianisme huguenot, s'identifièrent longtemps au peuple élu. Leur terre était une Terre Promise. Tous les sud-africains, enfin réunis, ont aujourd'hui vocation à créer un modèle de nation africaine entraînant le reste du continent. Le calvinisme change de signe : il n'oppose plus les blancs élus et bénis aux noirs réprouvés dans une forteresse assiégée. Il s'agit plutôt de concevoir une bénédiction de l'ensemble de la nation qui s'étende par diffusion et effet d'entraînement.

Au Moyen-Orient, le processus de paix est plus lent : là aussi, la rivalité entre Israël et le monde arabe fut insoluble pendant la Guerre Froide. Le dialogue entamé à Madrid après la première guerre du Golfe a progressé avec les accords d'Oslo, et la remise du Prix Nobel à Rabin et Arafat, puis le début d'un État palestinien. La situation reste bloquée, mais le dialogue entre les fils d'Abraham n'est pas rompu. Là aussi, la fin du conflit entre les messianismes juif et arabe permettrait de poser sereinement la question proche-orientale dans son ensemble. C'est que le proche orient représente un espace politique et économique mais aussi historique, crucial pour la paix mondiale. Cette région du monde, après avoir été le berceau des trois monothéismes, sembla « maudite » trop longtemps. Avec la fin des conflits, la mise en commun des ressources, et en particulier de l'eau, favoriserait un développement plus rapide, permettant à cette

région de redevenir un des carrefours majeurs de la civilisation, aux confins de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

En Asie du Sud-Est, l'ASEAN a réussi à faire le plein de tous les pays qui composent la région. Le Vietnam et le Laos restent imprégnés d'idéologie marxiste, mais leur évolution dans l'ASEAN favorise les projets de réconciliation. La conscience régionale progresse dans cette partie du monde.

5.4 Conflits fratricides et enjeux nationaux

On doit certes tempérer cet optimisme, et compter avec le réveil de brasiers fratricides mal éteints. La fin de la Guerre Froide et le démantèlement des empires artificiels ont entraîné une troisième vague de nationalismes dans les années 90. L'Europe seule a enfanté plus de dix nouveaux pays. Parfois, la paix n'est pas menacée : Ukraine et Biélorussie, Pays Baltes, partition de la Tchécoslovaquie, Slovénie et Croatie. Ailleurs, on frôle la réaction en chaîne, surtout à l'est des Balkans. D'autre part, les conflits locaux de caractère ethnique ou religieux, persistent ou se réveillent. La question basque demeure épineuse. Des conflits fratricides ont ensanglanté la Yougoslavie, le Caucase, l'Afrique Centrale. Mais la problématique est la même. Le premier cas pose la question du destin des Balkans, de leur place en Europe. Le second, celui de l'Afrique de l'Est dans son ensemble, en particulier la région des grands lacs. Dans le Caucase, la coexistence de nombreuses ethnies dans le cadre d'une confrontation entre islam et chrétienté, Europe et Asie, sur fond de pétrole et de caviar de la Mer Caspienne, est un cas d'école. Ces trois zones de conflits fratricides révèlent des questions régionales. Ils ont lieu sur des plaques tectoniques de la

géographie, de l'histoire et de la culture. Ces conflits, si douloureux qu'ils soient pour les populations martyrisées, n'ont pas dégénéré en embrasement général. Ils trouveront leur solution acceptable dans le cadre d'un idéal régional, avec le soutien des grandes puissances. Surtout, ces régions du monde ont besoin de figures morales : alors les pires ennemis peuvent se réconcilier et propager la paix. En général, la résolution de ces conflits est retardée par l'absence de figure morale charismatique (un Mandela) ou dynamique et imaginative (un Tony Blair).

Au total, en considérant qu'aucun de ses conflits sanglants n'a dégénéré en se généralisant, on constate que la cause de la paix a plutôt progressé récemment. Venant après un siècle de totalitarismes, de guerres mondiales, de Guerre Froide, et de course aux armements cette embellie doit être appréciée et mobiliser nos énergies.

Chapitre 2

RESPONSABILITÉ HUMAINE, ALTRUISME, ET CULTURE DE LA PAIX

La paix mondiale est-elle possible ? A quel prix ? Plus que les institutions, la responsabilité humaine est décisive. Pour l'*idéaliste*, la paix *doit* triompher un jour, car c'est bien. Le *réaliste* objectera : nous *ne pouvons pas* abolir la guerre, c'est dans la nature des choses et dans la nature humaine. Dans une optique *responsabiliste*, ni les astres, ni les statistiques ni les gènes ne décrètent la guerre et la paix mais notre libre-arbitre. De plus, guerre et paix ne sont pas décidées par *eux*, mais par *moi*, par l'esprit quotidien de discorde ou de concorde. La question n'est pas : « Quand et comment le monde vivra-t-il en paix ? » mais plutôt : « Que ferai-je aujourd'hui pour la paix ? »

Le *Manifeste 2000 pour une Culture de la paix* de l'UNESCO préconise cette attitude : « Conscient de ma part de responsabilité, je prends l'engagement dans vie quotidienne, ma famille, mon travail, ma communauté, mon pays, ma région de : (1) respecter toute vie, (2) rejeter la violence, (3) libérer ma générosité, (4) écouter pour comprendre, (5) préserver la planète, (6) réinventer la solidarité. »³²

Ces points ne sont pas nouveaux, leur liste reste ouverte. La nouveauté est d'évoquer la responsabilité.

³² Manifeste 2000 pour la culture de la Paix et de la Non-violence, 4 mars 1999, www.unesco.org/manifeste 2000

1. Genèse de la guerre et de la paix

Réalité historique de toujours, la guerre semble caractériser la nature humaine. En 1894, G. Vabert constate :

« De 1496 avant notre ère jusqu'à 1861, soit en 3 358 années, il n'y a eu que 227 années de paix, et 3 130 années de guerre, soit **13 années de guerre pour chaque année de paix**. Au cours des trois derniers siècles, l'Europe a connu 286 guerres. De l'an 1500 avant Jésus-Christ jusqu'à 1860, plus de 8000 traités de paix furent conclus. **En moyenne, ces traités sont restés en vigueur pendant 2 ans.** »³³

En 1914, éclate la « Grande Guerre », qui fera 10 millions de morts. Mais en 1900, on croit au « progrès » : les idéaux démocratiques, le commerce international et le cosmopolitisme rendront la guerre désuète. Le 20^e siècle commençant se veut optimiste sur la guerre et la paix. Hélas, ce siècle connaîtra deux guerres mondiales, puis 40 années de Guerre Froide (1949-89). Nos dictionnaires accueilleront *génocide* et *crimes contre humanité*, vocables d'horreurs inouïes.

1.1 L'individu et l'État

Toujours et partout, l'homme fait la guerre. *L'homo sapiens sapiens* s'avère être un *homo furiosus*. Mais interrogez chacun : « Aimez-vous le conflit ? », nul ne répondra « oui ». Seule l'harmonie rend heureux. Hérodote disait : « Nul homme n'est assez dénué de raison pour préférer la guerre à la paix. »

³³ G. Vabert, *Revue des deux Mondes*, Paris 1894

La contradiction entre l'aspiration à la paix et la réalité de la guerre amène certains penseurs à chercher la cause de la guerre dans un désordre dépassant l'individu. Pour Jean-Jacques Rousseau, « la guerre n'est pas une relation d'homme à homme mais une relation d'État à État. » On guerroyait pourtant bien avant l'apparition de l'État-nation. Celui-ci a amplifié le recours à la guerre, sans l'inventer. Même aujourd'hui, maints conflits n'opposent pas des États souverains, mais des tribus au sein d'un État. Sans rejeter l'idée de Rousseau, nous suivons Kenneth Waltz qui, dans *Man, the State and War*³⁴, cerne le mystère de la guerre dans trois directions :

- le comportement humain ;
- les dysfonctionnements structurels au sein de l'État ;
- les rivalités entre les différents États.

Une *contradiction interne* dans l'homme nourrit souvent l'explosion de *violence externe*, contre autrui. Le pouvoir politique tend à systématiser, rationaliser et justifier les explosions de violence, leur donnant la forme de la guerre. L'ennemi est perçu comme le personnage dont la soumission ou l'élimination apaisera la furie collective. Un retour à la paix et à une « vie normale » redeviendra possible. Pour Jacques Le Goff, les Croisades servirent d'exutoire aux passions belliqueuses et tensions sociales nées de l'essor démographique de l'Occident³⁵. La guerre, rite religieux perverti, procurerait une catharsis collective. La vraie paix propose au contraire conversion et métanoïa.

³⁴ Kenneth Waltz, *Man, the State and War*, New York, Columbia University Press, 1959

³⁵ Jacques Le Goff, *L'Histoire*, Septembre 1995

1.2 Un sens perversi du sacrifice

La société préfère parfois la guerre à la négociation pour résoudre les conflits. Pourquoi ? À cause d'un sens perversi du sacrifice. La culture de la guerre, comme la culture de la paix, exigent le sacrifice : donner sa vie. Où est la différence ? La culture de la guerre demande de mourir pour les siens³⁶, la culture de la paix demande de vivre pour les autres ... avec courage, rappelait Maurras : « Nous croyons la paix fille de la nature. Pas du tout. La paix demande beaucoup d'efforts, d'intelligence, de dévouements ou de sacrifices. » Cela pose la question de l'orientation de l'amour humain.

Le Grec a trois termes pour l'amour. Eros nomme le besoin. Le sujet convoite et sacrifie à son plaisir l'objet attirant. Attirance à sens unique qui fait dire à Helvétius : « aimer, c'est avoir besoin. » Cette forme d'amour est compulsive, le sujet étant *poussé* à posséder. Résister à cette force impersonnelle susciterait une angoisse. Si extérieurement le sujet sacrifie un objet, au plan intérieur, il cède et sacrifie rituellement à une pulsion qui domine son libre-arbitre.

Philia désigne l'attraction mutuelle entre sujet et objet. Les deux parties se percevant comme partenaires, leur relation comporte la pratique de sacrifices mutuels. Enfin, Agape évoque l'amour inconditionnel ou oblatif. Ici le sujet est prêt à se sacrifier sans contrepartie pour l'objet, même si ce dernier est au départ trop

³⁶ Dans le film *Aleksander Nevski* (1937) d'Eisenstein, le prince Aleksander dit à un soldat russe dénué de courage : « si tu n'es pas prêt à te battre en terre ennemie, tu n'es pas digne de la terre natale. »

« éloigné » pour être naturellement attirant. Si *Eros* dominait nos vies, nous agresserions sans cesse autrui. La *Philia* amène la paix entre peuples compatibles, mais produit des trêves provisoires entre ennemis déclarés. La seule possibilité de faire avancer la paix est d'embrasser le camp adverse, de faire le premier pas sacrificiel. Des pays longtemps antagonistes finissent parfois par être protagonistes, se sacrifiant pour un but supérieur.

Le cas européen l'a illustré. Les épopées militaires du Français Napoléon puis de l'Allemand Hitler étaient des tentatives érotiques de résoudre la question européenne : l'hégémonie d'une puissance centrale agissait pour **séduire** d'autres nations, les **sacrifiant** à ses désirs. L'hostilité de l'Allemagne et de la France explique largement les deux guerres mondiales. Après 1945, l'Allemagne vaincue est « sacrifiée », partagée en deux. À ce prix, l'Allemagne fédérale devient attirante pour la France. Les deux anciens ennemis constituent alors le « couple » moteur du projet européen : De Gaulle et Adenauer, Giscard d'Estaing et Schmidt, Mitterrand et Kohl seront les visages de cette *philia*. Au lieu de deux *ego* nationaux rivalisant pour l'hégémonie sur l'Europe, une construction européenne graduelle progresse par le partenariat des deux puissances du continent.

L'hostilité qui avait ruiné l'Europe s'est muée en amitié rationnelle de deux États, laquelle a rallié un nombre croissant de pays européens. Jusqu'en 1989, le couple moteur ne dirigeait son affection que vers les nations « aimables » d'Europe occidentale. Profitant du sacrifice de l'Allemagne affaiblie, la *philia* entre Bonn et Paris s'étendit à 6 nations, puis 9, puis 12. La contrepartie de cette *philia* élargie en Europe occidentale était une hostilité contre l'autre Europe, du *Pacte de Varsovie*. La *Philia* entre les pays d'Europe occidentale supposait de « haïr » l'autre camp.

Le « sacrifice » de l'Allemagne prend fin en 1990. Une tension agite alors le couple franco-allemand. « J'aime tant l'Allemagne que je préfère qu'il y en ait deux » avouait François Mauriac. La fin de la division allemande, l'effondrement de l'Empire soviétique, troublent la France pendant un temps. L'idylle des deux pays a-t-elle vécu ? Grâce à l'énergie sacrificielle accumulée pendant des décennies, la marche vers l'unité de l'Europe se poursuit. Plusieurs traités accélèrent même l'intégration : abolition des frontières dans l'espace Schengen, adoption de la monnaie unique, entrée de dix nouveaux pays dans l'Union européenne, le 1^{er} mai 2004.

D'autres sacrifices accompagnent la réunification européenne : l'UE admet la Slovaquie, mais exclut pour l'instant le reste de l'ancienne Yougoslavie. La guerre dans les Balkans a nécessité l'intervention américaine en Europe. La Russie a cédé non sans mal les trois États baltes, ancien « front de mer » de l'URSS, où vivent encore de fortes minorités russes. Enfin, Chypre entre dans l'Europe comme État coupé en deux. L'Europe reste toujours sensible à l'humeur franco-allemande. Le couple moteur semble motivé à faire de l'Europe non seulement un vaste marché, mais une puissance pesant sur la scène mondiale. Pour que les autres États acceptent d'avoir ainsi deux « aînés » en Europe, les deux pays devront consentir d'autres sacrifices. Le temps où les peuples d'Europe pouvaient mourir pour leurs patries sera alors révolu. On ne mourra plus pour Dantzig, Brest vivra pour Brest-Litovsk, Helsinki pour Nicosie.

1.3. Altruisme et développement humain

Pour Auguste Comte et Émile Durkheim, la tâche première de la société est d'éduquer le sens d'autrui. Comte invente le mot

Altruisme en 1852. S'efforçant de saisir la physique de la vie sociale, il voit en l'altruisme une force de cohésion et le définit comme souci désintéressé du bien d'autrui. Aucune société ne progresse sans sacrifices de ses membres pour le but de l'ensemble. Durkheim, lui, étudia comment passer de la solidarité mécanique à la solidarité organique. Dans une société archaïque, les individus sont peu différenciés, la similitude crée la solidarité mécaniquement. Dans une société complexe, les individus ont peu d'affinités, seule une conscience collective abstraite leur fait entrevoir une solidarité organique avec des êtres qui font partie d'un vaste ensemble, mais qu'ils ont peu l'occasion de connaître.

Qu'est-ce qui motive l'être humain à se sacrifier, à dépasser ses limites ? C'est la soif d'être reconnu – par la famille, la région, la nation, l'humanité : tous ces niveaux sont un déploiement du potentiel humain. En vivant pour des objets d'amour plus élevés et plus vastes, nous magnifions la valeur reçue à la naissance. Le désir d'ascension sociale, la course aux récompenses n'expliquent pas tout. Réussir *dans* la vie, c'est vouloir des biens, profiter de la vie. Réussir *sa* vie, c'est poursuivre le bien, faire profiter les autres de son rayonnement. Un sondage Sofres pour le magazine *Le Point* en 2002, révélait qu'aux yeux du public, le modèle d'une vie contemporaine réussie était Mère Teresa³⁷. La vie bonne combine la croissance du cœur et l'expansion de l'amour. Avoir des objets d'amour toujours plus grands valorise notre potentiel et accroît notre aptitude à la joie. Quand les figures d'autorité d'un groupe donné – parents, enseignants, responsables divers – ne savent pas éduquer cette projection de soi, les frustrations s'accumulent comme de la vapeur, exposant les sociétés au désordre social, à la guerre civile, au conflit avec d'autres nations.

³⁷ http://www.tns-sofres.com.etudes/pol/101002_reussir_r.htm

Le développement est donc une clé de la paix : développer les ressources humaines avant même les ressources naturelles. Dans les « dragons » d'Asie, les autorités se sont unies pour assurer la promotion des nouvelles générations, leur accès à une éducation de qualité. Une conscience nationale forte a inspiré un altruisme général. En Corée comme à Taïwan, une fois atteint le stade de la reconnaissance nationale, les élites ont cherché la reconnaissance suprême, c'est-à-dire mondiale. Ce type de développement renforce la paix dans les nations et entre elles : l'individu est assuré de trouver chez lui, dans sa famille, son clan, sa région, son pays – un tremplin vers le monde.

Le Laos veut être reconnu dans son identité unique en Asie du Sud-Est. Par prédisposition géographique et héritage culturel, il est une clé pour y bâtir la paix. Tant que la question sud-est asiatique restait insoluble, le Laos subissait la violence internationale. Or, si la région trouve sa place dans le monde, développer l'énergie pacifique du Laos devient crucial. Yves Nouguerède parlait du Laos comme adjuvant de paix, capable de renforcer la logique coopérative. Hélas, l'image du Laos reste floue au dedans comme au dehors. Son rôle d'artisan de paix est masqué à l'observateur par une image d'insouciance. Le *Projet Pakxe* entend mettre en valeur l'atout de ce pays – sa culture de paix – en transformant ce potentiel latent en vocation reconnue. Nous voyons en Pakxe un tremplin de la fierté lao, dans une logique altruiste. Cette ville et sa région pourront servir la paix au Laos, en Asie du Sud-Est et dans le monde.

1.4 Transformation des institutions et réforme intérieure

Après 1945, maintes institutions internationales apparurent pour « préserver les générations futures du fléau de la guerre ». Ces

institutions sont nécessaires, mais l'expérience montre que la réforme intérieure prime sur les transformations extérieures. Pas de réforme structurelle sans *métanoïa*. Après 1945, on tenta de canaliser les énergies nationales dans des directions constructives. Conscient que les Japonais avaient montré une extraordinaire capacité de sacrifice en temps de guerre, MacArthur croyait que la même énergie servirait la paix. Autrement dit, l'entreprise qui avait mené au désastre global en Asie quand le Japon voulut asseoir sa puissance en asservissant des colonies, se ferait pacifiquement si le Japon tendait vers l'excellence par l'effort de son peuple, créant un modèle de croissance pour l'Asie. De fait, la sphère de coexistence et de coprosperité asiatique que le Japon avait voulu réaliser dans le Pacifique en se centrant sur sa gloire militaire et en sacrifiant ses colonies, est en gros ce que les dirigeants d'Asie, inspirés par le modèle nippon, veulent réaliser au nom des *valeurs asiatiques*. Dans la guerre comme dans la paix, le Japon était la clé de la question asiatique. MacArthur eut le génie d'obtenir une réforme de l'âme japonaise capable de transformer l'énergie destructrice en énergie créatrice.

Comment articuler réformes institutionnelles et changement intérieur ? Emmanuel Kant, dans son *Traité de Paix Perpétuelle* émit trois recommandations :

1. La Constitution Civile de chaque État doit être républicaine. (Le gouvernement, basé sur l'État de droit, est l'affaire de tous - *res publica*). L'État de droit importe plus que la simple règle de la majorité.
2. Le droit des gens est fondé sur une fédération d'États libres (Kant juge despotique un gouvernement mondial).

3. Le droit cosmopolite doit se borner aux conditions d'une hospitalité universelle³⁸.

Kant croyait en une extension graduelle de la paix. D'abord, certains États seront républicains. Puis les États républicains créeront une fédération, laquelle englobera un jour tous les États du globe. Kant croyait que les hommes agirait de façon toujours plus responsable, comme sujets moraux et rationnels dominant leurs passions. Il entrevoyait l'émergence d'un esprit cosmopolite transcendant les frontières nationales.

Jusqu'à quel point les idées de Kant se sont-elles vérifiées ? Les opinions divergent. Pour l'idéaliste, la bonne volonté a triomphé au 20^e siècle : naissance des pratiques non-violentes, Déclaration universelle des droits de l'homme, Création des Nations unies. A présent, les démocraties édifient des organisations régionales, la plus avancée étant l'Union européenne. Après 1945, l'Allemagne et le Japon épousèrent les valeurs démocratiques des vainqueurs. De 1960 à 1975, beaucoup d'anciennes colonies devinrent indépendantes. Et après 1989, les pays d'Europe de l'Est, à l'exception des Balkans, ont connu une transition pacifique vers la démocratie. La démocratie et la coopération régionale gagnent aussi du terrain en Amérique latine. En Asie, l'ASEAN a pu absorber le Vietnam, le Cambodge, le Laos, et la Birmanie juste avant la fin du siècle.

Ces bienfaits institutionnels hâtent la venue d'un monde de paix, mais ne suffisent pas. Le cynique ou le sceptique diront : malgré la bonne volonté, le 20^e siècle a connu deux guerres mondiales et des dizaines de millions de morts. Plus troublant, ces guerres

³⁸ Emmanuel Kant, *Vers la Paix Perpétuelle*, deuxième section

décimèrent une Europe occidentale acquise à l'humanisme rationaliste kantien. Et George Steiner de dire :

« L'éducation, la culture philosophique, littéraire, musicale, n'ont pas empêché l'horreur. Buchenwald est situé à quelques kilomètres du jardin de Goethe ; à Munich, pendant la Seconde Guerre mondiale, de l'entrée de la salle de concert où l'on donnait un superbe cycle Debussy, on pouvait entendre les cris des déportés hurlant dans les trains pour Dachau. La promesse des Lumières n'a pas été tenue. Les bibliothèques, les musées, les théâtres, les universités peuvent prospérer à l'ombre des camps de concentration. Nous le comprenons maintenant : la culture ne rend pas plus humain. Elle peut même rendre insensible à la misère de l'homme. »³⁹

Le plus sceptique sur la paix perpétuelle par les institutions serait probablement Kant lui-même. Kant connaissait la lenteur du progrès spirituel. Loin de peindre la guerre comme le mal absolu, il voyait plutôt en elle un mal nécessaire, tant que l'homme ne peut agir comme sujet libre et responsable :

« Remercions la nature pour cette humeur peu conciliante, pour la vanité rivalisant dans l'envie, pour l'insatiable appétit de domination. Sans cela toutes les dispositions naturelles de l'humanité seraient étouffées dans un sommeil éternel. L'homme veut la concorde mais la nature sait mieux que lui ce qui est bon pour son espèce. »⁴⁰

³⁹ « La Culture ne rend pas plus humain », entretien de George Steiner avec D. Simonet, *l'Express*, 28 décembre 2000, pp. 8-9

⁴⁰ Kant, *Idées pour une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, 4^e proposition

Kant est nuancé : des transformations extérieures sont nécessaires pour amener un monde de paix. Mais elles sont insuffisantes sans réforme intérieure :

« Cette crainte constante de la guerre a forcé les chefs d'État à plus de considération envers l'humanité. Au degré de culture auquel est parvenu le genre humain, la guerre est un moyen indispensable pour le perfectionner encore. Ce n'est qu'après l'achèvement de cette culture qu'une paix éternelle serait salutaire, et possible. »⁴¹

2. Vaincre les obstacles culturels

Dans la situation actuelle du monde, la paix perpétuelle peut sembler utopique. En évoquant une « décennie de la Culture de la Paix » (2001-2010), l'UNESCO a-t-elle été trop optimiste ou vraiment prophétique, anticipant sur l'émergence d'une représentation du monde où la guerre serait impossible ? Comme Kant, elle situe le problème de la paix sur le plan culturel. La paix jouit d'institutions sophistiquées, mais le principal obstacle reste culturel. Quel est le problème ? Nous continuons de voir la guerre dans la nature de l'homme car elle serait dans la nature des choses. Nous restons prisonniers d'une vision dialectique du monde. Une vraie culture de la paix doit montrer que la guerre n'est pas une loi de la nature. Elle caractérise le phénomène humain. Mais elle révèle l'aliénation de l'homme, son égarement plutôt que sa vraie nature. *Ira furor brevis est*, soulinge Horace : la colère est une courte folie. La colère est une aliénation mentale momentanée. *Homo furiosus* est d'abord hors de lui, puis hors-la-

⁴¹ Kant, *conjecture sur les débuts de l'histoire humaine*, remarque finale

loi. Quand on est hors de soi, on perçoit le monde comme peuplé d'ennemis.

2.1 L'obstacle sémantique : le test de l'encyclopédie

L'aliénation apparaît dans des idées fausses dues au langage. Une culture de la paix doit d'abord écarter l'obstacle sémantique. Si on cherche un article sur la paix dans l'*Encyclopedia Universalis*, on est renvoyé à « Guerre », on plutôt « Guerre et Paix ». Avec des encyclopédies spécialisées, telles le *Dictionnaire d'Éthique et de Philosophie Morale* de Monique Canto-Sperber, ou le *Dictionnaire de Philosophie Politique* de Philippe Raynaud et Stéphane Rials, le résultat est identique. Baruch Spinoza disait : « La Paix est *plus que* l'absence de guerre ». En attendant, nos encyclopédies pèchent par absence de paix. La langue déclare facilement la guerre. Elle est muette sur la paix.

Pour le *Petit Larousse 2000*, la paix est 1. La situation d'un pays qui n'est pas en guerre. 2. La cessation des hostilités. En 3^e acception est évoquée la Concorde. Le Dictionnaire Robert précise que la paix désigne des rapports entre personnes qui ne sont pas en conflit et précise : « la paix n'implique pas de relations positives entre personnes et désigne plutôt des rapports calmes qui peuvent d'ailleurs n'être que de pure forme ». Le langage courant ne dit-il pas d'ailleurs « fiche-moi la paix » ?

Le *dictionnaire culturel en langue française* refuse de définir la paix par une négative. « Toute définition a contrario est une dérobade.

Celle-ci se double d'une mystification. Définit-on la beauté par référence à la laideur, la santé comme l'absence de maladie ? »⁴²

Les langues d'Occident semblent percevoir la lutte et la guerre comme inhérents à la nature humaine. Définir la paix par la négative respecte d'ailleurs l'étymologie : Le latin *Pax* est le fruit d'une conquête imposant l'ordre et la tranquillité. Cette vision de la paix inspire chaque jour l'action des forces de l'ordre : le policier est « gardien de la paix ». Au plan international, elle inspire les forces dites de maintien de la paix. On voit la petite place de la concorde dans les définitions du mot « paix ». Quant aux encyclopédies qui nous renvoient à « Guerre et paix », elles font camper la paix sur le champ sémantique des batailles. Comme si la guerre était le rapport premier, naturel, entre États, et la paix un correctif artificiel.

2.2 L'obstacle statistique

Interrogeant l'anomalie sémantique de la définition négative de la paix, le *dictionnaire culturel en langue française* y décèle « un discours sous-jacent, à savoir que c'est la guerre qui est première dans l'esprit des hommes, comme dans leur histoire. » Le deuxième obstacle à une culture de la paix est là : les statistiques. Si l'histoire humaine comporte en moyenne un an de paix pour 13 ans de guerre, on peut être pessimiste pour l'avenir. La définition négative de la paix dans nos langages semble refléter la réalité de notre expérience humaine. En définissant la paix comme absence de guerre, nous relatons une expérience immémoriale.

⁴² Le dictionnaire culturel en langue française, sous la direction d'Alain Rey, Volume III, p. 1287, Paris 2005

2.3 L'obstacle épistémologique

Nous en venons au plus grand obstacle : la guerre semble plus perceptible et intelligible que la paix. Revenant sur l'analogie fréquente entre guerre et maladie, paix et santé, Gaston Bouthoul a cette formule : « L'un des critères de la bonne santé, c'est que l'on n'y sent pas ses organes. Le propre de leur bon fonctionnement est qu'il passe inaperçu, de même que la paix est machinale, sinon inconsciente. »⁴³ Pierre Hassner rappelle que la culture de la guerre repose sur toute une tradition philosophique pour laquelle le mode principal de relation entre les êtres est la contradiction : « les formules ne manquent pas pour généraliser et fonder ontologiquement le primat de la guerre. »⁴⁴

Une des formules est la dialectique de Héraclite : « 1. Polemos est le père de toutes choses 2. Si la lutte et la guerre parmi les éléments de la nature étaient abolies, rien n'existerait. 3. Tout vient à l'existence et disparaît à travers la lutte. » La lutte est donc la nature de la nature, le socle de ses lois. Depuis Héraclite, le « réalisme » politique veut établir une analogie entre la « violence » de la nature et la justification de la guerre. Ce réalisme imprègne l'enseignement des relations internationales et donc l'éducation de nos diplomates et de leurs conseillers.

Thomas Hobbes entend légitimer le primat de la force pour pacifier les rapports naturellement violents entre les hommes. Voulant donner un statut scientifique à la politique, Hobbes transposa l'étude des phénomènes naturels aux phénomènes

⁴³ Gaston Bouthoul, *La Paix*, Que Sais-je ? N° 1600, Paris 1974, p. 24

⁴⁴ Pierre Hassner, article *Guerre et Paix*, *dictionnaire de Philosophie Politique et Morale*, PUF, Paris 1996, p. 257

sociaux. « Ce qu'Euclide a fait pour la géométrie et Galilée pour la physique, écrit Claude Polin, lui s'estime en mesure de le faire pour la politique, et ce sera la première science politique accomplie. » Pour Hobbes, la nature suit des lois mécaniques, et l'état de nature est un état d'affrontement entre les êtres. De même, l'homme, dans l'état de nature, convoite et envie l'autre homme et se méfie de tous. Cette crainte générale bloque l'évolution de la société. L'homme reste un loup pour l'homme (*homo homini lupus*). La loi de la jungle se dépasse en créant la Cité. L'homme renonce à l'état de nature pour devenir citoyen. Dans l'état de nature, chacun est son propre maître, mais tous ces sujets dressés les uns contre les autres vivent dans la stérilité. Hobbes discerne

« Trois causes principales de querelles : premièrement la rivalité ; deuxièmement la méfiance ; troisièmement la fierté. La première de ces causes fait prendre l'offensive aux hommes en vue de leur profit. La seconde en vue de leur sécurité. La troisième en vue de leur réputation. Aussi longtemps que les hommes vivent sans un pouvoir commun qui les tienne en respect, ils sont dans cet état appelé guerre, guerre de chacun contre chacun. »

Pour avoir la paix, les hommes cèdent tout leur pouvoir au souverain. Ce dernier édicte ce que tous doivent faire pour la Communauté (*Commonwealth*) et façonne la vie de ses sujets selon son vouloir. Tel Dieu sur terre, le souverain a vocation à fabriquer l'homme. *Let us make man* : faisons l'homme, dira Hobbes. Pour lui, le souverain veut le bien de ses sujets et use de la raison. L'étude des relations internationales redonna vigueur aux idées de Hobbes. Pour les pionniers de cette discipline, les relations internationales sont caractérisées par l'état de nature entre les États, et par l'anarchie. Le seul moyen d'avoir la paix est

que plusieurs États confient leur sécurité à un État plus puissant que les autres.

La philosophie allemande du 19^e siècle fit triompher la dialectique dans notre représentation du monde : elle est la base du marxisme, qui affirme que les phénomènes naturels et les phénomènes sociaux ou historiques obéissent à des lois dialectiques, lesquelles permettent le mouvement et l'évolution. La dialectique de la nature est appelée matérialisme dialectique, la dialectique de l'histoire matérialisme historique.

Le matérialisme dialectique énonce trois « lois » qui se veulent scientifiques : selon la loi d'interrelation des opposés, toute entité est faite de deux sous-entités en lutte. « C'est la contradiction, le conflit des opposés, écrit le marxiste Afanasiev, qui sont la principale source de développement de la matière et de la conscience ». La deuxième loi énonce que toute espèce de changement dans l'univers est d'abord un changement de quantité, puis se traduit en changement qualitatif. Des changements de degré amènent des changements de nature. Selon la troisième loi – négation de la négation – toute entité existe d'abord comme affirmation, puis se trouve niée, et la négation est de nouveau niée.

Le darwinisme perçoit pareillement les phénomènes naturels. Darwin voulut comprendre deux mécanismes à l'œuvre dans la nature : le mécanisme de la variation, ou différenciation des espèces, et le mécanisme de la sélection naturelle. La concurrence entre les espèces fait disparaître les variations défavorables, ainsi que les individus qui en sont porteurs. Le capitalisme naissant fut qualifié de darwinien car il semblait justifier l'exploitation de la main d'œuvre ouvrière pour une

amélioration générale de la société. Herbert Spencer appliqua le darwinisme pour expliquer la montée et le déclin des civilisations et justifier la notion de civilisations supérieures. Ces théories, même après la faillite politique du marxisme, influencent encore nos représentations. Leurs points communs sont évidents :

- Elles articulent les lois de la nature et les lois de la société pour fonder une science sociale.
- Elles s'appuient sur un matérialisme mécanique rigoureux. Seule existe la matière, animée par des forces internes qui expliquent le mouvement et le développement.
- Pour garantir la sécurité, elles aboutissent à justifier la toute-puissance, laquelle dans ces philosophies politiques est une alliance de la force et de la raison au sommet de l'appareil d'État, chez Hobbes comme dans le marxisme. Cette toute-puissance sert une ingénierie sociale visant à transformer la condition humaine, en créant l'homme nouveau. Le matérialisme permet un messianisme de la toute-puissance humaine.

Le succès de cette vision du monde dans la modernité doit beaucoup à l'expérience vécue de l'État-nation. Rompant avec l'histoire antérieure, la révolution française fonde une histoire nouvelle avec un peuple nouveau, seul maître de son destin et d'un calendrier nouveau. L'accession à cette toute puissance exige la militarisation de la société, voire la terreur révolutionnaire. Elle se prolonge avec l'épopée napoléonienne. La Raison dans l'histoire, incarnée par Napoléon, ordonne la levée en masse du peuple tout entier pour faire la guerre à l'Europe et la remodeler à l'image de la France.

La raison étant commune à tous les hommes, tous sont citoyens. Étant tous citoyens et détenteurs du pouvoir, ils ont le devoir

sacré de prendre les armes pour défendre la souveraineté et l'étendre aux peuples rebelles. Fille aînée des Lumières, la France célèbre sans scrupule l'alliance du sabre et de la raison, la force triomphant de ceux qui osent refuser la Loi. Ceux qui mourront les armes à la main pour libérer les peuples captifs seront les nouveaux martyrs de la raison toute-puissante. Les plus grands héros rejoindront le Panthéon, littéralement « tous les dieux. »

Théoricien de la guerre moderne, Clausewitz médita l'expérience révolutionnaire française : rejetant toute tradition sacrée, le peuple déclaré souverain érige la Raison en mode suprême de gouvernement. Ne vivant plus *dans* l'histoire, il écrit l'histoire, sous forme de conquête militaire au service d'un idéal philosophico-politique. La guerre devient l'outil privilégié de l'action politique. S'agissant d'une guerre nationale, elle suppose la levée en masse, le devoir de mourir pour les siens. Le nationalisme français inspira les réveils nationalistes dans l'Europe entière, menant à l'anarchie internationale et à la boucherie de la Première Guerre mondiale, l'extermination de tous par tous.

Aujourd'hui, le nationalisme de levée en masse semble désuet. L'héroïsme militaire perd son prestige. Mais en l'absence de modèle altruiste, de nombreux jeunes occidentaux prisent les conduites déviantes : drogue, vitesse excessive, délinquance ou sexualité à risque : toujours le rêve de dépasser la limite, de devenir un homme nouveau, de flirter avec le sacré via l'interdit, la violence. La massification de ces phénomènes et leur coût social sont inquiétants.

Ces déviances du matérialisme menacent aujourd'hui l'Asie du Sud-Est : après des décennies de guerres dévoreuses de vies

humaines, les pays consentent des sacrifices pour l'intégration régionale. Mais la loi du marché domine trop les rapports entre les États. La montée des tensions alerte les dirigeants : l'Indonésie fut longtemps un État centralisateur, technocrate et militariste. Elle est travaillée par les tensions inter-religieuses, la tentation terroriste des milieux islamistes et le séparatisme de certaines provinces. Après la folie khmère rouge, le Cambodge s'ouvre au marché mais garde un régime néo-communiste : la criminalité et le SIDA sont en hausse et le pays ne connaît pas de sursaut moral.

Un pays retiendra notre attention. Pays de tradition monarchique, dont l'image d'amabilité souriante reflète une réelle sagesse, la Thaïlande ne fut jamais colonisée, évita l'occupation nipponne, résista au mirage révolutionnaire. Son système politique reste très traditionnel. Le pays a moins souffert que ses voisins. Son poids et son prestige pourraient faire de la Thaïlande un État-phare et un modèle régional. Faute d'assumer ce rôle, synonyme de sacrifices, la Thaïlande est menacée dans ses forces vives : la drogue, le sexe, l'argent facile, les sensations fortes, attirent la jeunesse. Le bouddhisme possède de fortes figures morales censées incarner l'âme thaïe ; mais le clergé, trop rituel et lié à l'État, peine à se réformer pour fournir de vrais repères.

Dans la région, le leadership moral revient-il à Singapour ? La prospérité de la Cité-État doit beaucoup aux fameuses valeurs asiatiques, particulièrement aux sacrifices consentis par la cellule familiale. Parvenu à un rôle régional et même mondial, le petit État reste trop rigide, son leadership moral a un côté austère et rigoriste.

Ce que nous proposons à Pakxe, c'est d'investir dans une école d'excellence spirituelle et morale au service du Laos et de l'Asie du Sud-Est. Les pays de la région s'engageraient à investir en un lieu précis d'un des États les plus défavorisés de l'ASEAN. Le Laos se verrait accorder une chance et une responsabilité. Quant à ses voisins, ils s'efforceraient de rompre avec une logique de développement matérialiste qui ne crée aucune grandeur.

2.4 L'obstacle moral

Difficilement pensable, la paix est aussi difficilement faisable. C'est l'obstacle moral. Vouloir la paix, agir pour la paix peut être équivoque. Sur la balance morale, l'héroïsme paraît plus grave et plus dense que l'aimable philanthropie. « La paix, disait Vauvenargues, rend les peuples plus heureux et les hommes plus faibles ». Le saint surpasse certes le héros, mais les saints inspirant le respect en termes de culture de la paix sont souvent des guerriers. Dans l'imaginaire français, Saint Martin, Saint Louis et Sainte Jeanne d'Arc, sont très populaires. Or ils ont porté l'armure. Saint Bernard ne fut certes pas soldat, mais son verbe enflamma les Croisés.

Désarmés devant la violence, les pacifistes semblent aussi désarmants d'angélisme. Le Christ bénit « les artisans de paix », mais précise : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive, on aura pour ennemis les gens de sa maison » : défi de chercher la paix dans un monde occupé par le mal, avec un cœur plus occupé de soi que d'autrui. Paul Fèvre condamne donc durement le pacifisme : « Le mot *pacifisme* a le suffixe propre aux conceptions abstraites ; et ses premiers tenants sont des doctrinaires. Leurs protestations de *non-violence* ne sont pas moins

aveugles que la violence elle-même : en accolant une négation à l'absurdité de la force brute, on n'en fait pas sortir une plénitude de vie raisonnable. Ainsi les pacifistes ne brassent que du vide ; les voilà traités de rêveurs. »

Mais l'auteur, bon pédagogue, ajoute aussitôt :

« Personne ou presque, ne dénigre aujourd'hui le pacifisme comme volonté de paix. Tout se passe comme si la paix universelle et définitive, malgré son caractère presque illusoire, devait pourtant régir de loin toute action. L'équivoque du pacifisme, objectif hors de portée et néanmoins indispensable souci, n'est pas dans le vocabulaire seulement. L'ambiguïté - une bonne ambiguïté peut-être - s'imisce désormais partout dans la politique. Et l'exigence s'impose de rechercher un équilibre pacifique mondial.⁴⁵

Le rejet de la guerre se généralisant, beaucoup d'États renoncent à la conscription. Le tort est de croire que toute l'énergie ainsi libérée doit s'investir uniquement dans la compétition économique ou la course aux loisirs. Ernst Jünger, héros allemand de la Première guerre mondiale, s'opposa au Nazisme et écrivit : « Pour mériter la paix, il ne suffit pas de ne pas désirer la guerre. La paix suppose un courage qui dépasse celui de la guerre : elle est activité créatrice, énergie spirituelle ». Toutes les figures d'autorité – parents, éducateurs, dirigeants – doivent concevoir des modes d'action permettant aux jeunes générations de pratiquer la culture de la paix. Le *Projet Pakxe* le propose à l'échelle d'une ville –Pakxe – pour un pays et une région.

⁴⁵ Paul Fèvre, Pacifique (Equilibre), Encyclopedia Universalis

2.5 L'obstacle culturel

Le dernier obstacle est esthétique. La paix paraît banale : « la violence frappe l'attention beaucoup plus que la tranquillité, dit Gaston Bouthoul. Les premières peintures préhistoriques représentent surtout des hommes armés, des scènes de chasse ou de bataille. La place des récits de campagne, d'expéditions et de batailles dans le folklore, l'histoire, le théâtre, la littérature, le cinéma, suffit à prouver cette attention privilégiée. »⁴⁶

Une même malédiction esthétique semble frapper le mariage et la paix : l'amour n'est sublime qu'empêché par un tragique accident (*Titanic*), la maladie (*L'Ecume des Jours*, *Love Story*), la guerre de deux clans (*Roméo et Juliette*) ou l'interdit social : c'est le cas des nombreuses œuvres autour de l'adultère. Tout comme le mariage, « la célébration de la paix (...) reste la parente pauvre de l'histoire événementielle »⁴⁷. Les couples heureux sont *sans histoire*. Pareillement, la paix inspire peu les créateurs, à une exception majeure : l'Ode à la Joie de Schiller, mise en musique par Beethoven dans la 9^e symphonie est une des seules œuvres à célébrer le triomphe de la paix. Attentif à cet obstacle culturel, le *Projet Pakxe* formule des propositions pour mettre les arts au service de la culture de la paix en Asie du Sud-Est.

2.6 Les limites de l'idéalisme

Concernant la guerre et la paix, deux courants s'affrontent : l'idéalisme, voyant l'homme tel qu'il devrait être, le met devant

⁴⁶ Gaston Bouthoul, op.cit. p.22

⁴⁷ Ibidem

un idéal, horizon de sa liberté et de sa conscience. Le réalisme ne voit en l'homme qu'un être de nature. La guerre est donc inscrite dans la nature de l'homme et des États qu'il fonde.

2.6.1 Diderot et l'analogie de la santé

L'idéaliste voit en la paix plus que l'absence de guerre : cesser l'hostilité pour bâtir l'hospitalité. La paix doit être bienveillance mutuelle. Voyant l'homme comme un loup pour l'homme, le réalisme voit surtout la paix comme sécurité, équilibre des forces. L'adversaire potentiel sera « tenu en respect ». La maxime idéaliste voit la paix en termes évangéliques : fais à autrui (le bien) que tu voudrais qu'il te fasse. Le réaliste veut aussi la paix, mais sous une autre maxime : ne fais pas aux autres (le mal) que tu ne veux pas qu'ils te fassent. C'est en gros le réalisme de Hobbes. Diderot conteste cette vision des choses. Selon Diderot, la paix est l'état naturel du corps social et politique, comme la santé est l'état naturel du corps humain. Et d'ajouter : « La guerre est un fruit de la dépravation des hommes ; c'est une maladie convulsive et violente du corps politique ; il n'est en santé, c'est-à-dire dans son état naturel, que lorsqu'il jouit de la paix. »

2.6.2. Augustin et la Concorde Bien Ordonnée

Pour Diderot, la paix dans le corps politique, est avant tout une question de tranquillité, c'est-à-dire d'ordre. Saint Augustin essaie de combiner les deux sens du mot ordre : le sens de commandement jailli de la conscience morale de l'homme, et le sens d'harmonie, de relation objective entre les choses :

« La paix du corps, c'est l'agencement harmonieux de ses parties ; la paix de l'âme sans raison, c'est le repos bien réglé de ses appétits ; la paix de l'âme raisonnable, c'est l'accord bien ordonné de la pensée et de l'action ; la paix de l'âme et du corps c'est la vie et la santé bien ordonnés de l'être animé ; la paix de l'homme mortel avec Dieu, c'est l'obéissance bien ordonnée dans la foi sous la loi éternelle ; la paix des hommes, c'est leur concorde bien ordonnée ; la paix dans la maison, c'est la concorde bien ordonnée de ses habitants dans le commandement et l'obéissance ; la paix de la cité, c'est la concorde bien ordonnée des citoyens dans le commandement et l'obéissance , la paix de la cité céleste, c'est la communauté parfaitement ordonnée et parfaitement harmonieuse dans la jouissance de Dieu. »⁴⁸

Cette vision peut paraître utopique, tant elle exige une conversion de l'homme. Mais Augustin est aussi réaliste. Il fait de l'artisan de paix un sujet moral et pas seulement politique et juridique. Il dit que la paix est mon affaire, pas seulement celle de l'État. Elle ne s'impose pas à moi du dehors sous forme de loi, fût-elle céleste, mais procède d'un « accord », d'une proposition de mon libre-arbitre. L'homme reste libre d'obéir ou de désobéir à sa conscience, et à Dieu (Augustin évoque une obéissance dans la foi). Augustin propose une paix *des* hommes, *par les* hommes et *pour les* hommes, en accord avec les lois du Créateur.

On reproche surtout aux idéalistes d'avoir peu systématisé leur discours. La réflexion sur la paix occupe une place assez périphérique dans leur réflexion, alors qu'elle est souvent au

⁴⁸ Saint-Augustin, *la Cité de Dieu*, XIX, 13

centre du discours matérialiste et réaliste. Sous des dehors brutaux et dépourvus de sentiment, Hobbes et Marx proposent des systèmes cohérents pour bâtir la paix mondiale. Rien de tel dans le discours idéaliste en général.

2.6.3 Les limites de l'approche juridique

Saint Augustin fait dépendre la paix d'une attitude responsable de l'homme. L'ordre éthique (loi morale) qui fonde la liberté humaine s'y insère dans un ordre ontologique (loi naturelle). Les facteurs subjectifs et objectifs se rejoignent. De tous temps, des chercheurs ont essayé d'inscrire l'éthique de la paix dans le droit, puis de donner un réel pouvoir contraignant à ce droit.

Hers Lauterpacht aimait rappeler que « la paix n'est pas seulement une idée morale. Elle est un postulat légal. La logique juridique mène inévitablement à la condamnation, par la loi, de l'anarchie et de la force privée. » Le juridisme, qui fait de l'État de droit une clé de la bonne gouvernance, gagne aussi les relations internationales. Pour inspirer le respect, le droit international devra toujours se référer à une puissante éthique en amont et disposer de pouvoirs de contrainte en aval. À cette aune-là, certains clichés modernes d'ordre mondial sont utopiques, mais ont la vie dure, car ils dérangent peu. Combien de colloques internationaux énoncent les mêmes platitudes que professait jadis Anatole France : « La paix universelle se réalisera un jour non parce que les hommes deviendront meilleurs (il n'est pas permis de l'espérer) ; mais parce qu'un nouvel ordre des choses, une science nouvelle, de nouvelles nécessités économiques leur imposeront l'état pacifique. » La paix y est affaire d'institutions raisonnables. Un certain ordre des choses

finira par « imposer l'état pacifique ». *On* apportera la paix aux hommes, taillée dans de bonnes institutions. *On* pourra enfin « ficher la paix » aux pauvres humains fatigués, faute d'en faire des artisans de paix.

Les codes contractuels qui précisent les droits et devoirs de chacun sont utopiques quand ils sont sans énergie morale. Ce reproche d'aller vers un monde mieux organisé, mais sans vertu, vise souvent l'union européenne, bel ouvrage juridique sans âme. Vauvenargues avait saisi la dimension morale de la paix, laquelle est d'abord une aspiration du cœur humain. La paix bâtie sur la raison entre les États serait peut-être la paix perpétuelle chérie par Kant, mais la vraie paix est d'un autre ordre : « L'essence de la paix est d'être éternelle, et cependant, nous n'en voyons durer aucune l'âge d'un homme (...) Mais faut-il s'étonner que ceux qui ont besoin de lois pour être justes, soient capables de les violer ? »

Le juridisme n'est pas la seule utopie. D'autres approchent la paix à partir d'une vision utilitariste, managériale de l'homme : il s'agit de gérer au mieux les « ressources humaines », d'exploiter le capital de chacun, de l'inscrire dans un ordre certes, mais purement extérieur. L'ordre a un sens moral chez Saint-Augustin, et correspond à un appétit du libre-arbitre de l'homme. À l'inverse, bien des codes nationaux et internationaux actuels semblent vouloir instaurer la paix et l'ordre *avec* les hommes, mais pas vraiment *par* l'homme et *pour* l'homme.

De plus Saint Augustin propose plusieurs *niveaux* de paix : *dans* l'individu lui-même, entre les différents étages de sa vie (hauteur et profondeur de la paix), puis *entre* les individus à des niveaux toujours plus étendus (largeur ou extension de la paix). C'est la

vision fédérale de la paix : chaque partie d'un tout organique est un système organisé selon sa loi interne. Johan Galtung a lui aussi une vision équilibrée de la paix, où les facteurs institutionnels et les facteurs d'ordre moral coopèrent harmonieusement.

«Aucun fait ne vient corroborer l'hypothèse selon laquelle la nature de l'homme le prédestinerait à l'agression ou à la domination. Les structures visant à réfréner peuvent transformer les subalternes en sujets respectueux des lois, doux et dociles, mais elles peuvent aussi servir à justifier leur domination par ceux qui se trouvent au sommet. En troisième lieu, il existe des facteurs structurels et écologiques qui poussent les hommes à une violence directe et structurelle, mais ces facteurs sont modifiables.»⁴⁹

La paix, ajoute Galtung, est un problème anthropologique. Œuvrer à la paix n'est ni utopique ni déraisonnable. Il faut trouver l'alchimie entre de bons scénarii et de bons acteurs, sachant que le facteur humain doit primer. Rousseau le suggère dans son *Jugement sur la Paix Perpétuelle* : « Sans doute la paix perpétuelle est-elle à présent un projet bien absurde. Mais qu'on nous rende un Henri IV et un Sully, la paix perpétuelle redeviendra un projet raisonnable. »

3. Éléments pour une culture de la paix

Un grand obstacle freine la culture de la paix : la permanence dans la vie politique du discours dialectique. Celui-ci applique des

⁴⁹ Johan Galtung, *la paix est-elle possible ?* Anthologie de la paix, UNESCO, op.cit. pp. 211-213

postulats matérialistes à l'étude des phénomènes naturels et sociaux. La dialectique hante la philosophie politique depuis des siècles, de Machiavel (*Le Prince*), à Hobbes (*Léviathan*), Clausewitz (*De la Guerre*) et au camp marxiste-léniniste. Enfants d'Héraclite, nous continuons de professer des slogans aussi populaires que : « si tu veux la paix, prépare la guerre », « l'homme est un loup pour l'homme », et « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens ».

Dans une variante de la dialectique héraclitéenne, Polemos n'est pas le père de toute chose, mais guerre et paix sont inséparables. Exister, c'est comporter la guerre et la paix à la fois. Gaston Bouthoul commence ainsi son *Que Sais-je ?* sur « La Paix » : « La polémologie étudie la paix, la guerre et les conflits, trilogie inséparable de la vie des sociétés. Guerre et paix sont les deux faces du même Janus, l'envers et l'endroit de la vie sociale. »⁵⁰

3.1 Une théorie unifiée de la paix

Pendant la Renaissance, Érasme critiqua la Dialectique héraclitéenne. « La guerre, écrit-il dans *Anti-Polemos* est contraire à tous les buts pour lesquels l'homme a été créé. L'homme est né non pour la destruction mais pour l'amour et le service de ses compagnons ».⁵¹ Le Plaidoyer d'Érasme est honorable, mais trop doux. Selon Érasme, la nature humaine abhorre la guerre, mais qu'en est-il de la nature tout court ? Son éthique de paix était une incantation morale sans fondement ontologique. Au 20^e siècle, Gandhi pressentit une théorie unifiée de la paix, englobant les phénomènes cosmiques et les phénomènes sociaux. Comme

⁵⁰ Gaston Bouthoul, op.cit. p. 5

⁵¹ Erasme, *Anti-Polemos*, Plaidoyer de la Religion et de l'humanisme (1510)

d'autres mystiques, il perçut dans l'amour la puissance ultime pénétrant toute la réalité. Dans sa vision, la non-violence (*ahimsa*) est plus qu'une résistance au mal politique. *Ahimsa* accompagne *satyagraha* signifiant « s'accrocher à la vérité. On peut aussi parler de force de la vérité, force de l'amour ou force d'âme. Le chemin de la paix est le chemin de la vérité ... Quiconque dit la vérité ne peut demeurer violent très longtemps. »⁵²

La biologie évolutionniste actuelle conteste le dogme darwinien. L'éthologie animale décèle chez maintes espèces des stratégies mutualistes et coopératives de survie, d'accouplement et d'éducation des progénitures. *Quand la nature devient morale ...* suggère même Vinciane Despret dans un dossier sur l'altruisme. Psychologue à l'université de Liège, elle rappelle que, « depuis le début des années 60, le monde animal semble avoir bien changé. À un monde dans lequel prédominait une compétition sévère, voire la lutte de tous contre tous, se substitue une nature qui semble vouloir éviter la violence, et apparaît organisée sous le signe de la coopération ». ⁵³

Pour certains, le bellicisme humain reflète une « loi de la jungle » du monde animal. « L'homme est un loup pour l'homme », selon Hobbes : un slogan assez creux. Les loups vivent dans des sociétés stables et pacifiques. Prédateur de poules et d'agneaux, le loup est serviable pour ses congénères. L'éthologie montre que la violence entre animaux d'une même espèce est codifiée et ritualisée. Quand des mâles luttent pour une femelle, le combat à mort est exceptionnel. En général, on s'arrête au premier sang. L'homme fait se battre des coqs ou des chiens à mort, mais l'animal n'enseigne pas ses coutumes à sa progéniture.

⁵² Gandhi, *Guerre et Paix*, 1926

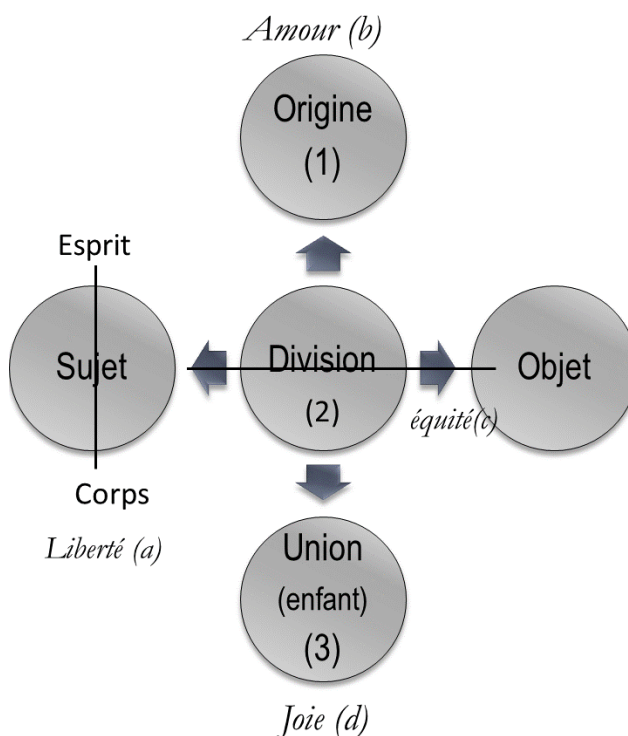
⁵³ Sciences humaines, mars 2000, p. 28

La hiérarchie dans une espèce évite le combat. Après la chasse, les dominants mangent d'abord, puis laissent les autres partager les restes. Ne pas se faire de mal semble la règle, mais Despret va plus loin. Plusieurs espèces d'oiseaux ont un instinct étonnant : « L'aidant au nid renonce, du moins provisoirement, à assurer lui-même sa propre descendance et utilise son temps et son énergie en faveur de la nichée d'un autre. Comment pourrait-il transmettre cette caractéristique comportementale, aider les autres, à la génération suivante, si justement il ne met pas tout en œuvre pour favoriser sa propre descendance ? » Citant les récentes découvertes en éthologie, Mme Despret commente avec humour : « L'altruisme : une loi de la jungle ? » Elle rappelle les propos de P-A Kropotkine, en 1902 dans *L'entraide, un facteur de l'évolution*. Ce naturaliste put réviser en Sibérie son catéchisme darwiniste. « Je n'y ai vu que preuves de soutien mutuel, d'amitié, de solidarité : nourrir l'étranger, adopter l'orphelin, aider l'autre en difficulté parfois au péril de leur vie, voilà le comportement des animaux. En majorité, les espèces vivent en sociétés. Elles trouvent dans l'association la meilleure arme de la lutte pour la vie. Les espèces où la lutte individuelle a été réduite, et où la pratique de l'aide mutuelle a atteint le plus grand développement, sont les plus nombreuses, les plus prospères, les plus susceptibles de progresser. Les espèces asociales sont vouées au déclin. »

3.2 Une définition positive de la paix

Là s'arrête la comparaison : on ne peut prêter de sentiments moraux à la nature. L'altruisme suppose des sujets libres, se reconnaissant mutuellement comme tels. Cela dit, la nature regorge d'interactions mutuelles favorisant l'ordre et l'harmonie. L'erreur dialectique est de confondre scission et antagonisme. Le

jeune Hegel épousait une philosophie non dialectique de la vie, qu'il abandonna ensuite : « Dans l'amour, écrit-il, ce qui était séparé subsiste non plus comme séparé, mais comme uni et le vivant (comme sujet) sent le vivant (comme objet). L'amour, plus fort que la crainte, met fin à la séparation. Ce qui est uni dans l'enfant ne se sépare plus à nouveau ; la divinité a agi et créé. Ainsi, le processus est le suivant : l'être un, des êtres séparés, et l'être de nouveau unifié. »⁵⁴



⁵⁴ G.W. Ecrits théologiques de jeunesse, cité par Kostas Papaioannou, Hegel, Seghers 1973, pp. 116-117

Hegel expose un processus en trois stades : à partir d'une *origine* commune indivise (1), apparaît une division (différenciation) (2) entre un partenaire sujet et un partenaire objet. La division est surmontée dans une union (3), qui est ici l'enfant. La force agissant sur les vivants séparés pour les réunir est l'amour, et Hegel précise : « dans l'amour, le vivant *sent* le vivant ». C'est *l'entente* entre deux êtres : l'attirance émotionnelle de deux êtres qui se plaisent s'accompagne d'une réciprocité de deux consciences qui se comprennent et s'accordent.

Hegel ajoute deux choses :

1. Un cœur pur aime sans honte, mais avec le scrupule que l'amour soit parfait.
2. Il n'y a de véritable union, d'amour proprement dit qu'entre des vivants de *puissance égale*.

Hegel décrit la procréation comme un processus d'origine(1)-division (2)-union (3) : l'interaction du sujet et de l'objet suppose une réciprocité des consciences et des corps sous l'inspiration d'une origine commune et en vue d'une union, l'enfant.

Pour que deux êtres aient entre eux des rapports d'amour (b) et d'équité (c) en vue d'une union heureuse (d), il faut en premier que chacun soit devenu libre (a), c'est-à-dire maître de lui-même. Pour aimer autrui avec équité, je dois être libre, accordé à moi-même. L'esprit maîtrise le corps. Le travail sur soi procure la liberté d'aimer autrui. Sinon, la relation sera déséquilibrée, inégale. En définitive, l'individu est le premier déclencheur d'unité et de paix. Libérer l'individu de tout ce qui entrave sa libération personnelle, c'est le premier pas vers la paix.

La plus petite unité où l'être humain expérimente le paradigme de la paix est la famille formée par l'union durable d'un couple et de ses enfants dans l'amour et en vue de la joie. Nous retrouvons la concorde bien ordonnée de Saint Augustin, mais cette fois avec un support ontologique. Et le paradigme de toute guerre est le divorce, la mésentente de ceux qui, s'étant aimés, se haïssent, se déchirent. Le terrain d'entente devient champ de bataille.

Tout être a deux buts : le but individuel de maintenir son existence et le but collectif d'exister pour un plus grand ensemble. Chaque ensemble s'inscrit dans un tout encore plus grand. En tant qu'êtres humains, par exemple, nous devons veiller sur notre santé et développer nos talents pour servir la société par notre travail et notre effort collectif. Ces deux buts sont complémentaires. Les deux lois qu'on vient d'exposer (action d'origine-division-union et complémentarité des buts duels) débouchent sur une **définition positive de la paix : l'accord mutuel de sujets libres et égaux réunis par attirance réciproque en vue d'un bien supérieur.**

Cette définition de la paix rejoint celle proposée en 1934 par Usakov pour expliquer le sens du mot *mir* en russe. *Mir* a pour connotation première « des relations amicales établies d'un commun accord avec quelqu'un. » La paix évoque donc d'abord l'expérience d'un accord interpersonnel heureux entre deux personnes. Comment passe-t-on de cette réciprocité des sujets singuliers aux aspects plus universels de la paix ? Par une curieuse coïncidence, le monde se prononce et s'écrit en russe de la même façon que la paix : *mir*. Des linguistes russes expliquent cette coïncidence en disant que le monde, idéalement, est une expansion de la communauté villageoise. Tout se passe dans cette langue, comme s'il y avait une connotation mondiale de la

paix, en même temps qu'une connotation pacifique du mot monde, comme dans l'exclamation *mir miru* : paix au monde !

La loi énoncée par Hegel régit l'ordre naturel et l'ordre social : à partir d'une même origine, deux éléments distincts apparaissent et ont une relation réciproque. L'énergie produite crée un nouvel être manifestant le but commun des éléments concourants. Le système solaire, par exemple, est apparu après s'être détaché d'une galaxie originelle. Les planètes tournent autour du soleil, la lune tourne autour de la terre. Le soleil, la terre et la lune existent et interagissent en harmonie dans un système stable. Par ces interactions, la vie est apparue et a colonisé la terre. Issue d'un même rameau, elle se différencie dans deux formes : les règnes animal et végétal, qui vivent en symbiose. Les échanges entre les deux règnes sont d'ailleurs indispensables pour l'écosphère.

Les principes d'origine commune, réciprocité entre partenaires et interaction pour un but plus élevé, régissent le monde naturel comme la société. La paix est la situation normale entre personnes et entre nations quand les facteurs essentiels d'une interaction harmonieuse sont réunis : des rôles précis de sujet et objet (l'un amorce l'action, l'autre répond), donner avant de recevoir, un but commun aux deux parties. Qu'un de ces facteurs manque, le conflit menace. Qu'est-ce qui engendre les conflits ? Une perversion des lois de la nature. Bien des conflits éclatent quand les protagonistes n'ont pas d'axe vertical, de référence à une origine fondatrice ni de projet commun pour leur interaction. Les parties prenantes se trouvent alors dans un huis-clos déséquilibré, où l'un voudra prendre le dessus sur l'autre.

3.3 Exemples historiques

Hegel souligna que, même si un ordre vertical existe, les parties prenantes doivent faire un travail sur elles-mêmes et sur la conduite de la relation. La liberté des protagonistes est essentielle pour des rapports pacifiques. Une personne ou un groupe qui ne sont pas libres, qui sont en déséquilibre interne, auront des rapports conflictuels. Par ailleurs, toute interaction doit veiller à maintenir l'équité entre partenaires. Si la liberté de l'un est vécue par l'autre comme dominatrice et tentée par la toute-puissance, le dialogue tourne à la dialectique.

Les exemples empruntés à la nature et à l'éthique sont légion. L'histoire fournit aussi des exemples. Abordons deux illustrations de l'action d'origine-division-union :

Abraham est l'ancêtre commun des Juifs et des Arabes. Une cause lointaine de leur rivalité est la division entre les deux fils d'Abraham : Isaac, ancêtre des Juifs, et Ismaël, ancêtre des Arabes. Plus tard, la lignée d'Abraham se scinda encore entre Juifs et Chrétiens. Les rapports entre les trois branches du même tronc monothéiste ne furent pas toujours hostiles. Un exemple de coopération fut l'Andalousie d'avant la *Reconquista*. La brillante culture mozarabe rayonna sur Cordoue et Grenade, synthèse des cultures musulmane, juive et chrétienne. Citoyens de Cordoue, le Juif Maimonide et le Musulman Averroès, œuvrèrent à une synthèse entre l'humanisme grec et la révélation monothéiste.

En 1948, Les Juifs se virent octroyer l'État d'Israël, entouré d'États arabo-musulmans, avec la bénédiction de pays chrétiens. Malgré de terribles conflits depuis 1948, des avancées ont lieu, au

prix de sacrifices des deux côtés. L'Égyptien Sadate mène la dernière grande guerre de plusieurs États arabes contre Israël en 1973. Ayant mis sa vigueur dans la guerre, il la met ensuite dans une offre de paix. Maître de lui, Sadate invoque le Dieu unique à la Knesset. La médiation du Chrétien Carter aboutit à des rapports nouveaux entre l'Égypte et Israël. Toutefois, Sadate succombe sous les balles des Frères Musulmans en 1981. La logique terroriste de l'OLP l'emporte alors sur les guerres classiques, mais des sacrifices des deux parties aboutirent aux accords d'Oslo et aux cérémonies de 1993 où le président Clinton réunit Rabin et Arafat à Washington. Mais un fanatique juif assassine Rabin. Cela illustre que chaque partie doit être libre pour offrir une paix équitable à l'autre. Quand les Israéliens et les Palestiniens seront prêts, dans leur propre camp, ils s'accepteront mutuellement.

Autre exemple de l'action origine-division-union : Charlemagne est couronné empereur romain et empereur d'Europe le 25 décembre 800. Son Empire était une fédération, recouvrant presque les futurs six États fondateurs de l'Union européenne : Allemagne, Italie, France, Belgique, Luxembourg et Pays-Bas. Les querelles entre les petits-fils de Charlemagne précipitent la fin de l'idée carolingienne, scellée par le Traité de Verdun en 843. Le traité donna naissance aux *frères jumeaux* de l'Europe occidentale : France et Allemagne. Dans les temps modernes, l'hostilité croissante entre les deux *enfants terribles* de l'ancêtre commun Charlemagne, vire à l'apocalypse. La ville de Verdun en est le théâtre. Là même où l'Empire Carolingien se scinda en 843, eut lieu la bataille majeure de la Grande guerre. 300 000 soldats y laissèrent la vie, allemands pour moitié, français pour l'autre. En 1984, une cérémonie se déroula à Verdun : Helmut Kohl et François Mitterrand y joignirent leurs mains. Verdun est

à présent ville internationale de la paix. Jamais achevé, le processus d'origine-division-union entre Allemagne et France rencontre des défis :

- Le couple doit garder « une certaine idée du poids de l'histoire et de la façon dont l'autre se perçoit et se comprend lui-même »⁵⁵, rappelait Helmut Kohl.
- Le lien privilégié n'est pas exclusif : éviter le « ou bien ... ou bien », et pratiquer le « non seulement, mais encore ». L'Allemagne est tournée vers l'Est, la France vers la Méditerranée. Chaque pays garde son identité et sa liberté.
- L'entente est le moyen, non la fin. Elle sert un dessein supérieur, bâtir l'Europe : certains États européens ont perçu dans le 40^e anniversaire du traité d'amitié un parfum d'auto-suffisance d'un couple tendant à oublier ses voisins.
- Enfin, l'union oscille entre mariage d'amour et mariage de raison. « Passée la lune de miel, la vie quotidienne reprend le dessus » commente Helmut Kohl. Un jeune étudiant allemand dit l'inverse, et parle d'une nouvelle génération qui doit « bâtir non pas avec la France, mais avec les Français une véritable relation amicale ».⁵⁶ Un sondage effectué pour le 40^e anniversaire du traité montrait son succès populaire : 57% des Français et 58 % des Allemands considèrent spontanément leur voisin respectif comme le principal partenaire. La Grande-Bretagne vient loin derrière (respectivement 8 et 6%).

3.4 Artisan de paix : une responsabilité individuelle

Au début d'un nouveau millénaire, L'UNESCO invite chacun à bâtir quotidiennement la paix. L'âge de la guerre moderne avait

⁵⁵ Entretien avec Helmut Kohl pour *Le Figaro* du 23 janvier 2003.

démocratisé l'héroïsme guerrier. Verser son sang, donner sa vie pour son pays, était le devoir du citoyen-soldat. La démocratisation du sacrifice ultime généra les massacres du 20^e siècle, dont Clausewitz fut le prophète. Nous cherchons à présent le Clausewitz de la paix et la pensée fondatrice de l'irénologie. Cette nouvelle pensée démocratisera la tâche de bâtir la paix. Chaque être humain, du seul fait qu'il est un citoyen souverain, doit être artisan de paix.

Un caractère mûr donne la priorité au but de l'ensemble. En dépassant notre désir personnel, en donnant la priorité aux autres, nous soutenons le but de l'ensemble. Des sacrifices librement consentis pour un but élevé et reposant sur l'amour, ne désintègrent pas l'élément qui est sacrifié, mais l'aident au contraire à se magnifier. Les problèmes surgissent quand on met l'individu au-dessus de l'ensemble. Quand notre promotion personnelle prévaut sur le bien-être des autres, nous sommes vite en conflit avec eux, et avec la société. Ego est père de Polemos.

Une famille se brise quand chacun des membres place son bonheur avant celui des autres. Les conflits minent une société quand un groupe défend des privilèges plombant la collectivité. Cela vaut aussi au plan international. Mais l'égoïsme ne s'avoue pas toujours comme tel. Les métropoles investirent parfois beaucoup dans leurs colonies, y apportant le développement et d'indéniables bienfaits. Mais la logique d'ensemble restait l'intérêt de la métropole. La colonisation et la décolonisation se firent donc rarement à l'amiable, et plus souvent au prix d'âpres conflits nourris de ressentiments. Les colonisateurs avaient souvent un amour érotique pour leurs colonies ; seules des crises graves incitèrent à évoluer vers la *philia*, le rapport d'égal à égal.

3.5 Vertu individuelle et monde de paix

L'altruisme est le socle de l'éthique. Mais avant de donner à autrui une qualité d'amour équitable, on doit être maître de soi-même. Ceux qui manifestent de telles qualités sont reconnus dans chaque culture. À l'inverse, quand un être ne peut vaincre ses conflits intérieurs, l'égoïsme mine son comportement. L'être humain cherche en effet à servir et à donner pour être reconnu. Mais une personne à la conscience déchirée, au code moral immature, se lassera vite de donner et renouera avec ses démons. La culture de la paix commence avec l'aptitude à surmonter l'égoïsme, représentation du monde où le moi est au centre des pensées, des sentiments, des actions.

L'égoïste dissimule parfois l'amour de soi derrière le charme, la séduction, voire une générosité qui créent l'illusion d'aimer. Ainsi, certains tyrans inspirent des élans passionnés, tout en nuisant à leur peuple. L'égoïste peut déployer des stratagèmes pour donner à la violence un habillage d'altruisme qui inspire le respect. Inversement, une personne exercera parfois une transition d'autant plus pacifique dans son pays qu'elle aura mis son ego au pilori. Gandhi renonça à toute dignité sociale, puis à tout rapport sexuel avant d'entamer son ministère non-violent en Inde. Lech Walesa, Vaclav Havel, Nelson Mandela connurent la prison et les humiliations. Pendant vingt-huit années, Mandela pratiqua l'ascèse et un certain détachement. Ses huit ans de présidence portent l'empreinte du renoncement à soi. Même si le bilan politique sud-africain depuis 15 ans comporte des points noirs, la logique de paix y dispose d'atouts solides. De la prison, Alexandre Soljenitsyne tira cet enseignement :

« La ligne de démarcation du bien et du mal ne traverse pas les États, ni les classes, ni les partis politiques. Elle passe au milieu du cœur humain. Cette ligne oscille en nous au gré des années. Et même dans des cœurs envahis par le mal, une petite tête de pont vers le bien se maintient vaille que vaille. À l'inverse, même dans le meilleur des cœurs, il y a toujours... un petit recoin de mal qui n'est pas déraciné »⁵⁷

L'UNESCO incite chacun à bâtir la paix chaque jour. Cela demande une purification intérieure. Plus de purification, c'est moins d'épurations. Le conflit ne commence pas quelque part dans la société, brisant des familles, des groupes sociaux, des nations. La guerre naît dans le cœur de chacun ; et y meurt. Le premier conflit est le déchirement du moi. Le conflit commençant dans l'individu, la résolution des conflits doit commencer en soi. La paix commence quand chacun cultive sa vertu, comme Spinoza le souligna :

« La paix n'est pas l'absence de guerre, elle est une vertu qui a son origine dans la force de l'âme, puisque l'obéissance est une volonté constante de faire ce qui est bien selon la loi commune. Une cité où la paix repose sur l'inertie de ses sujets mérite le nom de servitude. Quand je dis que le meilleur État est celui où les gens vivent dans la concorde, je dis que les gens vivent une vie vraiment humaine, une vie qui n'est pas définie par la circulation du sang et les autres fonctions communes à tous les animaux, mais par la raison, la vertu de l'âme et la vraie vie. »⁵⁸

Quand l'égoïsme ronge l'individu, la famille devient un champ de bataille. Quand l'égoïsme ronge une famille, la société devient le

⁵⁷ Alexandre Soljenitsyne, *l'Archipel du Goulag*

⁵⁸ Baruch Spinoza, *Traité Politique*, Chapitre 5

champ de bataille. Quand l'égoïsme ronge une nation, le monde devient un champ de bataille.

4. Recherches sur l'altruisme et la paix

La culture de la guerre et la vraie culture de la paix reposent sur le sacrifice : sacrifice du sang ou sacrifice de l'amour. Sacrifier l'amour, c'est dépasser la limite de l'amour ordinaire. N'aimer que ses semblables, c'est ne pas dépasser la paix dans son milieu, son pays, son lieu saint. La vraie culture de la paix adopte la feuille de route suivante : unir mon esprit et corps et vivre pour ma famille. Les membres d'un même foyer voudront servir des familles de tous milieux autour d'elles. La mairie, les citoyens, les responsables communautaires doivent s'unir et vivre pour leur région. Le gouvernement, l'administration et les provinces doivent s'unir et vivre pour la nation. Les pays d'une région donnée doivent vivre pour le continent. Et les continents uniront leurs efforts pour bâtir un monde de paix. Sacrifier le premier amour à un amour plus lointain doit être humain. L'intégration purement économique ou politique qui ne passe pas par l'affectif, nie la nature humaine. L'être humain est avant tout un être de cœur, et le cœur est l'élan irrésistible de chercher la joie en aimant et en étant aimé. Il n'y a pas de substitut au désir d'aimer, il n'y a pas non plus de limite. Les seules limites sont celles de l'égoïsme. On ne dira jamais que quelqu'un aime trop. À l'inverse, toute société met des limites au-dessous desquelles l'égoïste devient hors-la-loi.

Aimer l'humanité entière est la félicité suprême. Les figures ayant le plus marqué l'histoire sont les grands saints : Krishna, Bouddha, Confucius, Jésus, Muhammad. Leur « empire » résiste

à l'usure des siècles. Loin de s'opposer entre eux, leurs empires spirituels doivent converger vers la civilisation de l'universel. D'où l'intérêt de promouvoir la culture de la paix en Asie du Sud-Est, région où toutes les religions du monde sont présentes et d'établir à Pakxe un modèle d'amour au service de la paix. Ainsi sera mise en valeur l'« influence spirituelle commune à tous les peuples » chère à Berrêdo Carneiro.

Pour le général Sherman, la guerre était Enfer ou Pandemonium. En réalité, la guerre brise parfois un enfer encore plus affreux : l'égoïsme. Quand aucune autre solution que la guerre ne permettait d'abolir l'esclavage aux États-Unis, la guerre civile éclata. La solution n'étant pas définitive, la guerre reprit un siècle plus tard, et Martin Luther King déclencha une autre croisade : non plus celle de l'égalité formelle entre blancs et noirs, mais celle de l'équité entre les citoyens. King mena son action non-violente comme un combat, sans effusion de sang.

La culture de la paix incite les citoyens à une vie responsable et altruiste. La recherche académique peut montrer la corrélation entre l'altruisme et la paix. Samuel et Pearl Oliner sont un couple de chercheurs enseignant à l'Université d'État Humboldt de Californie. Fondateurs de l'*Institut pour la Personnalité Altruiste et le Comportement Prosocial*, ils ont étudié une population de personnes appelées *rescuers* (sauveteurs). Ces personnes risquèrent leurs vies pour sauver des Juifs de la Shoah. Leur livre, intitulé *La Personnalité Altruiste : Sauveteurs de Juifs en Europe Nazie* (Free Press 1988) fournit des éléments pour une culture de la paix. L'ouvrage montre le rôle de de l'engagement personnel dans la paix. Dans un article publié en mars 1991, les deux auteurs soulignaient :

« Que nous disent les sauveteurs sur la promotion d'une culture de la paix ? Leur discours peut développer en nous un certain sens de la responsabilité envers autrui, même lorsque *autrui* veut dire *l'étranger*. Ils nous disent aussi comment ce sens de la responsabilité peut devenir une passion. Celle-ci peut atteindre un stade où le souci de sa survie revêt moins d'importance qu'une sorte de souverain bien. Et cela peut aller jusqu'au dépassement de soi. Cet élan nous paraît essentiel pour mettre la guerre hors-la-loi et cultiver les conditions sociales plus propices à la paix. Il faut plus qu'une absence de guerre pour assurer la survie du village global ; il faudra rien de moins qu'une aptitude des habitants de ce village à se conduire de façon altruiste. »⁵⁹

Un passage de leur article montrait comment le cœur humain doit croître de l'*eros* à la *philia* (amour réciproque) puis à l'*agape* (amour inconditionnel). L'harmonie entre ces divers niveaux d'amour est une clé du bien-être et d'un monde de paix : « Ceux qui apprennent à ne priser que leurs proches peuvent esquiver toutes les responsabilités envers les autres, jusqu'à les déshumaniser pour justifier leur détachement. Ne s'occuper que de l'humanité abstraite, c'est s'exposer à des idéologies qui rendent insensibles au sort des gens banals. À ne s'occuper que de l'humanité abstraite, les vraies gens peuvent devenir des objets dont on dispose. Nous avons proposé de parler de caractères « extensifs » pour décrire des sujets qui gardent le sens de relations inclusives et le souci du particulier. »⁶⁰

Mais où trouver la personnalité altruiste ? Où trouver chaleur et intimité, mais aussi une volonté de s'étendre aux autres, y

⁵⁹ Pearl et Samuel Oliner, *Altruism and Peace*, International Journal on World Peace, mars 1991, p. 37

⁶⁰ Ibid, p. 38

compris les étrangers ? Les auteurs suggèrent que des liens familiaux solides favorisent la proximité interpersonnelle, la responsabilité et le souci des autres, et sont donc favorables à l'altruisme et à la paix.

Les attentes familiales des sauveteurs avaient tendance à être assez hautes, surtout par rapport aux valeurs d'autonomie, responsabilité, attention à autrui. Par l'insistance des parents sur ces valeurs, les sauveteurs se distinguaient des autres. On en conclut que les pouvoirs publics doivent se soucier de tout ce qui peut renforcer des liens forts entre parents et enfants. Or, puisque de telles expériences ont tout lieu d'intéresser la société dans son ensemble, elles ne peuvent être du seul ressort des familles. Les institutions sociales, y compris les institutions académiques et religieuses, ainsi que les agences des pouvoirs publics, doivent être partenaires de ces entreprises.⁶¹

Des institutions démocratiques, comme Kant et d'autres les préconisaient, sont le corps ou la forme extérieure de la culture de la paix. L'aspect intérieur est l'engagement individuel, les « habitudes du cœur », de Tocqueville. Pour irriguer les institutions, le flot de l'amour individuel doit passer par le canal de la famille où l'esprit et le corps s'unissent.

Edgar Morin nous invite à approfondir la pensée concentrique. L'individu est lié au monde par plusieurs patries : la famille, la tribu, la nation ... L'universalité, loin d'effacer ces enracinements, constitue leur horizon naturel. Selon Morin, l'unité est le trésor de la diversité humaine, et sa diversité le trésor de son unité. La paix de l'ensemble suppose la paix des parties. Des nations en paix bâtiront un monde de paix, et dans ces nations, des

⁶¹ Ibid, p. 38

individus et des familles en paix. Puisque la paix mondiale passe par la création d'entités régionales, nous pensons que la création de cultures régionales (bouquets de cultures nationales) sera le grand chantier de la construction de la paix. C'est un axe majeur des propositions du *Projet Paixxe*.

Chantre de la terre-patrie Edgar Morin ne dit pas assez combien cet effort doit se faire en chacun, au quotidien. La deuxième mutation pour bâtir la paix, c'est que la paix est l'affaire de tous, et non des États. Federico Mayor est plus sensible à cette paix du « dedans », gage de la paix du « dehors ». Le recul de l'État peut être une chance pour la paix si l'homme devient plus responsable :

« Installer la paix dans les esprits, dans les cœurs, dans la culture. Avec la montée en puissance de la société civile, le moment a rarement été plus propice. Toute action individuelle, même modeste, compte. La paix ne s'entend plus comme un accord entre les puissants, comme une grâce qui descend d'un pays privilégié à un moment donné ; elle est un état de la société auquel chaque citoyen contribue à chaque instant. »⁶²

⁶² Federico Mayor, *Le Courrier de l'UNESCO*, novembre 1995, p. 7

Seconde Partie

**La longue marche de l'Asie vers
l'unité et la paix**

Chapitre 3

L'ASIE ORIENTALE, L'AIRE PACIFIQUE ET LA PAIX MONDIALE

« *La Méditerranée fut la mer d'hier, l'Atlantique est l'océan d'aujourd'hui, et le Pacifique sera celui de demain* » (Général Douglas MacArthur)

La paix se bâtit sur deux axes : l'axe institutionnel favorise la démocratie, l'éducation, le développement économique. L'axe moral (responsabilité personnelle et altruisme) forme des artisans de paix. La famille est l'école du sentiment (Alain), et de l'amour altruiste. Des familles servent leur municipalité, une ville agit pour sa province, une province se dévoue au pays, le pays s'efforce de vivre pour sa région.

L'Asie du Sud-Est constitue un bon laboratoire pour bâtir la paix. L'ASEAN⁶³ est un cadre institutionnel récent pour l'intégration politique et économique de la région. Ce cadre manque encore de vision morale ; dans le *Projet Paixxe*, le Laos a vocation à promouvoir la culture de la paix dans la région.

Les années de Guerre Froide virent une foison d'études polémologiques⁶⁴ : on identifiait les zones de conflit, les motifs de guerre, les intentions de nuire, pour dominer ou survivre, en tout point du globe. La polémologie reste nécessaire, mais

⁶³ *Association of South-East Asia Nations*, créée en 1967. Les membres fondateurs étaient la Thaïlande, la Malaisie, Singapour, les Philippines et l'Indonésie, puis Brunei à partir de 1984. Le Vietnam devint membre en 1995, le Laos et la Birmanie en 1997, le Cambodge en 1999.

⁶⁴ Du Grec *Polemos*, guerre. La polémologie étudie les conflits : typologies des guerres, leurs causes, leurs déroulements, leurs buts.

l'irénologie gagne du terrain⁶⁵. Cette science de la paix étudie les raisons de s'entendre et les moyens d'y arriver. Elle privilégie les facteurs favorisant l'entraide, la réciprocité, le bien commun. L'irénologie définit d'abord la vocation civilisatrice d'une région du monde, ce que Renant appelait « l'âme, le principe spirituel ». Les divers pays semblent alors les organes d'un même corps, ou les instruments d'un ensemble symphonique. Ce n'est pas un fonctionnalisme, celui-ci n'étudiant que les liens externes, voire utilitaires, sans souci de finalité morale.

1. L'Asie et le mouvement de la civilisation

Bâtir la paix en Asie du Sud-Est profitera au reste du monde. Situons d'abord cette région dans l'aire pacifique. « Angle de l'Asie », l'Asie du Sud-Est est un coude entre Océan indien et Océan pacifique, entre Asie et Océanie. Peser sur les affaires mondiales, elle en a la puissance : 580 millions d'habitants (plus que l'Europe des 27, deux tiers du continent américain), des atouts économiques. Son poids politique s'affirme malgré les tensions et la proximité des géants Chinois, Indien et Japonais, et l'influence américaine. L'ASEAN s'est montrée crédible dans l'approche du drame cambodgien puis en absorbant les ennemis d'hier : Vietnam, Laos, et Cambodge.

1.1 La puissance au service d'un but

L'Asie du Sud-Est affiche un **pouvoir-être** économique, et un **vouloir-être** politique. Comment définir son **devoir-être** ? La

⁶⁵ De Iréné, la paix. Irénologie = science de la paix. *Peace Studies* est souvent employé dans les pays anglo-saxons

puissance doit servir un dessein, tout comme un corps sain doit servir une âme. Ce dessein se résume-t-il aux *Valeurs Asiatiques* ? Plus probablement, l'homme asiatique est « une variante complexe et attachante de la condition humaine tout entière »⁶⁶ : l'Asie peut féconder des valeurs universelles, être un lieu où celles-ci seront rechargées. Les valeurs et les vertus de cette région ne sont pas de simples ornements, mais peuvent jouer un rôle primordial pour la paix mondiale. Faute de quoi, l'apologie de ces vertus sonnera creux. Alors quel destin pour l'Asie du Sud-Est ? Il résulte de la conjonction de deux facteurs :

- a) Le déplacement progressif et inéluctable du centre de gravité de la civilisation, de l'Atlantique vers le Pacifique.
- b) Des traits qui font de l'Asie du Sud-Est une région distincte. Cette singularité sud-est asiatique, longtemps cause de ses déchirements, peut en faire une région modèle pour bâtir la paix, au moment où le bâton de la civilisation passe de l'Occident à l'Orient.

1.2 Le mouvement de la civilisation, d'est en ouest

1.2.1 Les civilisations continentales du Sud de la Méditerranée

Le centre de gravité de la civilisation s'est déplacé au fil des siècles, d'est en ouest, et revient à l'est. Dans l'Antiquité, au carrefour entre l'Afrique, l'Europe et l'Asie, naquirent des civilisations universelles : sumérienne, égyptienne, assyrienne, mésopotamienne, perse. Ces civilisations continentales et tropicales rayonnèrent par la richesse de pensée et de culture,

⁶⁶ Claude Chancel et Eric-Charles Pielberg, *la façade asiatique du pacifique*, Que Sais-je ? PUF, Paris 2004, p. 11

l'efficacité politique et administrative, le développement de l'agriculture et d'une industrie.

1.2.2 Les civilisations péninsulaires du nord de la Méditerranée

La civilisation gagna ensuite deux foyers péninsulaires de la Méditerranée du nord : Athènes, puis Rome. L'hellénisme, d'abord limité à la Grèce, devint conquérant sous Alexandre le Grand, qui porta la culture hellène jusqu'en Asie. Le monde antique culmine avec l'Empire romain. La *Pax Romana* couvre sous Auguste la moitié de l'Europe, l'Afrique du Nord, une partie de l'Asie mineure. Héritier de l'hellénisme, l'Empire romain développa l'efficacité administrative et juridique, et organisa l'espace par ses voies de communication. Il fit naître le citoyen de façon plus pratique qu'Athènes. Alors que cet empire atteignait son apogée, le message du Christ le féconda. Il émanait d'une autre tradition – l'hébraïsme monothéiste et prophétique apparu à Jérusalem – aux rapports jusque-là hostiles avec les grands empires, sauf au temps de Salomon.

Quand la paix évangélique, théocentrique et verticale, rencontre la *Pax Romana*, humaniste et horizontale, le rejet est mutuel. Mais après des siècles de tensions, la greffe va prendre : Constantin accepte le christianisme qui deviendra religion d'État. Pleinement dans ce monde comme citoyen, l'homme n'en était pas moins d'un autre monde par sa qualité de baptisé. Le christianisme donna aux Européens une certitude : leur civilisation avait vocation à s'imposer aux autres, à cause du double dynamisme de l'amour et de la vérité révélée : une « destinée manifeste » pour reprendre un terme du messianisme américain, mais

d'origine européenne. Ce *complexe messianique* mena l'Europe au sommet de la puissance, pour le meilleur et pour le pire.

1.2.3 La civilisation atlantique continentale

La tension entre Cité des hommes et Cité de Dieu allait obséder l'Occident, entre l'apogée de Charlemagne en l'an 800, et l'éclatement de la Réforme et de la Renaissance au XVI^e siècle. Cette période vit le cœur de la civilisation quitter la Méditerranée pour un axe continental, entre empereurs germaniques et papes latins. La corruption de l'Église et la faiblesse des empereurs ruinèrent ce projet. Avec la Réforme et la Renaissance, l'unité spirituelle et politique de l'Europe occidentale expira. Le monde slave était trop faible pour s'affirmer, le monde arabo-musulman, longtemps précurseur, entamait son déclin.

1.2.4 La civilisation atlantique insulaire, puis continentale

Les puissances atlantiques émergèrent alors. Séparés, le spirituel et le temporel connurent un renouveau. Les explorations et les débuts d'empires coloniaux poussèrent l'« atlantisation ». L'Espagne, le Portugal, la France, ou les Pays-Bas auraient pu prendre les rênes de la civilisation. Ces pays eurent des rêves messianiques, depuis la France, « Fille aînée de l'Église » et « Nation très chrétienne », jusqu'au Portugal qui s'était assigné « le rôle impossible de peuple élu dans le droit fil de Rome et d'Israël » (Eduardo Lourenço). Une île – la Grande-Bretagne – imposa son hégémonie mondiale à ses rivaux européens. Après deux siècles, elle transmit sa puissance à sa fille, les États-Unis. Formés à l'éthique protestante et démocratique, les États-Unis

devinrent la première puissance. Messianique dans ses idéaux, confiante dans la supériorité de ses valeurs, la République impériale, sollicitée par la vieille Europe de sortir de son sanctuaire, prit goût à sa prééminence. Le centre de gravité de la civilisation quitta alors l'Europe pour le Nouveau-Monde. L'hégémonie américaine actuelle règne sur les sphères politique, culturelle, économique, militaire. La civilisation des États-Unis est spirituelle, humaniste et matérialiste ; héritière de Jérusalem, de Rome et Athènes ... et de Babylone.

1.3 L'Amérique, d'est en ouest

Cette suprématie de la *Pax Americana* fut contestée pendant quarante ans par la *Pax Sovietica*. Héritière de la culture slave et du prestige de Constantinople, Moscou devint le « Vatican » du communisme après 1917. L'« Homme Nouveau » qu'elle voulut façonner d'un bout à l'autre du globe, était résolument amputé de tous les éléments spirituels que deux mille ans d'évangélisation avaient forgés dans l'âme occidentale. Place au matérialisme intégral ! Aujourd'hui, les États-Unis sont seuls maîtres du monde. L'Europe reste le partenaire naturel, tant les liens culturels restent puissants, et vifs les souvenirs de combats communs pour la démocratie. L'Europe a souvent rappelé les Américains à regarder vers l'Est et le Vieux continent. Maintenant que la question européenne ouverte à Sarajevo en 1914 se referme graduellement au même endroit ou presque, avec la chute du Mur de Berlin et la construction mûre de l'Union européenne, les Américains ont-ils encore envie d'Europe ? Ce n'est pas sûr. L'Amérique fut fondée par des puritains qui fuirent le carcan européen en quête de liberté, et qui ont fondé leur nation au terme d'une guerre contre la puissance

coloniale. Le peuple américain a souvent hésité à rompre son isolement pour défendre l'Europe.

N'oublions pas aussi que la Conquête de l'Ouest reste un mythe fondateur de la nation : c'est là que les États-Unis, une fois fondés, se sont bâtis. Et depuis cette *West Coast*, l'Amérique a écrit son *Plus Ultra*⁶⁷, l'ultime chapitre de sa destinée manifeste : son chapitre pacifique et asiatique avec la conquête des Philippines, la guerre du Pacifique, puis celle du Vietnam. Pearl Harbour, Corregidor, Hiroshima et Saïgon comptent au moins autant, dans la mémoire militaire américaine, qu'*Omaha Beach*. Le mouvement hippie, né sur la côte ouest, à l'apogée de l'engagement américain en Asie, a amené dans son sillage une greffe de mystique orientale, qui fait désormais partie du paysage culturel américain, au même titre que les cultures black et hispanique. Ainsi, malgré le rappel constant de l'Europe, l'Amérique, héritière de l'Occident, est attirée par l'Extrême-Orient. Tout se passe comme si le mouvement de civilisation d'est en ouest, amorcé voilà 3 000 ans, devait s'achever !

1.4 La jonction du Far West et de l'Extrême-Orient

Il est des données plus fortes encore : d'abord le poids de la Californie⁶⁸, le plus puissant État américain par sa richesse, sa

⁶⁷ A l'Alhambra de Grenade, les Rois d'Espagne firent inscrire la devise *Non plus ultra* : désormais, il n'y avait plus rien au-delà d'une Espagne catholique redevenue maîtresse de la péninsule et ayant repoussé les Arabes au-delà de Gibraltar. Quelques décennies plus tard, les bateaux franchiraient le rocher vers l'outre-Atlantique. *Non plus Ultra* devint *Plus Ultra*. Il y a plus ailleurs.

⁶⁸ Avec 30 millions d'habitants, la Californie, État le plus peuplé des États-Unis. Cet État est une des premières puissances commerciales du

population, ses symboles comme Hollywood et la Silicon Valley⁶⁹. Los Angeles n'est pas le cœur de l'Amérique, mais sûrement son poumon d'air frais. Principal laboratoire des expériences de la civilisation américaine, la Californie est orientée vers l'Asie, tant les montagnes et déserts la séparent de l'arrière-pays. Ses échanges se font majoritairement avec l'Extrême-Orient. Les populations chinoise, coréenne, japonaise, y ont un rôle prépondérant. Depuis quarante ans s'y dessine une Amérique asiatique, à la fois culturelle, ethnique, économique.

Rappelons ensuite « qu'entre la façade asiatique du Pacifique et l'Amérique, la dynamique devint telle qu'en 1984 l'intensité des échanges transpacifiques est devenue supérieure à celle des échanges transatlantiques. »⁷⁰ Il s'agit certes des deux Amériques comprises, mais cela nous amène au troisième point : nombre d'Américains privilégient une dynamique panaméricaine-asiatique de préférence au lien atlantique. Regarder vers l'Europe, c'est revenir sur le passé, les guerres mondiales, les rivalités. Regarder, avec le Sud vers l'Ouest (vers l'Asie), c'est continuer d'avancer, achever le rêve panaméricain, commencé en 1492. Évoquant ce rêve, le président Clinton parla d'une « Amérique de l'Alaska à la Terre de Feu », et non « du Labrador à la Terre de Feu ». Le

monde et le siège d'une activité culturelle et universitaire intense.

⁶⁹ Zone s'étendant entre San José et San Francisco, vouée aux nouvelles technologies. Jean Ruffat, directeur de Mitchell Madison Group, commente, pour le *Figaro Economique* : « Cent cinquante ans après, la ruée vers l'or se poursuit en Californie. La faille de San Andreas est actuellement l'épicentre du renouvellement de la valeur économique pour l'économie mondiale, au travers du développement des technologies de l'information. Le support physique a changé et c'est aujourd'hui à partir du silicium et non de l'or, que l'on construit cette valeur nouvelle. »

⁷⁰ Chancel et Pielberg, op.cit., p. 4

partenariat avec le sud est tourné vers l'Asie-Pacifique, non vers l'Europe. En 1992, la revue américaine *World & I* consacrait un dossier au problème de la paix et de la politique en Asie-Pacifique. L'éditorial soulignait que le consensus, chez beaucoup de chercheurs américains tenait dans cette formule : « Go East, America, go East. »⁷¹

Toutefois, la stratégie américaine en Asie-Pacifique doit devenir une stratégie désintéressée pour bâtir la paix, et pas seulement de grande puissance défendant ses intérêts. Après la fin de la Guerre Froide, le Président George H. Bush évoqua une nouvelle stratégie américaine *beyond containment* : les États-Unis n'avaient plus seulement la mission de contenir un danger mais une mission de paix : « participer à la création d'un nouvel ordre mondial de justice, de paix, de prospérité et d'harmonie. » Objectif raisonnable, selon Martin Lasater, chercheur au Centre d'Études est asiatiques de l'Université de Pennsylvanie, à condition de penser autrement la notion même de paix. Beaucoup d'Américains la voient en effet surtout comme un équilibre des forces. Cette vision ne diffère pas d'une logique de *containment*, et suppose une attitude légaliste et prudente vis-à-vis des voisins. Selon Lasater, les États-Unis devraient jouer la carte d'une « intégration » en Asie-Pacifique.

2. L'Émergence de l'Asie Orientale

Pour beaucoup d'Américains, le partenaire naturel de l'avenir est toute la région pacifique, dont l'Asie orientale. Déjà, en 1866, le secrétaire d'État William H. Seward écrivait : « L'Océan

⁷¹ *World and I*, mars 1992, p.17

Pacifique, ses îles et la vaste région au-delà, deviendront par la suite le théâtre principal des événements dans le grand avenir du monde ». Le sénateur Albert J. Beveridge précisa en 1900 : « La puissance qui domine le Pacifique est la puissance qui domine le monde. » Cinq ans plus tard, le jeune Douglas MacArthur fit son premier voyage aux Philippines aux côtés de son père. Le futur « vice-roi » du Japon déclara alors : « À mes yeux, il était clair (...) que l'avenir et en fait l'existence même de l'Amérique étaient irrévocablement liés à l'Asie. »⁷²

2.1 Réveil du Japon et de l'Asie

La pénétration américaine en Asie est ancienne. Les Américains réussirent là où les Européens avaient échoué : forcer le Japon à s'ouvrir. Voilà qui scella en grande partie le destin de l'Asie moderne. Le Japon faillit s'ouvrir à l'Occident au XVI^e siècle. François-Xavier apporta le catholicisme, et les Néerlandais le protestantisme. Le petit peuple nippon reçut le message égalitaire de l'Évangile, mais les Shoguns défendirent l'ordre féodal ; la division entre Catholiques et Protestants suscita d'ailleurs leur méfiance. Le Japon resta replié durant presque trois siècles. À partir de 1850, les deux puissances blanches montantes prirent en étau l'archipel nippon. Les Russes progressaient en Extrême-Orient, les Américains vers l'Ouest puis le Pacifique. Dès 1815, ils voulurent ouvrir le Japon au commerce. En 1853, le commodore Perry fut envoyé pour obtenir un accord commercial. Face au refus nippon, Perry agita la menace de représailles militaires. Le Traité de Kanagawa (mars 1854) offrit

⁷² William Manchester, *MacArthur, Un César américain*, Robert Laffont 1982, p. 56

aux Américains les ports de Hakodate et Shimoda. Le premier consul américain arriva en 1856, et l'ouverture aux autres pays occidentaux s'accrut. L'intrusion des *Gaijin* (étrangers) suscita des réactions xénophobes, mais la mission Perry fut un tournant : chute du shogunat et de la féodalité, rétablissement de l'autorité impériale. Le règne de Mitsuhiro (*Ère Meiji*, 1867-1912) amena la capitale à Edo, devenue Tokyo. L'Empereur décréta l'occidentalisation et la création d'un État constitutionnel moderne. Fukuzawa Yukichi, conseiller de l'empereur, popularisa le slogan « quitter l'Asie pour rejoindre l'Occident ». Aiguillonné par la jeune nation américaine, le Japon « entra dans le monde en devenant une grande puissance du Pacifique »⁷³.

Les États-Unis aussi. Les États-Unis, le Royaume-Uni et l'Allemagne rivalisèrent pour les Samoa. Un traité international partagea l'archipel entre Allemands et Américains, offrant des compensations aux Britanniques. L'Amérique étendait son influence dans le Pacifique. Hawaï, enjeu majeur pour le commerce, devint le 50^e État américain en 1898. Les Américains étaient alors à mi-chemin sur la route de l'Asie. Ils s'approchèrent encore en supplantant les Espagnols aux Philippines, dont ils firent une colonie.

Le Japon, tenté par la volonté de puissance et par des succès occidentaux mal compris, fit brutalement entrer l'Extrême-Orient dans l'ère moderne, combinant des éléments asiatiques parfois archaïques et l'efficacité reçue de l'Occident. L'ambiguïté de son réveil marqua le Japon pendant presque un siècle. Seule une deuxième confrontation fatale avec les États-Unis lui fit chercher la grandeur plus pacifiquement.

⁷³ Claude Delmas *Pearl Harbour, Et la Guerre Devint Mondiale*, Editions Complexe 1990, p. 57

De 1877 à 1913, le Japon multiplia son commerce extérieur par vingt-sept. Faute de structures sociales et financières solides, il voulut s'agrandir au détriment de ses voisins. Il se militarisa et battit l'Empire russe en 1905, sonnait ainsi « le réveil de l'Asie »⁷⁴. Dès 1907, le slogan « l'Asie aux asiatiques » enflamma les milieux nationalistes de Tokyo. Slogan équivoque, signifiant dans les faits une « Asie aux Japonais ». Balançant entre un désir de développement pacifique et des tentations impérialistes, le Japon opta pour la deuxième voie : annexion de la Corée (1910), de la Mandchourie (1931) du nord-est de la Chine. L'impérialisme nippon, réveillé semble-t-il, par la confrontation avec la jeune Amérique, culmina le 7 décembre 1941, en attaquant Pearl Harbour. Toute l'Asie du Sud-Est (sauf la Thaïlande) fut prise. Projetées à des milliers de kilomètres de l'archipel, les forces nipponnes occupèrent les colonies occidentales jusqu'en 1945 :

« L'Empire du Soleil Levant s'étendait à présent sur huit mille kilomètres dans toutes les directions, depuis l'Île de Wake à l'est jusqu'au bord de l'Inde à l'Ouest, depuis le climat froid des Kouriles au nord jusqu'aux mers chaudes de la mer de Corail au sud. Hiro-Hito régnait sur plus d'un septième de la surface du globe, soit une aire trois fois plus grande que les États-Unis et l'Europe réunis, et le fait que la plus grande partie était composée d'eau signifiait simplement qu'il était plus difficile de s'en emparer à nouveau. »⁷⁵

⁷⁴ Pour Michel Mourre, ce choc est la genèse des autres bouleversements qui secouèrent le reste de l'Asie orientale jusqu'à nos jours. *Dictionnaire Encyclopédique d'Histoire*, Bordas, 1978, Tome 1, p. 357

⁷⁵ William Manchester, *op. cit.* p. 186

Ce triomphe nippon apparut comme une victoire des valeurs asiatiques. Le Japon séduisit les peuples avec son slogan de coprosperité asiatique pour mieux les asservir. En fait, la grandeur du Japon recelait une contradiction :

« Le nationalisme japonais est la révélation des contradictions nées de l'occidentalisation, de l'industrialisation, des changements engagés par l'ère du Meiji. Pays du sabre et du sang, le Japon tient, dans ce monde oriental, un rôle historique contradictoire : à la fois dominateur et éveilleur de conscience nationale contre l'Occident »⁷⁶.

La fin de la deuxième guerre mondiale scelle le destin de l'Asie de l'Est. Les anciens colonisateurs, battus par les Japonais, se retirent, accordant presque tous l'indépendance entre 1946 et 1949. « L'impérialisme japonais avait ouvert une nouvelle ère politique en Asie »⁷⁷. La Chine bascule dans le communisme, et la Corée devient le théâtre du premier conflit de la Guerre Froide. Quant au Japon, il accueille, presque un siècle après Perry, un autre américain qui introduit un nouveau tournant : sous MacArthur (1945-1950), le Japon se transforme en profondeur, le guerrier muant en artisan de paix⁷⁸. MacArthur nota :

« La victoire sur le Japon nous donnera une immense influence sur l'histoire de l'Asie. Si nous l'exerçons dans un sens impérialiste, ou en songeant seulement aux avantages commerciaux, nous perdrons alors cette occasion inespérée ;

⁷⁶ Marcel Roncayolo, *le Monde et son histoire*, Bordas 1973, Vol IX, p. 568

⁷⁷ Michel Mourre op. cit. Tome 4, p. 2410

⁷⁸ L'anthropologue Benedict Ruth parlait d'un Japon à deux faces : le sabre (agressivité, cruauté) et le chrysanthème (raffinement, courtoisie)

mais si notre influence et notre force s'expriment dans le sens d'un libéralisme foncier, nous aurons gagné pour longtemps l'amitié et la coopération des peuples d'Asie. »⁷⁹

Sous son impulsion, le Japon effectua un deuxième tournant vers la modernité, adoptant dans sa Constitution la démocratie et le pacifisme. Le libéralisme occidental triompha, mais aussi quelque chose de plus profond dans le lien entre deux anciens ennemis. Au lendemain de la reddition du Japon signée sur le *Missouri*, MacArthur s'adressa au peuple américain depuis Tokyo :

« Aujourd'hui, les canons se sont tus. Une grande tragédie a pris fin. Une grande victoire a été remportée. La mort ne tombe plus du ciel, les mers ne sont plus ouvertes qu'au commerce. Le monde entier est installé dans la paix. La mission sacrée a été accomplie. Depuis l'aube des temps, les hommes aspirent à la paix, mais les alliances militaires, l'équilibre des puissances, la confédération de nations, ont tous échoué, ne laissant d'autre issue que la guerre. Nous avons eu notre dernière chance. Le débat fondamental est théologique et passe par un sursaut spirituel et un amendement de la nature humaine, qui iront de pair avec nos progrès incomparables en science, en art et en littérature, et toutes nos acquisitions matérielles et culturelles des deux derniers millénaires. Ce n'est que par l'esprit que nous sauverons la chair.

Près d'un siècle plus tôt, Matthew Perry avait débarqué au Japon pour inaugurer une « ère de lumière et de progrès » en l'arrachant à son isolement et en l'ouvrant à l'amitié, aux métiers et aux affaires du monde. Hélas, avec les connaissances puisées à la science occidentale fut forgé un instrument d'asservissement.

⁷⁹ William Manchester, op. cit. p. 348

Nous veillerons à ce que le peuple japonais soit affranchi de cet esclavage. L'énergie de la race japonaise, convenablement dirigée, permettra une expansion verticale plutôt qu'horizontale. La perspective d'un nouveau monde émancipé a pénétré dans le bassin du Pacifique. Aujourd'hui, la liberté a pris l'offensive. »⁸⁰

Ainsi commença un nouvel épisode des relations américano-japonaises pour l'apparition d'une « Aire Pacifique ».

2.2 L'Asie Orientale, Nord et Sud

L'Asie orientale pluriséculaire que la jeune Amérique réveilla aux 19^e et 20^e siècles sera donc sans doute son partenaire dans un bassin pacifique déjà présenté comme centre de gravité du globe au 21^e siècle. Ces noces souriront-elles aux deux partenaires et au reste du monde ? Tout dépendra des motivations et desseins. La paix régnera dans le Pacifique si les peuples riverains définissent un bien supérieur et ouvert au monde. Elle sera absente s'ils se manipulent, y compris au nom de soi-disant intérêts communs.

- Jusqu'ici, le choc entre l'Extrême-Occident et l'Extrême-Orient laisse un lourd bilan. « Il a fallu trois guerres majeures, soulignait George Yeo dans *The Globalist* pour que les États-Unis fassent partie intégrante de l'Asie de l'Est : la Deuxième guerre mondiale, la Guerre de Corée, les guerres du Vietnam »⁸¹ : traité inique de Perry, attaque-surprise du Japon sur Pearl Harbor, combats du Pacifique, feu nucléaire sur le Japon, tragédie coréenne, puis indochinoise, drames des *Boat People* et du génocide cambodgien, autant d'exemples de la violence des

⁸⁰ http://www.usmissouri.com/coll_SurrenderHistory.htm.

⁸¹ George Yeo, *The Globalist*, mardi 5 avril 2001

rappports entre l'Amérique et l'Asie de l'Est entrant dans la modernité. Qui est responsable ? Les Américains furent-ils trop conquérants ? Une fois piqué par le dard de la modernité venue des États-Unis, le Japon fit basculer le destin de l'Asie. Vainqueur de la Russie, il martyrisa la Corée et la Chine. Son impérialisme fut la cause directe ou indirecte des insurrections communistes qui ravagèrent une partie de la région, avec la complicité aveugle de l'Occident. Staline bénéficia aussi de la naïveté de Roosevelt qui lui concéda la mainmise sur la Corée du Nord après la capitulation du Japon. La guerre de Corée faillit devenir mondiale et se solda, après 1953, par des décennies de tension entre les deux Corées.

- Washington a par contre été habile avec le géant chinois. En outre, la modernité de l'Asie orientale, ce sont aussi les miracles économiques au Japon, en Corée du Sud, à Singapour, Taiwan et Hongkong. Les États-Unis, en soutenant l'ASEAN, ont contribué au décollage de pays comme la Thaïlande, les Philippines, la Malaisie. Concernant la construction de la paix, le chemin reste long, et n'est exemplaire que dans les rapports États-Unis-Japon. Pour que le Pacifique devienne une *Mare Nostrum* prospère, il faut d'abord définir le rôle et la mission de chacune des parties. Ce rôle sera politique et économique, mais aussi culturel.

3. La mission de l'Asie du Nord-Est

L'Asie du Nord-Est et l'Asie du Sud-Est sont les deux sous-ensembles de l'Asie orientale, avec des rôles et des missions distincts pour la paix mondiale.

L'Asie du Nord-Est regroupe le nord-est de la Chine, Taiwan, le Japon, les deux Corées, l'Extrême-Orient russe et la Mongolie. « Méditerranée » de l'Extrême-Orient, la Mer du Japon ⁸² a favorisé l'écllosion de cultures nationales riches qui se sont mutuellement influencées : les cultures chinoise, japonaise et coréenne. Dans cette zone, la double greffe de la démocratie et du capitalisme semble réussir. Plus pauvre que le Soudan dans les années 50, la Corée du Sud s'est hissée en quatre décennies au rang de pays industrialisé, évoluant en outre d'un régime autoritaire à la démocratie d'alternance. Taiwan aussi, malgré la tension avec Pékin et l'isolement international, est un État moderne, démocratique, industrialisé. Pour certains, le phénomène d'une Asie sinisée qui réussit n'est pas un hasard, mais traduit l'existence d'une « éthique confucéenne du capitalisme », pour paraphraser Max Weber. À l'appui de cette hypothèse féconde, notons que Singapour, hors de cette zone mais s'y rattachant culturellement, a aussi connu un développement remarquable.

3.1 « La relation bilatérale la plus importante du monde »

En Asie du Nord-Est, le Japon occupe une place à part. Dans le mouvement de la civilisation et le passage graduel d'une civilisation atlantique à une civilisation pacifique, le Japon aura joué et jouera encore longtemps un rôle décisif, comme trait d'union entre l'Extrême-Occident et l'Extrême-Orient. La confrontation entre les États-Unis et un Japon qui voulait se moderniser fut tragique pendant presque un siècle (1854-1945). Après 1945, les liens des deux géants sont restés puissants, mais

⁸² Appelée *Mer de l'Est* par les coréens

ont changé de nature, comme le rappelait Jean-Marie Bouissou : « Le 8 septembre 1951, après six années d'occupation, le Japon signe avec les États-Unis le Traité de sécurité, qui reste la clé de voûte de leur relation. Aujourd'hui, les deux pays pèsent ensemble presque 40% du PIB mondial. Leur partenariat est sans conteste la relation bilatérale la plus importante du monde ». ⁸³

Ce lien bilatéral, gage de sécurité de la région, doit évoluer. Idéalement, le Japon devrait devenir membre du Conseil de Sécurité et mettre sa puissance au service de la paix. Cela se fera si les États-Unis et le Japon associent la Chine à ce dessein. Depuis des années, le Japon semble partiellement tenté d'inverser la formule du Meiji et de vouloir quitter l'Occident pour revenir à l'Asie. Selon Emmanuel Lézy et Alain Nonjon :

« L'Asie est la nouvelle frontière du Japon pour le MITI, dans une relation qui n'est pas sans rappeler le vol d'oies sauvages ; Japon leader et développeur, les quatre dragons les plus évolués sous-traitants qualifiés à un deuxième niveau et les autres pays asiatiques fermant le vol. La métaphore de la maison à trois étages prend ici toute sa signification : technique et argent seraient fournis par le Japon, Taïwan et la Corée du Sud, la main d'œuvre par la Chine, la Corée du Nord et les nouveaux dragons, les matières premières par l'Extrême-Orient russe. Cette relation diffère de l'impérialisme américain qui délocalisait au départ pour réexporter les produits moins coûteux sur son marché, alors que le Japon ne s'en sert que comme base de réexportation vers des pays tiers. Le ciment de ces démarches serait un nouvel asiatisme, né des frustrations rencontrées dans les partenariats

⁸³ Jean-Marie Bouissou, *le Japon et les États-Unis, une relation à renégocier*, les relations internationales en Asie-Pacifique, sous la direction de Serge Béranger et Guy Schulders, éditions Alban, Paris 1998, p. 145

avec l'Occident, du constat de crise des valeurs occidentales, et de l'affirmation d'une modernité. Mais le principal obstacle pour organiser l'arrière-cour asiatique n'est-il pas lié aux difficultés de la puissance du Japon à produire du sens ? La tendance au repli (idéologie du *furusato*⁸⁴), un sentiment d'insularité et de singularité, un déficit d'universalisation des valeurs, un éclatement entre des courants idéalistes, pacifistes, libéraux, réalistes, néo-nationalistes et commerçants, sont autant de limites à la puissance japonaise. »⁸⁵

Souhaitons que les décennies suivantes verront triompher les meilleurs courants de pensée, aux États-Unis et au Japon. Sans renoncer à la sécurité militaire ni à leurs intérêts économiques, les États-Unis doivent viser le dialogue des cultures et une aide plus désintéressée au développement régional. Le Japon doit promouvoir un asiatisme ouvert sur l'universel, où les notions d'ordre et de discipline s'accompagnent d'une plus grande attention aux problèmes sociaux.

3.2 La régionalisation en Asie du Nord-Est

Successivement, la Méditerranée du Sud puis du Nord, l'Europe atlantique puis l'Amérique atlantique et pacifique furent les locomotives du développement historique. Le temps de l'Asie du Nord-est est-il venu ? Des voix illustres l'ont prédit, certains faits semblent le corroborer. Depuis un siècle, la région vit des événements de portée universelle.

⁸⁴ *Furusato* : terme clé de la mentalité nipponne, traduit par "pays natal".

⁸⁵ Emmanuel Nézy et Alain Nonjon, *Cartes sur Table, Espaces Etudes Editions 1996*

- Le prologue et l'épilogue de la seconde guerre mondiale s'y sont joués. La Guerre Froide y a commencé avec le conflit coréen, le dernier acte s'y joue encore. Là seulement, le feu nucléaire est tombé. L'expansionnisme occidental a touché le monde entier, mais a connu là son plus puissant impact.
- Les trois géants du Conseil de Sécurité (États-Unis, Chine, Russie) s'y sont affrontés.
- La région compte 1,5 milliards d'habitants et produit 20% de la richesse mondiale. C'est là que se concentrent les dragons (Corée du Sud, Taiwan, Hong Kong, zones franches de la Chine continentale).
- L'Asie du Nord-Est accumule les performances de pointe. Elle crée la tendance et impose ses codes dans plusieurs secteurs culturels, technologiques, industriels.

3.3 Paradoxes de l'Asie du Nord-Est

Or il y a un paradoxe : cette zone prometteuse est aussi celle de la suprême méfiance. La défiance et l'insécurité y réduisent le *Commonwealth*. Symbole de cette faiblesse régionale : la Chine, le Japon et la Corée du Sud qui ont un même héritage culturel jouent un rôle d'*observateurs* dans l'ASEAN. Quoique bien moins puissante et homogène, l'Asie du Sud-Est affiche sa coopération. Les voisins du Nord préfèrent s'inviter là que travailler ensemble.

Tant de puissance non organisée s'explique par deux autres paradoxes :

- L'Asie du Nord-Est est souvent présentée comme l'Asie *sinisée*. Certes, la culture classique chinoise s'y est diffusée, comme l'humanisme gréco-romain en Méditerranée, ou l'hindouisme en Asie du Sud-Est. C'est l'Asie du mûrier, du thé, du riz et des baguettes. Mais la Mongolie et l'Extrême-

Orient Russe (EOR) qui sont d'immenses territoires prometteurs appartiennent à un autre univers et ne veulent pas de sinisation. Surtout, le réveil de l'Asie orientale s'est fait lorsque le Japon a renié le conformisme chinois pour embrasser la modernité occidentale. Ayant trop tardé à suivre cette voie, la prestigieuse Chine faillit sombrer. L'Asie du Nord-est est en fait configurée selon un logiciel géopolitique largement hérité de la pénétration occidentale. D'où une difficulté à définir son identité régionale.

- Le centre névralgique de la région concentre Tokyo, Osaka, Séoul, Shanghai, Tianjin et Beijing, villes qui dépassent les 10 millions d'habitants, ont de bonnes universités, des industries stratégiques, une riche vie culturelle. Or c'est aussi là que des plaies restent les plus vives : On y trouve les deux derniers États divisés de la planète, le Japon peine à s'excuser pour ses crimes de guerre, la région est surarmée. Vitrine de l'Asie ou Asie des zones interdites ?

3.4 Les conditions d'une coopération régionale

Pour créer une union régionale et être un moteur de civilisation, l'Asie du Nord-Est devrait remplir plusieurs conditions :

- La région devra afficher une vocation culturelle universelle, être un phare de la civilisation, en amitié avec le monde occidental. Cette région devra aussi être amicale avec ses deux voisins immédiats, l'Asie du Sud et l'Asie du Sud-Est.
- la réunification de la péninsule coréenne, et des rapports au moins pacifiés entre la Chine et Taiwan.
- Une évolution de la Chine vers la démocratie.

Cela fait beaucoup de facteurs. Les projets de coopération régionale existent pourtant. Le plus ambitieux concerne le développement de la Rivière Tumen. Ce projet présente des

similitudes avec le *Projet Pakxe*, même si le *Projet Tumen* est plus axé sur la coopération économique que sur la culture de la paix.

3.5 Le *Projet Tumen*

À l'embouchure de la Tumen, le *Projet Tumen* veut créer une zone de libre-échange. Son estuaire de quinze kilomètres délimite la frontière entre la Corée du Nord et la Fédération de Russie, qui a privé la Chine du Nord d'accès à la mer au 19^e siècle. Le lieu abriterait le plus grand port du monde, et la zone serait un nœud stratégique pour les transports, à 850 km face aux côtes nipponnes. Le leitmotiv du projet est la notion de corridor : corridor maritime, routier et ferroviaire, peut-être fluvial dans le futur. Le port à vocation mondiale (la « Rotterdam de l'Orient ») serait précieux pour la Chine, la Corée, le Japon, et la Mongolie. La Russie y trouverait aussi son intérêt, mais le projet concurrence l'offre russe de Nakhodka, cent kilomètres au Nord.

La paternité du *Projet Tumen* revient à des chercheurs de Hawaï, mais les chinois en firent le premier exposé officiel à Changchun, en juillet 1990, sous le titre : « la rivière Tumen : schéma de développement pour le triangle d'or. » Une synergie autour du projet se créa en novembre 1990. En 1991, le PNUD apportait son soutien, puis la Corée du Nord lança l'idée d'une zone franche économique (Rajin-Sonbong) le long de la Tumen. En 1992, le gouvernement chinois ouvrait la ville de Hunchun, isolée jusque-là. Le projet a ensuite englobé les gouvernements de Corée du Sud, du Japon et de Mongolie, suscitant l'espoir de créer un élan régional autour d'un calendrier. La Chine soutient ce projet, le quartier général est d'ailleurs basé à Pékin.

Comme le *Projet Pakxe*, le *Projet Tumen* voit un grand dessein pour un lieu longtemps marginal, voire interdit pour cause de tensions entre voisins. Une première phase vise à désenclaver des populations longtemps écartées de la croissance. Transformer un lieu maudit en lieu béni, en somme. Après le désenclavement des populations riveraines, la deuxième phase entend exploiter les ressources de la région et les relier aux échanges internationaux.

Une même logique anime le *Projet Tumen* et le *Projet Pakxe* : faire du maillon faible d'un vaste ensemble son maillon fort. L'Asie du Nord-est évoque des mégapoles comme Tokyo, Séoul, Pékin ou Shanghai. Or dans le *Projet Tumen*, le plus grand port du monde surgira de nulle part, en zone hostile. De même, le *Projet Pakxe* propose Pakxe comme phare en Asie du Sud-Est. Or Pakxe est une ville moyenne chez le « dernier de la classe » de la région. Autre similitude : les deux projets posent la question régionale. Le *Projet Tumen* décline beaucoup de paramètres du problème nord-est asiatique. Le *Projet Pakxe* éclaire les points clés de la question sud-est asiatique. Le *Projet Tumen* ne résoudra pas, à lui seul, la question nord-est asiatique. Mais ce projet de bonne volonté permet d'identifier les obstacles à la paix dans la région et propose des outils pour les vaincre. Le site internet du projet déclare : « Le programme Tumen est la seule initiative à réunir les États membres sur une base sous-régionale. Ses structures déjà en place, ainsi que les accords multilatéraux doivent servir pour aider l'Asie du Nord-Est à trouver la paix et la prospérité. »

3.5.1. Logique économique et logique écologique

Pareil « corridor » fait penser aux travaux des canaux de Suez ou Panama : Aussi faut-il y éviter l'affairisme et la dégradation du

milieu. Un défi du *Projet Tumen* est de concilier le désenclavement économique et la préservation d'un écosystème fragile. Près de l'estuaire de la Tumen, le lac russe de Khasan abrite des espèces rares. De Khasan jusqu'à la mer, des oiseaux migrateurs y font halte entre l'Australie et l'Arctique russe. Trente kilomètres au nord, la baie de Posiet est une « réserve de haute protection » pour la faune maritime. La zone abrite enfin les derniers tigres de Sibérie et les léopards de l'Amour. Le désir de conservation du patrimoine naturel du *Projet Tumen* pourrait donc entrer en contradiction avec les projets de développement industriel.

3.5.2 Un lieu central, stratégique et mythique

Le projet fascine au-delà de sa logique économique. Dans ce *bout du monde* entre marécages battus par les vents, fleuve et mer, le temps s'est arrêté : région internationale et *no man's land* absolu, à l'image de la gare de Khasan, à la frontière russo-coréenne, attendant que des trains relient un jour la Corée à l'Europe.

Or la contrée est aussi pour plusieurs peuples *Terre Promise*, *haut lieu*, *Eldorado*. Pour la Chine, la Corée, la Russie et le Japon, c'est une terre sainte et un lieu maudit. Derrière la rivière Tumen s'étend en effet l'antique Mandchourie, stratégique, longtemps convoitée. On disait de l'Alsace-Lorraine : y penser toujours, n'en parler jamais. Pour la Mandchourie, c'est pareil : rarement nommée, appelée autrement. Arrière-pays plein d'arrière-pensées : la Mandchourie est le foyer de Dangun, mythique ancêtre des Coréens. Elle a fourni à la Chine sa dernière dynastie. Rêve russe d'Extrême-Orient, la Mandchourie en devint le cauchemar. Le Manchu-kuo fut la base arrière du rêve japonais

de coprosperité asiatique. Tumen, aux portes de la Mandchourie, symbole d'amertumes et d'échecs, emblème aujourd'hui d'espoir.

3.5.3 La Chine et le *Projet Tumen*

Et d'abord en Chine. La Mandchourie lui donna sa dernière dynastie régnante. Pourtant, quel paradoxe : le Mandchou est une langue morte, les Mandchous sont aujourd'hui minoritaires sur leur terre, qui n'est même plus appelée Mandchourie mais provinces du nord-est (Heilongjiang, Jilin et Liaoning). La Chine a grossièrement, la forme d'une poule : l'île de Hainan en est l'œuf, la Mandchourie en est la tête. Cette tête a fourni à la Chine la dynastie des Qing : la dernière, qui devait lui donner son expansion actuelle, la guider au sommet de la puissance, avant de symboliser son inexorable déclin devant l'Occident.

Nurhaqi (1559-1626) réunifia les peuples de Mandchourie. Son fils Hoang Taiji détrôna les Ming à Pékin et y établit les Qing. De 1644 à 1911, la Chine vivra sous la dynastie mandchoue, connaissant sa plus grande expansion et une prospérité inouïe, sous les empereurs Kangxi (1662-1722), puis Qianlong (1736-1796). Les Qing interdiront longtemps leur Mandchourie aux Chinois, tout en imposant leur langue à la Cour, à égalité avec le Mandarin. Au milieu du 19^e siècle, le mouvement s'inverse. Comprenant l'importance stratégique de leur terre, les Mandchous veulent la peupler pour résister aux pressions russe et japonaise. En vain : par la Mandchourie, la Chine moderne subira les pires humiliations et un affaiblissement qui aurait pu être fatal. Amertume suprême, la Mandchourie annexée par le Japon, deviendra l'État fantoche de Mandchoukouo (1931-1945).

Depuis la révolution de 1949, la Chine semble vouloir occulter le passé mandchou et pousser le développement économique de la région. La population du Nord-Est est passée de quatorze millions à cent dix millions d'habitants en un siècle. Les Japonais ont laissé une solide structure industrielle. La Chine veut désormais renouer avec le prestige historique de la Mandchourie. Wang Shengjin, doyen des Études sur l'Asie du Nord Est à l'université de Jilin, écrit : « Avec sa politique d'ouverture, la Chine veut promouvoir une nouvelle coopération économique avec les pays d'Asie du Nord Est. Nos provinces du nord-est sont géographiquement les plus proches du reste de l'Asie du Nord-Est. Leur développement était jadis restreint par la planification centrale. En plus des domaines économiques et techniques, la coopération régionale doit aussi inclure des échanges généraux dans les domaines de l'histoire, la culture, la philosophie. »

La Chine est donc une poule dont la tête mandchoue regarde ses voisins de Corée, de Russie, et du Japon. La Mandchourie est la région de contact en Asie du Nord-Est. L'embouchure de la Tumen est la clé de contact pour une grande stratégie régionale. Cette clé est largement aux mains de la Chine, et seule la sagesse lui permettra d'en user pour une vision collective à long terme.

3.5.4. Le Japon et le *Projet Tumen*

Le volet économique du *Projet Tumen* intéresse le Japon. Un port international à la jonction entre Chine, Corée et Russie, serait la tête de pont idéale sur le continent, face aux côtes nipponnes : « Plongé dans un marasme économique depuis plus d'une décennie, le Japon est en quête de nouveaux marchés. Le delta

de la Tumen est distant de seulement 850 kilomètres du port nippon de Niigata, pourvoyant un accès aussi proche que possible au marché chinois et offrant un centre de transbordement commercial idéal pour les marchandises destinées à l'Europe. Si le delta de la Tumen se développait, il aurait un impact sur le développement de la côte ouest nipponne. »⁸⁶

Deux obstacles freinent l'ardeur régionale japonaise : d'abord, le Japon privilégie son rôle mondial. Le Japon, souvent comparé au Royaume-Uni, veut bien participer à la régionalisation en Asie du Nord-Est mais en retrait. Le deuxième obstacle est lié au passé du Japon, un passé qui le fait plutôt ressembler à l'Allemagne, son ancien allié. « Comme les Allemands, les dirigeants japonais développèrent des penchants impérialistes, écrit Susan L. Caruthers. Hitler chercha le *lebensraum* (espace vital) pour le peuple allemand en Europe centrale et orientale. Le Japon se tourna vers la Chine et y vit l'endroit idoine pour son expansion. »⁸⁷ Le *lebensraum* nippon s'appelait sphère de coprosperité asiatique et engloba d'abord la Corée puis la Mandchourie, rebaptisée Mandchoukouo.

Quand la crise économique des années 30 frappa l'archipel surpeuplé, la caste militaire annexa la Mandchourie, mettant l'opinion internationale devant le fait accompli. L'exploitation du Mandchoukouo devait financer le redressement du pays. Les *zaibatsu* comme Mitsubishi, Mitsui et Sumitomo, profitèrent des ressources du Mandchoukouo orientées vers l'économie de guerre. De 1930 et 1945, Moukden (aujourd'hui Shenyang) quadrupla sa population, devenant un des plus gros centres

⁸⁶ La lettre de Corée, mars 2003

⁸⁷ Susan L. Caruthers, *the Globalization of World Politics*, p. 63

métallurgiques d'Extrême-Orient. Dans les années 1960, la ville était encore le grand centre chinois de construction mécanique. Aujourd'hui la capitale du Liaoning, métropole du Nord-est chinois, avec 5 millions d'habitants, occupe une position stratégique, à équidistance de Pékin, Vladivostok et Séoul.

Le Japon osa couronner Pu Yin Empereur mandchou. Le Mandchoukouo servit à asservir sexuellement de nombreuses Coréennes et Chinoises. La région abrita des laboratoires où les Mengele nippons firent des tests sur des cobayes humains. Ce passé peut expliquer la discrétion du Japon à propos de la Tumen. Tokyo a d'autres raisons que Pékin de penser à cette région maudite sans jamais la nommer. Le Japon, contrairement à l'Allemagne, se repent avec peine. Des excuses officielles et des investissements à long terme à Tumen dans un but pacifique lui permettraient d'exorciser son passé mandchou. La Mandchourie reste chère au cœur d'une partie des Japonais. L'inconscient collectif peut s'expliquer cet attrait. Les Japonais ont des racines archaïques en Corée et au-delà en Mandchourie. Cela ne donne certes aucun droit, mais peut éclairer l'égarement des centurions. Idéalement, les dirigeants japonais devraient entraîner leur peuple à présenter des excuses aux Chinois et aux Coréens puis contribuer à la mise en valeur collective de l'ex région maudite.

3.5.5. La Russie et le *Projet Tumen*

Si Tumen fut une place forte russe dès 1586, la présence russe resta longtemps exploratoire. Pendant des siècles, la région fut surtout sous influence chinoise. Or au moment même où les Qing de Mandchourie prennent le contrôle de la Chine en 1644,

les Russes commencent à camper durablement aux marches de la Mandchourie mais sans projet précis.

Tout change au 19^e siècle : la Russie conquiert son *Far East*, quand les Américains conquièrent leur *Far West*. Les peuples chamanistes rencontrés en Sibérie par les Russes sont d'ailleurs lointains cousins des Indiens d'Amérique. Plus troublant encore : la conquête de la Californie fut pour les Américains le prélude à leur intrusion dans l'Océan Pacifique qui les mena jusqu'à prendre les Philippines. Or préalablement, la poussée des Russes en Extrême-Orient les mena jusqu'au détroit de Béring, pour conquérir l'Alaska (finalement vendu aux États-Unis en 1867). Des Russes atteignirent la latitude actuelle de San Francisco vers 1812 ! Mais l'ambition russe était toujours restée vague.

La pénétration des États-Unis dans le Pacifique, la ruée de l'Occident en Chine, le début de l'expansion japonaise convainquirent les Tsars d'asseoir leur puissance en Asie. Par le Traité d'Aigun (1858), la Chine cède 600 000 km² au Nord de l'Amour. Le Traité de Pékin (1860) y ajoute 400 000 km² à l'Est de l'Oussouri. Forte de son balcon sur la Mer du Japon, la Russie construit Vladivostok (« Le dominateur de l'Orient ») et entreprend la construction du Transsibérien (9 000 km de Moscou à Vladivostok) achevée en 1904.

Ces avancées irritent le Japon. Vainqueur de la Chine en 1895, le Japon veut s'implanter sur le continent, mais l'Occident veille. La révolte des *Boxers* avait affaibli la Chine face aux puissances occidentales qui préféraient la Russie au Japon comme acteur de la région. La Mandchourie peu peuplée était la région idéale pour pénétrer en Mer Jaune, convoiter la Corée et montrer sa puissance devant la Chine. Pendant 5 ans (1900-1905), la

Mandchourie sera donc zone d'influence russe. Le transsibérien traverse le territoire mandchou et l'embranchement de Harbin mène à Port Arthur par le transmandchourien. L'expansionnisme russe déclenche l'attaque nipponne de 1905. La défaite des Russes à Tsushima aura un effet énorme. Dans l'immédiat, elle signifie le protectorat japonais sur la Corée, puis l'annexion.

Russes et Japonais s'affrontèrent derechef en été 1938 au Lac Khasan, dans l'étroit corridor aujourd'hui chinois coincé entre la Corée du Nord et la Russie. Lors du 60^e anniversaire de cet incident, l'émotion russe fut vive pour célébrer le patriotisme des Primoriens morts dans ce *no man's land*. Le consul japonais présent aux cérémonies préféra exalter une bonne coopération russo-japonaise dans la région. La Russie peine à trouver sa place en Asie du Nord-Est, malgré ses atouts : facilités portuaires, instituts de recherche océanographique, possibilités touristiques et surtout le transsibérien. Le Japon et la Corée voudraient se raccorder au réseau ferroviaire européen et seraient prêts à investir pour moderniser l'infrastructure de la région. L'évolution de la Corée du Nord reste évidemment une des inconnues.

Ce n'est pas la seule. Plusieurs conflits opposent les autorités locales à Moscou. Si l'indécision politique continue, la population blanche de Primorie craint le surnombre chinois. La région craint aussi un désastre en Corée du Nord et un exode massif d'affamés. Mais le danger premier pour l'Extrême-Orient Russe (EOR) est le réveil des minorités. La Yakoutie, avec ses 3 millions de kilomètres carrés, produit plus de 98 % des diamants de la Fédération de Russie, le quart du volume mondial. Les conditions de vie découragent les Russes. Un exode massif des mineurs russophones serait désastreux. À l'époque soviétique, la Russie centrale captait la quasi-totalité de la manne diamantaire.

L'effondrement de l'URSS a attisé le réveil yakoute et les leaders locaux pensent au sort de la Yakoutie dans le nouvel espace géopolitique régional. « Géographiquement, par le détroit de Béring, nous sommes plus proches du continent américain que de Moscou et de la Russie centrale, explique madame Vinokourova. À l'est, le Pacifique et l'Asie maritime sont à quelques centaines de kilomètres. Au sud, se dressent la Chine et la Mongolie. Nous sommes à la croisée de l'Europe continentale, de l'Asie-Pacifique et des Amériques. Personne ne sait quelle sera la redistribution économique et stratégique entre ces trois blocs, ni les nouvelles frontières de la Russie. » Les Yakoutes sont entreprenants et misent sur le développement de l'Asie du Nord-Est. Certaines de leurs personnalités effectuent ainsi des voyages diplomatiques dans les capitales japonaise et coréenne.

Certes, Moscou peut reprendre la main et définir un grand dessein en EOR. Mais il lui faudra alors user d'une diplomatie ambitieuse avec la Chine, le Japon et la Corée.

3.5.6. La Corée et le *Projet Tumen*

Séoul peut applaudir au *Projet Tumen*. « Au-delà des simples infrastructures ferroviaires, c'est tout le rêve prométhéen d'une plus grande intégration euro-asiatique qui se dessine » écrit la *Lettre de Corée* de mars 2003, qui cite le docteur Kim, alors porte-parole du président Roh Moo-hyun : « Nous devons aller au-delà de la notion conventionnelle de coopération régionale centrée sur le libre-échange et une monnaie commune. Avec la Corée comme locomotive dans le domaine des technologies, nous pouvons aider la région d'Asie de l'Est à créer un cyberspace, s'étirant du Kamchatka à Bombay, d'Irkoutsk à Bandung et de

Pyongyang à Lhassa. Cela doit être mené en parallèle avec la création d'infrastructures de transport dans l'espace réel ».⁸⁸

Tumen éveille un sentiment mystique chez les Coréens. Selon une légende, le peuple coréen aurait été fondé en 2333 avant notre ère au cœur de l'actuelle Mandchourie. La Corée se serait d'abord appelée Ko Choson : Choson, le nom de l'actuelle Corée du Nord. Chinois et Coréens s'opposent aujourd'hui sur les origines de la Mandchourie. Spécialiste de cette question à Harvard, l'archéologue Mark Byington précise : « Ces territoires du Nord étaient certes perçus comme une sorte de patrie spirituelle et comme un élément constitutif de la culture coréenne mais passaient aussi pour perdus ou hors de portée. La situation changea à la fin de la dynastie Qing, quand les Coréens, fuyant l'annexion japonaise franchirent la Yalu et la Tumen pour gagner la Mandchourie par vagues. »

La chaîne du Changbaek s'élève à 2744 m au Mont Paektu. Les chants folkloriques coréens exaltent ce point culminant de la péninsule coréenne et de la Mandchourie comme un lieu sacré. Le lac Cheonji en occupe le sommet, depuis une éruption en 1597. Ce lac, d'une circonférence de 12 kilomètres et d'une profondeur moyenne de 213 mètres, est la source des deux rivières qui marquent la frontière sino-coréenne : vers l'Ouest, la Yalu rejoint la Mer Jaune, vers l'Est la Tumen rejoint la mer du Japon. Tumen signifie « dix mille » en langue jurchen. La Mandchourie est pour l'inconscient collectif coréen ce qu'un membre perdu évoque pour une personne amputée. Maintes terminaisons nerveuses du territoire coréen attendent de se

⁸⁸ D'après un article publié dans le *Korean Times* de décembre 2002.

raccorder au réseau mandchou, mais le passé récent de la Mandchourie fait aussi mal à l'âme coréenne.

En effet, si la Mandchourie du passé est un âge d'or prêtant à toutes les idéalizations, la Mandchourie récente évoque pour les Coréens des moments lugubres. Pendant la colonisation japonaise, de nombreux résistants coréens y furent pourchassés, beaucoup de femmes y devinrent esclaves sexuelles. Des vivisections furent pratiquées sur certains hommes abandonnés ensuite dans d'atroces douleurs. La Mandchourie, c'est aussi un épisode funeste de la Guerre de Corée. De là partirent les vagues humaines de soldats chinois fanatisés déferlant sur les défenses de l'ONU. MacArthur redressa la situation mais fut désavoué, et la ligne de démarcation retomba au 38^e parallèle, coupant de nouveau le peuple coréen en deux : trois années d'atrocités n'avaient servi à rien. La Mandchourie, c'est donc la Guerre de Corée inachevée, une réunification par les armes manquée. Quand MacArthur eut repoussé les attaquants derrière la Yalu, des attaques aériennes lancées des pistes mandchoues attaquèrent sans fin les positions de l'ONU. Le vieux général exigea le droit de suite qui lui fut refusé. Les Chinois en profitèrent pour regrouper des centaines de milliers d'hommes en Mandchourie et attaquer les forces de l'ONU. Après cet épisode, MacArthur se vit retirer son commandement, et l'objectif de la guerre cessa d'être la réunification de la Corée.

Au vu de ces rappels historiques, le *Projet Tumen* peut avoir un sens s'il dépasse la stratégie politique et économique. Jusqu'ici, des passions obscures, voire archaïques, ont poussé divers peuples à chercher dans cette région leur grandeur. Les antagonismes tragiques y sont encore mal guéris. Un dessein commun peut souder l'Asie du Nord-Est s'il y a une métanoïa

générale des peuples riverains. Une grandeur est là, dans la région de Tumen, une grandeur collective. Tant que chacun tirera la couverture à soi, les choses avanceront peu. Après tout, les Yakoutes n'ont pas tort de voir dans cette région un lieu de convergence entre l'Eurasie et l'Amérique. Si le PNUD arrive à faire travailler en équipe, pour une œuvre de paix, les pays d'Asie du Nord-Est, plus la Russie et les États-Unis, Tumen pourrait devenir le passage de témoin entre la civilisation atlantique et la civilisation pacifique au 21^e siècle.

4. Aire Pacifique et ère pacifique

4.1 « L'autre bout du monde »

Le Pacifique est l'élément océanique le plus ancien, voire l'Océan primordial. À l'extrême nord du Pacifique, 80 km seulement séparent la Russie de l'Alaska. Depuis Magellan, le Pacifique évoque la notion de « tour du monde », et donc inconsciemment de jonction et d'unification du genre humain. Cela tient aussi au croisement de l'espace et du temps en son centre, à la jonction de l'Equateur (0° de latitude) et de la ligne de changement d'heure (180° de longitude). D'ailleurs, les îles de cette région portent souvent les mêmes noms que les terres proches du méridien de Greenwich, symbole de l'Ère Atlantique longtemps dominée par le Royaume-Uni : Nouvelles Hébrides, Nouvelle-Calédonie, Nouvelle Irlande, Nouvelle-Bretagne.⁸⁹

⁸⁹ Quant à la Nouvelle-Guinée, elle est une allusion au fait que le croisement de l'Equateur et du Méridien de Greenwich se situe dans le Golfe de Guinée, en Afrique occidentale.

Le mythe de l'aire pacifique est d'abord un rêve anglo-saxon, celui d'une hégémonie mondiale de Londres puis de Washington. Le combat antinippon des soldats américains, australiens et britanniques de la Seconde Guerre mondiale renforça ce mythe. Puis les frères ennemis américain et Japonais ont fini par créer un couple puissant au rôle décisif dans les affaires mondiales. La langue anglaise a forgé deux termes : *The Pacific Area* (l'Aire Pacifique) désigne la *Mare Nostrum* commune aux continents asiatique, américain et océanien. *The Pacific Era* (l'Ère Pacifique) proclame l'âge où cette zone dominera les affaires mondiales : l'humanité passera de l'Aire et de l'heure atlantique à l'Aire et l'heure pacifique. L'entrée dans le troisième millénaire pousse à proclamer cette heure. Reste à savoir si les États riverains sauront définir un bien commun ouvert au reste du monde.

4.2 Les six régions de l'Asie Pacifique

On distingue six zones de civilisation dans l'aire pacifique : deux zones au nord du tropique du cancer, deux zones entre les deux tropiques, et deux zones au sud du tropique du Capricorne.

- Le nord-est, au-dessus du Tropique du Cancer, comprend le nord du Mexique, et les côtes ouest des États-Unis et du Canada. Dominée par le poids de la Californie, cette zone correspond à un triomphe de l'Extrême-Occident et du système de valeurs occidental avec sa trinité protestantisme – démocratie – capitalisme. Mais dans cet Extrême-occident, la greffe asiatique a pris. Au nord de ce même tropique, mais à l'ouest, on trouve « l'Asie qui réussit » regroupée derrière le géant japonais : Corée, Taïwan et les grandes métropoles industrielles de la Chine. Là triomphe l'Extrême-Orient, ce qu'on appelle parfois *valeurs asiatiques*. Paradoxalement, la locomotive japonaise tire une partie de sa puissance de ses liens avec l'Occident.

- La zone intertropicale, en Amérique ou en Asie, celle des métissages ethniques et culturels, appartient essentiellement au tiers-monde. De Mexico au sud du Pérou s'étend l'ancienne zone de civilisation amérindienne, avec les restes des empires maya, aztèque et inca, supplantés par la venue des Espagnols et de vagues d'immigrations européennes et africaines. Du brassage de peuples est né un ensemble unifié culturellement par le catholicisme et la langue espagnole, mais divisé politiquement. L'Asie du Sud-Est a aussi connu des empires bâtisseurs (Angkor Vat, Pagan, Borobudur) et d'antiques civilisations supplantées par des colonisations successives et un extraordinaire brassage. Ces deux régions tardent à se forger un destin commun. Les crises et les violences sociales fragilisent leur progression. Quant aux nombreux micro-États insulaires du Pacifique, à l'est de la Nouvelle-Guinée, ils n'ont pas d'équivalent dans l'Amérique Centrale pacifique, mais rappellent la structure politique des États Caraïbes, de l'autre côté de l'isthme centroaméricain.
- Sous le tropique du Capricorne enfin, s'étendent deux zones beaucoup plus homogènes : le Chili au Sud-Est, l'Australie et la Nouvelle-Zélande au Sud-Ouest. Le Chili, même avec une grande population métissée, est proche de l'Amérique du Sud « européenne » (Argentine, Uruguay, sud du Brésil). Devenu « première puissance du Pacifique » en 1884, après sa victoire sur le Pérou et la Bolivie, le Chili se singularise en Amérique Latine, par sa volonté de puissance. « Prusse de l'Amérique du Sud », ou « dragon sud-américain » le Chili est le plus moderne des États du cône sud. L'éthique du travail et le sens de la discipline y rappellent les dragons asiatiques. Sa politique économique et sociale inspire certains de ses voisins. Son exemple permettra sûrement à la paix de s'étendre vers le nord. L'île-continent d'Australie est, à la diagonale de la Californie, un autre triomphe de l'Extrême-Occident. Une civilisation de type californien prospère en Australie du Sud-Est, la Nouvelle-Zélande restant plus proche de la culture britannique. Ces deux États sont

actuellement les seuls États totalement industrialisés et démocratiques au sud de l'Équateur. À leur niveau modeste, les « rêve australien » et « rêve néo-zélandais » sont des variantes de certains aspects socio-économiques du « rêve américain ». Aujourd'hui, l'Australie renforce ses liens avec les États-Unis, devenant en outre un acteur majeur en Asie, spécialement en Asie du Sud-Est, où son influence est déjà considérable.

L'aire pacifique est donc une région où convergent plusieurs branches de civilisation. L'Occident y déploie le double héritage monothéiste (Jérusalem) et humaniste (Athènes), né en Méditerranée, mûri en Europe, puis conquérant du Nouveau-Monde. Là il se subdivise en deux rameaux : le protestantisme anglo-saxon au nord, dont il existe une réplique en Océanie, et le catholicisme latin, métissé en maints endroits, dont il existe une réplique en Asie, aux Philippines. Ces États d'origine européenne sont jeunes, héritiers d'un esprit pionnier, aventurier et conquérant. Le messianisme domine la culture des États-Unis, amoindri en Amérique latine depuis l'échec d'unification de Bolívar. En face se dressent les civilisations anciennes de l'Asie. Nous avons déjà évoqué succinctement le rôle et la mission de l'Asie du Nord-Est dans la paix mondiale. Reste à définir le rôle et la mission de l'Asie du Sud-Est.

Chapitre 4

L'ASIE DU SUD-EST ET LA PAIX MONDIALE

Bâtir la paix en Asie du Sud-Est est utopique. Comme en Europe. Mais l'Europe est un ensemble régional homogène, dirait-on. Or l'*Asie du Sud-Est* reste pour beaucoup une zone artificielle taillée par l'Occident. L'hétérogénéité et les tensions semblent dissuader l'unité. Et comment s'affirmer par rapport aux grandes puissances qui l'entourent, la Chine tout d'abord ?

1. L'Asie du Sud-Est existe-t-elle ?

« L'expression d'Asie du Sud-Est est récente, anglo-saxonne et militaire » : ainsi débute la *Géographie de l'Asie du Sud-Est*, qui précise : « Le *South-East Asia Command* fut confié en 1943 à l'amiral Mountbatten en vue de reconquérir la péninsule indochinoise et l'Insulinde. »⁹⁰ Les Japonais, rêvant de créer la sphère de coprosperité asiatique, tinrent pendant 4 ans la région, un des théâtres du conflit mondial. Elle demeura une ligne de front pendant la Guerre Froide. Les guerres d'Indochine y laissèrent une bipartition, surtout après 1975, et la rivalité américano-soviétique s'y doubla d'une lutte soviéto-chinoise. Pour beaucoup, cette région n'est qu'un concept stratégique, son unité est aléatoire, le seul élément unifiant étant la mousson.

⁹⁰ Jean Delvert, *Géographie de l'Asie du Sud-Est*, Que Sais-Je ? 1967 p. 5

Contestant cette thèse, le géographe Rodolphe de Koninck, rappelle que l'Asie du Sud-Est fut toujours une région géographique et *historico-culturelle* distincte : « Contrairement à une croyance répandue, les termes *Asie du Sud-Est*, ou *South-East Asia* et *Südostasien* étaient en usage bien avant la Deuxième Guerre mondiale, mais demeuraient imprécis. »⁹¹

1.1 Un lieu, une idée, un projet

Elisée Reclus et Paul Mus l'appelaient « Angle de l'Asie ». Sans jamais connaître de civilisation unique, la région fut toujours un creuset d'influences. *Nan Yang* (« contrée des mers du sud ») pour les Chinois, *Suvarnabhumi* (« pays de l'or ») pour les Indiens, *Chersonèse d'Or* pour Ptolémée, l'Asie du Sud-Est est un *lieu* en même temps qu'une *idée*, risque Hugues Tertrais. Quelle idée ? Michel Bruneau et Christian Taillard donnent une réponse : « Une grande complexité géologique et climatique, une richesse biogéographique, une richesse ethnolinguistique inégalée dans le Monde, l'accumulation phénoménale d'influences et de synthèses locales, font de ce *delta culturel*, de cet arc de cercle terrestre et maritime, une région centrale. »⁹²

Pendant la Guerre Froide, l'*idée* d'Asie du Sud-Est devient *projet* politique. Créée à Bangkok en 1967, l'ASEAN donne un début d'incarnation à ce projet légué par l'histoire et la géographie. Longtemps, l'incarnation se limite aux pays désireux de contenir le communisme. La Guerre Froide achevée, le destin collectif englobe soudain tout le Sud-Est asiatique. L'ASEAN absorbe le

⁹¹ Rodolphe de Koninck, *L'Asie du Sud-Est*, Masson 1994, p. 1

⁹² Michel Bruneau et Christian Taillard, *Géographie Universelle*, L'Asie du Sud-Est et l'Océanie, Belin-Reclus 1995, p. 13

Brunei, le Vietnam, la Birmanie, le Laos et le Cambodge. L'Asie du Sud-Est institutionnelle coïncide alors avec l'Asie du Sud-Est géo-historique. Ce destin-là dépasse la géostratégie. La région a vocation à être plus qu'une zone tampon, un verrou convoité par ses puissants voisins. Denys Lombard voit en l'ASEAN « la possibilité d'une communauté où se retrouveraient massivement représentées toutes les grandes cultures de la planète. »⁹³

À l'Est du monde émerge une zone qui sera une chance pour la paix, comme l'Europe, si le projet touche davantage ses habitants et mobilise leurs vertus. Plusieurs facteurs font de l'Asie du Sud-Est une région propice à la culture de la paix. Mais une région au visage de Janus : les émotions des peuples peuvent être élevées et purifiées ou au contraire manipulées et corrompues. Les crises qui secouent cette région depuis 1997 peuvent entraîner deux résultats contradictoires : accélérer l'unité régionale et renforcer la conscience du but commun ou durcir les égoïsmes nationaux. Le *Projet Paxxe* propose une logique pour renforcer la paix.

1.2 Aboutissement de l'Asie

L'Asie du Sud-Est comprend onze États : Birmanie, Brunei, Cambodge, Indonésie, Laos, Malaisie, Philippines, Singapour, Thaïlande, Timor, Vietnam. Tous font partie de l'ASEAN, sauf Timor. Cet ensemble de 600 millions d'habitants est disparate. Si on devait lui trouver un destin, ce ne pourrait être que celui d'un carrefour de l'Asie :

⁹³ *Géographie universelle*, tome *Asie du Sud-Est, Océanie*, Paris, Belin-Reclus, 1995

« Le Sud-Est asiatique est un aboutissement de l'Asie, au contact du monde océanique. C'est aussi un lieu de convergences, une synthèse, un prolongement de l'Asie qui s'éparpille dans le domaine océanique. Il se définit par la richesse et la complexité résultant autant de sa position au terme de l'Asie, en situation de carrefour et de transition, que de sa position de centre, entre deux océans, entre masse continentale et dispersion marine. »⁹⁴

Aboutissement, convergences, synthèse, carrefour, transition : ces termes peignent l'Asie du Sud-Est comme un foyer de civilisation et un possible artisan de paix. Les auteurs ajoutent :

« Plus qu'un terme à des vagues expansionnistes, chinoises, indiennes, musulmanes, européennes, voire japonaises, l'Asie du Sud-Est demeure un lieu de convergences (...) Les courants s'y sont superposés (...). L'Asie du Sud-Est apparaît, au-delà de ses divisions internes, comme un monde en soi, un centre d'une richesse et d'une complexité sans doute inégalées, en particulier sur le plan biogéographique et ethnographique. »⁹⁵

Ce que la région a d'unique au monde fut longtemps cause de tourments, mais peut éclairer sa vocation pour la paix mondiale, dans l'Ère du Pacifique.

2. Les prédispositions de l'Asie du Sud-Est

L'Asie du Sud-Est, nous le montrerons, a deux prédispositions et une vocation à être un artisan de paix :

⁹⁴ Michel Bruneau et Christian Taillard op.cit. p. 8

⁹⁵ op.cit. p. 11

- des prédispositions de microcosme du monde, et de médiateur entre deux mondes ; prédispositions héritées de la géographie et de l'histoire.
- une vocation de carrefour et de centre d'harmonie. La vocation est ce qu'elle fera de ces prédispositions et de cet héritage. L'Asie du Sud-Est peut mettre ses atouts au service de la paix mondiale.

Étudions ces deux aspects.

2.1 L'Asie du Sud-Est est un microcosme

Nulle autre région du monde ne présente un tel condensé de situations humaines, un tel concentré de diversité. Maints auteurs l'ont dit, reste à le mettre en pratique, dans le but de construire la paix. Mais avant d'être un musée des cultures, la région regorge de diversité naturelle. Elle est un exemple singulier de microcosme géographique et de biodiversité.

2.1.1. Microcosme géographique

L'humanité vit dans trois types de civilisation : continentale, insulaire et péninsulaire. Les trois coexistent en Asie du Sud-Est. On parle souvent d'une Asie du Sud-Est binaire : continentale au nord (Indochine), insulaire au Sud (Insulinde). Or l'ensemble est plutôt trine : Indochine et Insulinde certes, mais entre les deux, l'isthme de Krâ, et la presqu'île de Malacca. Cette péninsule est importante à plusieurs titres pour l'unité de l'ensemble :

- a. Tout en étant surtout continentales, la Birmanie et la Thaïlande pénètrent profondément l'isthme jusqu'à la frontière malaise. Or la Fédération de Malaisie, tout en occupant principalement la péninsule de Malacca, se prolonge par les deux États de Sarawak et de Sabah, situés au Nord de l'île de Bornéo, laquelle est partagée par deux autres États : Brunei et l'Indonésie. **Cette géographie politique singulière pousse les États riverains à l'intégration régionale.**
- b. De Bangkok à Singapour, le corridor urbanisé, maillé de liaisons routières, aéroportuaires ferroviaires, maritimes, est la vitrine de l'Asie du Sud-Est qui réussit. C'est l'épine dorsale d'un développement politique, économique et social stable, tout comme le couloir « lotharingien » de Rotterdam à Milan est l'épine dorsale de l'industrie européenne et de sa construction politique. La Thaïlande, la Malaisie et Singapour peuvent donc créer un modèle pour la région entière. Le développement en Asie du Sud-Est continentale et en Insulinde (à l'exception de Java), est plus lent.
- c. Alors que l'Indochine est majoritairement bouddhiste et l'Indonésie à majorité musulmane, la péninsule est mixte. La Malaisie comporte 55% de Malais musulmans, et environ 30 % de Chinois qui se partagent entre le Bouddhisme et le confucianisme ou le christianisme. La communauté indienne est forte. Singapour est multiculturelle et pluri religieuse.

Au lieu d'une Asie du Sud-Est binaire (continent et îles), nous parlerons donc d'une Asie du Sud-Est trine : continentale, péninsulaire, insulaire.

Quatre autres régions du monde présentent cette symbiose entre continent, péninsule et îles : la Méditerranée, la Baltique, les Caraïbes et la Mer du Japon ; des régions de contacts et d'apports divers.

- La Méditerranée, avec ses presqu'îles ibérique, italienne et grecque, ses centaines d'îles et ses masses continentales, aux confins de l'Europe, de l'Afrique, et de l'Asie, est un berceau de civilisations. Les trois monothéismes et l'humanisme y sont nés, la paix y est un enjeu mondial.
- Baignant les rivages germanique, scandinave, slave, et balte, et comportant des centaines d'îles, la Baltique unit le continent européen à la péninsule scandinave. Les trois branches de la chrétienté y ont leurs archétypes : le catholicisme est l'âme de la Pologne, le luthéranisme imprègne les cultures scandinaves et baltes, la Russie est « l'Etat-phare du monde orthodoxe » (Samuel Huntington). Tous les stades du développement européen se trouvent dans la Baltique. L'esprit « hanséatique » y renaît.
- La mer des Caraïbes, entre les deux masses continentales américaines (au nord le monde anglo-saxon protestant, au sud le monde latin catholique) avec ses presqu'îles de Floride et du Yucatan, son isthme centroaméricain, ses milliers d'îles, est un carrefour culturel. C'est une Amérique anglophone, hispanophone, francophone et créole, avec un brassage d'apports amérindien, européen, africain et indien. La région partage d'ailleurs avec l'Asie du Sud-Est un rôle de médiatrice (entre les deux Amériques et entre les Océans Pacifique et Atlantique). L'Amérique centrale a eu de brillantes civilisations. Le foisonnement musical et littéraire actuel présage une renaissance.
- En Mer du Japon, l'une des civilisations les plus riches et les plus complexes du globe est née des échanges entre la Chine et la Russie continentales, la Corée péninsulaire, et le Japon insulaire.

L'Asie du Sud-Est est une Chersonèse (*Chersos*, continent, *nesos*, île) qui surpasse les autres.⁹⁶ Rien n'égale l'immense isthme de Krâ décrit ci-dessus. Rien n'égale l'Indonésie, plus long archipel du monde, étiré sur 5 000 km, avec 66 272 km de côtes et 13 700 îles. Elle partage Bornéo avec deux autres États (Malaisie et Brunei), et Irian Jaya avec un autre continent⁹⁷. Cet archipel représente la quatrième puissance démographique du monde. L'archipel philippin comporte 7 000 îles. L'Asie du Sud-Est a donc les deux plus grands États archipélagiques du globe.

L'interpénétration de terre et de mer est le fonds culturel de l'Asie du Sud-Est. G. Coedes évoque un « dualisme cosmologique où s'opposent la montagne et la mer, la gent ailée et la gent aquatique, les hommes des hauteurs et ceux des côtes. » Alain de Sacy rappelle que « les habitants de langues et traditions malaises parlent de *tanah air*, mot à mot 'terre et eau', pour désigner l'archipel, la terre natale, la nation. »⁹⁸

Le nord continental (Indochine) est strié de fleuves immenses (Mékong, Irrawady, Fleuve Rouge). Leurs bassins furent des berceaux de civilisation, entre les mondes chinois et indien. L'Asie du Sud-Est est enfin la région la plus contrastée du monde pour la différence entre ses sommets (4 884 mètres au Puncak Jaya en Indonésie, 5 881 mètres au Mont Hkakabo Razi en Birmanie) et ses fosses marines (-10 000 mètres à Mindanao, - 7 000m dans la fosse de Java).

⁹⁶ Sur la notion de Méditerranée, voir <http://geoconfluences.ens-lsh.fr/doc/etpays/Chine/ChineScient4.htm#medit>

⁹⁷ La Nouvelle Guinée est scindée en deux : l'Irian Jaya se rattache à l'Indonésie, la Papouasie Nouvelle Guinée est un État de l'Océanie

⁹⁸ Alain de Sacy, *l'Asie du Sud-Est, l'Unification à l'épreuve*, Vuibert, Paris 1999, p. 13

2.1.2 Microcosme biologique

Avant d'être un carrefour de migrations humaines, la région fut un « haut lieu de convergence biogéographique, un berceau culturel d'une grande richesse faunique et surtout floristique. »⁹⁹ On dénombre plus de 60 000 espèces végétales. Cette richesse provient de l'histoire géologique et botanique, et des conditions géographiques que connut la région au pléistocène et à l'holocène. La ligne Wallace explique cette diversité. En 1868, le naturaliste Wallace identifia deux domaines biogéographiques, séparés par une ligne imaginaire entre les îles de Bornéo et de Sulawesi : à l'ouest le domaine asiatique, à l'est le domaine australien lui aussi source d'enrichissement biogéographique. L'Asie du Sud-Est, à cheval sur deux continents, a permis le brassage des espèces. La biodiversité est un grand enjeu du futur, or les forêts de la région sont les plus riches du monde pour la faune et la flore, une richesse due à deux facteurs :

« Le premier : cette position d'aboutissement sud-oriental de l'Asie et de pont bi-hémisphérique entre celle-ci et l'Australie. En effet, le Sud-Est asiatique a représenté (...) le terme tropical des migrations d'espèces nombreuses de plantes et d'animaux provenant du continent asiatique. Un deuxième facteur favorise la région : sa tropicalité. »¹⁰⁰

L'étendue maritime et l'enchevêtrement de terres hautes et de mers expliquent la tropicalité particulière et la richesse écologique. Près de l'équateur, les variations d'altitude amènent des écarts de température plus élevés qu'ailleurs.

⁹⁹ Op. cit. p. 12

¹⁰⁰ Rodolphe de Koninck, *L'Asie du Sud-Est*, op.cit. p. 30

2.1.3 Microcosme ethnolinguistique

Regroupant des centaines d'ethnies et de langues, l'Asie du Sud-Est est une des régions les plus riches sur ce plan. Cinq familles ethnolinguistiques se répartissent ainsi :

- Un groupe austronésien. Probablement venus de Taïwan, ces peuples occupent surtout les archipels philippin et indonésien. Le tagalog, le Malais et l'Indonésien se rattachent aux langues austronésiennes. L'Insulinde est presque entièrement peuplée d'Austronésiens, au nombre de 300 millions. Leur écriture est romanisée. Depuis 1978, le *Bahasa Indonesia* et le *Bahasa Malaisie* ont une transcription unique. Au groupe austronésien se rattachent les Merina de Madagascar, les peuples premiers de Nouvelle-Zélande, les habitants de l'île de Pâques.
- Un groupe austro-asiatique : môn-khmer et viet-muong (Vietnam, Cambodge, minorités du Laos). Môn et Khmers furent probablement les premiers à créer un alphabet d'héritage indien, suivis des Birmans, des Thaïs et des Lao. Alexandre de Rhodes romanisa Le Vietnamien (Quoc ngu), jadis écrit avec des caractères chinois.
- Un groupe Tai-kadaï : Ces ethnies seraient venues du sud de la Chine. Appartenant à ce groupe, le Thaï et le Lao ont des alphabets d'origine indienne.
- Un groupe sino-tibétain : tibéto-birman (birman, karen), chinois (mandarin), miao-yao (hmong, yao)
- Enfin, très minoritaires dans la région, les papous occupent l'Irian Jaya, à l'est de l'Indonésie.

En parlant de diversité ethnolinguistique, environ 20 millions de Chinois constituent 3% de la population totale de la région, avec

de fortes concentrations à Singapour (77%), en Malaisie (31%) et en Thaïlande (11%). Venus de diverses migrations, anciennes ou récentes, les Chinois représentent souvent l'élite commerçante. Assimilés dans certains pays, ils constituent ailleurs une minorité qui attire l'animosité en situations de crise. Enfin, les Indiens comptent dans certains États, mais beaucoup quittèrent la région lors des indépendances.

La diversité ethno-linguistique est encore complexifiée par la diversité religieuse et culturelle, superposée à ces ensembles. La diversité ethnique et culturelle excessive peut nuire à l'unité politique (Birmanie) ou au développement économique (Laos). La moitié des langues ont leurs alphabets, les autres sont romanisées. Ce foisonnement d'ethnies aux croyances, langues, vêtements, si divers fait de l'Asie du Sud-Est un musée vivant. Pareille diversité ethnique est sans équivalent. Le « miracle » est que ces peuples bâtissent une entité politique et économique malgré ces obstacles. Il faut souhaiter l'émergence de projets pour organiser cette diversité, car on voit aisément combien l'Asie du Sud-Est fera école dans un monde toujours plus métissé, si elle offre à ces peuples un dessein commun.

2.1.4 Microcosme socio-économique

L'Asie du Sud-Est comporte tous les stades du développement. « On passe ainsi de l'extrême modernité des mégapoles à la pauvreté extrême des zones rurales montagneuses, précise Michel Bruneau. Entre les deux, il y a de multiples situations intermédiaires. »¹⁰¹ Singapour est un pays industrialisé à très fort indice de développement humain. Brunei aussi est prospère. La Thaïlande et la Malaisie sont en voie de s'industrialiser ; mieux

¹⁰¹ Michel Bruneau, *L'Asie d'entre Inde et Chine*, Belin Paris 2006, p. 38

gérées, l'Indonésie et les Philippines seraient aussi dans ce groupe. À l'autre bout de l'échelle, le Cambodge et le Laos ont de faibles indices de développement humain. Les autochtones australoïdes sont le peuple premier de la région, avant l'arrivée des Mongoloïdes. Beaucoup d'habitants du Sud-Est asiatique résultent du brassage d'Australoïdes et de Mongoloïdes. Les Australoïdes purs ne sont plus qu'une infime minorité, répartis en *Negritos*, *Mélanésien*s et *Papous*. Les *Negritos* regroupent les *Aeta* des Philippines et les *Semang* du Nord de la Malaisie.

Un trait général de la région est le clivage apparu entre les divers peuples avec les vagues de migrations. « Les ethnies majoritaires et politiquement dominantes occupent les basses vallées, les plaines, les deltas et les bassins fluviaux centraux, repoussant les ethnies minoritaires plus faibles vers les régions plus élevées, périphériques. Les dominants pratiquent une agriculture sédentaire fondée sur l'irrigation ou vivent dans des agglomérations, les dominés pratiquent l'agriculture sur brûlis. »¹⁰² Cette situation freine l'intégration et le développement. Dans plusieurs pays, seules les populations urbanisées des plaines et des côtes accèdent à la modernité ; les autres vivent encore en quasi autarcie.

Encore très rurale, l'Asie du Sud-Est compte toutefois de grosses agglomérations : Jakarta, Manille, Bangkok, Ho Chi Minh Ville, et Rangoon comptent plusieurs millions d'habitants. Dans un même pays, un haut niveau de développement, de technicité et d'éducation peut côtoyer la misère : si la Malaisie occidentale est quasi industrialisée, ses deux États insulaires (Sabah et Sarawak), sont pauvres. Entre ces deux États peu développés, l'enclave de

¹⁰² Alain de Sacy, op.cit. p. 55

Brunei est richissime. En Indonésie, même contraste saisissant entre Java, île surpeuplée, industrialisée, et une province comme Irian Jaya. Des hommes quasiment nus de la forêt vierge aux milliardaires des tours *hi-tech* de Kuala Lumpur, Jakarta, Singapour ou Bangkok, on trouve tous les stades du développement humain.

2.1.5. Microcosme politique

Presque tous les régimes politiques coexistent en Asie du Sud-Est. Seule la Thaïlande n'a pas été colonisée. Cette monarchie constitutionnelle tend vers un régime parlementaire, que surveillent les militaires et les oligarchies. Les technocrates y sont influents. La Thaïlande affiche des ambitions régionales.

La Birmanie est administrativement une Union d'États et de divisions. Une junte militaire brutale a gouverné sous le label « *State Peace et Developemnt Council.* »

Les Philippines essaient d'asseoir une république présidentielle stable d'inspiration américaine, mais sont en butte au séparatisme musulman du sud et à de criantes inégalités sociales, rappelant celles des sociétés latino-américaines. Les déficiences du pouvoir politique profitent aux militaires.

L'Indonésie est une république présidentielle laïque malgré l'écrasante majorité musulmane. Le pays le plus puissant de la région connaît une crise politique causée par l'usure du pouvoir, la corruption, les séparatismes. Sukarno, père de l'Indonésie, voulut la guider avec le serment de la jeunesse du Parti Nationaliste Indonésien : « Une Seule Nation, l'Indonésie, un seul peuple, indonésien, une seule langue, l'indonésien. » Cette

mystique unitaire qui anime l'idéologie du Pancasila¹⁰³ a perdu son âme sous l'autoritarisme du président Suharto. Depuis sa chute, le pays cherche un nouveau cap.

L'État fédéral de Malaisie est une monarchie constitutionnelle. Le monarque est élu tous les cinq ans parmi les sultans des neuf États. Longtemps premier-ministre, le Dr Mahattir eut une conception souvent visionnaire de son rôle et a su se retirer à temps. Il fut le chantre de *l'asiatisme* avec Lee Kwan Yew.

Singapour, cité-État bâtie sur une île détachée de la Fédération malaise, a une république parlementaire. Un rapport de l'ONU en 1965 parlait d'une « petite île non viable ». Lee Kwan Yew en fera une « île intelligente » et un *global service center*, à vocation planétaire. Selon Alain de Sacy, il a su « jouer la carte mondiale pour assurer la pérennité de la région, et la carte de l'ASEAN pour assurer la pérennité de Singapour. »¹⁰⁴ Apparentée à l'Asie sinisée, et « dragon » comme la Corée du Sud, Taïwan et Hong Kong, elle a une éthique confucéenne, un exécutif fort, un excellent système d'éducation, un développement élevé. L'État a aussi favorisé un emploi multiracial, multiculturel et polyglotte. Toutes les religions sont acceptées, mais l'étude de la morale confucéenne est obligatoire.

Le sultanat de Brunei est quasiment une autre cité-État. Dans ce Koweït d'Extrême-Orient, tout appartient quasiment à la famille du sultan. Le *Melayu Islam Beraja* constitue l'idéologie émanant de

¹⁰³ Pancasila = 5 Principes (foi en un Dieu unique, humanité juste et civilisée, unité de l'Indonésie, démocratie guidée par le consensus, justice sociale pour tous), voir le chapitre 6

¹⁰⁴ Alain de Sacy, op.cit. p. 158

la famille régnante et associe religion, traditions culturelles et monarchie absolue.

Les trois pays de l'ex Indochine française ont connu le communisme. Vietnam et Laos sont parmi les dernières Républiques Populaires du monde. Le Cambodge a restauré la monarchie constitutionnelle en 1993, et connu la coexistence de deux premiers-ministres rivaux : le communiste Hun Sen a fini par évincer l'autre (Le Prince Ranaridh).

Ainsi, l'Asie du Sud-Est offre un éventail de modèles politiques. Elle s'oriente vers la démocratie, par divers chemins : pareille diversité politique dans dix États est remarquable. La diversité politique, longtemps vue comme un obstacle majeur, n'a pas empêché l'ASEAN d'avancer. Par-là, la région est un cas d'école.

2.1.6 Microcosme religieux

Autre singularité de l'Asie du Sud-Est : c'est le carrefour des spiritualités. Aucune autre région ne lui ressemble sur ce point. La région a d'abord un fond animiste et chamaniste très ancien et toujours vivace. Il y a plus de 2 000 ans, les commerçants venus d'Inde diffusèrent l'*hindouisme*, porteur d'universalité et d'un classicisme comparable à l'hellénisme en Méditerranée.

Ensuite, le *bouddhisme* se superposa à l'hindouisme ou cohabita avec lui, apportant un renouveau spirituel. La secousse mongole du 12^e siècle ébranla cet ordre hindo-bouddhique. Pagan et Angkor tombèrent, le Cambodge devint pomme de discorde entre le Siam et le Vietnam. Ce dernier est une singularité en Asie du Sud-Est. Le nord fut longtemps vassal de la Chine, dont il reçut le confucianisme et le taoïsme, le sud connut l'hindouisation. Le peuple vietnamien s'étendit vers le sud,

absorbant le royaume Champa puis le sud de la péninsule pour créer un État centralisé, de forte influence chinoise.

Les invasions mongoles précipitèrent le déclin de la route de la soie. L'essor du commerce maritime amena la pénétration de l'islam, surtout dans l'Insulinde. Il apporta avec lui le monothéisme, une lecture providentielle et linéaire de l'histoire humaine, le début d'une civilisation urbaine et marchande.

Dernier venu, le *christianisme* apporté par les Espagnols au XVI^e siècle, concerne 90 % de la population philippine. Des missions françaises apportèrent l'Évangile au Vietnam au XVII^e siècle. Le catholicisme y joue aujourd'hui encore un rôle important. On trouve aussi des minorités chrétiennes influentes en Birmanie et en Indonésie. Timor est presque totalement catholique. Le tableau suivant résume le paysage religieux en Asie du Sud-Est :

Pays	Bouddhistes	Musulmans	Chrétiens	Autres
Birmanie	89,4 (85)	3,9 (4)	4,9 (3)	1,8 (4)
Brunei	13,0	64,0	8,0	15,0
Cambodge	88,0 (90,0)	2,4 (2,0)	0,6 (1,0)	9,0
Indonésie	1,0	87,0 (85,0)	9,0 (8,0)	3,0
Laos	58,0 (90)	1,0	2,0	39,0
Malaisie	6,0	56,0	6,0	32,0
Philippines		5,0	94,0 (80)	1,0
Singapour	7,0	16,0	10,0 (12,6)	67,0
Thaïlande	95,0 (94,0)	3,8 (4,0)	0,6 (1)	0,6
Vietnam	55,0	1,0	7,0	37,0
Total région ¹⁰⁵	32,0	39,0	19,0	10,0

¹⁰⁵ Tableau fait à partir de deux sources. Le premier chiffre est donné par Rodolphe de Koninck dans son livre *L'Asie du Sud-Est*, op.cit. pp. 88-89. Le chiffre indiqué en italiques est tiré d'*Asie Magazine* N° 8 (juillet-août 1998), pp. 38-39.

Les quatre principales religions du monde ont façonné l'histoire spirituelle de l'Asie du Sud-Est : une situation sans équivalent. Aujourd'hui, l'hindouisme ne concerne plus que Bali et les minorités hindoues, mais son influence culturelle imprègne les langues, les arts, l'architecture. Le bouddhisme theravada domine la partie continentale (Indochine). La frontière thaï-malaise représente, avec le Sri Lanka, la limite méridionale de l'expansion mondiale du bouddhisme, lequel englobe 32 % des habitants d'Asie du Sud-Est.

L'islam touche surtout le monde malais (Indonésie, Malaisie, Brunei, Mindanao). L'Indonésie est le premier pays musulman du monde et représente la limite orientale de l'expansion mondiale de l'islam. L'islam regroupe 39% des croyants d'Asie du Sud-Est, qui est généralement une chance pour cette religion, au visage plus ouvert et moderne qu'ailleurs. La crise financière de 1997 a certes ébranlé l'Indonésie et généré des violences entre Chrétiens et Musulmans, aggravées par la question, finalement résolue de Timor, puis la menace d'Al Qaeda. Mais l'acquis des victoires de la Malaisie est solide. Convaincus de pouvoir vaincre la pauvreté sans miser tout sur le pétrole mais en développant l'industrie manufacturière, de pouvoir moderniser la vie politique en préservant l'harmonie sociale, de garder un islam vivant sans agresser les autres religions, beaucoup d'intellectuels vantent cet islam qui réussit. Au point d'affirmer : « L'islam malais sera la source du renouveau musulman qui viendra des bords du Pacifique. » Certains voient la région devenir au quinzième siècle de l'hégire, « le centre de l'islam mondial »¹⁰⁶

¹⁰⁶ Siddiq Fadil : *Kerjasam budaya serumpun : Membangun manusia Melayu Muslim, in Pertemuan serantau*, Jakarta, CIDES, 1993

Enfin, les Philippines furent longtemps la limite extrême-orientale de l'expansion mondiale du christianisme, lequel gagna ensuite l'Océanie. Elles sont aujourd'hui le seul État asiatique à majorité chrétienne. En tout, les Chrétiens représentent environ 20% des croyants de la région.

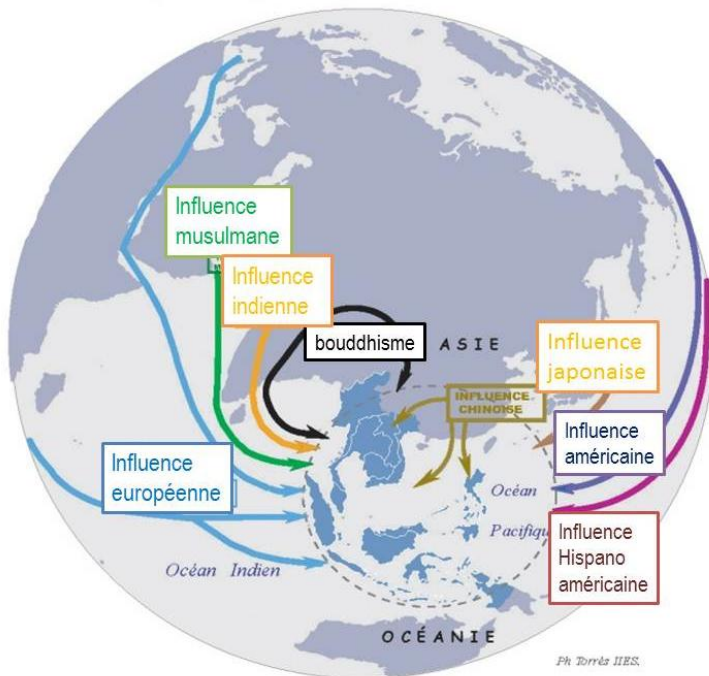
Evoquons enfin les religions chinoises, le caodaïsme au Vietnam, divers syncrétismes. Ce panorama montre un trait de l'Asie du Sud-Est : aboutissement des grandes aventures religieuses de l'humanité, elle plante des acteurs universels dans un décor unique. Le *Projet Pakxe* propose un scénario pour ces acteurs.

2.1.7 L'Asie du Sud-Est et le dialogue des cultures

Le brassage d'ethnies, de religions et d'apports coloniaux fait de l'Asie du Sud-Est une mosaïque de cultures. Aux deux géants d'Asie (Chine et Inde), la région doit son « âge classique ». L'islam et la culture urbaine des conquérants arabes arrimeront ensuite la région à l'histoire mondiale. L'intégration dans la modernité viendra de colonisations diverses : portugaise à Timor, espagnole puis américaine aux Philippines, britannique en Birmanie et Malaisie, française en Indochine, néerlandaise en Indonésie. L'épisode japonais fut bref mais décisif. Puis vinrent les courants idéologiques de la Guerre Froide. Autant d'influences auraient pu disloquer l'Asie du Sud-Est. L'émergence de cette région semble au contraire mobiliser ces héritages dans un dessein commun. Pour Rodolphe de Koninck : « On peut concevoir l'Asie du Sud-Est comme ayant mené à l'accumulation de sédiments ou ... à la formation de strates successives. De telles couches sédimentaires ne se sont pas seulement superposées au fil des siècles mais entrecroisées, la

somme des influences extérieures ayant été considérable dans la région.¹⁰⁷

Le Sud-est asiatique : une conjonction d'influences.



Pareille richesse culturelle a une grande portée : quatre religions majeures (hindouisme, bouddhisme, christianisme et islam) ont convergé dans la « Méditerranée d'Asie », et atteint les limites de leur expansion mondiale. L'hindouisme comme religion vécue a reflué. Restent trois masses de part et d'autre de cette Méditerranée : l'Indochine agrège au nord le principal foyer bouddhiste du globe, l'Indonésie est au sud le premier pays

¹⁰⁷ R. de Koninck, op. cit. p. 69

musulman, les Philippines sont à l'Est le premier pays chrétien d'Asie. Quatre colonisateurs ont laissé une forte empreinte : Britanniques et Français ont occupé le continent et la péninsule où prédomine le Bouddhisme. Néerlandais et Espagnols prirent des archipels du sud et de l'est, s'y combinant respectivement avec des masses musulmanes et catholiques. Le plus remarquable, pour l'avenir de la région est sa volonté de définir un dessein commun.

2.2 Un centre d'accumulation et de synthèse

Malgré le trop-plein d'influences, le Sud-Est asiatique « est moins un lieu de division qu'un centre d'accumulation et de synthèse. »¹⁰⁸ Pour comprendre la suite, esquissons brièvement la genèse de ce patrimoine culturel. Quatre couches se superposent en Asie du Sud-Est, correspondant aux quatre âges de son histoire culturelle.

2.2.1. Fond animiste et minorités d'Asie du Sud-Est

La plus ancienne couche est une population marginalisée. Les « minorités » désignent souvent des peuples chassés des plaines fertiles par les migrations successives. Réfugiés en hauteur, beaucoup pratiquent l'essartage. Souvent animistes, écartés de la modernité, ils ont préservé le « socle primordial »¹⁰⁹ de l'Asie du Sud-Est, recouvert ensuite par diverses couches de civilisations. « Il existe une forme d'unité des conceptions antérieures à l'indianisation : dans le domaine religieux, le culte des dieux du

¹⁰⁸ R. de Koninck, op. cit. p. 86

¹⁰⁹ Paul Mus, *Cultes indiens et indigènes au Champa*, Bulletin de l'EFEO, XXXIII, 1, 1933, Hanoi, p. 378

sol et de la nature, le culte des ancêtres et l'importance des cultes funéraires, la sacralisation des sommets comme centres de la Terre et lieux de communication avec le Ciel. »¹¹⁰

2.2.2 L'indianisation

Ce socle primordial fut pris dans une « tenaille historique et culturelle, entre deux poussées très fortes, l'hindouisation venant de l'Ouest par l'Océan indien et les détroits de l'Insulinde, la sinisation venant du Nord-est par la voie continentale. ¹¹¹ L'influence chinoise (confucianisme, taoïsme,) concerne surtout le Vietnam, longtemps vassal de la Chine. L'indianisation est une longue période d'influence culturelle et politique de l'Inde, faisant de l'Asie du Sud-Est une « Inde extérieure ». Véhiculée surtout par les marchands, cette influence déboucha sur la formation d'États hindouisés ou royaumes agraires (Champa, Fu Nan, Dvaravati, Sri Ksetra). Avec l'introduction de l'hindouisme et du bouddhisme, elle a légué son « Moyen Âge » à l'Asie du Sud-Est. Pagan et Borobudur correspondent à nos édifices gothiques européens. « Hindouisme, bouddhisme, écriture, modèles littéraires épiques, architectures, monarchies héréditaires centralisées et divinisées, floraison des mathématiques ... formeront l'essentiel des apports indiens. »¹¹² L'indianisation a légué à la région les deux épopées du *Mahabharata* (luttres entre tribus du Nord et du Nord-Est de l'Inde), et du *Ramayana* (geste du Roi Rama recherchant son épouse Sita). Traduits dans les langues locales, ces textes constituent le patrimoine classique des peuples de la région. Michelet y voyait deux « gigantesques

¹¹⁰ Axis, Hachette, p. 400

¹¹¹ Michel Bruneau, *l'Asie d'entre Inde et Chine*, Belin Paris 2006, p. 27

¹¹² Alain de Sacy, op.cit, p. 65

pyramides devant lesquelles toutes nos petites œuvres occidentales doivent se tenir humbles et respectueuses. »

Les royaumes agraires surgirent à la jonction des plaines et de la mer, puis à l'intérieur des terres. « Rassemblées autour d'une royauté de droit divin, les sociétés hiérarchisées et organisées en castes façonnèrent, en défrichant la forêt, des royaumes rizicoles concentriques. Des cités agraires, centrées sur des temples-montagnes, furent érigées au cœur de vastes systèmes hydrauliques. »¹¹³ Pagan en Birmanie, Sukkothaï en Thaïlande, Angkor Vat au Cambodge, furent de tels royaumes agraires, embryons des États actuels ; partout « le primat de la riziculture, l'ubiquité des fonctionnaires royaux, émissaires de la volonté centrale, ainsi que le rôle des ordres religieux bouddhistes, sivaïtes ou visnuites, qui comme en Europe les cisterciens, prennent souvent l'initiative et ouvrent la forêt pour leur propre compte ... L'individu n'existe pas comme tel, chaque membre de la collectivité se trouvant pris dans une trame de relations réciproques, de suzerain à vassal, aîné à cadet, de patron à dépendant. »¹¹⁴ Emblématiques de cette conception, les cités-mandala (Angkor, Chiang Mai, Jogjakarta, Mandalay) sont géométriquement bâties par rapport aux quatre orientes. La cité des hommes est un microcosme du cosmos divin.

2.2.3 L'islam et le début des réseaux marchands

Plusieurs facteurs causent la fin du Moyen Âge sud-est asiatique : invasions mongoles, qui poussent les peuples de Chine du Sud vers les plaines du Mékong, déclin de la route de la soie, arrivée des marchands musulmans par la mer. À l'aube des temps

¹¹³ R. de Koninck op. cit. p. 39

¹¹⁴ *Géographie Universelle*, op. cit. p. 34

modernes, l'influence indienne s'éclipse. Les progrès de l'avancée thaïe, de l'emprise chinoise et du prosélytisme musulman, rompent l'équilibre régional. Un nouvel ordre social surgit.

L'immense entité politique mongole regroupa brièvement des mondes restés jusqu'alors étrangers, des marches orientales de l'Europe jusqu'au monde iranien et au nord-est de l'espace chinois. Il manquait aux Mongols une idéologie légitimant leur puissance. C'est donc l'islam qui gagna la région, surtout le sud. Se développe alors le système du sultanat malais. (Malacca, Aceh, Banten, Macassar, Ternate, Banjarmasin, Brunei). L'ère du commerce international commence, le malais devenant *lingua franca* de l'archipel. « Comparables à Venise ou à Gênes, ces cités portuaires dépendent des réseaux maritimes qui les unissent à l'outre-mer, beaucoup plus que des territoires limitrophes »¹¹⁵. Le port et le marché deviennent les lieux essentiels des villes. Le temps et l'espace sont bouleversés. « De cosmologique, l'espace devient géographique, le mandala cède à la carte et, avec l'idée d'une *Umma* centrée autour de La Mecque, les esprits cessent de converger vers le palais central pour s'ouvrir aux mondes étrangers. Le temps devient peu à peu linéaire. L'islam apporte l'idée de Création du monde et de Jugement Dernier. »¹¹⁶ L'arrivée de l'islam fait passer la région du classicisme médiéval intemporel, à une modernité naissante. En 1415, le prince hindou Parameswara vient de Srivijaya pour fonder Malacca et accepte Allah, le Dieu de son épouse :

« C'est le basculement – en vieux javanais *Djanam balik boeno* : le cosmos, *boeno*, qui se renverse, *balik*, pour laisser la place au monde – d'une civilisation syncrétiste hindo-bouddhiste-animiste

¹¹⁵ *Géographie Universelle* op. cit. p. 36

¹¹⁶ *idem*, p. 36

à une religion révélée par un Dieu unique, à vocation universelle, éventuellement belliqueuse, intramondaine, porteuse de valeurs différentes. Les hommes se mettent à avoir une âme et les âmes une route vers le lieu saint, prometteur d'un paradis, affranchis à jamais du cycle des réincarnations. »¹¹⁷

La conversion de 1415 est d'autant plus décisive que Malacca est puissante et habile dans ses alliances, surtout avec la Chine des Ming. Un siècle plus tard, elle est une des cités marchandes les plus riches du monde. Foyer d'expansion de l'islam, elle lui emprunte son système politique efficace. Cette période charnière dans l'histoire des mentalités régionales rappelle l'ère de la Réforme et la Renaissance en Europe : avant l'arrivée de l'islam, les hommes avaient ritualisé l'espace-temps. Proclamant que Dieu seul est Dieu, l'islam va tout désacraliser. L'humain autonome et responsable quitte la cosmologie pour la géographie, la cosmogonie pour l'histoire. Désormais profanes, cette géographie et cette histoire sont à écrire, ne sont pas tracées d'avance par le Ciel. Ce sera à la politique de les écrire. L'Umma et le pèlerinage à la Mecque offrent de nouveaux horizons aux populations, intensifiant les échanges avec l'Occident. Si Cité sainte il y a, elle n'est plus ici, mais là-bas.

En Indochine, le choc mongol ébranle les royaumes agraires, favorisant l'émancipation des royaumes thaïs, et la chute d'Angkor. Le Vietnam continue son expansion vers le sud. Les royaumes agraires se maintiennent mais se déplacent vers le sud et le littoral. L'islam reste minoritaire, la cité marchande ne constituant qu'un quartier périphérique.

¹¹⁷ Alain de Sacy, *op.cit.* p. 93

2.2.4 Les colonisations



L'intrusion européenne remonte aux explorations de la Renaissance. L'aventure coloniale n'attire alors que les ibères : les Portugais à Timor, les Espagnols aux Philippines, conquises depuis le Mexique. Ils évangélisent et tentent d'urbaniser la population. Premiers arrivés, premiers délogés aussi. En 1898, les Américains prennent les Philippines aux Espagnols. Jouant les libérateurs, ils s'ouvrent surtout les portes de la Chine. L'invasion

japonaise de 1941 délogea les mêmes Américains qui donneront l'indépendance en 1945. Les autres puissances européennes voulaient surtout au départ assurer la sécurité des détroits par lesquels se faisait le commerce des épices, ouvrir des comptoirs, créer des cultures de plantation. Ce fut le cas de la Compagnie des Indes Néerlandaises (CIN) à Java. Puis l'État néerlandais prendra le relais de la CIN, pour coloniser toute l'Indonésie.

Les Anglais se concentrent sur la péninsule malaise et ouvrent des ports. Ils contrôlent Malacca (1795) et Singapour (1819). En 1826, l'*East India Company* administre les *Straits Settlements* (établissements des détroits) au nom de la couronne britannique. À partir de 1874-1896, les Anglais administrent directement la Malaisie. Entre 1819 et 1823, la ville de Singapour prend son essor commercial avec la production d'étain et d'hévéa dans la péninsule. L'île affirmera ensuite son rôle militaire. La conquête de Bornéo fut plus tardive, pour des motifs commerciaux et pour lutter contre la piraterie. L'occupation de la Birmanie se fit par la force, les Birmans s'opposant aux intérêts économiques anglais. Les Anglais pénètrent en Birmanie de 1824 à 1886. La Birmanie sera province de l'Empire des Indes jusqu'en 1937.

L'Angleterre et les Pays-Bas se disputeront le domaine maritime aux 17^e et 18^e siècles, puis le continent verra s'affronter les impérialismes britannique et français au 19^e siècle. La logique était moins marchande que coloniale et politique. Présente au Vietnam depuis le 17^e siècle, la France réussit l'évangélisation malgré les persécutions, mais sans succès commercial. La conquête française de l'Indochine au 19^e siècle fut surtout motivée par le désir de pénétrer en Chine. La colonisation du Vietnam aura pour prétexte la défense des Chrétiens. Intervenant dans les affaires vietnamiennes, ceux-ci furent châtiés au 19^e

siècle. Les Français prirent Tourane en 1858 et Saïgon en 1860. Ayant établi un protectorat au Cambodge (Norodom voulait se protéger du Siam), les Français en font un État-tampon entre Siam et Vietnam. En 1884, la France fait accepter à l'Empereur de Hué le protectorat de la France sur l'Annam et le Tonkin (la Cochinchine était déjà colonisée). Le Laos, risquant l'annexion par le Siam, devint aussi protectorat français en 1893. Se crée alors l'Union indochinoise. Saïgon en est la capitale et devient la tête de pont des activités commerciales.

Seul le Siam échappa à la colonisation. Moine pendant 25 ans, Mongkut fut ensuite un souverain avisé. Sous le nom de Rama IV, il ouvrit son pays à l'Occident. Anglais et Français cernaient alors le Siam. Chulalongkorn, fils de Mongkut, régna sous le nom de Rama V (1868-1910). Il modernisa le pays comme les Japonais de l'Ère Meiji (1868-1912). Observant les systèmes européens, il réforma le Siam, mais maintint les traditions locales, échappant à la colonisation par une diplomatie intelligente sans menaces belliqueuses. Ils jouent encore aujourd'hui un rôle clé dans le pays. Le coup d'État militaire de 1932 abroge la monarchie absolue et établit la monarchie constitutionnelle actuelle.

2.3 Configurer un héritage unique

Résultat de ces colonisations, la modernité occidentale est la couche la plus visible de civilisation. Les frontières actuelles des onze États-nations sont largement un legs colonial. Dix d'entre eux furent des colonies aux productions orientées vers leurs métropoles. Les colonisateurs apportèrent aussi la romanisation de certaines langues et laissèrent des structures politiques et

socio-économiques, mais aussi des modes de pensée et des aspirations : droits de l'homme, libertés, justice, égalité.

Là encore, le cas de figure est sans équivalent dans le monde pour un ensemble d'à peine onze pays. Jusqu'ici, aucun effort n'a été entrepris pour structurer ces prédispositions, fruit d'une longue histoire, dont le sens peut apparaître décisif au moment où cette région entre dans la zone de civilisation qui dominera le 21^e siècle. Le *Projet Pakxe* veut mettre en scène la configuration originale de l'Asie du Sud-Est, laquelle évoque un Mandala :

Hanoï, porte Nord, représente l'ouverture vers la Chine, et l'influence de la civilisation chinoise confucéenne en Asie du Sud-Est. Elle symbolise aussi la présence coloniale française.

A la quasi verticale d'Hanoï, Jakarta est la porte sud, l'ouverture vers l'Océanie. La ville symbolise la présence de l'islam en Asie du Sud-Est, ainsi que la colonisation néerlandaise. La verticale Hanoï-Jakarta représente le passage de l'Asie à l'Océanie.

Rangoon est la porte ouest, son ouverture vers l'Inde. La ville et d'autres villes birmanes symbolisent le bouddhisme theravada. Elle symbolise aussi la présence britannique dans la région.

À l'autre extrémité d'une quasi horizontale, se trouve Manille : porte est, elle ouvre sur le Pacifique. Manille représente la présence du christianisme en Extrême-Orient, et longtemps sa limite orientale extrême. La ville symbolise aussi la présence espagnole puis américaine. La ligne Rangoon-Manille matérialise le passage de l'Océan à l'Océan Pacifique.

L'axe Hanoï-Djakarta et l'axe Rangoon-Manille se croisent en territoire laotien, à environ 100 km de Pakxe, dans une région où les bombardements de la Guerre du Vietnam laissèrent des traces : d'excellentes raisons pour faire de Pakxe un sanctuaire voué à la construction de l'unité et de la paix en Asie du Sud-Est.

Le Sud-Est asiatique : le carrefour des civilisations



2.4 L'Asie du Sud-Est, médiatrice

Artisan de paix, l'Asie du Sud-Est l'est par sa prédisposition de microcosme, de lieu de *brassage*. La géographie et l'histoire en font aussi un lieu de *passage*, à la fonction médiatrice¹¹⁸ : double vocation de musée et de carrefour que résume de Koninck: « Entre le monde chinois et le monde indien, s'y rattachant tout en s'en dégageant, le Sud-Est Asiatique représente l'aboutissement de l'Asie. C'est aussi une synthèse de l'Asie,

¹¹⁸ Michel Bruneau parle de l'Asie d'entre Inde et Chine comme d'un « entre deux », un isthme et une Méditerranée.

l'occasion d'une transition ou d'une poursuite de l'Asie au-delà du domaine continental ... Une région qui se définit tout autant par sa localisation, en situation de carrefour et de transition, de pont bi-hémisphérique, que par sa position de centre, d'axe ou de pivot, entre deux océans, entre masse continentale et dispersion océanique, entre l'Asie et l'Australie. »¹¹⁹

2.4.1 Médiatrice entre la Chine et l'Asie

L'Asie du Sud-Est est d'abord un corridor entre l'Inde et la Chine, les deux pays les plus peuplés du monde, aux civilisations riches et anciennes. La partie continentale de l'Asie du Sud-Est est d'ailleurs parfois appelée Indochine. La médiation est d'abord géographique et culturelle. L'Asie du Sud-Est assure un passage graduel de la civilisation indienne hindo-bouddhiste (Rangoon) à la civilisation chinoise bouddho-confucéenne (Hanoi). Mais la médiation de l'Asie du Sud-Est est aussi politique et économique et se renforcera dans le cadre de l'ASEAN. Sur la carte, nous avons matérialisé cet arc de cercle par la lettre (A). Notons que l'Asie du Sud-Est septentrionale est aussi celle où le développement politique et économique est le plus tardif, excepté en Thaïlande.

2.4.2 Médiatrice entre l'Océan Indien et l'Océan Pacifique

L'Asie du Sud-Est sert d'écluse entre l'Océan indien et l'Océan Pacifique. L'Insulinde fut longtemps le canal du commerce et de la pénétration des religions et des cultures. Cet arc de cercle interocéanique, matérialisé par la lettre (B), traverse Bangkok, Kuala Lumpur, Singapour, Brunei et Manille. La civilisation y est d'abord continentale (Birmanie), puis péninsulaire (isthme de

¹¹⁹ R. de Koninck, *op. cit.* p. 1

Krâ), enfin insulaire (nord de Kalimantan et Philippines). Cette région comprend les détroits les plus fréquentés du globe et représente un enjeu stratégique majeur du commerce et de l'équilibre des forces mondiales. Long et étroit, coincé entre la presqu'île de Malacca et l'île de Sumatra, le détroit de Malacca voit passer le quart du commerce maritime mondial. Les principaux gisements de pétrole off-shore d'Asie du Sud-Est longent presque tous cet arc de cercle. Lequel est le plus métissé de la région au plan culturel et religieux : on y passe du bouddhisme à l'islam et de l'islam au christianisme. Ici, le métissage coïncide avec une certaine modernité politique et économique. Cet arc de cercle est prometteur d'évolution vers une démocratie portée par des classes moyennes. La prospérité de cette zone « métissée » culmine à Singapour.

2.4.3 Médiatrice entre deux continents

L'Asie du Sud-Est est enfin médiatrice entre deux continents : L'Asie et l'Océanie. Cet arc de cercle (C) enfile le collier des 13 000 îles de l'archipel indonésien du nord de Sumatra à Irian

Jaya. L'Indonésie partage avec la Turquie (autre État musulman laïc) la singularité d'être à cheval sur deux continents. Son extrémité orientale partage la deuxième île du monde avec l'État océanien de Nouvelle-Guinée. L'Australie est à une heure d'avion de Timor. Ce troisième arc de cercle est plus « unitaire » que les deux autres : uniquement insulaire, dominé par l'État indonésien et par l'islam.

3. L'Asie du Sud-Est : un artisan de paix ?

L'Asie du Sud-Est a un logiciel unique, legs de la géographie et de l'histoire. Nulle part on ne trouve un tel concentré de peuples,

de régimes politiques, économiques et sociaux, de cultures et de religions : à l'aube du 21^e siècle, environ un habitant sur dix du globe habite ce musée géographique et historique. La région s'unifie politiquement et économiquement, cherchant son destin. Rodolphe de Koninck précise : « L'ASEAN est progressivement devenue un outil de concertation économique et commerciale favorable aux pays de la région et un forum diplomatique tout aussi efficace. On est encore loin de la communauté européenne. Mais ici aussi la candidature de pays meurtris par l'expérience communiste souligne combien l'ensemble du Sud-Est asiatique représente, à l'extérieur des grandes régions déjà industrialisées de la planète, celle qui est la plus susceptible de profiter de la somme immense de ses propres héritages. »¹²⁰

Et d'en faire profiter le reste du monde ? Est-il trop lyrique de dire qu'une partie cruciale de notre destin collectif se joue là-bas ? Peut-être, et cela explique la persistance d'élans visionnaires et messianiques en Asie du Sud-Est. Rien d'étonnant : les autres Méditerranées du monde ont connu pareils destins. Mais on peut aussi voir cela de façon non chimérique et en faire la base d'une démarche rationnelle en vue de la paix. Le monde est fondé à placer de hauts espoirs dans cette région : si elle réussit à consolider la paix, les retombées de cette « shalom » seront planétaires. Alors comment faire avancer le « théâtre de la paix » dans ce qui était encore récemment un théâtre de guerre ? Ne doutons pas que l'Asie du Sud-Est regorge d'artisans de paix, dans tous les milieux. Plusieurs scénarii sont possibles. Celui que nous proposons met beaucoup l'accent sur la culture. Il accorde, nous le verrons, un rôle important à l'acteur jusque-là négligé : le Laos. Nous expliquerons ultérieurement pourquoi et comment.

¹²⁰ Rodolphe de Koninck op. cit. p.97

Chapitre 5

L'ASIE DU SUD-EST : VERS UN ESPACE D'AMITIÉ, DE LIBERTÉ, D'ÉQUITÉ ET DE BIEN-ÊTRE

Nous avons défini la paix positivement : « L'accord mutuel entre sujets libres et égaux s'unissant par attirance réciproque en vue d'un bien supérieur. »¹²¹ Cette vision traduit la culture de la paix, exprime l'élan naturel de l'être humain, répond aux logiques de coopération régionale. L'ASEAN peut-elle créer un tel espace de d'amitié, de liberté, d'équité, de bien-être ? Dans son texte *Vision 2020*, l'association rappelait que son but initial était « la coopération régionale dans un esprit d'égalité et de partenariat pour contribuer à la paix, au progrès et à la prospérité dans la région. » D'où un projet de « communauté de sociétés bienveillantes (...), où nos montagnes, rivières et mers ne nous divisent plus, mais nous rassemblent dans l'amitié, la coopération et le commerce. »

Tout cela, c'est un beau rêve de paix. En attendant, l'ASEAN voulut d'abord écarter le cauchemar des guerres : guerres mondiales, guerres coloniales, Guerre Froide. Sanctuariser la région et résoudre les conflits furent les priorités. Puis vint la

¹²¹ Voir le chapitre 2 de cet ouvrage

confiance de bâtir l'unité. Parvenue à fédérer les dix États d'Asie du Sud-Est, l'ASEAN voudrait faire le bien-être de ses peuples.

1. La sécurité en Asie du Sud-Est

Pourtant, on continue de craindre dans cette région une violence chronique, justifiant l'ingérence externe. Le Javert des *Misérables* nie toute rédemption pour Jean Valjean. Un œil soupçonneux surveille pareillement l'Asie du Sud-Est. Ainsi, l'identité régionale de l'Asie du Sud-Est serait, pour David Martin Jones, professeur à l'université de Tasmanie, une imposture.¹²² Pourquoi ce scepticisme ? Comment le respecter, tout en lui opposant un optimisme tempéré ? C'est l'objet du présent chapitre.

Certes, l'Asie du Sud-Est a connu des violences inouïes, comme théâtre de la deuxième guerre mondiale, puis de la Guerre Froide. Mais ces conflits ont accéléré son unification. Les grandes puissances courtisent même une ASEAN qui avance malgré les crises. Or l'inquiétude subsiste. Pourquoi ?

1.1 Un risque naturel élevé

Couloir privilégié de convergences, « la région reste au plan géopolitique une zone de confrontations. »¹²³ Tout en se sanctuarisant, elle doit rester ouverte aux échanges de biens, de personnes et d'idées qui font sa richesse.

¹²² [Is-db.stanford.edu/evnts.4130/Emmerson_04_05_2005.pdf](https://is-db.stanford.edu/evnts.4130/Emmerson_04_05_2005.pdf)

¹²³ Claude Chancel et Eric-Charles Pielberg, *la façade asiatique du pacifique*, Que Sais-je ? PUF, Paris 2004, p.84

L'insécurité en Asie du Sud-Est tient d'abord à la géographie physique et humaine. Carrefour, « l'angle de l'Asie » est aussi un piège. Le risque naturel y est le plus élevé du globe¹²⁴. À la forte activité tectonique souterraine (séismes, volcanisme, tsunamis) s'ajoute la furie des éléments en surface. Pluton et Éole sont les deux grandes puissances de la région. Réputée pour la riante douceur de ses plages, la sérénité de ses plaines fluviales, le parfum capiteux de ses plantes, épices et aromates, la région regorge aussi de monstres : crachat colérique des typhons, bave gluante des inondations et coulées de boue, magma sorti des entrailles de la terre, foyer d'épidémies et d'épizooties, tout rappelle le chaos chthonien primordial. À l'image d'une nature faussement paradisiaque et en réalité violente, on soupçonne toujours le sud-est asiatique placide de cacher un fond « barbare ». Après le paradis cambodgien grouillant de khmers rouges, verra-t-on l'éden malais pulluler de terroristes verts ?

Les problèmes de sécurité humaine¹²⁵ sont donc aigus, les facteurs de la géographie humaine aggravant les données de la géographie physique : le risque menace davantage qu'ailleurs une région qui appartient largement au tiers-monde. À titre de comparaison, certains risques majeurs guettent aussi les pays développés : le Japon redoute les séismes et les typhons, des cyclones tropicaux dévastent les États-Unis, la Californie appréhende le *Big One*. Or l'opulence atténue le risque, la

¹²⁴ Géographie des risques naturels, la documentation photographique, dossier 8023, 2001

¹²⁵ Dans le Rapport sur le Développement Humain de 1994, l'ONU définit ainsi la sécurité humaine : « sécurité contre des menaces chroniques telles que la faim, la maladie et la répression ainsi qu'une protection par rapport aux ruptures soudaines et nocives de la vie quotidienne. » Se libérer de la peur et se libérer du besoin sont les deux slogans phares de la sécurité humaine.

pauvreté décuple ses effets. Les sinistres d'Asie du Sud-Est provoquent souvent l'extrême dénuement.¹²⁶ Dans une zone si ouverte à la mondialisation, les désastres internes ont vite un effet global. La dernière décennie illustre cet effet domino : krach financier de 1997, crises sanitaires du SRAS puis de la grippe aviaire. Et surtout le tsunami de 2004 : un fléau naturel typiquement régional est devenu le premier désastre environnemental planétaire du siècle.

1.2 Ressources et passages convoités

Autre risque lié à la géographie : l'accès aux ressources. En Indochine, le relief accidenté et les infrastructures rares marginalisent les minorités. Et la coopération internationale pour exploiter l'eau, les pierres précieuses, le bois, reste timide. Les investissements nécessaires sont énormes, l'opacité bâillonne la société civile. Or, quand la démocratie est faible, l'abondance naturelle favorise les trafics : drogue, bois, pierres précieuses, sexe. Cela renforce l'emprise du géant chinois. Jadis, la Grande-Bretagne et la France annexèrent des morceaux d'Indochine pour pénétrer en Chine. Le morcellement de la péninsule sert aujourd'hui le jeu chinois.

L'Asie du Sud-Est marine ne fait pas mieux. Entrelacs de terre et d'eau, la Mer de Chine du Sud est une mare aux crocodiles. Six États convoitent les archipels Paracelse et Spratly. En l'absence de politique régionale de sécurité et d'énergie, chacun convoite le pétrole et le gaz. Le canon tonnera si aucune solution n'est trouvée. Jouant sur l'impéritie des autres acteurs, la Chine procède par le fait accompli, puis par des opérations de charme

¹²⁶ F. Durand, Tsunamis, cyclones, inondations, des catastrophes si peu naturelles, *Le Monde Diplomatique* de février 2005

bilatérales auprès des pays lésés, refusant l'approche globale des problèmes. Seul le retour des États-Unis dans la région après le 11 septembre 2001 la contraignit à accepter des discussions multilatérales sur la sécurité régionale.

Autre enjeu stratégique : les détroits. Écluse du commerce mondial entre deux océans et deux continents, l'Asie du Sud-Est abrite deux ports majeurs : Hong Kong et Singapour. Corridor de 600 km, le Détroit de Malacca achemine le quart du commerce maritime mondial. La région compte d'autres détroits importants. Le pétrole du Moyen-Orient remonte vers l'Asie du Nord-est industrialisée, laquelle inonde les marchés mondiaux de produits de haute technologie. Ces matières stratégiques et ces produits à forte valeur ajoutée transitant par l'Asie du Sud-Est fragilisent sa sécurité. Déjà repaire de pirates, l'espace maritime peut aiguïser la tentation terroriste. Stigmatiser les réseaux d'Al Qaeda est insuffisant. Il faut revoir la politique énergétique du globe pour atténuer les périls.

1.3 Un héritage religieux volatil

Autre aspect de la géographie humaine qui fragilise la région : les héritages coloniaux. Ses États-nations sont souvent des héritages artificiels de la colonisation. D'où les frictions aux frontières, voire à l'intérieur des frontières. La région connaît des séparatismes comme ceux qui dépecèrent en Europe la Yougoslavie ou la Tchécoslovaquie, ou arrachèrent les Pays Baltes à l'URSS. Son hétérogénéité peut un jour briser l'Union birmane, sa faiblesse facilitant les desseins chinois et indien. Des sécessions menacent les Philippines (Mindanao, à majorité musulmane) et l'Indonésie. La sécession timoraise, en pleine crise de régime, a avivé les tensions à Aceh, au nord de Sumatra,

comme en Irian Jaya, à l'extrémité est de l'archipel. De graves incidents interethniques et interconfessionnels ont opposés les tribus Dayaks indigènes aux madurais à Kalimantan ou les chrétiens et les musulmans aux Moluques.

Plus que l'héritage colonial, l'héritage religieux et culturel fragilise la région. Le monde malais paraît vulnérable : faute de renouer avec son prestige national et de trouver sa place dans l'ASEAN, l'Indonésie verra les radicaux céder à l'attrait de La Mecque. Washington perçoit le danger sous l'angle de son seul intérêt, quitte à exagérer le péril terroriste. Le *Projet Pakxe* a une autre logique : jouer sur la fierté des héritages religieux et les mobiliser pour le développement, dans un esprit de coopération. La majorité des Musulmans d'Asie du Sud-Est veulent voir leur région réussir ; les stigmatiser durcira leur réflexe identitaire. La *Stanley Foundation* avertissait d'ailleurs Washington contre l'approche trop sécuritaire du péril islamiste : la traque des terroristes peut s'avérer contre-productive et attiser le fanatisme. La fondation proposait de passer du discours de sécurité collective destiné aux États au discours sur la sécurité humaine visant la société civile : « La bonne gouvernance et plus d'argent ne sont pas une panacée pour les problèmes de sécurité humaine en Asie du Sud-Est. Il faut miser sur la capacité des gens à traiter eux-mêmes ces menaces. On y arrivera par l'éducation qui les impliquera activement dans le développement. »¹²⁷

2. Naissance d'une région

Pour certains observateurs, la montée en puissance de l'ASEAN est irréversible. Pour d'autres, l'Asie du Sud-Est n'est qu'une

¹²⁷ www.stanleyfdn.org/reports/spc.html

zone tampon sans projet. Sa façade d'unité régionale serait un mythe flatteur, dissimulant des intérêts externes. On le disait de la CEE au début. Le discours de paix perpétuelle des Européens s'abritait sous le parapluie protecteur américain. Washington ne soutenait la construction européenne que pour endiguer le communisme. Or le projet européen a perduré car il porte une vision répondant aux vœux des peuples.

2.1 L'ASEAN, théâtre d'ombres, ou partie émergée de l'iceberg ?

Le théâtre d'ombres consiste à projeter les ombres de silhouettes interposées dans le faisceau lumineux éclairant un mur. Cet art atteint en Asie du Sud-Est un grand raffinement : *wayang kulit* javanais, *Nang Yai* thaï, *Nan sbek* khmer. Comme théâtre d'ombres, l'ASEAN remplirait une fonction interne : légitimer par le haut des régimes à l'assise populaire incertaine. L'ASEAN offre une respectabilité régionale quand l'onction du suffrage populaire est incertaine. Mais le rôle est aussi externe : l'Inde, la Chine, l'Australie, le Japon, les États-Unis, courtiseraient une union régionale fictive, sous-traitante de leurs intérêts, flattant sa force pour mieux exploiter ses faiblesses. L'ASEAN donnerait à ses États-membres l'illusion de constituer ensemble un acteur régional tutoyant les grands, tout en servant d'écran de fumée aux stratégies d'infiltration. En laissant l'ASEAN développer ses infrastructures et son intégration, la Chine coloniserait doucement sa marche méridionale. Les autres acteurs flatteraient l'union régionale sur la scène officielle pour mieux la torpiller en coulisse dans les liens bilatéraux.

2.2 Une région qui s'est reconquise

Cela dit, une autre lecture voit en l'ASEAN non un théâtre d'ombre, mais la partie émergée d'un iceberg. L'impulsion timide

et anodine de 1967 couronnerait une vocation ancienne. Le processus d'unification régionale, comme en Europe, serait à l'œuvre depuis 2 000 ans. La géographie et l'histoire plaideraient pour un dessein sud-est asiatique, la mettant devant une épreuve décisive : s'affirmer pour de bon, ou retourner au néant.

Retraçons la genèse de l'ASEAN. Après plus de vingt siècles de colonisations diverses, l'Asie du Sud-Est vit sa première unification sous l'empire nippon (1941-45). Décolonisée, elle se reconquiert dans les décennies suivantes, et conquiert ensuite le respect du monde : par l'économie (Singapour), le tourisme et la culture (Thaïlande, Indonésie), voire l'idéologie (Singapour et Malaisie, chantres de l'asiatisme).

Un premier temps (1945-1967) voit germer l'idée d'union régionale après les indépendances nationales. On hésite entre les options : rejoindre les non-alignés (sommet de Bandung), dresser contre le communisme un pacte militaire défensif lié à l'Occident (OTASE), « Projet du Mékong », « union bouddhique » entre la Thaïlande, le Laos et le Cambodge. En Europe, la « communauté du charbon et de l'acier » amorça l'Europe des Six, elle-même ancêtre d'une union à 27. La menace soviétique et la protection américaine pousseront finalement l'Europe à s'unir. Le conflit en Indochine hâtera de même le lancement de l'ASEAN. En 1967, cinq ministres des affaires étrangères (Indonésie, Malaisie, Thaïlande, Singapour, Philippines) rédigent la *Déclaration de Bangkok*, son acte fondateur. La Malaisie joua ici un rôle éminent. L'État le plus artificiel et métissé de la région se renforcerait dans une union régionale. Cela confirme notre thèse précédente : le « demi-cercle » qui va de Bangkok à Manille en passant par Kuala

Lumpur et Singapour, est celui du développement politique et économique le plus dynamique.¹²⁸

La deuxième phase s'achève en 1975 : le communisme triomphe au Sud Vietnam, au Cambodge et au Laos. Vingt-cinq ans après l'Europe, un « rideau » déchire l'Asie du Sud-Est. Le troisième temps (1975-1997) voit l'ASEAN réussir la première unification pacifique de la région. À Denpasar, en février 1976, les chefs d'État des cinq pays membres évoquent une « zone de neutralité », voire de « paix perpétuelle ». Ils lancent un secrétariat permanent, tissent des liens avec l'Occident, normalisent les rapports avec les trois pays communistes. Les pays de l'ASEAN, sauf les Philippines, vivent deux décennies d'essor économique. L'ASEAN parvient au bout de dix ans d'efforts à résoudre le drame cambodgien, le Vietnam retire ses légions. En trente ans (1967-1997), la région s'est sanctuarisée par diverses voies, éloignant l'ingérence étrangère. Brunei adhère en 1984, le Vietnam en 1995, le Laos et la Birmanie en 1997, le Cambodge en 1999. Pendant cette période, les États-Unis et l'URSS ont quitté leurs bases, la Chine a échoué au Cambodge, le vœu d'une zone dénucléarisée se réalise. Suharto avait dit : « aux nations asiatiques de régler les problèmes asiatiques, par la coopération régionale ». Enfin, la région acquiert le prestige moral avec deux prix Nobel de la paix (Aung San Suu Kyi 1991, F.X. Belo et J. Ramos-Horta 1996) et le prestige politique avec Mohamed Mahatir et Lee Kwang Yew, deux figures « globales ».

2.3 L'ASEAN au tournant

Après deux décennies glorieuses, 1997 marque la chute. On édifiait un bel ensemble régional, de puissants chocs vont frapper

¹²⁸ Voir le chapitre 4

des parties de ce tout : incendies de forêt, épizooties et épidémies, tsunami... Plus graves, la crise financière, les crises politiques, les troubles interethniques et le spectre du terrorisme, loin de renforcer la solidarité régionale, révèlent sa faiblesse. À chaque crise, des voix s'élèvent, mais l'alarme reste vaine : l'organisme enregistre la douleur, l'esprit engourdi réagit peu, l'égoïsme national paralyse l'héroïsme régional. La rhétorique unitaire tourne à vide, les mobiles profonds et les objectifs finaux de l'union paraissant moins évidents que sous la prospérité. Soudée pour gagner, désunie dans les épreuves, l'ASEAN marque le pas. Pourtant, souligne Delphine Allès, les questions de sécurité humaine, loin de blesser l'orgueil régional, devraient renforcer sa légitimité : « Il est intéressant de tracer un parallèle entre le mouvement mondial d'intégration régionale et le développement des questions de sécurité humaine. L'intégration régionale comprend en effet l'idée que certaines questions sont plus efficacement résolues dans un cadre supranational. Elle implique donc la construction d'un nouvel espace de dialogue et de coopération qui constitue un cadre favorable pour des problèmes transnationaux par essence - l'une des composantes principales de la sécurité humaine. »¹²⁹

Ces drames répétés auraient dû amener l'ASEAN à une révision. Ayant mis sa fougue, durant des années, à conjurer les périls classiques touchant à la sécurité militaire, l'union régionale eut le tort de croire que sa mission était accomplie. Les crises d'un nouveau type pouvaient avoir un effet pédagogique, susciter un regard différent. La sécurité humaine n'est pas une affaire de puissance militaire, et de rapport de force, elle repose sur une

¹²⁹ Delphine Allès, *Vers une protection transnationale de la sécurité humaine en Asie de Sud-Est ?* Human Security journal N°4, 2007, Paris

logique de coopération, de partage des informations, d'amitié. Elle demande des sacrifices déjà évoqués : non plus mourir pour les siens, mais vivre pour les autres. Pour le Dr Russell Heng, directeur de recherches de l'Institut d'études sud-est asiatiques de Singapour, ces crises révèlent d'abord un manque de société civile : « Si vous prenez la communauté en un sens plus profond où on se croirait comme un seul corps en se sentant liés émotionnellement et intellectuellement, en s'identifiant aux épreuves historiques comme au bien-être des uns et des autres, alors je dirais que nous sommes encore loin d'être intégrés. »

Le manque de société civile, l'anthropologue Niels Mulder le décèle depuis longtemps, en étudiant les sociétés philippine, thaïlandaise et indonésienne.¹³⁰ Selon lui, l'opposition aux colonisateurs généra l'idéalisme politique des années 1930. Un pacte civique et moral pouvait lier les peuples à leurs chefs après les indépendances. La réalité fut autre : bien des dirigeants reprirent les traits du colonisateur, parfois au nom de l'union nationale minée par le séparatisme, ou pratiquèrent le triptyque « collusion, corruption, copinage ». Loin d'être dupes, les classes moyennes de ces pays laissent souvent paraître une lucidité amère dans les romans et au cinéma. Mais Mulder observe une tentation récurrente : celle de tracer une frontière entre la sphère privée (famille, individu), domaine de l'éthique, et la sphère publique du pouvoir, réputée corrompue. Si on s'identifie à un groupe, ce sera plutôt l'ethnie que la nation. Les ONG drainent aussi les bonnes volontés mais traitent les maux ponctuels sans toucher aux causes. Mais le champ religieux reste la voie royale pour changer les choses. Or la religiosité peut aussi détourner le

¹³⁰ Niels Mulder, *Southeast Asian Images, Towards Civil Society*, Silkworm Books, Bangkok 2003

citoyen des réformes politiques. L'émergence d'une société civile prendra du temps.

Autre proposition : doter l'ASEAN d'une charte qui favorise un travail constitutionnel collégial, au lieu d'avancer par consensus. L'idée avance lentement, car les États-membres ont déjà des constitutions... mal appliquées. Ces bonnes idées sont plus des boîtes à outil qu'une vision de l'avenir. L'ASEAN, bâtie jusqu'ici grâce à l'habileté de ses dirigeants et à des techniques empiriques, est au tournant. Elle doit définir sa mission, et les méthodes pour y arriver. Pour Siska Lund, chercheuse à l'université australienne de Bond, les malheurs qui ont frappé l'ASEAN, sont des « événements miroirs », à forte connotation symbolique, qui doivent aider la région à mieux définir sa configuration.¹³¹

3. Penser l'Asie du Sud-Est

Alors, comment penser l'Asie du Sud-Est ? Il faut unifier les savoirs, et l'université de la paix proposée dans le *Projet Paxxe* apportera sa contribution. Synchroniquement, l'Asie du Sud-Est est un sous-ensemble du vaste continent asiatique. Le géographe y voit l'angle de l'Asie, sa « Méditerranée ». Culturellement, c'est l'Asie hybride et métissée, avec ses tranches de bouddhisme asiatique, d'islam asiatique, de christianisme asiatique. Elle est le trait d'union entre deux autres sous-ensembles : d'une part le système nord-est asiatique (Chine, Japon, Taiwan, deux Corées, Mongolie) et d'autre part, l'Asie du Sud (Bangladesh, Bouthan, Inde, Maldives, Népal, Pakistan, Sri Lanka). Elle combine l'Asie qui réussit et l'Asie qui stagne. Sans contiguïté avec l'Asie

¹³¹ Siska Lund, *A Mandala for the Southeast Asian International System*, The Culture Mandala, 6 N° 1

centrale qui a sa propre vocation, elle s'étend par contre dans le monde océanien. La théorie des ensembles offre une vue structurelle de l'Asie du Sud-Est, permettant par ailleurs d'envisager une ASEAN à géométrie variable : d'où la formule ASEAN + 3 (Chine, Japon, Corée) ou le partenariat avec la Papouasie Nouvelle-Guinée.

3.1 Mandala et galaxie

L'étude diachronique interroge la genèse de l'Asie du Sud-Est et son devenir. La généalogie met divers modèles en concurrence, dont celui du Mandala.¹³² Cette géométrie sacrée combine le cercle et le carré, et se définit par le centre, la symétrie, et les points cardinaux. Elle renvoie au microcosme (l'anatomie humaine) et au macrocosme (le cosmos). Issu de l'hindouisme et du bouddhisme, le mandala imprègne les cultures d'Asie et a inspiré le plan de maints édifices, dont Angkor Vat et Borobudur. Il a influencé la conception du pouvoir en Asie du Sud-Est, selon un ordre qui rappelle l'ordre féodal européen : le pouvoir n'était pas centralisé comme dans un État-nation, mais des pouvoirs locaux reliaient réciproquement les suzerains et les vassaux. L'historien britannique Hedley Hull disait dès 1977 que l'Europe ressusciterait certaines anciennes structures féodales médiévales¹³³. En 1982, O.W. Wolters fut un des premiers à proposer un modèle mandalique pour expliquer l'une des phases de l'histoire sud-est asiatique : « évoluant à partir des réseaux

¹³² Le livre de Michel Bruneau, *L'Asie d'entre Inde et Chine*, aide à bien comprendre la grande différence entre la lecture synchronique d'une géographie rationaliste, et les lectures sacrées de l'espace sud-est asiatique, Belin, Paris 2006

¹³³ Hedley Hull, *The Anarchical Society, a Study of Order in World Politics*, second edition, Columbia University Press, New York 1977

préhistoriques de petits campements, la carte de l'Asie du Sud-Est primitive révélée dans les données historiques était un patchwork de mandalas souvent superposés. »¹³⁴

Dans l'Europe des régions, les provinces passent par-dessus les États-nations, créant entre elles des liens et des projets transfrontaliers. Les experts prévoient un schéma semblable en Asie du Sud-Est, où les triangles de croissance préfigurent peut-être l'évolution future de l'Asie du Sud-Est.

Le *Projet Pakxe* emploie le mandala dans un dessein de paix : il fait voir une cohérence naturelle implicite dans la diversité et donne du sens. Mais là où le Mandala est souvent un schéma figé et intemporel, le *Projet Pakxe* combine dynamique temporelle et dynamique spatiale. Autrement dit, l'histoire débouche parfois sur un *kairos*, un temps providentiel, l'opportunité à saisir ici et maintenant. La configuration spatiale actuelle de l'Asie du Sud-Est peut être un rendez-vous avec le destin.

Le mandala est un mode d'explication préscientifique, d'autre part. Il emprunte aux cosmologies, qui expliquent la genèse de l'univers par des mythes, et aussi à l'alchimie qui veut déchiffrer les lois et structures universelles de la nature. Une retraduction rationnelle serait utile. Or les nouveaux modèles explicatifs en histoire recourent à des modèles cosmologiques et la géographie emprunte à la physique-chimie.

La géographie actuelle privilégie les notions de réseaux urbains multipolaires, d'agglomérats (clusters) et de polycentrisme, qui s'apparentent aux liaisons physico-chimiques. Le continent

¹³⁴ O.W. Woters, *History, Culture and Region in Southeast Asian Perspectives*. Institute of Southeast Asian Studies, Revised Edition, 1999.

européen comporte une forte densité de « villes mondiales »¹³⁵, puissamment reliées entre elles par l'explosion des réseaux de transport et la libéralisation des échanges : principales métropoles du continent européen, Londres et Paris sont suivies dans le classement des « villes mondiales » par deux autres métropoles qui ne sont pas des capitales : Francfort et Milan. Les réseaux urbains dessinent des « méga-régions polycentriques », diffusant une influence distincte du pouvoir politique. Or ce phénomène caractérise aussi nettement l'Asie du Sud-Est : Hong Kong et Singapour sont des villes mondiales majeures par l'ampleur des services que les deux « cités-États » apportent au monde entier, alors que Bangkok et Jakarta sont des villes mondiales de moyenne importance : le rayonnement de Manille et de Kuala Lumpur est également signalé. On retrouve ce qu'on a appelé l'axe de développement humain principal d'Asie du Sud-Est, plus particulièrement le corridor Bangkok-Kuala Lumpur-Singapour-Djakarta.

Le polycentrisme aiderait sûrement chacun à trouver sa place dans la nouvelle Asie du Sud-Est : synonyme de participation accrue et d'équilibre, le mandala permet l'équidistance entre tous les points du cercle et le centre. Or aujourd'hui justement une mondialisation à visage humain doit aider chaque personne, chaque famille, chaque ville, chaque région, chaque nation, à penser et agir comme centre autonome, tout comme chaque cellule du corps est relié à l'organisme tout entier via un réseau de flux et d'échanges.

¹³⁵ Terme inventé par la sociologue Saskia Sassen en 1991. L'université britannique de Loughborough s'est spécialisée dans la connotation et l'extension de ce concept (www.lboro.ac.uk/gawc)

L'histoire emprunte des termes à la cosmologie, l'histoire de l'univers. Parlant des diverses aires linguistiques, Louis-Jean Calvet évoque un système linguistique mondial *gravitationnel* ou *galactique*, qui permet de « représenter les relations entre les langues du monde comme une sorte de galaxie constituée par différentes strates de gravitation. Autour d'une langue 'hypercentrale', l'anglais, pivot du système, gravitent une dizaine de langues 'supercentrales' (espagnol, français, arabe, russe, portugais...)... Ces langues sont à leur tour pivot de gravitation pour une centaine de langues centrales qui, à leur tour, sont le centre de gravitation de six à sept mille langues périphériques. »¹³⁶

Dans l'histoire des langues, on est allé de l'un vers le multiple. Mais avec l'émergence d'États-nations, d'alphabets codifiés et d'éducation de masse, les langues se regroupent. Ce modèle peut à aider à saisir comment l'Asie du Sud-Est devint ce qu'elle est. Après les théories basées sur le mandala (Thongchai Winichakul, Sunait Chutintaranond, pour la Thaïlande, Martin Stuart-Fox pour le Laos), des chercheurs ont voulu appliquer le schéma dit galactique à l'histoire de l'Asie du Sud-Est. Plus récemment, l'historien américain Victor Lieberman a vu dans l'histoire précoloniale de l'Asie du Sud-Est la formation de plusieurs *polities solaires*.¹³⁷ Alors qu'une galaxie n'a pas de centre défini et que ses constituants sont innombrables, un système solaire comporte un centre et des planètes en orbite. Lieberman a tenté une synthèse complexe des deux approches de l'Asie du Sud-

¹³⁶ Louis-Jean Calvet, *Trois espaces linguistiques face aux défis de la mondialisation*, Paris, 20-21 mars 2001

¹³⁷ Victor Lieberman, *Strange Parallels South East Asia in Global Context*, c. 800-1830, Volume 1: Integration on the Mainland, Cambridge University Press, 2003

Est : d'une part, elle a reçu d'innombrables apports extérieurs du monde entier, un concentré de toute la diversité du monde. Mais elle semble avoir toujours eu un mécanisme interne, « mandalique » d'autorégulation qui dispose ces matériaux, sédiments, traces en un ensemble singulier. Tout comme un être vivant n'est jamais qu'une synthèse d'éléments chimiques universels qu'on retrouve chez d'autres espèces, son code génétique en fait aussi un être unique et distinct.

3.2 Éléments de la construction régionale

Au fil du temps, les hordes humaines entrèrent dans l'histoire, passant de l'état de nature, souvent nomade, à l'état civilisé et sédentaire. Le brassage des peuples engendra des systèmes pyramidaux prenant la forme d'empires. En quête de légitimité métaphysique, ces empires bâtirent des civilisations où l'ordre social terrestre tendait à imiter l'ordre cosmique. Un système de loyautés verticales et de solidarités horizontales donnait à chaque humain une place dans l'univers. La civilisation était alors pour chaque individu la plus grande subdivision de l'humanité à laquelle il peut s'identifier : un groupe plus étendu que la famille, la tribu, la ville de résidence, la région ou la nation.

Les empires universels furent vaincus par l'usure, par d'autres empires, par les schismes religieux. Leur implosion engendra les nations, équivalents des planètes. Une nation est un fragment individualisé de civilisation ancienne. Les empires étant souvent hiératiques et figés, les nations semblaient être le cadre idéal du développement humain. Au début du 21^e siècle, l'humanité gravite autour d'environ 200 États-nations. Chaque peuple entre dans l'histoire quand sa souveraineté est reconnue. Quels que soient sa taille et son poids, chaque État a une voix à l'Assemblée

générale des Nations unies. Aucun pays n'est « naturel », les États-nations sont des créations artificielles, arbitraires. Mais cette structuration politique, acquise au prix d'innombrables conflits, semble faire avancer la démocratie autour du globe. Un peu partout, le *nation building* se poursuit ; l'État-nation tente d'intégrer ses diverses ethnies, parfois il implose, se scinde en deux ou trois. Parallèlement, les regroupements dessinent un *region building*. Les régions sont les nouveaux systèmes solaires de la galaxie mondiale. L'emboîtement d'unions régionales à vocations multiples (culturelles, politiques, économiques) serait la parade efficace au spectre du choc des civilisations.

Qu'importe si, au quotidien, on se sent plus maltais, tchèque, ou danois qu'europpéen ; ou plus thaï, malais, laotien, que sud-est asiatique. On est naturellement plus proche de son quartier, de sa province, de son pays, puis de son continent, et enfin du monde : sentiments complémentaires et non exclusifs. Un fil d'Ariane relie le cœur de chacun à ses frères et sœurs en humanité. Quelles attitudes font croître le sentiment régional ? Idéalement, l'Union régionale dessine une forme harmonieuse, où le tout est plus que la somme des parties. Dans un esprit de concorde, le sentiment régional altruiste agira en chef d'orchestre : chaque pays sera pleinement lui-même tout en ayant des rapports équitables avec ses voisins. Le rapport à autrui et avec l'ensemble permettant à chacun d'être pleinement lui-même, la question nationale trouve son parachèvement dans la question régionale.

Sur ce plan, et malgré un héritage culturel multiforme, l'Asie du Sud-Est pourrait dessiner mieux que l'Europe son unité dans la diversité : là où l'Occident rationnel voit les êtres isolément, dans leur essence abstraite, l'esprit asiatique privilégie le holisme. Richard E. Nisbett, psychologue de l'Université du Michigan, en

donne des preuves dans *The Geography of Thought*.¹³⁸ Pour Nisbett, l'asiatique saisit la réalité autrement : le caractère interdépendant de la société asiatique favorise un regard contextuel où les événements sont complexes et liés à de nombreux facteurs. La différence d'approche serait flagrante dans divers domaines : médecine, droits de l'homme, relations internationales. Par ailleurs, l'approche holistique, plus analogique, met en sourdine la logique formelle et les catégories. Là où l'esprit occidental voit des contraires, l'esprit asiatique voit des complémentaires. L'esprit asiatique tend vers la polyphonie et la voie médiane entre des positions antagonistes.

Une pensée régionale donnera son architecture à la maison ASEAN. Les architectes voudront une maison fonctionnelle, où tous les biens naturels et culturels de la région servent intelligemment une stratégie. L'architecte, toutefois, ne fait jamais que répondre à un désir, et la logique rationnelle doit servir le rêve sud-est asiatique. Pour le Dr Ooi Kee Beng, chercheur à l'Institut d'études sud-est asiatiques, le mutualisme a assuré les succès de l'ASEAN et continuera de le faire. « Nulle décision ne pouvait s'imposer à un pays, si fondée qu'elle ait pu paraître aux autres. Les partenaires potentiels devaient tous se considérer comme des égaux, quel que fût leur poids géographique ou économique. »

3.3. Un mutualisme en Asie du Sud-Est ?

Ce mutualisme entre États puissants et États plus faibles doit maintenant progresser dans chaque pays. Rebutée par l'individualisme desséchant de l'Occident, l'Asie du Sud-Est veut rester une région où les obligations équilibrent les droits. Mais

¹³⁸ Richard Nisbett, *the Geography of Thought*, Free Press, New York 2003

elle doit impliquer bien plus activement ses citoyens dans le rêve régional, afin que celui-ci ne soit pas celui d'une élite. Le Dr Beng ajoute ici : « Le mutualisme est la clé d'une co-existence pacifique, entre des nations ou entre des individus. Cette idée n'est pas nouvelle. On la trouve dans les écrits des sages de toutes les civilisations - de Confucius à Jésus, du prophète Mahomet à Bouddha »,¹³⁹

Une charte devrait aider l'ASEAN à développer la solidarité. Elle peut puiser dans la notion d'*affectio societatis*. On parle aussi de *jus fraternitatis* : base des associations contractuelles, la notion implique l'affinité intellectuelle, le sentiment d'équipe, la solidarité dans l'action. Ce lien moral, ou volonté des associés d'agir pour un but commun, suppose l'absence de subordination, l'égalité, la recherche d'une coopération permanente. L'*affectio societatis* est le cadre juridique idéal pour une association qui veut éviter un commandement central de type paternel, mais compte plutôt sur la solidarité des frères. Chaque union régionale teste son *affectio societatis*. Sa présence ou son absence se repère vite dans les attitudes des associés. Certains pays de l'UE semblent jouer davantage le jeu. Leur influence croît alors, au détriment de ceux qui privilégient leurs avantages acquis. Après le « non » français au référendum européen de 2005, le déficit d'*affectio societatis* des partenaires britanniques et français attrista les autres participants, qui louèrent au contraire l'esprit sacrificiel des nouveaux venus. L'*affectio societatis* aidera l'ASEAN à réaliser sa *Vision 2020* : « une communauté consciente de son héritage culturel et liée par une identité régionale commune (...) un concert de nations vivant en paix, stabilité et prospérité, engagées

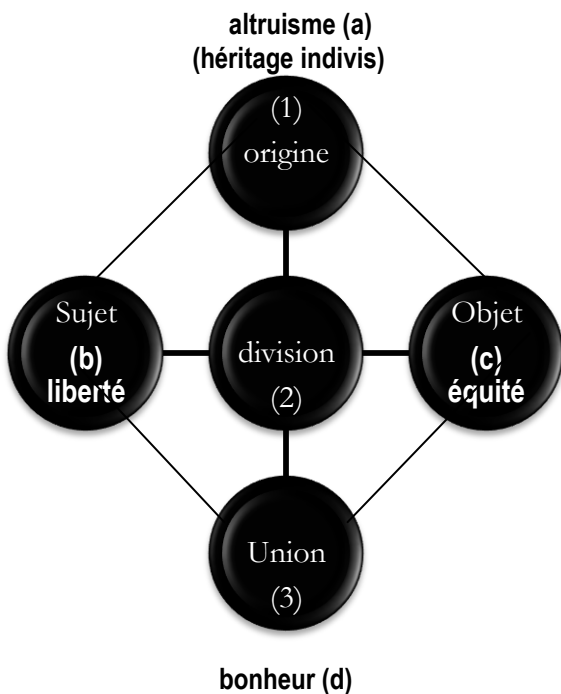
¹³⁹ OOi Kee Beng, *true mutualism, the key to East Asian Regionalism*, The Strait Times, December 12, 2005

ensemble dans un partenariat dynamique et en une communauté de sociétés à visage humain. »

4. Le sentiment régional

« L'Asie du Sud-Est saura-t-elle construire, à partir de la multiplicité, une unité organisée, réunifiée comme au temps mythiques, génératrice de paix et d'humanité, chaque État demeurant souverain et à l'égal des autres ? » s'interroge Alain de Sacy.¹⁴⁰ Il pose la question des vertus nécessaires au processus d'unification. Nous avons décrit l'unification comme un acte d'origine-division-union mobilisant quatre vertus cardinales : *altruisme* désintéressé des motifs, *liberté* des protagonistes, *équité* de leur rapport, quête du *bonheur* dans un bien supérieur. À partir de là, la paix est un accord mutuel entre sujets libres et égaux s'unissant par attirance réciproque en vue d'un bien supérieur.

¹⁴⁰ Alain de Sacy, *L'Asie du Sud-Est, l'Unification à l'épreuve*, Vuibert, Paris 1999, p. 221



Toute œuvre d'unification commence à partir d'une *origine* (1), moteur du processus. Renan parlait d'un « héritage indivis » pour une nation. Un groupe reste uni dans les succès et les échecs si le motif de l'appartenance est l'altruisme (a). La force de l'altruisme peut surmonter la *division* (2) des parties prenantes. Chacun agira alors en sujet libre (b), tout en ayant des rapports d'équité (c) avec autrui, comme le suggère Karl Jaspers : « Nous ne devenons nous-mêmes que dans la mesure où l'autre devient lui-même. »

Fidèles à l'origine commune et à leurs engagements réciproques, les partenaires récoltent les fruits dans une *union* (3) bénéfique

pour chacun. Chacun se reconnaît dans l'union et en retire une satisfaction. (d)

4.1 Héritage indivis

En 1882, Renan donne son discours *Qu'est-ce qu'une nation ?* Ce qui l'intéresse, c'est moins la physique de la nation, son fonctionnement institutionnel, que la métaphysique, le pourquoi du fait national. Corps politique constitué d'organes, la nation est aussi, dit Renan, « une âme, un principe spirituel ». Posons aujourd'hui la question : *Qu'est-ce qu'une union régionale ?*¹⁴¹ Moins qu'un État fédéral, l'Union européenne est plus qu'un marché économique ou une organisation internationale : elle a un parlement, une commission supranationale, un drapeau et un hymne. La monnaie commune remplace la devise nationale dans plusieurs pays. Cette union qui a un corps a-t-elle aussi une âme, un principe spirituel ? Qu'en est-il de l'Asie du Sud-Est ?

Le « principe spirituel » est-il un credo, une religion d'État ? Pas pour Renan. On reviendrait à l'adage *Cuius regio, eius religio*. Les constitutionnalistes européens ont d'ailleurs écarté la « base chrétienne » de l'Europe, même comme référence « culturelle ». Par « principe spirituel » Renan n'a en tête ni une religion, ni une idéologie nationale. Il a par contre à cœur un sentiment vécu d'appartenance nationale : « Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le

¹⁴¹ « Quel rapport entretiennent entre elles la construction de l'identité nationale et celle d'une structure supra ou transnationale ? » demande David Camroux, *Des nations imaginées à la nation rêvée, l'Asie Retrouvée*, L'idée du Monde, CERI, le Seuil, Paris 1997, p. 54

consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. » Ce passé immémorial toujours vif dans le présent collectif définit la nation. Le peuple effectue chaque jour nombre de tâches, banales isolément. Le cadre national leur donne une grandeur qui prolonge la légende des ancêtres. Renan sait ce que l'unité nationale doit aux gestes des grands hommes. Mais la gloire de quelques-uns n'est rien sans l'héroïsme quotidien de tous : « L'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours. »

4.2 Généalogie du sentiment régional

« La nation, dit-il, comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. » *L'identité nationale* importe moins pour Renan que le *sentiment national*. Qu'en est-il alors du sentiment européen, du sentiment sud-est asiatique ? La notion de sentiment peut paraître vague, et Renan précise : « avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà ce qui vaut mieux que des douanes communes et des frontières conformes aux idées stratégiques ; voilà ce que l'on comprend malgré les diversités de race et de langue. » Souhaitons que l'émergence d'un sentiment européen donne une « âme » à l'Europe et qu'un « sentiment sud-est asiatique » portera l'ASEAN.

Ce *sentiment national* ou régional est-il un simple ressenti, un pathos ? « Le sentiment européen, dit Robert Franck, désigne toute l'affectivité investie dans l'idée européenne, c'est-à-dire l'ensemble des réflexes, des pulsions, y compris les forces irrationnelles, au service de la cause de l'Europe. Lorsqu'il y a un sentiment européen, l'adhésion est non simplement de raison, mais d'inclination. » ¹⁴² Assimiler le sentiment européen à des

¹⁴² Robert Franck, Institut Pierre Renouvin, Octobre 2000

« réflexes, des pulsions et des forces irrationnelles » est moins éclairant que le langage de Renan qui parle du sentiment en action. « Avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. On aime en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts. » Le sentiment premier qui unit la nation est l'amour. La nation est un objet d'amour du cœur humain. Elle inspire certes d'autres sentiments, que Renan cite sans honte : « Un passé héroïque, de la gloire, voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. » Mais la grandeur n'est pas tout, précise-t-il : « En fait de souvenirs nationaux, les deuils valent mieux que les triomphes, car ils imposent des devoirs, ils commandent l'effort en commun. »

L'amour de la nation peut-il se prolonger naturellement en sentiment régional populaire, pour l'Europe ou pour l'Asie du Sud-Est ? Du temps de Renan, « mourir pour la patrie » était un devoir sacré, le patriotisme était l'horizon indépassable du sentiment politique. La nation n'est pourtant pas un absolu chez Renan mais une étape dans l'humanisation de l'être humain. « Les nations servent à l'œuvre commune de la civilisation ; toutes apportent une note à ce grand concert de l'humanité, la plus haute réalité idéale que nous atteignons. »

Le sentiment d'un « héritage indivis » régional peut aider certains peuples à vaincre les tiraillements entre leurs sentiments ethniques et leurs sentiments nationaux. Ainsi en Europe : le divorce entre la Tchéquie et la Slovaquie n'a pas empêché les deux peuples désunis de se retrouver dans l'UE. Les dernières décennies ont vu un double mouvement : démantèlement d'États artificiels et renforcement d'unions régionales. Chez certains

peuples d'Europe, le sentiment culturel « européen » semble plus vif que l'identité politique « nationale ».

Europe-puissance ou *Europe-marché* ? demande Alain Reguillon, dans *Quelles frontières pour l'Europe ?*¹⁴³ L'alternative (puissance ou marché) laisse peu de place à l'Europe du cœur. L'Asie du Sud-Est aussi est au défi d'inspirer un sentiment ; d'où l'idée du *Projet Pakxe* de créer un service civil sud-est asiatique permettant à des jeunes de toute l'Asie du Sud-Est de travailler à des projets de développement autour de Pakxe d'abord, puis dans d'autres zones. Ainsi s'édifie une maison commune. « On aime la maison qu'on a bâtie et qu'on transmet », précise Renan. Sentiment et raison doivent s'unir intimement pour aider les peuples à agir en sujets libres dans des rapports d'équité. La création du sentiment régional, en Europe comme en Asie, peut s'inspirer de la définition de l'amour par Descartes : « une émotion de l'âme causée par le mouvement des esprits, qui l'incite à se joindre de volonté aux objets qui paraissent lui être convenables. Par le mot de volonté, j'entends (...) le consentement par lequel on se considère dès à présent comme joint avec ce qu'on aime, en sorte qu'on imagine un tout duquel on pense être seulement une partie, et que la chose aimée en est une autre. »

Cette « imagination du tout » entraînera l'ASEAN. Elle aboutira si elle devient la vision des citoyens, leur amour commun. L'Europe et l'Asie du Sud-Est peuvent sûrement être unies par le sentiment. Elles le furent jadis, mais par des passions narcissiques dévoyées : une seule personne, une seule nation prétendait unir le tout autour de sa gloire. Napoléon et Hitler tentèrent d'unifier l'Europe au nom d'une passion prédatrice. La

¹⁴³ A. Reguillon, *Quelles frontières pour l'Europe ?* L'Harmattan, Paris 2004

même avidité poussa le Japon à dévorer l'Asie, pour établir la grande sphère de coprosperité asiatique.

Si deux régions ont inspiré des rêves d'unification impériale, c'est bien l'Europe et l'Asie du Sud-Est : par la religion, la conquête militaire, la colonisation, l'idéologie, ou l'argent. L'Europe se vit souvent en empire universel régentant le globe, mue par les hautes ambitions de sa culture, héritage de l'impérialisme romain et du messianisme judéo-chrétien. Les États-Unis reprirent ensuite le flambeau.

Renan évoque les souffrances vécues ainsi que les joies. Effectivement, des sentiments européens ou sud-est asiatiques dévoyés ou hérétiques ont fait payer un lourd tribut à leurs peuples. Ces peuples doivent désormais assumer leur destin collectif, cultiver une conscience morale au sens où l'entend Renan : « Une grande agrégation d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale qui s'appelle une nation. Tant que cette conscience morale prouve sa force par les sacrifices qu'exige l'abdication de l'individu au profit d'une communauté, elle est légitime, elle a le droit d'exister. »

4.3 Libres et égaux dans une communauté solidaire

L'ASEAN devra donc devenir une union où l'« héritage indivis » unira divers États-nations en conjuguant la souveraine liberté de chacun et l'équité de leurs rapports. Cette région suivra son modèle, chaque union régionale étant un cas unique de relation entre un ensemble et les parties qui le composent. L'Asie du Sud-Est inventera une systémique différente de la systémique européenne. Sans entrer dans le contenu de celle-ci, on peut penser qu'elle aura une triple dimension : intellectuelle, affective, et morale. Autrement dit, pour aller vers la communauté où « on

se croirait comme un seul corps en se sentant liés émotionnellement et intellectuellement » (Dr Russell Heng), ces pays devront arriver à penser ensemble, sentir ensemble et agir ensemble à leur façon.

Le plaidoyer régional comporte un volet intellectuel, destiné à renforcer la conscience asiatique, et un volet affectif propre à générer un sentiment commun. Il s'agit surtout d'explorer dans le passé la genèse de la construction actuelle de l'union, présentée comme l'aboutissement d'un dessein immémorial, voire légendaire et d'un processus historique, lequel est l'objet d'une relecture. Eric Hobsbawm appelait cette apologétique invention de tradition, un concept qui a renouvelé notre compréhension des mythologies et idéologies nationales modernes. Bien des disciples de Hobsbawm ont appliqué ses méthodes pour étudier la construction de l'identité nationale dans différents pays d'Asie du Sud-Est. Reste à voir comment l'ASEAN entière, comme région, saura inventer sa tradition. Pour faire quoi, dans quel but, pour quelle mission ? C'est ce que nous appellerons le « rêve sud-est asiatique ».

Chapitre 6

RÉALISER LE RÊVE SUD-EST ASIATIQUE

« Nous aurons ces grands États-Unis d'Europe, qui couronneront le vieux monde comme les États-Unis d'Amérique couronnent le nouveau. Nous aurons la patrie sans la frontière, le commerce sans la douane, la circulation sans la barrière, la jeunesse sans la caserne, le courage sans le combat, la forêt sans le tigre, Dieu sans le prêtre, l'amour sans la haine ; Il y aura sur le monde un flot de lumière. Et qu'est-ce que c'est que toute cette lumière ? C'est la liberté. Et qu'est-ce que c'est que toute cette liberté ? C'est la paix »
(Victor Hugo)¹⁴⁴

Une union régionale est d'intensité faible si elle se résume à l'intérêt commun, moyenne si une conscience régionale l'inspire, forte si un rêve régional l'habite. Deux régions du monde semblent caresser le rêve d'intégration : l'Union européenne et l'ASEAN ; qu'y gagnera la culture de la paix ?

1989 : le Mur de Berlin tombe sans violence, le rideau de fer disparaît. Ces événements catalyseurs hâtent la création d'une monnaie commune, l'abolition des frontières, l'élargissement aux ennemis d'hier. Comme dans le rêve, l'espace et le temps rétrécissent. 40 ans d'Europe divisée, 15 ans pour l'unir, à l'aube du millénaire. Le rêve réveille d'autres souvenirs heureux : *ligue hanséatique* (Europe baltique) ou *Mittleuropa* (Europe centrale). Les affinités de l'imaginaire collectif resurgissent.

¹⁴⁴ Actes et Paroles III, 2ème partie, Chapitre XII, Lettre aux membres du Congrès de la Paix, à Lugano, 20 septembre 1872.

1. Le « bonheur régional »

Prophétisée par Victor Hugo, la liesse européenne retombe vite : la culture de la paix ennuie, le citoyen européen boude le « vivre ensemble ». Surtout, si une Europe rêve, l'autre vit un cauchemar dans les Balkans : inégalables pour s'unir, champions aussi pour s'entretuer, ces Européens ! Au début du 20^e siècle, en plein rêve de paix perpétuelle, la grande boucherie commença à Sarajevo. Là aussi se joua l'ultime carnage. Le cauchemar des Balkans réveillait d'autres remords : le joug ottoman sur l'Est européen, lui-même facilité par l'échec des Croisades, lesquelles avaient rouvert la plaie du schisme entre Rome et Byzance.

D'autres rêves régionaux s'étiolent. Bill Clinton avait évoqué le rêve panaméricain « de l'Alaska à la Terre de Feu ». La lutte antiterroriste éclipse le rêve régional après le 11 septembre 2001. L'Amérique latine retrouve un discours antiyankee. En Asie, l'ascension de l'ASEAN culmine en 1997 avec *Vision 2020*. Aussitôt commence la descente aux enfers. Les exploits économiques de l'Asie avaient sidéré, le retour des calamités soulage presque.

Bonheur régional impossible alors ? En 2005, le magazine *Time* explora la place du bonheur en psychologie¹⁴⁵. Claudia Wallis notait avec humour : « Toute l'histoire de la psychologie, ou presque, a trait aux maux de l'esprit humain : angoisse, dépression, névrose, obsessions, paranoïa, illusions. L'objectif des praticiens était d'amener les patients d'un état négatif et défaillant à un état normal neutre, ou plutôt, pour reprendre les termes du psychologue Martin Seligman, de moins cinq à zéro. »

¹⁴⁵ *Time Magazine*, 17 janvier 2005, « La science du bonheur »

Or, toujours selon Seligman, « la santé mentale doit être plus qu'une absence de désordre mental. » La psychologie ne peut se contenter d'amener de moins cinq à zéro, mais doit baliser le trajet de zéro à plus cinq. Cette difficulté des psychologues à trouver le bonheur digne d'intérêt, nous l'avons aussi observée à propos de la paix¹⁴⁶. Les sciences sociales voient la paix comme une accalmie, une absence provisoire de guerre. Nos dictionnaires déclarent davantage la guerre que la paix.

2. Rêves régionaux ou choc de civilisations

Le conseil de Seligman vaut-il pour parler des unions régionales ? Deux livres ont marqué les années 1990 : Francis Fukuyama, dans « la fin de l'histoire », promettait l'horizon zéro, le triomphe banal de l'Occident. Samuel Huntington répondit sèchement et prédit un « moins cinq » : le « choc des civilisations ». Peut-on proposer un autre discours pour aller vers un plus cinq ? L'idée de « rêve régional » exposée ici va dans ce sens.

En politique, la part du rêve reste méconnue. On connaît certes le *rêve américain*. Mais le cas des États-Unis doit beaucoup au destin singulier d'un pays jeune, laboratoire de la « naissance d'une nation ». Peut-on le transposer ? Le « rêve européen » peut-il supplanter le « rêve américain » ? Jeremy Rifkin le laisse entendre. ¹⁴⁷ Le « rêve asiatique » évoque le dynamisme économique de l'Asie du Nord-Est ; est-ce suffisant ? Et la recette vaut-elle en Asie du Sud-Est ? On parle aussi d'un « rêve arabe » où l'arabe de la rue retrouve une dignité qu'il juge bafouée. Le prince saoudien al-Wahid ibn Talal fit enregistrer par

¹⁴⁶ Voir le chapitre 2

¹⁴⁷ Jeremy Rifkin, *Le rêve européen*, Fayard, 2005

de grandes voix une chanson intitulée « Le rêve arabe ». Elle reflétait l'espoir de résoudre le problème palestinien :

*Génération après génération vivra ce rêve / Mais ce que nous disons
aujourd'hui / Nous devons en rendre compte par notre vie /
C'est notre rêve, toute notre vie.*

Qu'ont en commun ces rêves ? Comment démêler nostalgies, frustrations, rêveries, et visions d'un avenir meilleur ? Étudions d'abord les rôles du rêve dans le psychisme humain, notamment collectif.

3. Politique des rêves

Le rêve est un des langages du psychisme. C'est une instance subliminale ou hypnotique où le moi est la scène d'un discours « poétique », « implicite » et « symbolique ». Le style « surréaliste » rend au mieux l'ambiance du rêve, un univers où le chaos incohérent côtoie de sublimes intuitions, où l'obscénité se mêle aux cris d'amour désintéressés.

3.1. Fondements d'une science admirable

L'acte créateur emprunte au rêve ; d'où les cas avérés de théories ou d'œuvres d'art révélées en songes. Chez les surréalistes cela vire au procédé de création, avec des risques d'artifice. Cela dit, un système philosophique rationnel peut avoir un « prélude » surnaturel. Une nuit de novembre 1619, René Descartes tombe « dans une sorte d'enthousiasme » qui le met en état de recevoir trois songes. Cet état « de transe », lui révéla « les fondements d'une science admirable » et les bases du système cartésien.

A 37 ans, Jean-Jacques Rousseau, alors musicologue, va voir Diderot prisonnier à Vincennes, et connaît un moment « qui me sera toujours présent quand je vivrais éternellement. » Cet été de 1749 est brûlant. « J'avais un *Mercur de France* que je me mis à feuilleter. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture ; je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentèrent ; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de larmes. Si j'avais jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti... » Induite par la canicule et l'agitation émotionnelle, la transe de Rousseau lui inspirera le *Contrat Social*, évangile politique moderne.

La politique justement ? Dans l'Antiquité, le songe de portée nationale avait un statut politique ; cette « politique des rêves » resurgit à l'ère chrétienne, avec le cas célèbre de l'Empereur Constantin. À la bataille de Milvius en 312, le signe de la croix lui fut révélé en vision. La nuit suivante, un rêve lui en dévoila le sens chrétien, lui faisant adopter la devise « Par ce signe tu vaincras ». Plusieurs décennies après ce rêve, Constantin se convertit. Le christianisme devint religion d'Etat en 392, longtemps après sa mort. Le temps d'incubation des rêves collectifs est long.

La Bible et le Coran pullulent de songes à connotation collective. Certains sont nocifs, d'autres sont des signes célestes, marquant le destin des nations. Les songes et dons divinatoires de Joseph décideront du destin d'Israël. Le prophète Muhammad ne visita

jamais Jérusalem, mais y connut, en « voyage nocturne », l'ascension (*miraj*) où Dieu lui ordonna les cinq prières quotidiennes¹⁴⁸. Or c'est ce songe qui fit édifier la Mosquée Al Aqsa à Jérusalem, devenu troisième lieu saint de l'islam.

Le rationalisme moderne tend à reléguer le rêve dans la sphère intime, psychologique, voire médicale. Sigmund Freud prenait les rêves au sérieux, mais l'onirisme collectif l'intéressait peu. Chez Jung, le rêve a des connotations sociales, mais pas politiques.

L'anthropologue allemand Burkhard Schnepel étudie la « politique des rêves ». Chercheur de terrain, il mesure l'impact des activités psychiques nocturnes sur le comportement public. Son essai *La politique des rêves, les chemins somnambules vers le pouvoir d'Orissa*, étudie les stratégies discursives sur le rêve dans la dynastie des Jeypore-Suryavamsis en Inde orientale¹⁴⁹. « Que se passe-t-il, demande Schnepel, si une personne, après un rêve, s'aperçoit au réveil de son sort pitoyable ? Elle peut se désespérer ou voir au contraire dans le rêve un message concernant sa vocation et un appel pour la traduire dans les faits. Chez certains rêveurs, les rêves sont porteurs d'un sens pour toute la communauté. »¹⁵⁰

Kelly Bulkeley enseigne à Berkeley. Selon lui, le contenu des rêves ne renvoie pas uniquement au monde intérieur du rêveur. Il reflète son milieu culturel, social et politique et l'influence. La psychologie ignore la portée sociale et politique des rêves à cause

148 Le Coran, Livre 17 évoque cet épisode

149 Burkhard SCHNEPEL, *Die Politik der Träume: Somnambule Wege zur Macht in Ostindien*

150 B. Schnepel le 5 mai 2003, *La politique du rêve dans une optique interculturelle* - Institut für Ethnologie, Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg.

d'un trait du monde actuel : le fossé entre les sphères publique et privée. Bulkeley suggère l'existence d'un inconscient collectif politique auquel le rêve donne accès. Les politiciens touchant aux émotions intimes de la population, les études politiques doivent davantage explorer la dimension onirique.

« La politique apparaît dans les rêves, et les gens rêvent des sujets politiques de leurs communautés. »¹⁵¹ affirme Bulkeley. Les conservateurs et les progressistes rêveraient différemment. Les premiers ont l'onirisme plus tragique et solitaire, les rêves des seconds paraissent plus optimistes et solidaires¹⁵². Ensuite, affirme Bulkeley, « la recherche scientifique moderne confirme l'idée que les rêves ont un sens spirituel »¹⁵³. Pour le meilleur et pour le pire. Bulkeley fut l'un des seuls chercheurs à saisir la portée des rêves de Ben Laden évoqués dans une vidéocassette datée du 13 décembre 2001 et authentifiée par les services secrets américains. Les non spécialistes ne prirent pas ces rêves au sérieux. Les replaçant dans leur contexte, Bulkeley en souligna l'importance. Lui et d'autres chercheurs ont aussi compris que les rêves prémonitoires de nombreux Américains avant les attentats du 11 septembre et l'activité onirique qui suivit la tragédie avaient un intérêt spirituel et politique et pas seulement psychologique.¹⁵⁴

¹⁵¹ Kelly Bulkeley, *Political Dreaming: Dreams of the 1992 Presidential Election*

¹⁵² L'ouvrage de Kelly Bulkeley, *American dreamers*, compare les rêves des Républicains et des Démocrates

¹⁵³ Kelly Bulkeley, *The Wilderness of Dreams: Exploring the Religious Meanings of Dreams in Modern Western Culture*, Albany, NY: State University of New York Press

¹⁵⁴ www.kellybulkeley.com

Il s'agit là toutefois de rêves démoniaques. Le professeur Amitav Acharya pense que le rêve a un sens positif pour le futur de l'Asie. Benedict Anderson parlait des nations comme de « communautés imaginées ». Pour Acharya, les unions régionales sont les nouvelles « communautés imaginées » qui peuplent les rêves des dirigeants actuels : « Maintes transformations importantes de l'histoire commencent avec une vision, laquelle est pour l'essentiel un résultat qu'on imagine. Certains actes de l'imagination comportent une bonne dose de vœux pieux destinés à ne jamais s'accomplir. La communauté d'Asie orientale pourrait n'être rien d'autre. La clé de son succès ou de son échec n'est pas dans le caractère imaginaire de sa genèse, mais dans l'aptitude à le traduire en une réalité. »¹⁵⁵ Pour Acharya, la différence entre *idée régionale* et *rêve régional* tient à des facteurs émotionnels, soit positifs soit négatifs. Il distingue ainsi un *régionalisme impulsif*¹⁵⁶ et une vision authentique, voire prophétique de l'avenir régional. Les « rêves régionaux » étant capables d'enflammer bien des niveaux d'imagination, le discernement s'impose.

Mais comment discerner l'illusion dangereuse, l'oracle fumeux ou l'authentique vision ? Léon d'Hervey de Saint-Denys (1822-1892) définissait le rêve comme une représentation aux yeux de notre esprit des objets qui occupent notre pensée. Dans l'état de veille, autrui et moi-même apparaissent d'une certaine façon. Le rêve présente un autre scénario : les acteurs se révèlent différents, agissant autrement. À partir de cette définition générale, on peut classer les rêves selon la tournure de la

155 Amitav Acharya, *The Imagined Community of East Asia?* 48th Annual Convention of the International Studies Association, Chicago

156 Terme emprunté à Gilbert Rozman

représentation : refus du réel, lecture plus flatteuse des faits ou du rôle que le sujet y joue, dépassement du rapport entre le réel et soi-même. Macrobe dressa une liste des rêves ; elle peut éclairer l'analyse de certaines attitudes politiques.

3.2 Des rêves de vengeance aux prémonitions heureuses

Pour Macrobe, le premier type de rêve est *insomnium*, l'agitation nocturne. Les tourments du monde réel harcèlent l'insomniaque qui ressasse : l'esprit, faute de digérer les scènes pénibles de la vie diurne, les rumine inlassablement. L'insomnie existe aussi en politique. La collectivité rétive au changement nourrira des hantises insomniaques, les uns récriminant leur rancœur, les autres cherchant à se justifier. Des cassandres noircissent à l'excès le tableau de la situation, on leur répond en niant la gravité des maux : tout est repeint en rose.

La Bible évoque la culpabilité collective ; des visions lugubres obsèdent Israël quand elle sort du droit chemin. La terreur culmine chez le prophète Ezéchiel. Paul E. Dutton, professeur à l'Université Simon Fraser, a étudié la « politique des rêves » après la scission de L'Empire de Charlemagne au Traité de Verdun (843)¹⁵⁷. Cet Empire éphémère passa pour un « âge d'or », un rêve éveillé. Or le rêve se brisa, l'Empire recula, accablé de partout. Dutton analyse les insomnies des élites carolingiennes. Dans le monde réel, l'autorité politique se délite, l'ordre social éclate, les envahisseurs pullulent. Les hallucinations nocturnes des clercs carolingiens montrent leur hantise d'avoir échoué dans

157 Paul Edward Dutton, *the Politics of dreaming in the Carolingian Empire*, University of Nebraska Press, 392 pages, Mars 2004

leur mission, mais aussi leur supplication de pouvoir réformer le pouvoir royal.

Dutton étudie l'insomnie après un rêve de grandeur collective inabouti. Véronique Nahoum-Grappe évoque les « rêves de vengeance »¹⁵⁸ qui rongent les collectivités d'exclus, attisant leur haine politique. Sous prétexte de violence subie, un groupe versera dans une détestation fantastique. Diabolisant l'adversaire par lequel on est humilié, le rêve de vengeance est l'antithèse du rêve de réconciliation que prône Martin Luther King. Dans *Je fais un rêve*, King déclare qu'un jour blancs et noirs communieront dans le rêve américain. Le rêve de vengeance cherche au contraire le répit dans la ségrégation perpétuelle, maudissant les valeurs de l'ennemi, exultant de son extermination.

Plus complexe est le rêve de *grandeur frustrée et de vengeance par procuration*, comme chez Sun Yat Sen (1866-1925). Certains accents contemporains du « rêve asiatique » rappellent son « grand asiatisme » (*Da Yaxiyazhuyi*), qu'il faisait reposer sur la bienveillance et la vertu. Une noble conviction qui cache mal un « régionalisme impulsif ». Le déclin de la Chine accable Sun Yat Sen, qui admet la supériorité extérieure de l'Occident. Intérieurement, la culture chinoise domine la culture occidentale « matérialiste ». Frustré de ne pouvoir frapper les blancs pour redonner à son pays sa grandeur, Sun Yat Sen couvre d'éloges le Japon, auteur de deux exploits : abolition des Traités inégaux avec l'Occident et défaite des Russes à Tsushima. L'asiatisme devient le rêve absolu, indépassable. La patrie de l'asiatisme devrait être la Chine, le Japon sera le bras séculier du rêve impossible. Sun Yat Sen ignorait les atrocités que le panasiatisme

¹⁵⁸ Véronique Nahoum-Grappe *Du rêve de vengeance à la haine collective*, Paris, Buchet/Chastel, 2003.

nippon commettrait plus tard en Asie. Aujourd'hui encore, le Japon sur qui toutes les fiertés asiatiques s'étaient portées jadis, peine à présenter des excuses aux voisins chinois et coréens, excuses pourtant utiles pour définir un rêve asiatique serein.

Les traditions spirituelles aident à conjurer les rêves de vengeance. La plupart enseignent la loi de cause à effet, ou karma, où le sujet est l'ultime responsable de ses actes et de sa destinée. Répondre au mal par le bien est autant une loi spirituelle qu'une hygiène mentale. D'où une double exhortation faite aux fidèles :

- se repentir pour le mal en soi et en dehors de soi, et donc combattre deux démons : la culpabilité qui obsède et aliène le sujet ou l'indifférence qui, sous prétexte de protéger, endurecit le cœur à jamais.
- Pardoner les offenses et humiliations tout en continuant à combattre l'injustice.

Cet élan spirituel demande d'agir en être libre et responsable, qui veut dépasser l'humiliation. Se voir en jouet de forces externes, c'est attirer les rêves de violence ou d'autodestruction.

Mais le rêve de vengeance frappe aussi des communautés religieuses dont la foi fanatisée se réduit à des pulsions identitaires, touchant aux lieux saints ou à une influence déclarée exclusive. Dans son « histoire du ressentiment », Marc Ferro étudie des cas historiques où des ressentiments collectifs archaïques refont surface et rouvrent des conflits. « Au moment des attentats islamistes de Ben Laden, rappelle-t-il, les terroristes disaient que leur 'humiliation' datait de leur expulsion d'Espagne au moment de la *Reconquista* (achevée en 1492) ! »

Pour Macrobe, le deuxième type de rêve est la rêverie (*phantasma*). Le psychisme récrimine dans l'insomnie, il s'évade dans la rêverie. Lassé de haïr le réel, il adule l'irréalisable. La collectivité aussi secrète des rêveries, ou paradis artificiels. La version réaliste du rêve américain lie la richesse à la vertu et au travail. Dans sa version magique, elle est synonyme de crédits illimités, de loteries, d'argent facile, de *chance*, notions suspectes pour les pères fondateurs.

La démagogie politique, cachant l'état réel du pays, nourrit le peuple de rêverie, qui calme la douleur et retarde la guérison. Des élites laotiennes ont fait miroiter un Laos *château d'eau*, ou *Koweït hydro-électrique* de l'Indochine. Jean Bodin avertissait pourtant : « Il n'y a de richesse que d'homme »¹⁵⁹ A son époque, les esprits brûlaient d'Eldorados. La soif de l'or corrompit les cœurs, l'Espagne dilapida les métaux pillés en Amérique latine. La montagne d'argent de Potosi en Bolivie symbolise un rêve devenu cauchemar. Notre époque a aussi ses Potosi. Dans le Pacifique, l'île de Nauru passa du dénuement à une richesse éphémère en exploitant excessivement son phosphate. La ressource aujourd'hui tarie, le paradis tropical est devenu lunaire. La misère sévit, les dirigeants essaient d'attirer l'argent de tous les trafics. La rêverie politique prend aussi la forme de l'utopie¹⁶⁰, ou théorie du gouvernement idéal ; l'utopie joue un rôle fécond si elle part des paramètres du présent pour ébaucher un modèle de

¹⁵⁹ « Il n'y a richesse, ni force que d'hommes » est la phrase complète de Jean Bodin (1529-1596) tiré de son *ouvrage La République*

¹⁶⁰ Du grec u-topos, littéralement nulle part. Ouvrage de Thomas More, imaginant une république sur une île. Il existe de nombreux antécédents littéraires de l'utopie de Thomas More, et d'innombrables variantes de ce type d'ouvrage.

futur. Toute prospective est une utopie, une projection optimiste dans un avenir meilleur que le présent.

Mais « la mentalité utopienne peut comporter une dimension psychopathologique », précise Joseph Gabel. Elle serait la réponse fulgurante mais maladroite à un problème social ressenti intensément par des êtres ou des groupes fragiles. Gabel voit des similitudes entre certains types de rêves, la psychose, et l'esprit utopique. Raymond Ruyer appuie ce diagnostic : « Beaucoup d'utopistes sont des faibles qui protestent contre la réalité parce qu'ils ne peuvent y jouer un rôle à leur convenance. Dans leur monde imaginaire, ils peuvent donner la toute-puissance au type d'hommes qu'ils représentent et qu'ils estiment méconnus : au savant, au prêtre, au moine, à l'inventeur. »

Souvent, l'utopie singe le véritable idéal. L'historien américain Jay Winter évoque le mimétisme des deux au cours du 20^e siècle, âge des utopies¹⁶¹. Il en distingue deux types : les *utopies majeures* ou totalitaires, comme le nazisme et le communisme, voulant changer la condition humaine du dehors, par la révolution violente ; les *utopies mineures* induisant le changement intérieur, par la conscience et le libre-arbitre. Jean Jaurès, Woodrow Wilson, Dietrich Bonhoeffer, René Cassin, furent des « utopistes mineurs » prônant une vision mondiale de la paix. Leur héritage modeste constitue le meilleur legs du vingtième siècle, une fois le totalitarisme disparu. L'ampleur des apocalypses au 20^e siècle a obsédé Winter comme d'autres historiens. « Le mal fascine », avoue-t-il. Mais au plan des utopies mineures, le siècle montre autre chose. Cas révélateur : l'exposition universelle de Paris en

¹⁶¹ Jay Winter, *Dreams of Peace and Freedom in the Twentieth Century*. Yale University Press New Haven & London, 2008

1937 où l'URSS et l'Allemagne rivalisent d'audace architecturale exaltant leurs utopies totalitaires. Or c'est aussi l'année où vont abonder les signes de pensées fécondes pour l'Europe d'après-guerre. L'histoire de l'Europe au 20^e siècle est donc celle de deux épisodes avortés d'unification totalitaires (nazisme, puis communisme), avant la percée des idées de Jean Monnet.

L'Asie du Sud-Est eut aussi des utopies majeures et mineures : Tokyo réalisa l'unification guerrière sous l'idéologie de la « sphère de coprosérité asiatique ». Puis le marxisme-léninisme crut résoudre la question sud-est asiatique. Alors que l'ex Indochine française basculait dans le communisme révolutionnaire en 1975, avec une forme suraiguë au Cambodge, l'ASEAN encore timide amorça son ascension jusqu'au triomphe des années 1990. Si l'on prend l'Asie du Sud-Est comme un tout, le mal a frappé sa partie vulnérable, mais a entraîné une réaction saine de l'organisme ; la région a enfin réalisé son rejet des ingérences extérieures et son rêve d'unification.

Macrobe aborde ensuite l'oracle. Ce dernier s'adresse à une collectivité par un medium auquel un bon génie souffle les réponses. L'oracle tient souvent un langage de vérité sain mais déplaisant à entendre. Loin de fuir le réel, il avertit la collectivité : le verdict du réel doit être accepté, et l'attitude devra changer pour surmonter la situation. Le rêve oraculaire est souvent sibyllin, laconique. Le génie qui souffle les réponses au medium ne veut pas exciter la peur des foules contre ce dernier ni alarmer ceux à qui l'oracle s'adresse. On parle alors de rêve codé, à l'interprétation subtile. En Grèce antique, les oracles de Delphes avaient un impact politique. Nos dirigeants actuels ne consultent pas officiellement les devins ; mais le rituel obligé de la « parole d'expert » joue ce rôle oraculaire en démocratie. Consulter

l'expert, c'est dire au peuple que ses angoisses sont « écoutées, des solutions existent ». Sollicité par le pouvoir indécis, l'expert émet souvent des oracles que d'autres experts doivent déchiffrer. On ménage ainsi le dirigeant et le peuple.

Depuis la crise de 1997, les traits du rêve insomniaque et du rêve oraculaire ont imprégné le discours sur les *valeurs asiatiques* de Lee Kwan Yew et Mohammed Mahattir. Tous deux ont dominé le premier cycle de l'ASEAN, marqué par le *nation building* et le charisme autoritaire de ses chefs. L'apologie de recettes qui ont réussi ne répond pas aux nouveaux défis du *region building*. Mais les nouveaux dirigeants ne sont pas encore audibles ni assez mûrs. Les *valeurs asiatiques* ont donc le côté récriminatoire et rabâcheur du rêve insomniaque. Au mieux, il y a aussi l'aspect testamentaire et « je vous l'avais bien dit », des rêves oraculaires. Ce discours plaît aux anciens, mais ne peut alimenter le rêve sud-est asiatique des nouvelles générations.

Le mode ultime de rêve pour Macrobe est la prophétie. Réveillé en plein sommeil, ou saisi par une transe, le sujet voit en prescience son destin individuel et sa responsabilité collective. Secouant la conscience morale, mobilisant des vertus nobles, le rêve prophétique se passe de medium et « élit » son héraut. Ce rêve est explicite, ne travestit pas le réel mais presse le sujet d'agir vite. Le rêve oraculaire extrapole à partir des données du présent: « tel événement *aura eu lieu* ». On est au futur antérieur. Le rêve prophétique semble écrire l'histoire au futur *perpétuel* ou *éternel*. Il inscrit le sujet dans une temporalité « d'anthologie » où son action marquera « pour toujours » les consciences, renouant avec d'autres grands rêves de l'histoire humaine. Son action marquera un « avant » et un « après », instaurant une nouvelle ère.

Cas célèbre de prophétisme politique, les *voix* de Jeanne d'Arc ont des équivalences dans d'autres cultures. Pour Jean Jaurès le *Rêve de Jeanne* était authentique : « Ce n'est pas une révolte de paysanne qui montait en elle ; c'est toute une grande France qu'elle voulait délivrer, **pour la mettre dans le monde au service de Dieu et de la justice**. Son dessein lui paraît si grand qu'elle aura le courage de se réclamer d'une révélation supérieure à toute révélation. Elle dira aux docteurs qui la pressent de justifier par les livres saints ses miracles et sa mission : 'Il y a plus de choses dans le livre de Dieu que dans tous vos livres.' »

4. Crise de l'Etat-nation et réveil des civilisations

A partir de cette analyse sommaire du rôle des rêves, deux interprétations des courants actuels sont possibles : le rationalisme dénoncera les « rêves de vengeance » annonçant le choc de civilisations. Un regard spiritualiste verra au contraire le rêve prophétique revenir au premier plan.

4.1. La fin de l'ivresse prométhéenne

L'émergence des unions régionales est un signe fort. L'époque actuelle angoisse les tenants du rationalisme, qui définit la dignité humaine par la raison et l'autonomie. Nés du divorce entre la Cité de Dieu et les cités humaines, les États modernes sont devenus leurs propres soleils, détachés des galaxies surnaturelles et des empires qu'elles avaient fondés sur terre. Ils se couronnent eux-mêmes, comme Napoléon. Chaque Etat « invente sa tradition », le citoyen donne à sa vie le sens qu'il veut. N'ayant de compte à rendre qu'à sa conscience, l'être humain veut vivre sur terre dans une société civile, où seuls comptent l'avoir, le pouvoir

et le savoir, acquis de façon prométhéenne. Seul l'Etat-nation démocratique garantit que la nature humaine sera comblée.

Certains voient dans le retour du religieux une agression contre l'Occident, champion de l'autonomie, qu'il croit désirée par toute l'humanité. L'hétéronomie du religieux violerait la dignité humaine. Les réveils spirituels seraient des crises identitaires, couvant des rêves de vengeance : les peuples rebelles aux bienfaits de la raison occidentale ou qui l'ont mal assimilée, épouserait le fantasme religieux. Refusant de voir leur échec en face, ils haïssent l'Occident, faute de savoir l'égaliser. Ne trouvant pas leur place ici-bas dans des États-nations civiques où ils soient maîtres chez eux, ils s'identifient à la chimère religieuse. Les valeurs islamiques, les valeurs asiatiques seraient de mauvais augure. La « croisade » des évangélistes américains passe alors pour une réponse désastreuse.

Pour le courant spiritualiste au contraire, le rationalisme touche à sa fin. L'Occident noircit à dessein la virulence de l'ennemi religieux, pour cacher son malaise. Voir le fanatisme partout, c'est éviter la remise en cause. Des signes montrent pourtant la lassitude de l'ivresse prométhéenne et de son cadre politique : l'Etat-nation assurant à chacun le savoir, le pouvoir et l'avoir. On avait promis à l'individu le souverain bien dans l'autonomie politique, économique et sociale, un triomphe de la vie privée et de la religion du moi, où chacun est son dieu. Chaque peuple d'Occident avait bâti son Etat-nation laïque, et l'avait sacralisé. C'était bien le paradoxe : on riait de l'archaïsme des civilisations traditionnelles tout en adorant la nouvelle idole - l'Etat nation, avec hymne, drapeau, panthéon et sang versé pour lui.

Or l'Europe, jadis éprise de ce modèle, lui préfère une utopie inédite, où la citoyenneté n'est plus liée à un Etat, mais à des valeurs dites universelles. Chaque Etat européen est blessé dans son ego : sur bien des points, il n'a pas fait le bonheur de ses sujets et apprend du dehors. L'Etat cesse de jouer à Dieu le père, ses citoyens préfèrent un cocktail de valeurs métissées prises « ailleurs » au lieu d'adhérer au seul génie national. On découvre que son pays n'est pas *la civilisation* mais un échantillon d'une civilisation dont il fait partie. L'Occident ne doit pas craindre le réveil des civilisations concurrentes. Une partie de l'Asie l'a prouvé : elle se modernise et rivalise désormais avec lui sans copier toutes ses valeurs. Sa réussite est un hybride de civilisation asiatique et d'autres apports, notamment occidentaux. En découvrant qu'il n'a pas la panacée universelle, qu'il n'est pas *la* civilisation, mais *une* civilisation, l'Occident devra lui aussi réfléchir à son identité, à sa composante spirituelle.

4.2 Effervescences collectives, kairos et âge axial

Le discernement s'impose. L'Occident doit cesser de brandir sans cesse son seul héritage rationaliste et laïc, qui n'est plus prophétique mais rabâcheur. Laissant les autres continents jouer leurs rêves d'union régionale, il doit jouer le sien. Avant d'aller vers une seule civilisation, le préalable est l'entente des grands ensembles culturels, lesquels doivent d'abord se regrouper autour de leurs valeurs, au sein d'unions régionales.

A l'aube du troisième millénaire, ces régions peuvent devenir des lieux d'*effervescences collectives*. Emile Durkheim appelait ainsi des forces puissantes, possédant **et** dépassant les foules. Ces forces, disait-il, « éprouvent le besoin de se répandre pour se répandre,

par jeu, sans but, sous forme, ici, de violences stupidement destructrices, là, de folies héroïques ». Forces personnalisées bien étranges qui « éprouvent des besoins » : le rationaliste Durkheim aurait pu s'autocensurer et minimiser des faits qui semblent aberrants car ils dérèglent la mécanique sociale. Or il admet que ces faits existent, leur prêtant des intentions de stupidité et de folie. La chute du mur de Berlin et l'unification rapide du continent européen, la fin de l'apartheid en Afrique du Sud sont des moments de « folie héroïque », alors que les massacres des Balkans et la tragédie du 11 septembre 2001 sont des moments de « violence stupidement destructrices ». Quel sens ont ces faits non prévus par les experts et qui changent le cours de l'histoire ?

Pour Durkheim, le mouvement scolastique au Moyen Age, la Réforme et la Renaissance, puis les temps révolutionnaires furent des effervescences collectives. « A ces moments, cette vie plus haute est vécue avec une telle intensité et d'une manière tellement exclusive qu'elle tient presque toute la place dans les consciences. L'idéal tend alors à ne faire qu'un avec le réel ; c'est pourquoi les hommes ont l'impression que les temps sont tout proches où il deviendra la réalité elle-même et où le Royaume de Dieu se réalisera sur cette terre. »¹⁶²

On est aux limites de la sociologie : l'effervescence collective se passe *en* société sans être *de* la société, laquelle est plus caisse de résonance que cause du phénomène. Dans l'effervescence, une révélation saisit simultanément de nombreux esprits, leur fait vivre une transe créatrice. La société peut préférer la mauvaise effervescence à la bonne ou manquer l'occasion de se réformer, comme l'observa Durkheim. Les effervescences collectives sont

¹⁶² Emile Durkheim, *jugements de valeur et jugements de réalité*, 1911

des temps forts. Les sociétés s'en souviennent longtemps, elles prennent ensuite d'autres visages, ailleurs. Durkheim envisage ici l'intervention d'une Providence divine, et se ravise, prudent : « Il faudrait donc admettre que Dieu, lui aussi, varie dans l'espace comme dans le temps, et à quoi pourrait tenir cette surprenante diversité ? Le devenir divin ne serait intelligible que si Dieu lui-même avait pour tâche de réaliser un idéal qui le dépasse, et le problème, alors, ne serait que déplacé. »

Scrutateur d'effervescences collectives, Durkheim ébaucha une vision eschatologique de l'histoire. Celle-ci est jalonnée d'élans collectifs annonçant une fin universelle heureuse. « C'est dans les moments d'effervescence que se sont, de tout temps, constitués les grands idéaux sur lesquels reposent les civilisations ». Comme lui, Karl Jaspers ou Arnold Toynbee virent dans le mouvement des civilisations l'axe du développement historique. On explique souvent la genèse des civilisations par une organisation sociale complexe, un haut degré de développement technique et urbain. Ce *comment* intéresse moins Durkheim, Toynbee ou Jaspers que le *pourquoi*. La civilisation naît d'un idéal grandiose remontant à un moment fondateur d'effervescence collective, qui se canalise dans une aire géoculturelle précise. La nation est « une âme, un principe spirituel » selon Renan. Les « grands idéaux » sont pour Durkheim la source des civilisations.

Karl Jaspers exposa la notion d'âge axial. Dans les empires universels marqués par l'agriculture, le développement d'une bureaucratie d'Etat, de l'écriture et d'une culture urbaine cosmopolite, les plus grands esprits surgiront : « Entre les années 800 et 200 et surtout vers 500 avant Jésus-Christ, les fondements spirituels de l'humanité furent posés simultanément en Chine, en Inde, en Perse, en Palestine et en Grèce. C'est sur ces fondations

que l'humanité se maintient encore aujourd'hui. S'il y a un axe dans l'histoire, on doit en trouver des traces dans l'histoire profane, comme un faisceau de circonstances intéressant tous les êtres humains. Il doit emporter l'adhésion des occidentaux, des asiatiques, de tous les hommes, sans le soutien d'une dénomination particulière, et donner ainsi à tous un cadre historique commun de référence. »

Le « choc des civilisations » parle de cultures divergentes et en conflit. Jaspers croyait au contraire à la convergence des grandes spiritualités vers un avenir, à partir de feux simultanément allumés en divers lieux : en Chine, Confucius et Lao Tseu, en Inde les Upanishads et le Bouddha, en Iran Zoroastre, en Palestine, les grands prophètes d'Israël, en Grèce les philosophes et les poètes. Pour Jaspers, l'âge axial comporte deux notions :

- *Kairos* (temps providentiel), distinct de *chronos*, (temps profane).
- Les individus ou personnalités paradigmatiques.

5. Quelques rêves régionaux

Chaque jour lui donne raison. Partout, le quotidien des individus et des nations est rythmé par des calendriers datant des fondateurs d'empires spirituels. Certains voulurent s'en affranchir, la France avec le calendrier révolutionnaire ; l'URSS en 1917, avec une nouvelle ère, de brève durée, l'Allemagne nazie avec le troisième Reich. Avec le 21^e siècle, on doit passer de l'âge des fausses utopies universelles à l'âge des rêves régionaux, prélude à l'avènement d'une civilisation mondiale. Samuel Huntington disait en 1997 : « on assiste à l'émergence de deux États semi-universels : l'Union européenne d'un côté et la zone de libre-échange nord-américaine comprenant le Canada,

les États-Unis et le Mexique. »¹⁶³ Les deux « hémisphères » de l'Occident, de part et d'autre de l'Atlantique, ont un vaste projet d'unification au service de deux rêves : un rêve panaméricain tourné vers l'Asie et un « rêve européen » tourné vers le Proche-Orient et le continent africain. Etudions ces deux rêves avant d'explorer les enjeux du rêve sud-est asiatique.

5.1 Rêves américain et panaméricain

Simplement interprété, le « rêve américain » est un optimisme, une adhésion aux grandes institutions américaines perçues comme exemplaires. L'adhésion jaillit de vertus individuelles que Tocqueville appelait « habitudes du cœur ». Pour Alain Peyrefitte, le lien entre les vertus individuelles et les saines institutions américaines caractérise la société de confiance.¹⁶⁴ Confiants dans la perfectibilité humaine, les Américains se sont unis pour un projet de cité idéale. Le rêve américain combine des vertus morales individuelles, une Constitution vénérée comme un texte sacré, des rapports sociaux de confiance. Il comporte, selon Bernard Genton, « trois ingrédients : la revendication de l'égalité comme valeur fondamentale, l'espoir d'un supplément d'âme et d'une vie confortable, le sentiment d'appartenance à une nation à nulle autre pareille. »¹⁶⁵

Extérieurement, ce rêve promet la prospérité dans un climat de liberté d'entreprendre, de récompense du travail, de facilités pour investir. Le « rêve américain », c'est aussi l'*American Way of Life* : innovation, promotion, efficacité, mobilité. Parfois prosaïque, ce rêve n'est pourtant pas le pays de cocagne, à l'abondance facile,

¹⁶³ *Sciences Humaines* N° 75, août septembre 1997, p. 43

¹⁶⁴ Alain Peyrefitte, *La société de confiance*, Odile Jacob, 1995, Paris

¹⁶⁵ Bernard Genton « Le rêve américain » : idéal-type ou slogan de circonstance ? » Sources, Printemps, 2005

ni l'Eldorado, le paradis des aventuriers. Par ailleurs, la rupture avec l'ordre ancien, l'esprit pionnier, la quête d'un nouveau monde, composantes du rêve américain, ne lui sont pas propres. On les retrouve chez d'autres nations filles de la Grande-Bretagne : Canada, Australie, Nouvelle-Zélande. Plus immense encore que son voisin, et aussi pionnier, le Canada a une culture assez similaire. En 1945 débute l'ère du « rêve canadien ». Après la grande dépression de 1929 et la deuxième guerre mondiale, le pays connut un frisson d'optimisme : la prospérité était là, le Canada exportait ses produits vers l'Europe, le pétrole jaillissait en Alberta. Le niveau de vie s'éleva, créant une vaste classe moyenne. Nombre d'immigrants affluèrent alors vers le rêve canadien. L'Australie et la Nouvelle-Zélande ont des rêves semblables. Vrai continent, autre « nouveau monde », l'Australie partage avec les États-Unis le culte de la propriété privée, symbole de réussite, de confort, de sécurité. Image d'Épinal du rêve australien : le pavillon de banlieue, l'électroménager partout, le maître de maison tondant la pelouse le samedi matin puis lavant sa voiture. Typique des classes laborieuses, le rêve se retrouve chez le voisin néo-zélandais. Dans ces pays de social-démocratie, réfractaires aux chimères révolutionnaires ou contestataires, le consensus social est puissant. Ce tronc commun des rêves américain, australien et néo-zélandais Jim Cullen l'appelle l'avatar californien du rêve américain, ou encore le « rêve de la côte »¹⁶⁶ La qualité des institutions, le niveau de vie élevé, le brassage d'immigrants du monde entier, tout montre une greffe réussie de culture anglo-saxonne sous d'autres cieux.

¹⁶⁶ Jim Cullen, *The American Dream: A Short History of an Idea That Shaped a Nation* (New York: Oxford University Press, 2003).

Le rêve américain est pourtant plus ; c'est ce qu'affirme James T. Adams à qui on attribue la paternité de l'expression « Rêve américain » en 1931 dans *L'épopée des États-Unis*.¹⁶⁷ « S'il fallait s'en tenir aux contributions, dit-il, les États-Unis n'auraient rien de particulier à offrir au genre humain. Mais il y a le *Rêve Américain*, ce rêve d'une terre où la vie serait meilleure, plus riche et plus remplie pour chaque homme, avec des opportunités pour chacun selon ses capacités ou ses prouesses. »

Dans l'esprit protestant, la prospérité découle d'une alliance entre Dieu et le peuple américain. Un thème biblique qu'exprime un sermon de John Winthrop en 1630. Le nouveau monde offert aux puritains est une *cité sur la colline*¹⁶⁸, et le gouverneur du Massachusetts ajoute : « les yeux de tous les peuples seront fixés sur nous ». C'est le rêve fondateur, qui reprend le thème de la terre promise, où le Créateur guide son peuple élu. Deux lectures de la terre promise sont possibles : sanctuaire privilégié, les États-Unis cultivent l'isolationnisme et ne peuvent rien pour le reste du monde, leur responsabilité est de parfaire chez eux la culture des pères fondateurs. A l'opposé, le rêve américain est un universalisme messianique récapitulant tous les empires qui l'ont précédé, comme avant-garde de la mission de l'Occident. Le poète Archibald Mac Leish le proclame en 1960 : « Il en est pour qui la libération de l'humanité, la liberté de l'homme et de l'esprit, ne sont qu'un rêve. C'est bien cela le rêve américain. » Si l'Américain pieux et intérieur invoque la Bible et Jérusalem, l'Américain profane et extérieur rêve de classicisme athénien, de vertu romaine, d'une alliance de puissance et de raison :

¹⁶⁷ L'expression *American Dream* figure déjà dans *Drift and mastery*, de Walter Lippmann publié en 1914.

¹⁶⁸ *City on a hill*

L'Amérique est l'Empire universel aux réserves illimitées, elle est la civilisation avec sa langue universelle (l'anglais) sa monnaie universelle (le dollar), ses produits standards.

La deuxième phase du rêve américain est la *Destinée Manifeste*. Fondée à l'Est par les Pères Pèlerins, la Cité sur la Colline dotée d'une souveraineté politique projette sa flamme vers l'ouest ; John O'Sullivan parle alors d'une « Destinée Manifeste » des Américains pour justifier l'expansion et l'annexion de territoires pris aux Indiens, et aux voisins canadien et mexicain. Cette Amérique de conquête, vite industrialisée, attire les déshérités d'Europe et du monde venus tenter leur chance. La bonne fée américaine *Columbia*¹⁶⁹ est leur guide. Les romans d'Horatio Alger populariseront le slogan *from rags to riches* : partir de rien et réussir par le zèle et la confiance en soi. La révolution industrielle fait des États-Unis le pays du futurisme urbain. C'est la troisième phase du rêve américain, la bénédiction économique qu'exalte Adams. Le cycle du rêve évolua ensuite vers des conquêtes sociales (*New Deal*), puis sociétales (féminisme, droits civiques). Le discours de Martin Luther King *I have a dream* exprime cette soif de fonder la société idéale voulue originellement par les pères fondateurs, mais libérée des discriminations.

Quel est l'avenir du rêve américain ? Une vision holistique le renouvellera. L'expérience privilégiée des États-Unis est une partie d'un tout dans l'espace et un moment dans le temps avec sa genèse et son avenir. L'Amérique est le continent médiateur entre le rêve d'hier né en Europe (au contact de l'Afrique et de l'Asie via la Méditerranée) et le rêve de demain naissant à l'Est de

¹⁶⁹ Columbia, personnage imaginaire symbole du génie américain, équivalent de la Marianne française. Un tableau de John Gast en 1872 montre Columbia guidant les pionniers dans le Grand Ouest.

l'Asie. Le rêve américain naquit d'une rupture révolutionnaire avec le premier rêve européen, mais en reprenant les idéaux de Jérusalem et d'Athènes. Puis le rêve prit son essor grâce à l'afflux massif d'immigrants d'Europe, et par l'épreuve qu'imposèrent les blancs à des peuples sacrifiés : millions de noirs d'Afrique réduits en esclavage d'une part, indiens d'Amérique d'autre part, lesquels avaient leurs lointains ancêtres en Asie, chez les peuples mongols. Il ne s'agit pas de minimiser le rêve américain, mais de lui donner tout son sens. À l'heure de la mondialisation, il doit devenir vraiment panaméricain, tout en établissant un partenariat stratégique avec les riverains du Pacifique, en particulier les peuples d'Asie de l'Est.

Plus que la politique ou l'économie, un projet de civilisation soudera les deux Amériques. Les États-Unis naquirent du deuxième schisme européen. Le premier vit la rupture entre la Rome catholique et la Byzance orthodoxe ; le deuxième la rupture entre l'Europe protestante et l'Europe catholique. Héritiers du protestantisme, les États-Unis bâtirent un modèle d'intégration, là où l'Europe succombait à ses divisions et ses démons. Mais le schisme a poursuivi le géant américain et l'encercla au dehors comme au-dedans. Du Rio Grande à la terre de feu s'étend l'autre Amérique, latine et amérindienne, mauvaise conscience du rêve américain. Emiettée en plus de trente États, cette autre Amérique cherche sa place dans la civilisation. Les deux Amériques sont vouées à s'unir, pour bâtir une civilisation commune dépassant les fossés culturels, politiques, économiques.

5.2 Le rêve européen

Ici les États-Unis peuvent regarder l'Europe. Cette Europe dont ils se détachèrent s'apprête à réussir le rêve de l'unité jadis impossible. En quelques décennies, l'Europe a surmonté des siècles de schisme entre Nord et Sud et bientôt entre Est et Ouest. Le continent européen abolit ses frontières et rassemble ses cultures. Pourquoi ?

Les pays européens ont « des principes et des idéaux communs » dit le Conseil de l'Europe, une « conscience européenne » selon le Traité de Maastricht, une « identité européenne » selon le Traité de l'Union. Mais « la conscience européenne suffit-elle à générer un sentiment européen d'appartenance commune, d'un désir de vivre ensemble ? Un passé et une culture partagés garantissent-ils un avenir partagé ? »¹⁷⁰ s'interroge Walter Schwimmer, qui présida le Conseil de l'Europe. Affirmant « croire au rêve européen » cet Européen de cœur cite Vaclav Havel : « sans rêver d'une Europe meilleure, nous ne bâtirons jamais une Europe meilleure ».

Certains parlent d'une Europe « postmoderne » et « post-humaniste ». Par son expérience, Schwimmer porte un autre regard. Cet autrichien de la *Mitteleuropa*, marquée par le nazisme puis le communisme, présida le Conseil de l'Europe de 1999 (au tournant du millénaire) jusqu'à 2004, année où l'UE passa de 15 à 25 États-membres. « J'ai eu la tâche de guider le conseil de l'Europe dans le troisième millénaire. Ce fut un défi moral, personnel et quasi mystique. Pendant cinq ans, le rêve européen est devenu ma responsabilité. » Ce triomphe européen à l'orée du troisième millénaire évoque d'ailleurs pour Schwimmer une réplique du tournant de l'An 1000 qui vit l'idée européenne se former durablement. Le langage sobre de Schwimmer décrit une expérience vécue d'effervescence collective ou d'âge axial.

Il revisite aussi le mythe de l'Apocalypse. Le « rêve européen » a pour Schwimmer d'autant plus de sens qu'il survient après l'âge infernal de l'histoire européenne. L'Europe qui s'édifie aujourd'hui vivait l'Apocalypse hier. Schwimmer observe que la

¹⁷⁰ Les citations de Walter Schwimmer sont extraites de son livre *Der Traum Europa*, Springer Verlag, Heidelberg 2003

sortie de l'Apocalypse s'est faite par les gens eux-mêmes. Le « rêve européen » fut longtemps la vision de quelques élites. Puis, des désaxés en firent un « cauchemar européen ». Schwimmer est convaincu que les peuples européens de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud ont su mettre fin eux-mêmes au règne du mal, par un travail de la conscience qui donne tout son sens à l'émergence de la citoyenneté européenne. La « destinée manifeste » nourrit le rêve américain, un « destin partagé », selon Schwimmer, guide le rêve européen, qui est l'aboutissement d'un long cheminement historique.

Jeremy Rifkin y voit surtout un modèle inédit d'utopie politique concurrent du rêve américain.¹⁷¹ Pays protestant, les États-Unis exaltent d'abord l'autonomie : autonomie de la conscience, autonomie politique et économique. Chacun compte sur soi, sans dépendre d'autrui. La notion de responsabilité personnelle imprègne la culture américaine, Rifkin s'en félicite. Mais elle amène à trop priser la propriété privée, le travail nécessaire pour l'acquérir, l'obsession de sécurité. L'Américain lit en effet la preuve de sa liberté et de sa réussite dans la conquête de l'autonomie financière. Travailler dur, s'enrichir, c'est pouvoir acquérir son bien, lequel devra être défendu. « Le nouveau rêve européen repose sur des a priori différents, précise Rifkin. Pour les Européens, la liberté ne se trouve pas dans l'autonomie mais dans l'interdépendance. Être libre, c'est avoir accès à de nombreux liens d'interdépendance. C'est l'*inclusion* qui amène la sécurité – appartenir plutôt que s'approprier. » Rifkin fait un bel inventaire des valeurs novatrices qui guident depuis quelques années le rêve européen et ont amené ce continent là où il est.

¹⁷¹ Jeremy Rifkin, op.cit.

5.3 Le rêve asiatique

Le rêve asiatique reste balbutiant. Le formuler pourrait raviver des plaies. L'Asie de l'Est, comme l'Europe, a eu dans l'histoire nombre de chimères d'unification impériale. L'Occident y eut sa part. Le dernier avatar d'un faux rêve asiatique fut le dessein japonais d'une sphère de coprosperité de la Grande Asie de l'Est. « L'Asie aux Asiatiques », tel était le slogan nippon. Certains analystes soulignent pourtant la portée exemplaire de l'ASEAN. Si la diversité de l'Asean peut s'harmoniser, cela peut sans doute se faire aussi pour la grande Asie de l'Est. Reste à préciser les éléments de cet idéal. Il s'agit surtout de créer un espace de paix et de réconciliation sur le modèle européen, en particulier la réconciliation franco-allemande. Il s'agit aussi de relever le défi d'une formidable diversité de modèles socioculturels.

Taro Aso, ancien premier ministre japonais, exalte le « rêve asiatique ». Reprenant un slogan du rêve américain (*From rags to riches*), il voit en l'Asie la région où l'on s'enrichit en partant de rien ; la région a aussi la plus forte épargne du monde¹⁷². Mais il ajoute : « Plus important que l'aspect économique est la révolution psychologique que font les asiatiques depuis trois décennies : les asiatiques ont commencé à prendre conscience qu'ils étaient beaux. » Le rêve asiatique déborde l'économie, pour Aso. La personnalité asiatique, voilà ce qui attire. L'éclat des stars occidentales pourrait pâlir devant l'attrait supérieur venu d'Asie. « C'est la première fois, ajoute-t-il que les Asiatiques ont créé des stars par et pour eux-mêmes, des modes qu'eux-mêmes ont lancées. » Pour Aso, l'attrait global de la personnalité asiatique est ce qui annonce le rêve asiatique. Toujours selon lui, le présent de l'Asie constitue un véritable rêve par rapport à ce qu'était le

¹⁷² La douzième conférence internationale Nikkei sur l'avenir de l'Asie *A networked Asia : conceptualizing a future*, 26 mai 2006

continent il y a trente ans. D'où sa certitude que les valeurs asiatiques triompheront dans trente ans.

6. Le rêve asiatique et le Projet Pakxe

Esquissons les grandes lignes du rêve sud-est asiatique et le rôle du *Projet Pakxe*. Comme une nation, une union régionale constitue une « communauté imaginée », voire « une âme, un principe spirituel ». Trois attitudes mentales en décident : la volonté joue un rôle moteur, la volonté de constituer un tout, malgré l'hétérogénéité des parties. Ensuite, il doit y avoir de l'émotion, de l'affectif. Acharya souligne que les émotions négatives peuvent cohabiter avec des émotions positives. « Imaginer la Communauté de l'Asie de l'Est a été aiguë autant par des sentiments d'angoisse et de colère que par le partage de valeurs ou un désir de s'en sortir collectivement ». Enfin, la volonté et le sentiment réunis doivent inspirer la création d'un cadre institutionnel, aux règles précises.

Les chapitres précédents ont exploré le socle de l'identité sud-est asiatique et rappelé les étapes de la construction institutionnelle. Nous avons défini l'Asie du Sud-Est comme une idée et un projet, en précisant que la région a un rôle dans le rêve immémorial de toute l'humanité : un monde harmonieux et en paix. Rappelons-en les raisons :

- a. Alors que spectre du choc des civilisations agite les esprits, l'ASEAN est un laboratoire du dialogue des cultures et des religions. C'est la région du globe où les 4 principales religions (hindouisme, bouddhisme, christianisme et islam) ont convergé, trouvé la limite mondiale de leur expansion et ont défini là un espace géo-spirituel plutôt harmonieux. La région prouve que des traditions différentes peuvent converger autour de valeurs universelles. Elle est donc l'endroit où le rêve d'une harmonie durable et fraternelle entre les cultures peut s'incarner.

- b. Les géants du globe affichent leurs désaccords. L'ASEAN, puissance moyenne constituée d'États plutôt modestes, peut servir de terrain d'entente où les grands devront dialoguer et s'entendre. La Chine et le Japon sont observateurs à l'ASEAN, les États-Unis et l'Inde courtisent l'association : cela montre qu'une puissance moyenne peut non seulement résister à de grandes puissances, mais les inviter à coopérer. Ce rêve aboutira si l'ASEAN propose une vraie culture de la paix, et assume sa responsabilité morale d'inviter les grands chez elle, non pour qu'ils étalent leur impérialisme mais pour agir ensemble sur des dossiers utiles à l'humanité entière.
- c. Le fossé entre le Nord développé et le Sud en voie de développement paraît parfois infranchissable. Or l'Asie du Sud-Est est un espace de coexistence plutôt pacifique entre tous les niveaux de développement imaginables. Tout comme le continent européen a montré sa capacité à répartir et redistribuer les ressources entre Nord et Sud et entre Est et Ouest, l'Asie du Sud-Est a intégré graduellement des pays aux régimes politiques et économiques fort divers.

L'Asie du Sud-Est peut vivre dans les prochaines décennies un grand rêve régional de portée universelle, et le *Projet Pakxe* en est le catalyseur. En analysant les différents types de rêve, nous avons confirmé les propos de Acharya : le rêve sud-est asiatique peut cristalliser des émotions négatives et tourner à l'insomnie stérile, comme le rêve de vengeance ou une défense crispée des valeurs asiatiques ; ou bien rester au stade de l'utopie ou de l'oracle par manque de vision, de courage, d'acteurs résolus ; ou, pourquoi pas, devenir un rêve prophétique.

L'Asie du Sud-Est peut donner au monde une leçon d'espoir : oui, les êtres humains pourraient bâtir une vaste communauté imaginée dans la région la plus métissée du globe, au carrefour des religions, des civilisations, des colonisations. Limiter l'Asie

du Sud-Est à une simple union politique et économique de circonstance, c'est mal comprendre ce qui est en jeu depuis des siècles dans cette région, comme en Europe, comme en Amérique : là aussi, des êtres humains ont ressenti une effervescence collective, un « âge axial ». Nous allons montrer maintenant en quoi le Laos peut constituer l'adjuvant de paix de l'Asie du Sud-Est et le porte-parole de son rêve.

Troisième Partie

**Le Laos, la culture de la paix, et le
rôle de Pakxe**

Chapitre 7

LE NOUVEAU PARADIGME LAOTIEN

Le « nouveau paradigme laotien » étudie les atouts du Laos pour la culture de paix. Ces atouts sont cruciaux pour vaincre ses handicaps de pays enclavé, sous-peuplé et multiethnique, classé parmi les PMA (Pays les Moins Avancés). En mobilisant ses atouts, le Laos sortira de l'indice de développement humain le plus faible d'Asie du Sud-Est¹⁷³. Il cessera de quêter l'aide internationale pour renforcer ses capacités, il atteindra les Objectifs du Millénaire pour le Développement¹⁷⁴.

Le sentiment national laotien est faible. Marcel Zago notait en 1992 : « il existe des études relatives aux aspects particuliers du Laos durant une courte période, mais pratiquement pas d'ouvrage portant sur l'histoire du Laos traité selon la méthodologie historique. » D'où le faible *ego* d'un « pays oublié », au passé méconnu, à l'avenir incertain. « L'isolement n'est plus possible, dit Bounkhong Soukhavath, or la coexistence est saturée de concurrence. Tel pays disposant d'un meilleur système éducatif pourra se développer, s'enrichir, se tailler une notoriété. Un pays incompetent sera relégué. C'est la situation du Laos, aucun laotien ne s'en réjouit. Acceptons cette position, faisons

¹⁷³ Classé 141e en 1993, le Laos était à la 135e place en 2003.

¹⁷⁴ www.un.org/french/millenniumgoals/

en sorte qu'elle ne s'éternise pas, et fasse de nous des demandeurs d'aide perpétuels »¹⁷⁵

L'aide internationale reste nécessaire. Mais comment mobiliser le génie Lao, donner au pays une place en Asie du Sud-Est, au peuple un motif de fierté ? Le *Projet Pakxe* mise sur sa vocation d'artisan de paix. Ressentir l'humiliation laotienne est un choc, accepter son destin l'est plus encore. Il faut choisir. L'histoire lègue au Laos une responsabilité, une réforme morale l'aidera à l'accepter. C'est le nouveau paradigme laotien. D'autres auteurs ont déjà suggéré ce rôle pour le Laos, sans le systématiser.

La culture de la paix diffère du *neutralisme*, qui fut une mauvaise réponse à la question laotienne. Pakxe est le révélateur du nouveau paradigme. Les atouts du Laos dans le rêve sud-est asiatique y sont manifestes. Le choix de Pakxe a déjà été expliqué, et les chapitres suivants détailleront les dispositions de Pakxe et sa région pour la culture de la paix. Mais pourquoi le Laos ? Comment peut-il servir la paix ? Avec quel programme d'action ? Quel impact aura cette politique sur le développement, sur la satisfaction des besoins de la population ? Voyons d'abord comment la notion d'artisan de paix a réussi ailleurs qu'au Laos.

1. Le pays des docteurs de paix

Dans une Amérique Centrale où sévit le mal-développement, le Costa Rica est l'exception. Les handicaps sont identiques, la réponse est différente, dans ce pays très créatif. Loin de s'isoler dans une tour d'ivoire, il fait école et sa vocation de paix fait

¹⁷⁵ Bounkhong Soukhavath, *Pathet Lao Nay Sangkhom manasat*, à compte d'auteur, Vientiane 2002, p. 157

tache d'huile. Sans être transposable au Laos, le cas du Costa Rica donne des pistes pour une stratégie de paix dans ce pays.

Pour Arnold Toynbee, la réponse d'individus créatifs à des défis fait progresser la civilisation. Le destin du Costa Rica paraît l'illustrer. Sans la sagacité de ses élites, ce pays renverrait l'image d'Épinal du malheur centroaméricain : colonisation espagnole, problème agraire aigu, guerre civile, dictateurs, corruption, jusqu'au rôle néfaste de la *United Fruit Co*, cette multinationale rapace, archétype de l'intrusion des États-Unis dans les « républiques bananières ». Le Costa Rica força le destin à travers plusieurs tournants. Ses voisins ne les prirent pas. D'abord, les colons espagnols travaillèrent eux-mêmes la terre, les Indiens ayant fui dans les montagnes ; d'où un développement original. Acquise sans guerre, l'indépendance de 1821 fut un premier tournant. Le pays souscrivit aux projets d'union régionale puis traça sa voie propre. Une politique sage régla la question agraire qui rongeaient les États voisins. Le pays céda des concessions à *United Fruit* ; en contrepartie, un chemin de fer d'est en ouest fut achevé en 1891.

L'abolition de la peine capitale fut un deuxième tournant en 1882. Les voisins se radicalisaient, le Costa Rica resta réformiste. Le tableau était pourtant sombre. Dans les années 1940, le pays était le vilain canard d'Amérique Centrale, sans ressources minérales ni ports stratégiques, avec une mortalité infantile forte, un PIB à 200 dollars par an, une forte croissance démographique. Comme ses voisins, ses régimes étaient instables. L'armée absorbait 20% du budget national.

1949 est un autre tournant. La guerre civile due à la fraude électorale fait plus de 1 000 morts. La concorde revenue, J-M

Figuerres Ferrer fait un choix étonnant : l'armée est abolie, son budget ira à l'éducation. Les institutions prévoient la séparation des pouvoirs, la non-réélection du président, le vote des femmes, la sécurité sociale universelle, l'éducation pour tous. Dans les années 50, le Costa Rica innove encore : pour préserver sa biodiversité, il multiplie les parcs nationaux, liant le développement durable et la paix. Le Costa Rica innova encore avec les parcs internationaux de la paix. Pour « offrir à l'humanité une institution internationale d'éducation supérieure à la paix, en accord avec les nobles aspirations proclamées dans la Charte des Nations unies », l'ONU crée l'Université de la Paix à San José en 1980. Son campus accueille 110 étudiants du monde entier. Ils repartent du pays comme « docteurs de la paix ».

1983 est encore un tournant. La violence régionale s'étend, mais le Costa Rica déclare une neutralité perpétuelle, active et non armée. Prenant ses responsabilités, le pays montre ses vertus de conciliation. En 1987, le prix Nobel de la Paix récompense le président Oscar Arias. Le Costa Rica a suivi une tradition de réformisme audacieux et récolté les fruits de son civisme créatif ; ses choix utopiques en ont fait le pays le plus démocratique et le plus stable de la région. Ancrer la culture de la paix fut la réponse constante et payante aux tournants de l'histoire.

2. Le Laos : garantie de sécurité ou artisan de paix ?

Chaque situation est unique. Servir la paix n'a pas le même sens en Asie du Sud-Est et en Amérique centrale. Nous avons longuement défini la vocation de l'Asie du Sud-Est, voyons si la vocation d'artisan de paix convient au Laos.

Elle corrobore sûrement un lieu commun : le Laos, ce havre tranquille d'un peuple « sans histoire ». Elle rejoint aussi l'avis des connaisseurs. Explorateur du Mékong, Henri Mouhot notait au 19^e siècle : « Les Laotiens ne sont pas faits pour la guerre »¹⁷⁶. En 1911, Jean Ajalbert décrit sa félicité : « Là-bas, le temps est tout d'une pièce comme l'étoffe sans couture dont les femmes ceignent leurs reins. Il se confond avec l'espace... Ce n'est plus que du soleil, de grandes et de petites lunes, comme un fleuve sans rives. Délicieux et vertigineux Laos »¹⁷⁷ L'image de peuple affable plaît aux Laotiens, qui se voient moins belliqueux et agités que leurs voisins. Dans les années 30, Virginia Thompson écrivait : « des centaines de Français sont sous le charme de leur affabilité et de la beauté qui émane de leur apparence. Pour les Européens usés par les excès, le Laos semble la réponse à tous les problèmes. Il est un reproche passif à la futilité de cette quête de soi effrénée des Européens. Les Laotiens s'inclinent devant la supériorité européenne pour la forme, mais au fond ils n'y croient guère. Et les Européens cessent d'y croire en vivant en leur aimable compagnie. »¹⁷⁸

LE LAOS, SHANGRI-LA MEURTRIE ?

Enfer et Apocalypse, ces images collent au Vietnam et au Cambodge : *Voyage au Bout de l'Enfer*, *Apocalypse Now*, *Full Metal Jacket*, peignent l'abjection physique et mentale sur fond de cruauté ; *La Déchirure* évoque l'enfer. Le drame laotien évoque plutôt le paradis perdu, une *Shangri-La* meurtrie selon les anglo-saxons. *Shangri-la* est le lieu imaginaire de *Horizons Perdus*, roman de James Hilton (1933) : loin de la civilisation, la lamaserie tibétaine dégagé

¹⁷⁶ Le Grand Guide de Laos et du Cambodge, Gallimard 2001, Paris, p. 57

¹⁷⁷ Jean Ajalbert, *Raffin Su-su*, Paris Flammarion 1911

¹⁷⁸ Virginia Thompson, *French Indochina*, New York, Macmillan 1937

une magie surnaturelle. À la beauté du paysage austère et pur répond l'harmonie intérieure des lamas et de leurs relations. Par le mythe moderne de *Shangri-la*, l'Occident projette sa quête d'évasion et d'aventure exotérique sur un kaléidoscope d'ésotérisme asiatique : le *shambala* du bouddhisme, les monts *kunlun* du paradis taoïste. Le *Shangri-La*, quintessence de l'Asie sereine, est un terme doux-amer souvent employé pour décrire le Laos. Un esprit édénique émane des toiles de Marc Leguay, « le Gauguin du Laos ». Mervyn Brown, diplomate britannique à Vientiane (1960-63) propose une variante amère du thème : sa chronique *War in Shangri-La: A Memoir of Civil War in Laos* est celle d'un havre de paix menacé de lourds nuages. Plus tard, Charles Weldon écrira *Tragedy in Paradise, a country doctor at war in Laos*. L'impression d'une Shangri-La engloutie saisit depuis lors le visiteur. Le Laos de Bradley Winterton est une « Shangri-La endormie et clémente, où rien d'important ne semblait jamais se produire. »¹⁷⁹ Le voyageur Randy Johnson parle de « jours tranquilles » à Vientiane en 1974 : « Le Laos est un état d'esprit, une ambiance de paix inexprimable, une bouffée de félicité, un pays calme et naïf meurtri par une guerre qu'il ne comprend pas. Dans cet intermède de paix de quelques mois, il fut pour moi une *Shangri-La* endormie ». ¹⁸⁰ Ailleurs, il associe l'impression de *Shangri-La* à la seule Luang Prabang. Une comparaison reprise par Dan Kaplan ou John Haseman pour dire le charme bucolique de l'ancienne capitale royale. ¹⁸¹ Enfin, le chroniqueur Kenneth Champeon évoque d'abord le Laos comme une Shangri-La meurtrie¹⁸² par l'excès de bombes. Puis il loue la pureté et la fraîcheur des nouvelles du romancier laotien Outhine Bounyavong, qui dépeint sans ostentation les vertus de compassion, de piété filiale, d'entraide.

¹⁷⁹ Bradley Winterton, Taipei Times, 4 mars 2001

¹⁸⁰ Randy R. Johnson, <http://ease.com/~randyj/vient.htm>

¹⁸¹ Dan Kaplan, a Cultural Renaissance in Old Luang Prabang
<http://gorp.away.com/gorp/location/asia/laos/luangpra.htm>

¹⁸² Kenneth Champeon, *Stories from a wounded Shangri-La*, Things Asian

Que valent ces impressions ? Quiconque cherche au Laos un concentré d'Asie courtoise et souriante se voudra comblé : le voyageur projette le pays rêvé sur le pays réel. Les circuits touristiques vantent un Laos enjôleur. « Au Laos, le voyageur sera étonné par un calme inhabituel, généré par la sérénité du peuple laotien et la beauté des paysages. Ce Laos, le voyageur doit le savourer lentement, en voyageant sur des routes ou un fleuve... pendant une éternité. » [Club *Aventure*] L'apparence irénique du Laos n'est pas factice. Mais suffit-elle à faire une vocation de paix ? Celle-ci gagne à s'appuyer sur un savoir plus aguerri. Certains diront : le Laos est paisible, car il est à l'écart. À l'écart du temps et des espaces de pouvoir et de compétition économique, il garde le charme rustique et les valeurs d'une société traditionnelle, peu affectée par la modernité.

D'autres experts voient la vocation de paix au cœur de la stratégie laotienne : le Laos serait plus qu'un pays préservé des tensions excessives. Son pacifisme, loin d'être un rôle par défaut, s'affirmerait comme dessein national au service de la région. Yves Nouguerède voyait dans le Laos un « adjuvant des dynamiques de paix »¹⁸³ en Asie du Sud-Est. Le géographe Christian Taillard évoque ainsi le nouveau paradigme laotien : « Dans la nouvelle *conjoncture*, le Laos s'impose par sa *fonction politique*... entre ses deux grands voisins de l'Est et de l'Ouest (Vietnam et Thaïlande), il est la meilleure *garantie de sécurité* pour tous et de paix dans la péninsule. »¹⁸⁴

¹⁸³ Yves Nouguerède, *Integration et identité, le Laos au défi du développement*, Mutations Asiatiques, mai 1998, p. 35

¹⁸⁴ *Atlas de la RPD Lao*, B. Sisouphanthong, C. Taillard, CNRS-Libergéo – La Documentation Française, Paris 2000

Propos certes éclairant, mais la géographie n'est qu'un vecteur extérieur de la paix. La simple *conjoncture* ne ferait jamais du Laos qu'une *garantie de sécurité* aléatoire. Or le Laos, plus qu'une *fonction politique* de temporisateur entre ses voisins, doit jouer un rôle *moral* d'artisan de paix. La « fenêtre d'opportunité » que lui offre le début du 21^e siècle n'est pas une première. Contrairement au Costa Rica, le Laos manqua plusieurs tournants de son histoire.

3. La réalité du Laos, entre l'ombre et l'idéal

C'est le problème d'un pays dont la paix est l'idéal fondateur, mais un idéal vécu comme nostalgie. Les Laotiens s'affligent d'avoir perdu la vraie paix, laissant filer un rôle à leur portée, du fait de leurs divisions et d'une confusion sur la nature de la paix. Être artisan de paix sera pour le Laos un engagement moral. Cette notion doit toutefois écarter plusieurs méprises.

- Première méprise : sa situation territoriale dicterait au pays un neutralisme de prudence perpétuelle. Certes, le Laos est enclavé. Devenu « État-tampon », il dut souvent pactiser avec de puissants voisins. « Les Laotiens, disait Henri Mouhot, soumis aux rois voisins, n'ont pas tardé à rentrer dans le devoir, comme un esclave rebelle quand il voit son maître irrité s'armer d'une verge pour le punir. » Nous verrons que la géographie laotienne ne dicte aucune résignation.
- Deuxième méprise : assimiler la vocation de paix à une placidité insouciance. C'est le cliché *Bo Pen gnang*, expression bouddhiste synonyme de détachement. Hélas, elle passe au Laos pour une irresponsabilité désarmante. La cigale lao serait indécise, indolente, insouciance, la fourmi vietnamienne serait inébranlable et industrielle. En réalité,

les occasions manquées et les défaites successives ont démoralisé les laotiens, mais un projet national et régional bien conçu peut réveiller leur zèle.

- Troisième méprise : fille des deux premières, elle serait de confiner la vocation de paix du Laos aux tâches subalternes du tourisme pour les « nostasiatiques », amoureux des paradis perdus d'Asie. Certes, l'ancien pays du million d'éléphants déroule son anthologie de l'Indochine éternelle, lovée dans les méandres du Mékong, de Luang Prabang à Vientiane, puis Champassak. Son charme rehausse l'image irénique du Laos, mais ne peut être son seul atout.

Ces méprises reflètent les aléas de l'histoire. Le Laos est écartelé : la tutelle vietnamienne procure l'ombre de la paix, l'intégration régionale éveille autant la construction de la paix que la concurrence. L'idéal laotien immémorial de paix est plus une nostalgie d'un âge d'or qu'une vision prophétique du futur. D'où les mauvaises fièvres, tant au pays que dans la diaspora.

4. Complexité de la question laotienne

Le nouveau paradigme laotien devra surmonter les données de la réalité laotienne ; des données apparemment simples, mais complexes à l'examen, résultant en partie de l'histoire du Laos.



Le Laos 6 677 534 habitants, 236 800 km²

La géographie du Laos : Un pays certes enclavé (landlocked) mais aussi lien (landlink) entre plusieurs pays : la Chine, le Vietnam, le Cambodge, la Thaïlande, la Birmanie. La morphologie longiligne et le relief montagneux compliquent les liaisons intérieures. L'ethnie lao vit majoritairement dans la plaine fluviale du Laos, alors que les autres ethnies vivent plutôt sur les hauteurs. La densité du Laos reste faible par rapport à ses voisins.

L'illusion de simplicité commence avec la carte. Donnant l'image de frontières naturelles, le Mékong délimite sur mille kilomètres la frontière du Laos avec la Thaïlande, sur le flanc ouest. À l'est, la cordillère annamitique sépare le Laos du Vietnam : milieu hostile, peu peuplé des deux côtés. Ces deux obstacles naturels semblent installer les Laotiens chez eux, dans un pays baptisé Laos. Le nom même du pays et sa faible densité (vingt-quatre habitants au km²) peuvent faire croire à une population homogène. Le dictionnaire parle d'ailleurs d'un Laos peuplé de Laotiens parlant le laotien. Tout semble simple. En réalité, « Laos » est le nom donné par le colonisateur français à un ensemble d'ethnies diverses. L'ethnie Lao domine, mais avec seulement 55 % de la population totale. Une majorité de Laophones et apparentés (plus de quinze millions) vit aujourd'hui en pays Isan (en territoire thaïlandais). Le Laos moderne aux frontières « naturelles » est un État artificiel privé d'une partie de son territoire et de son peuple. Car jadis, le Mékong n'était pas un bord du Lane Xane, mais son axe. Le Laos actuel souffre de ce « membre amputé », le plateau du Korat où ses enfants sont légion. L'irrédentisme Isan est faible, l'intégration à la Thaïlande étant réelle. Affirmer sa vocation d'artisan de paix en Asie du Sud-Est, permettrait toutefois au Laos de mobiliser cette ressource culturelle Isan.

En amont, le drame laotien vient d'un passé douloureux. Le Laos faillit s'effacer, telle une Pologne d'Asie. La Pologne fut déplacée d'est en ouest, le Laos d'ouest en est. Un fragile État laotien achève aujourd'hui sa construction nationale. En aval, la question laotienne peut aider à résoudre la question sud-est asiatique. « L'histoire de l'Asie du Sud-Est, dit Amphay Doré, ne peut être

définitive tant que celle du Laos ne sera pas élucidée. »¹⁸⁵ Osons une analogie. La question allemande bloqua jadis l'unité de l'Europe. Mais aujourd'hui, l'identité allemande et la configuration européenne sont en phase. À l'inverse, le Laos a souffert des troubles sud-est asiatiques, mais est aussi un échantillon de son unité possible. L'homme malade d'une équipe est parfois le joker d'une autre équipe. Cela dit, le problème laotien ne se réduit pas à des réglages en fonction du thermostat régional, mais exige un sursaut moral.

5. Les réalités laotiennes actuelles

Trois notions définissent un pays : un **territoire** délimité, le **peuple** qui l'occupe, l'**État souverain** qui le représente. Vers la fin des années 1950, le Laos satisfaisait faiblement à ces critères. « La majorité des habitants ignoraient le nom du dernier roi, qui venait de régner pendant cinquante-six ans ; au milieu des années 1950, la moitié des habitants ignoraient le nom de leur pays ». ¹⁸⁶ Le Laos actuel achève modestement son unité nationale autour de son État, de son peuple et de son territoire. Cela renforcera ses atouts pour la culture de la paix.

5.1 Regarder autrement le territoire laotien

Le territoire du Laos paraît ingrat. Le seul pays enclavé d'Asie du Sud-Est est très allongé, le relief montagneux cloisonne l'espace. Certaines régions manquent de terres cultivables. Ce territoire

¹⁸⁵ Amphay Doré, *une renaissance spirituelle à l'heure de l'ASEAN*, colloque à l'Assemblée Nationale, Paris, le 18 novembre 1997.

¹⁸⁶ J. Halpern & M. Tinsman, *Education and Nation Building in Laos*, *Comparative Education Review*, Vol 10, (Octobre 1966, pp. 499-507)

morcelé fut fragilisé par les conflits. Sa densité faible en fait le ventre mou de l'Indochine, cerné par des voisins fort peuplés : Chine, Birmanie, Vietnam, Thaïlande. Il y a des ressources, mais l'isolement, les infrastructures faibles, le niveau d'éducation sommaire font hésiter les investisseurs. L'étude du territoire évolue toutefois. Un regard géopolitique sur ce territoire en soulignera les handicaps. En voyant ce territoire sous l'angle de la culture de la paix, l'image change. Dans une optique d'intégration régionale, le territoire du Laos paraît configuré pour assumer un dessein de médiateur, de carrefour, et de distributeur.

Le point de vue du Géographe Christian Taillard

«[Pendant la guerre civile] la zone du Gouvernement royal est devenue le dernier maillon du réseau de circulation thaïlandais, et celle du Pathet Lao du réseau vietnamien. Le Laos est ainsi devenu un *angle mort* dans la péninsule, un espace de fracture séparant politiquement les deux façades maritimes. Le Laos a connu un *retournement* de son insertion dans la péninsule indochinoise au cours des années 1980. Il est passé de la situation de *marche* à la période coloniale et d'*enclavement* après son indépendance à la situation de *carrefour* mettant en relation les pays de l'Asie du Sud-Est continentale, Yunnan compris. Dans un contexte politique nouveau, le Laos retrouve sa situation d'*espace intermédiaire à la croisée* de la péninsule qu'il occupait à la période précoloniale, profitant du passage, grâce à un *renversement des relations internationales, d'une logique d'affrontement à une logique de coopération* depuis que l'ensemble des pays ont rejoint l'ASEAN. (...) Une nouvelle configuration de l'État-tampon doit être prise en compte, non plus celle qui sépare des ennemis potentiels pour assurer la paix, mais *celle qui relie des partenaires en conjuguant flux méridiens et transversaux.* »¹⁸⁷

¹⁸⁷ Op.cit.

5.1.1 Un territoire médian en Asie du Sud-Est continentale

L'Asie du Sud-Est continentale comprend cinq pays - Birmanie, Cambodge, Laos, Thaïlande, Vietnam. Ajoutons-y la province chinoise du Yunnan. Seul à avoir des frontières avec les cinq autres, le Laos est un trait d'union. De nombreux contentieux existent entre ces pays, le Laos peut favoriser convergences et partenariats. La réflexion stratégique sur ce rôle territorial fait évoluer le vocabulaire. Le Laos n'est plus défini comme *landlocked* (enclavé), mais comme *landlink*, pays-lien entre ses voisins.

5.1.2 La clé des échanges Nord-Sud et Est-Ouest

La colonisation et les guerres avaient brisé les réseaux traditionnels en Asie du Sud-Est. L'intégration régionale les réactive ; loin d'être isolé, le Laos paraît alors bien placé pour attirer un désenclavement général.

Au plan des échanges Nord-Sud, le Laos offre le trajet le plus court entre Kunming, capitale du Yunnan, et les villes de Ho Chi Minh ville et Phnom Penh. Désenclaver le Laos facilitera les futurs échanges entre l'ASEAN et la Chine. Un handicap du Vietnam tient à sa morphologie longue et étroite. L'énorme distance entre les deux grandes métropoles, Hanoï au Nord et Ho Chi Minh ville au Sud freine le dynamisme national. Le Laos s'avère ici un partenaire précieux. Une méridienne Hanoï-Ho Chi Minh ville via le Laos et le Cambodge ferait gagner du temps ; les aménagements routiers récents vont dans ce sens.

Le Laos est aussi un acteur clé des échanges est-ouest et donc l'allié des stratégies vietnamienne et thaïlandaise. Le Vietnam a

toujours voulu se développer par le centre. L'Empereur Gia Long plaça donc la capitale impériale à Huê, équidistante de Hanoi et Saïgon. 80 km séparent Huê de Da Nang, qui occupent une position médiane dans la géographie et l'histoire du Vietnam, constituant une conurbation d'équilibre. Da Nang a un port important et le troisième aéroport du pays. Un axe Bangkok-Da Nang désenclaverait les échanges est-Ouest sur la péninsule. Le Siam amorça voilà longtemps sa conquête de l'Est, ouvrant une route et une voie ferrée de Bangkok à Ubon Ratchathani. En 2000, le Laos ouvrait un pont sur le Mékong à Pakxe, 120 km à l'Est d'Ubon. Se raccorder au réseau vietnamien est une option vitale, d'autant que le plateau des Bolovens près de Pakxe offre un grand potentiel économique. Plus au Nord, Savannakhet communique désormais avec sa jumelle thaïe de Mukdahan par le pont international sur le Mékong, relié à la route stratégique N°3, qui mène à Huê par le col de Lao Bao.

Le Vietnam et le Laos ont des morphologies complémentaires : grosses têtes, et tailles de guêpe. Une grande partie de la partie effilée du Vietnam (entre Vinh et Huê) coïncide avec la partie la plus mince du territoire laotien, où quatre provinces, de 100 à 150 km de large ont une frontière à la fois avec la Thaïlande et avec le Vietnam : Bolikhamxay, Khammouane, Savannakhet et Saravane. Cela renforce l'aspect « corridor » du Laos entre ses deux puissants voisins.

5.1.3 Un rôle distributeur pour la péninsule

L'eau est aujourd'hui un enjeu majeur. Le Laos joue un rôle éminent pour gérer pacifiquement cet « or bleu » : il possède 31% du bassin du Mékong, lequel reçoit en outre de nombreux affluents nés au Laos. Le Laos est-il pour autant le « Koweït » ou

la « batterie de la péninsule »¹⁸⁸ ? Le « château d'eau » de la péninsule intéresse donc les voisins et les investisseurs pour son potentiel hydroélectrique. Le Mékong étant un enjeu régional, le Laos doit faire passer l'éthique avant l'approche politique et économique s'il veut honorer ses responsabilités.

Phénomène naturel puissant, le Mékong est aussi chargé de symboles. Tel le Nil, le Tigre ou le Danube, c'est un berceau de civilisations. Le souci de rentabilité ne doit pas occulter sa valeur de patrimoine naturel et culturel car le Mékong est un « fleuve international par excellence, occupant une place centrale dans l'économie et la géopolitique de la péninsule »¹⁸⁹. Le fleuve pose cette question : « Comment gagner le pari du développement sans l'endommager de manière irréversible ? »¹⁹⁰ Les États riverains devront se modérer et agir équitablement pour un bien supranational. Le Mékong étant « l'âme et le cœur » de l'Indochine, une vision globale doit créer plus d'empathie entre les peuples du haut et ceux du bas : le cours supérieur du Mékong traverse des zones peu peuplées, où son potentiel hydroélectrique est énorme. La Thaïlande voudrait en capter les eaux vers ses plaines du nord-est. Cela nuirait aux habitants du delta, tout en bas. Un phénomène singulier qu'exploita la civilisation angkorienne fait du lac *Tonlé Sap* un réservoir de poissons et un formidable système d'irrigation. Entre Phnomh Penh et Ho Chi Minh, le fleuve irrigue des plaines rizicoles

¹⁸⁸ M. Souksaveui Chanthalangsy, lors du colloque sur la situation en Birmanie, au Laos et au Vietnam, Parlement européen, Bruxelles, 16 et 17 septembre 2002.

¹⁸⁹ Rodolphe de Koninck, op.cit. p. 33

¹⁹⁰ Dominique Chouhan, *Globe Mémoires*, Novembre 1999, p. 8

densément peuplées. Le Vietnam lui doit son troisième rang mondial d'exportateur de riz.

Une vision commune produira plus de paix, de développement durable. Sans quoi le Mékong excitera la cupidité. Rappelons que le latin *rivalis* (habitants des rives opposées d'un fleuve), a donné « riverain » ... et « rival » ! Le Mékong, qui aiguisa les appétits européens de conquête impérialiste, inspire désormais la modération. L'ex-secrétaire général de l'ONU, le Birman U Thant, voyait dans l'aménagement du Mékong un « combat pour bâtir une civilisation moderne sur les fondements de notre héritage culturel ancien et pour marier la technologie occidentale avec nos valeurs traditionnelles. »

L'impérialisme français rencontra un fleuve peu navigable. Après la décolonisation, on voulut dompter l'eau avec un orgueil prométhéen : créé en 1957 par l'ONU, le Comité du Mékong réunissait les quatre pays de la sous-région : Thaïlande, Sud-Vietnam, Cambodge, Laos. Un projet de 100 barrages rendrait l'Indochine opulente. Ce comité fut longtemps le plus grand projet de développement du PNUD. Cette vision pharaonique est démodée. Le projet eut toutefois l'effet déclencheur que souligna en 2000 Rodolfo Severino, secrétaire général de l'ASEAN : « Cette sous-région pourrait avoir joué un rôle pionnier dans la coopération régionale en Asie du Sud-Est. »¹⁹¹ La guerre du Vietnam ruina les espoirs d'intégration régionale et de développement du Mékong, faisant dire au Dr Hart Schaaf : « C'est un géant endormi, une source d'immenses potentialités

¹⁹¹ Rodolfo Severino, Developing the Greater Mekong Sub-region: the Asean Context, 10 February 2000

pour la production d'électricité, l'irrigation et la prévention des inondations, une source virtuellement inutilisée. »¹⁹²

Délaissant le Mékong, l'intégration commença donc au Sud de l'Asie du Sud-Est, avec l'isthme de Kra et la péninsule malaise comme épine dorsale. Des cinq pays fondateurs de l'ASEAN en 1967, seule la Thaïlande était liée au Mékong. Trente ans plus tard, l'ASEAN absorbait le Vietnam, le Laos, le Cambodge et la Birmanie. L'élan régional autour du Mékong reprit sa vigueur. Il fallait « transformer le champ de bataille en place du marché. »¹⁹³ La tutelle de l'ONU expira en 1995. Désormais, une Commission interministérielle du Mékong réunit le Laos, le Vietnam, la Thaïlande, et le Cambodge. Soucieuse de privilégier un usage équitable, la commission essaie d'harmoniser les directives de l'ASEAN et les intérêts particuliers des quatre pays. Le développement couvre cinq domaines : énergie hydroélectrique, irrigation et agriculture, trafic fluvial, pêcheries, et tourisme. Le secrétariat de la Commission est à Vientiane, dans le pays le plus faible mais pour qui le Mékong est le plus grand atout.

Au Laos de déployer sa sagesse, d'écarter les tentations. Il possède la grande part du gâteau, et doit ravalier sa rancœur. Le Mékong arrosa autrefois deux rives du Laos, son ruban liquide sépare aujourd'hui l'indigent Laos de sa riche sœur jumelle thaïlandaise. Sur l'autre rive vivent les Isan, jadis laotiens. En privilégiant l'optique de modération par rapport à la rentabilité et la puissance, le Laos associera le Mékong à la culture de la paix.

¹⁹² <http://www.baudelet.net/voyage/vietnam/mekong.htm>

¹⁹³ Chatichai Choonavan, premier ministre thaïlandais, à la fin des années 1980. Expression empruntée à une formule de Victor Hugo au Congrès de la paix de 1849

Le dilemme du Laos est d'avoir le plus fort potentiel hydroélectrique sans avoir les leviers financiers pour s'en servir pleinement. De fortes pressions internationales le pressent tantôt d'accélérer une production qui lui profite peu¹⁹⁴, tantôt de freiner sa soif de manne financière au nom du développement durable. Cette situation équivoque favorise les trafics et la politique du fait accompli. Loin de céder au ressentiment, le Laos doit privilégier l'éthique au service de la paix. Le projet « semer des graines de paix dans le Bassin du Mékong » peut l'inspirer. Soutenu par l'UNESCO et des universités thaïlandaises, ce projet veut placer l'enjeu humain au centre. Voulant faire de la « Mère des fleuves » un fleuve des hommes et pour les hommes, il cible prioritairement la conscience des jeunes, pour leur inculquer une vision d'ensemble au lieu d'une vision nationaliste. « Le bassin du Mékong, explique leur site, a tout pour générer la cupidité et la destruction – ou devenir une source d'initiatives où tous peuvent contribuer à bâtir la paix et l'harmonie dans la région et servir d'exemple à d'autres initiatives de maintien de la paix dans le monde. »¹⁹⁵

5.2 Laotieneté et laocité : l'invention de tradition

Après le territoire, parlons du peuple laotien. La population était estimée à 6,5 millions d'habitants en 2009. Deux handicaps sont visibles :

- Le sous-peuplement, et une densité de vingt-sept habitants au km².

¹⁹⁴ Les revenus tirés de l'électricité sont passés de 25 millions de dollars en 1995 à 112 millions en 1999. C'est la première source de revenus, mais la population en profite peu.

¹⁹⁵ www1.rism.ac.th/2005/news/campus/peaceproject/index.asp

- L'hétérogénéité, avec quarante-trois ethnies différentes. L'ethnie dominante Lao représente à peine 55% de l'ensemble. Plus que de tensions ethniques, le Laos souffre d'un déficit de construction nationale, de sentiment national. La population surtout rurale pratique l'agriculture de subsistance. L'urbanisation, faible, concerne la vallée du Mékong. Les indicateurs de développement humain (longévité, niveau de vie, santé, scolarisation, alphabétisation) classent le Laos parmi les PMA. Voilà la réalité laotienne. L'exemple du Costa Rica montre qu'aucun obstacle n'est définitif. La créativité des élites sera décisive. Ainsi, le territoire du Laos n'a pas que des points noirs. Le pays « enclavé » est aussi un « carrefour », un atout pour la culture de la paix. Corollairement, une culture de la paix peut rassembler la population hétérogène du Laos, et amener un développement durable. La richesse d'un pays est son peuple. Le défi du Laos est de transformer son peuple en vraie nation.

La nation comme « principe spirituel » (Renan) s'extériorise dans des symboles nationaux – armoiries, drapeau, hymne, devise, constitution – qui créent de l'immémorial et du sacré : un processus que l'historien Eric Hobsbawm appelle *invention de tradition*. Chaque Etat-nation moderne est autant une nouveauté que le dénouement d'une épopée nationale. L'acte fondateur d'une nation marque une rupture avec le passé et la renaissance (*revival*) d'une tradition occultée, d'un idéal ancien. Les dirigeants invoquent constamment cet acte fondateur, le réinventent, l'enrichissent. Nous allons montrer pourquoi la culture de la paix doit être centrale dans l'invention de tradition laotienne.

L'occident vise parfois des *modèles* abstraits : modèle américain, modèle français, modèle suédois. L'Asie du Sud-Est vise plutôt le

type singulier : *l'homme thaï, l'homme indonésien, l'homme philippin*¹⁹⁶. Etudiant l'invention de tradition au Laos, Grant Evans ¹⁹⁷ souligne que la « laocité » (*laones*) préoccupe les Laos du monde entier, surtout les jeunes. En RPD, les nouvelles générations nées après la révolution adhèrent peu au modèle marxiste. Les jeunes de la diaspora interrogent aussi leur laocité.

Distinguons d'abord laotieneté et laocité. La laotieneté est un cadre politique englobant les 6,5 millions de citoyens de la RPD pluriethnique. Elle exclut quinze millions de Isan laophones, citoyens de Thaïlande depuis plus d'un siècle. Elle exclut aussi quelques cinq cents mille exilés qui ont fui le pays. La laocité comme notion ethnolinguistique concerne les Laos proprement dits : trois millions au Laos et une diaspora d'environ quinze millions de personnes. En RPD, le lien entre laocité et laotieneté conditionne le développement. Les Laos doivent entraîner les minorités dans un élan national. Si cette osmose se produit et si le pays réussit sa percée régionale, la diaspora jouera un rôle considérable.

Quelle laocité pour quelle laotieneté ? Grant Evans craint l'imposture d'un néo-bouddhisme identitaire, simple morale sociale légitimant un socialisme de marché où l'État garde le monopole idéologique. Quelle alternative proposer ? Amphay Doré évoque pour le Laos une « renaissance spirituelle à l'heure de l'ASEAN ». Pour lui, le bouddhisme est le noyau de la laocité, avec d'autres éléments. Ce noyau a fini par « affiner une vision harmonique du monde et conférer au Lao une aptitude

¹⁹⁶ Lire en particulier Niels Mulder, *Southeast Asian Images*, Silkworm books, Bangkok 2003

¹⁹⁷ Grant Evans, *The politics of ritual and remembrance* Silkworm books, Bangkok 1998

particulière à gérer la paix. »¹⁹⁸ Doré veut identifier « le principe spirituel » du peuple lao puis chercher un champ d'action pour cette valeur. Il voit en l'ASEAN le cadre où la culture lao éprise de paix rayonnera.

Comment articuler une saine spiritualité et une saine politique ? Le peuple lao a sûrement dans ses gènes une aptitude à la paix, cultivée par le bouddhisme. Traduire le bouddhisme en religion d'État n'est pas une saine spiritualité ; traduire la vocation à la paix en neutralisme n'était pas une saine politique. Cela dit, l'histoire de l'Asie du Sud-Est confère au peuple Lao une mission spirituelle : contribuer à l'unité et à la paix de la région. C'est l'essence du nouveau paradigme laotien au plan ethnique. Pour y voir plus clair, étudions certains autres modèles de la région.

5.2.1 Nationalisme et identité régionale : Malaisie et Indonésie

En politique intérieure, un pays se définit *en soi et pour soi*, distinct des autres ; en politique étrangère, il se définit *pour autrui*, intégré à un ensemble. La laocité et la laotienneté comportent elles aussi ces deux aspects interne et externe. Nous allons étudier deux modèles d'articulation entre ethnie dominante, idéal national et vocation régionale. Presque chaque État d'Asie du Sud-Est est artificiel et doit créer sa tradition. La Malaisie et l'Indonésie sont deux États pluriethniques et multi religieux, qui ont suivi des chemins différents pour articuler l'identité culturelle, la construction de l'État-nation et l'intégration régionale.

¹⁹⁸ Amphay Doré, *une renaissance spirituelle à l'heure de l'ASEAN*, colloque à l'Assemblée Nationale, Paris, le 18 novembre 1997

- « *Nouveau Malais* », *Malaysia Inc.*, *valeurs asiatiques*

En Malaisie, État fédéral artificiel hérité de l'empire britannique, six cents kilomètres de mer séparent neuf États péninsulaires des deux États du Nord de Bornéo. Les Malais ont donné leur nom au pays, mais ne sont que 55% d'une population qui comprend 34 % de Chinois et 11% d'Indiens. Par la discrimination positive, les Malais ont comblé leur retard économique sur les Chinois. Le Premier Ministre Mahathir (1981-2003) incarnait un gaullisme asiatique où l'État entrepreneur tire le peuple vers la grandeur.

Chantre des valeurs malaises, Mahathir en a d'abord vitupéré les tares. Son *dilemme malais* en 1970 décrit un peuple indolent, captif de ses valeurs traditionnelles¹⁹⁹. Ce malais « sans qualité », le mahathirisme a voulu en faire un fier « nouveau malais » (*Melayu Baru*), par divers slogans : par la grandeur de l'État de Malaisie (*Malaysia Inc.*) ; puis en magnifiant ce pays dans l'ASEAN (*valeurs asiatiques*) et dans l'Asie entière (*Look East*). Loin de chercher l'homme malais dans son passé, il fallait l'inventer dans l'Asie actuelle et dans le monde de demain : une leçon pour les laotiens, souvent obsédés par les racines historiques de la laocité, au lieu de chercher à fixer son avenir. Pour aider le malais à se grandir sans perdre son âme, Mahathir chercha des modèles : ne les trouvant ni en Occident ni dans l'islam, il les trouva en Asie du Nord-Est. Selon lui, une ethnie prouve son excellence en réussissant politiquement et économiquement. Le malais créera un État moderne pour un but plus grand que soi. L'Asie révélera la grandeur malaise, plus que l'islam : l'Asie qui réussit est la chance pour le malais musulman d'être heureux et de le faire

¹⁹⁹ David Camroux, *Malaisie : retour vers un futur oriental, L'Asie Retrouvée*, Seuil, 1997, pp. 125-145

savoir. Le sens profond du mahatirisme peut s'évaluer de deux façons, au plan ethnique et religieux : pour François Raillon, les Malais croient « *vivre une époque extraordinaire et prométhéenne, qui a vu les musulmans d'Asie du Sud-Est aborder une prospérité évoquant un passé glorieux, celui des empires malayo-indonésiens de jadis* »²⁰⁰. David Camroux voit plutôt dans le mahatirisme « *une sorte de religion laïque, une religion qui dépasse largement les clivages ethniques et religieux.* »²⁰¹

Le « mahathirisme » est une synthèse ethnique, nationale et régionale : la fierté malaise implique une identification avec l'islam et avec le passé, la Malaisie représente le présent d'un État moderne pluriethnique, l'ASEAN fournit un avenir. Chaque niveau implique une invention de tradition et des symboles mobilisateurs. Seul en effet, le peuple malais ne peut s'affirmer. Avec l'émulation chinoise et la discrimination positive au sein d'une fédération multiethnique, il a trouvé sa place en Asie. L'ASEAN - véritable caisse de résonance - et la Malaisie se légitiment mutuellement. Si la Malaisie réussit, l'ASEAN réussira. La Malaisie constitue aussi un exemple de cohabitation réussie avec les Chinois, alors que les rapports entre la Chine et l'ASEAN sont un enjeu du futur. Mais l'ASEAN légitime aussi le régime malais. Elle offre un marché aux produits de ce pays, et un horizon pour sa grandeur nationale.

- *L'Indonésie : unité dans la diversité*

Héritière de Srivijaya et Mojahapit et legs colonial néerlandais, l'Indonésie est un État artificiel. Hétérogène au plan ethnique,

²⁰⁰ François Raillon, *L'Asie Retrouvée, L'idée du Monde*, Editions du Seuil, Paris 1997, p. 185

²⁰¹ David Camroux, op.cit. p. 140

dispersé géographiquement, l'immense archipel a pour devise « unité dans la diversité ». Le Serment de la Jeunesse précisait dès 1928 : « une nation, la nation indonésienne ; une langue, l'indonésien ; une patrie, l'Indonésie ». Plusieurs outils de *nation building* ont bâti l'Indonésie : la langue, la colonisation intérieure, l'idéologie nationale. Devenu indépendant, le jeune État crée un puissant lien entre tous : le *bahasa indonesia*, simple à parler, véhicule une modernité malaise, sans avoir l'inconvénient d'être la langue des Javanais, l'ethnie principale. Pour le reste, l'Indonésie magnifie la grandeur javanaise. Le colonisateur néerlandais légua au peuple central de Java un vaste champ d'action : l'Indonésie, quatrième puissance démographique du monde, relie deux continents et deux océans.

Le régime incita des centaines de milliers de familles javanaises à migrer vers les îles voisines : la *transmigrasi* des années 50 amplifia la *kolonisatie* lancée par les Néerlandais en 1905. Soulageant une Java surpeuplée, cette ingénierie sociale unifia le pays. Le coût fut élevé, la *transmigrasi* absorbant jusqu'à 10 % du budget national. Elle concerna surtout Sumatra, Kalimantan, et Sulawesi.

L'*Indonésianité* se légitima sur deux plans :

- en politique étrangère, le non-alignement favoriserait la reconnaissance de l'État indonésien par d'autres États
- en politique intérieure, l'idéologie nationale du *Pancasila* devait générer l'homme indonésien idéal ;

Le plus grand pays musulman du monde emprunte au bouddhisme le terme *Pancasila*²⁰² : l'homme indonésien idéal s'y accomplit en bâtissant une nation idéale à vocation universelle. Sokarno citait Renan pour parler du sentiment national : « le désir d'être ensemble ». Principe spirituel de l'Indonésie moderne, le Pancasila est le « condensé de la personnalité indonésienne, la source des lois, donnant un but et une direction »²⁰³. Alain de Sacy y voit « une remarquable formalisation des principes d'inclusion d'une société extraordinairement pluraliste (...) la naissance de l'Indonésie et la vie de Sukarno illustrent le processus par lequel une nation apparaît historiquement. »²⁰⁴. Le pancasila situe l'homme indonésien dans cinq espaces concentriques :

1. « La foi en un Dieu unique » l'inscrit dans un espace cosmique par adhésion à des valeurs sacrées. Dieu est Tuhan (déité) et non Allah. Cette philosophie rappelle la devise des États-Unis (*in God we Trust*), et l'idéal d'une « religion civile ».
2. « L'humanité juste et civilisée » l'inscrit dans un espace anthropologique, « la famille humaine » par adhésion à des valeurs humanistes.
3. « L'unité de l'Indonésie » l'inscrit dans un espace patriotique par adhésion aux valeurs malaises. La devise nationale *Unité dans la diversité*, rappelle le *E Pluribus Unum*, devise des États-Unis jusqu'à 1956.
4. La « démocratie guidée par la délibération et le consensus » l'inscrit dans un espace politique, par adhésion à des valeurs

²⁰² Cinq principes en sanskrit. Le pancasila bouddhique est un code de conduite pour les laïques : ne pas tuer, ne pas voler, s'abstenir d'immoralité sexuelle, ne pas mentir, ne pas abuser de substances addictives.

²⁰³ Niels Mulder, op. cit. p. 47

²⁰⁴ Alain de Sacy, *l'Asie du Sud-Est, l'Unification à l'épreuve*, Vuibert, Paris 1999, pp. 148-150

démocratiques. Le corps politique est une famille, chacun a des droits et des devoirs.

5. La « justice sociale pour tous » l'inscrit dans un espace socio-économique par adhésion à une éthique sociale. Le travail de tous pour exploiter les ressources a pour contrepartie la protection de chacun.

Le pancasila, greffe étonnante d'universalisme pan religieux et de nationalisme laïque en terre d'islam, a hélas perdu son prestige. Loin d'illustrer les cinq vertus du *Pancasila*, l'Indonésie a exagéré trois vices : corruption, collusion et copinage. Sans prospérité, difficile de bâtir une démocratie. Avec une démocratie bloquée, le tout indonésien perd sa cohérence, bridant l'espoir d'un rayonnement mondial de l'Indonésie. La foi en Dieu dégénère alors en « maladie de l'islam »²⁰⁵. D'où la tentation chez certains, de substituer à l'État-pancasila l'État islamique.²⁰⁶ Des forces de résistance à l'islam radical existent bien : les chrétiens, les Chinois, l'armée indonésienne, les États-Unis. Mais jouer ces forces contre les musulmans déstabiliserait le plus grand pays musulman du monde. Jakarta écartera l'islamisme par une idée meilleure de l'islam et une idée meilleure de l'Indonésie.

L'islam indonésien est singulier, surtout à Java. Les *abangan* « javanais », au mysticisme syncrétiste, se distinguent des *santri* (islam orthodoxe). Les partis islamiques prônèrent longtemps la *Charte de Jakarta*, un amendement constitutionnel obligeant les musulmans à pratiquer la charia. Or les premières élections libres d'Indonésie, en 1999, donnèrent peu de votes à ces partis. Le *Muhammadiyah* et le *Nahdlatul Ulama*, les deux grandes formations

²⁰⁵ Abdelwahab Meddeb, *La Maladie de l'islam*, Seuil, Paris 2002. Voir aussi son entretien au Nouveau Courrier N° 3, octobre 2003, ppp. 8-11

²⁰⁶ Kanis Dursin, *Asia Times*, 10 mars 2001

islamiques, s'y opposent. Le Dr Fealy voit un « décrochage entre le piétisme et l'islamisme. Tout se passe comme si les musulmans indonésiens ne veulent pas voir l'islam jouer un rôle accru dans la vie de l'État »²⁰⁷

L'Indonésie est sensible à un « islam réformé » tel que le prêche Amr Khaled dans le monde arabe. D'abord soucieux de développement économique, et prônant « une religiosité stricte mais non fermée au monde », Khaled a eu « ce génie de se positionner au carrefour de trois tendances : l'islamisation des sociétés, la privatisation des États et la globalisation du monde. Son projet est de faire de l'islam une religion entrepreneuriale qui ne passe plus par le jihad armé, mais par un réseau de projets de développement. »²⁰⁸ Ses « bâtisseurs de vie » prêchent un islam « réformé », défini par « la volonté, la découverte du don, l'innovation et l'invention, l'importance du travail et du savoir, l'art de la communication et la clarté de vision. » L'Indonésie compte des figures similaires : Abdullah Gymnastiar (AA Gym), chef d'entreprise et prédicateur, sillonne le pays et parle chaque semaine à soixante millions de téléspectateurs. Ce « théologien de la prospérité »²⁰⁹ veut montrer combien « l'islam est beau. Avec nos séminaires, nous essayons de former des entrepreneurs, d'apprendre aux gens à être bons, à s'aimer les uns les autres. »²¹⁰ Zainuddin M.Z., autre « télévangéliste musulman », créa son propre parti, le *Reform Star Party*.

Cet islam réformé pourrait raviver l'idéal indonésien originel. Mais comment rénover le pancasila ? Son premier principe met

²⁰⁷ ASIP, 21 mai 2003

²⁰⁸ Patrick Haenni, *Religioscopie*, 12 novembre 2006

²⁰⁹ Yves Gonzales-Quijano, <http://assr.revues.org/document3479.html>

²¹⁰ Jean-Claude Pomonti, *Le Monde*, 1er septembre 2003

Dieu au cœur de la nation. Il peut ici s'inspirer des États-Unis. Certains d'être une « cité sur la colline », les Américains professent l'existence de Dieu, mais aussi la liberté religieuse. L'Indonésie doit pouvoir affirmer l'existence du Dieu supra-confessionnel, tout en faisant de l'islam le *primus inter pares* des religions du pays. L'Indonésie peut devenir un laboratoire où un islam majoritaire s'entend avec les autres religions. Le pancasila pourrait aussi souligner davantage le rôle de la conscience dans l'éthique afin d'inclure les animistes, polythéistes, agnostiques ou athées, et les associer à l'idée d'une nation qui poursuit un idéal absolu. Ces aménagements préserveraient l'esprit du pancasila.

Le deuxième principe d'humanité juste et civilisée doit ancrer l'Indonésie dans son espace culturel régional. L'ASEAN pratique un *pancasila* régional plutôt réussi. L'Indonésie et l'ASEAN se consolident d'ailleurs mutuellement. En 1967, après des années de luttes internes et de *konfrontasi* externe avec la Malaisie, l'Indonésie apaisée appuie la création d'une ASEAN conforme à ses aspirations, à savoir libérée des tutelles étrangères. Et en 1976, c'est à Bali qu'on adopta la déclaration de Concorde, qui mena l'ASEAN au triomphe. 21 ans plus tard, la crise majeure de l'ASEAN frappa l'Indonésie plus que les autres. Ce pays puissant, 40% de la population de l'ASEAN, est aujourd'hui l'homme malade de la région. Un pancasila renouvelé relancerait la construction régionale.

Le troisième principe est l'« unité dans la diversité » ; des formules doivent accentuer la diversité dans l'unité. Sans forcément devenir fédérale, l'Indonésie pourrait se décentraliser davantage et accroître l'autonomie des provinces.

Le quatrième principe (démocratie par la délibération) progresse vite. Avec l'abolition de l'Ordre Nouveau, la démocratie dirigée a cédé la place à davantage de libertés publiques ; l'armée desserre son étau. La tendance de fond semble être un leadership des musulmans modérés entraînant le reste du pays avec une concertation accrue.

Le cinquième principe reste le gros défi. La situation socio-économique du pays est détériorée. Une théologie de la prospérité peut inciter les musulmans à combler leur retard sur les communautés chrétienne et chinoise plus prospères.

Au terme de ce survol de l'Indonésie et de la Malaisie, évoquons le propos éclairant de Kikue Hamayotsu sur les rapports entre islam et construction nationale : « La sagesse ordinaire voit en l'islam un frein pour former un pays moderne. Le cas indonésien semble le confirmer. L'islam s'y est montré un facteur de division renforçant les sentiments religieux identitaires, alors même que l'islam était écarté aux plans constitutionnel et idéologique. En revanche, la Malaisie prouve que l'islam peut être compatible avec le processus de construction d'une nation moderne alors même que l'islam était établi par la constitution comme la religion officielle pour sauvegarder la position hégémonique des Malais Musulmans. »²¹¹

5.2.2 Réveil lao et réconciliation nationale

Sans offrir de solution au problème laotien, les cas malais et indonésien aident à le poser. Un projet collectif doit unir tous les Laotiens. Amorcée sous la colonisation française, la laotieneté

²¹¹ Kikue Hamayotsu, *Islam and Nation Building in Southeast Asia: Malaysia and Indonesia in Comparative Perspective*, Pacific Affairs. Volume 75, 2002

est une construction récente qui a aujourd'hui la consonance des démocraties populaires. Le soviétisme éclata après Gorbatchev et la Yougoslavie après Milosevic. Pour éviter une balkanisation du Laos, une nouvelle laotieneté devra motiver les diverses ethnies à bâtir un avenir commun. Une vocation d'artisan de paix en Asie du Sud-Est pourrait les mobiliser derrière un projet national. Elle inspirerait l'ethnie majoritaire lao, la diaspora souvent éduquée, et les forces vives d'un bouddhisme qui ne serait pas qu'identitaire mais apporterait vraiment un renouveau spirituel et un esprit d'entreprise au service de la paix.

Le Laos actuel s'interroge sur les rapports entre la laocité, héritage culturel et religieux, et la laotieneté, héritage de la colonisation et du marxisme. L'entrée récente dans l'union régionale donne un sens nouveau aux deux autres héritages. Alors, quel avenir pour la laocité ? Pilier de la culture lao, le bouddhisme lui insuffle son pacifisme. L'ethnie dominante du Laos peut-elle fédérer les autres ethnies ? La constitution laotienne de 1991 propose une intégration nationale unitaire, plus tournée vers l'avenir que vers la référence au passé : « le peuple laotien pluriethnique est au cœur des origines de la nation laotienne et au centre de l'œuvre d'édification de la patrie ». ²¹² Vatthana Pholsena explique ensuite le sens de l'expression « communauté nationale lao » (*vongkhananyat beng sat lao*) : on peut traduire par « cercle familial ». La nation laotienne regroupe diverses ethnies sous une hiérarchie familiale. Le ministère de l'information et de la culture évoque un élan vers l'unité nationale impulsée par l'ethnie dominante lao : « Ces larges communautés se sont unifiées et la population s'est unie ; c'est la

²¹² Constitution de la République Démocratique Populaire Lao, Assemblée Nationale Suprême, Vientiane 1991, p. 1

population du Laos, la communauté linguistique thai-lao étant le noyau de cette structure multiethnique. »

Quelques traits de la laocité

Yves Goudineau, ethnologue

« Il est frappant de constater à travers l'histoire l'absence de violences majeures entre les différentes populations. Les conflits n'eurent qu'une portée limitée et les territoires traditionnels de chacun furent généralement respectés. La très faible densité, la distance sociale entre gens des plaines et gens des montagnes sont des facteurs de rapports interethniques relativement paisibles. La multiethnicité ne semble pas constituer une menace politique proche. Le vrai problème est l'écart économique et social croissant (...) Les minorités qui ont survécu à l'histoire pourront-elles survivre à la modernité économique, à l'exploitation de la forêt et de l'hydroélectricité ?²¹³

Yves Nougère, fondateur de Mékong 2000

« Culturellement l'âme lao est le sanctuaire de multiples philosophies, pratiques et religions assimilées au fil des siècles. Si le bouddhisme domine, un certain rationalisme est venu s'y incorporer. Le non-dit, dans la communication laotienne, tient une place importante. Il s'extériorise au travers de normes et de codes qui laissent la face sauve à l'interlocuteur. Le souci de ne pas heurter est toujours présent dans la pensée de cette société poète, musicienne, conviviale, épicurienne, avant tout douée d'un sens inné de la mesure. Ce corpus de valeurs confère à la personnalité laotienne cette extrême capacité d'adaptation aux situations les plus

²¹³ La diversité ethnique au Laos, un patrimoine culturel, des enjeux politiques et sociaux, *Mutations Asiatiques*, mai 1998

innovantes et un insigne détachement au regard des vicissitudes. Même dans le dit, l'expression populaire *Bo Pen gnang* peut être utilisée pour apaiser un sentiment de faute, limiter l'effet d'une maladresse, atténuer la dette née d'un service rendu, donner place à l'espoir au moment d'un événement grave. C'est une des plus belles formules de la pensée lao, loin de l'interprétation 'je m'enfoutiste' qu'en font les étrangers. »²¹⁴

Amphay Doré, anthropologue

« Les étrangers qui apprécient les Lao pour leur caractère avenant et leur 'bonne nature' savent rarement qu'ils sont le prix d'un sacrifice, le sacrifice du non-jugement, dont la patience, la tolérance et l'amour de la paix sont les traductions extérieures. Comme la cérémonie du thé et le tir à l'arc au Japon, le rite de *soukhouan* et l'attitude *bo pén gnang* sont les véhicules de l'héritage spirituel national. »²¹⁵

Cela rappelle la Malaisie et l'Indonésie. Depuis trente ans, l'État volontariste essaie de fixer la place de tous dans un ensemble unitaire. Avec un projet national laotien orienté vers la culture de la paix en Asie du Sud-Est, la laocité connaîtrait un réveil entraînant tout le pays. Kongkeo Saycocie disait dans un forum de discussions : « J'aimerais suggérer un réveil de notre identité lao – quelque chose pour fédérer les Lao et les rendre fiers. Il faut trouver dans le bouddhisme des propositions qui fassent jeu égal avec l'éthique protestante du travail ou encore l'éthique confucéenne. Le bouddhisme sera ainsi bien utile pour faire du Laos le Ciel sur la terre. » Raison de plus pour le Laos d'exalter la culture de la paix. Jadis, la lutte entre de puissants voisins pour l'hégémonie régionale faillit détruire la laocité et menaça toute

²¹⁴ Yves Nougurède, intégration et identité, le Laos au défi du développement, *Mutations Asiatiques*, mai 1998, p. 35

²¹⁵ Amphay Doré, *une renaissance spirituelle à l'heure de l'ASEAN*, colloque à l'Assemblée Nationale, Paris, le 18 novembre 1997

tentative de fonder une laotieneté. La réconciliation nationale comme but en soi est limitée. Les Laos de la RPDL et ceux de la diaspora restent souvent sur leur garde, tout en ayant la « réconciliation nationale » à la bouche. La méfiance se réduirait si les deux parties s'entendaient sur un but commun intéressant toute la région. Renforcer la paix en Asie du Sud-Est fédérerait tous les Laotiens.

5.3 Un Etat en quête de légitimation nationale et régionale

Le troisième facteur de l'identité nationale est la souveraineté. À quoi ressemble l'État laotien ?

5.3.1. Stabilité et sécurité

La *République Populaire Démocratique Lao* est un Etat souverain sur un territoire englobant les trois anciens royaumes du Luang Prabang, du Vientiane et du Champassak. Née d'une guerre de libération marxiste-léniniste, la RPDL maintient le contrôle du parti unique sur la population. Elle siège à l'ONU et dans de nombreux organismes internationaux.

Paradoxalement, cet État garde des atouts pour une culture de la paix en Asie du Sud-Est. En premier, il a assuré sa sécurité dans un environnement violent. Le plus fragile des trois anciens États de l'Indochine française (Vietnam, Cambodge, Laos) est aussi le plus stable depuis 1975. Peu contesté aux plans intérieur et extérieur, le Laos est resté à l'écart du génocide cambodgien, du conflit vietnamo-khmer ou du conflit sino-vietnamien de 1979.

Ensuite, dans l'histoire du communisme, la RPDL se distingue. Le communisme laotien a évité l'inhumanité des expériences

similaires, tout en arrivant à encadrer la population et accroître le rôle de l'État. La sécurité s'y maintient en recourant moins qu'ailleurs à la violence : existe-t-il une exception laotienne, une capacité d'écarter l'extrémisme et les atrocités qui dévastèrent ses voisins comme la Chine, le Vietnam et le Cambodge ? L'exception RPDL a des racines. Malgré les ruptures historiques, le Laos maintient son identité à travers les transitions d'un âge à l'autre : le Lane Xane, le Laos français, le Royaume du Laos, la RPDL issue de la révolution de 1975, l'adhésion à l'ASEAN. Cette capacité de préserver l'essentiel de l'âge précédent, à chaque ère nouvelle, le Laos la doit peut-être à quelques figures de son histoire.

5.3.2 Rupture et continuité

Fondateur en 1353 du *Lanxane*, Royaume du million d'éléphants et du parasol blanc, Fa Ngum fit du bouddhisme la religion d'État. Luang Prabang, ancienne capitale royale, symbolise le rayonnement d'une dynastie qui connut son âge d'or au dix-septième siècle, puis déclina. En 2003, l'inauguration d'une grande statue de Fa Ngum salua le 650^e anniversaire de son avènement. Un geste pour re-légitimer le pouvoir actuel.

La colonisation française (1893-1949) fixa les frontières actuelles du Laos. Elle commença avec Auguste Pavie. Sa « conquête des cœurs » et son humanisme, exceptions dans l'histoire coloniale, furent en osmose avec l'âme du pays. Il évacua le chef des bonzes du Vat Mai à Luang Prabang, et sauva de la mort le Roi Oun Kam assiégé par les Siamois. La colonisation au Laos a un autre trait : optant pour l'administration directe du territoire laotien, elle maintint toutefois le Royaume de Luang Prabang comme protectorat, et rebâtit l'actuel palais royal, l'ancien ayant

été détruit par les pavillons noirs puis par les thaïlandais. Un geste fort envers la monarchie lao d'autant que le règne de Sisavong Vang sera le plus long de l'histoire du Laos ; né en 1885 avant la colonisation, il accède au trône en 1904, et meurt en 1959, dix ans après l'indépendance. C'est le paradoxe de l'État laotien : un don singulier pour maintenir une certaine identité dans les aléas de l'histoire et l'évolution des régimes.

Les Français ont peu développé le Laos, mais ont rédigé la première histoire nationale, restauré les monuments, encouragé la littérature lao. L'École Française d'Extrême-Orient aida le bouddhisme laotien à redorer son blason. La France républicaine et laïque sauva le triptyque Roi-nation-bouddhisme. Voulant initier l'élite laotienne aux concepts occidentaux, les Français choyèrent le Prince Phetsarath²¹⁶. Celui-ci, loin de vénérer le modèle français, exploita la parenthèse coloniale pour renouer avec la grandeur passée du Laos. L'enfant chéri de la France, devenu son ennemi, admira deux modèles : le Japon et la Thaïlande, deux monarchies d'Asie jamais colonisées et sourdes aux sirènes occidentales. Le Japon aida le prince à créer le *Lao Issara*, artisan de la première indépendance. Evincé du pouvoir, Phetsarath s'exila à Bangkok, incarnant la légitimité culturelle contre l'occidentalisation.

Le Laos indépendant devient une monarchie constitutionnelle en 1949. Là débute un autre paradoxe. Les États-Unis supplantent la France au Laos, mais celui-ci sera représenté pendant presque trente ans par un homme d'État dans la tradition française. Frère cadet de Phetsarath, Souvanna Phoumah incarne l'humanisme

²¹⁶ Le Prince Phetsarath (1890-1959), après des études à Louis-le-Grand et Oxford et de hauts postes administratifs, deviendra vice-roi en 1931. Il sera le premier chef du mouvement indépendantiste Lao Issara.

des Lumières. Pétri de culture française, il voudra maintenir et moderniser l'État de droit hérité de la colonisation, contre les rivalités de clan et les privilèges. Négociateur impartial et au-dessus des partis, il présida aux trois tentatives de gouvernements d'union nationale. Après la chute de la monarchie, il resta au Laos jusqu'à sa mort en 1984. Comme Phetsarath, il embrassa jusqu'au bout un choix finalement vaincu mais qui atténua la portée de la rupture suivante.

La révolution de 1975 instaura la République Populaire Démocratique Lao. Vassal du Vietnam depuis le traité d'amitié de vingt-cinq ans signé en 1977 et reconduit en 2002, le pouvoir a survécu à l'effondrement de l'URSS. Le régime de parti unique (politburo, comité central, organisations de masse) se maintient. Or quel chef suprême la révolution va-t-elle porter au pouvoir en 1975 ? Souphanouvong, « le Prince Rouge », est le demi-frère de Phetsarath et de Souvanna Phouma. Marié à une vietnamienne, il aura patienté longtemps pour faire triompher le communisme. Plusieurs fois ministre au temps de Souvanna Phouma, cet aristocrate amena au pouvoir ses amis de l'intelligentsia lao, mais aussi des cadres communistes issus des minorités ethniques souvent négligées dans l'histoire du pays. Premier président de la RPD, ce produit de l'ancien régime et du colonialisme français a freiné la dérive extrémiste. Le régime révolutionnaire maintiendra les liens diplomatiques avec les États-Unis. Aux affaires, il n'aura pas les pleins pouvoirs, une direction collective assurant la marche de l'État. Sa mort en 1995 sera suivie d'un deuil national de cinq jours.

S'intégrer dans l'ASEAN bouscule ce pays à l'identité nationale fragile. Mais l'inscription du Laos dans une union régionale qui prône l'unité dans la diversité peut préparer « par l'extérieur » la

légitimation future du Laos. Sa diversité interne est comme un condensé de la diversité du dehors. En trouvant sa place dans un ensemble plus vaste, il devrait aider les sous-ensembles qui le composent à trouver la leur. L'intégration régionale pourrait consolider l'intégration nationale. Le cas est fréquent : l'ASEAN et les États-membres se légitiment mutuellement. Le Laos peut y gagner dans les échanges culturels et économiques, mais en réformant ses structures politiques et son organisation sociale.

En pleine ouverture à l'ASEAN, le Laos a choisi comme héros national Kaysone Phomvihane. Ses statues sont partout, son effigie orne les billets de banque. Souphanouvong renvoyait l'image du noble intègre et zélé qui fit descendre la majesté royale parmi le peuple ; il personnifiait la marche du Pathet Lao vers le pouvoir. Une fois au pouvoir, son rôle devint plus symbolique. Son successeur, le débonnaire Kaysone Phomvihane incarnait la possibilité pour « l'homme du peuple » (*luuk kong pasason*) de s'anoblir par l'héroïsme socialiste quotidien selon la formule inscrite sous son buste à Vientiane : « Phomvihane est dans nos pensées chaque fois que nous remplissons nos devoirs ». Phomvihane fut toujours associé de son vivant au collectif du politburo. Désuet pour un Laos dans l'ASEAN, le « culte » *post mortem* du héros communiste incarne la continuité de l'État et de certaines valeurs que le régime maintient contre les vents de la mondialisation.

Depuis 1991, l'État laotien modifie sa symbolique et relit/relie les âges de son histoire ; plus que les changements de régime, la continuité est affirmée. Les ères historiques (Lane xane, Laos français, « Ancien régime », RPDL, Laos dans l'ASEAN) sont vues comme l'accomplissement du destin national. La transition se fait dans le calme. Sans être absentes au Laos, les tensions qui

secouent l'Asie du Sud-Est depuis la crise de 1997 sont amorties. Dans une région volatile, la RPDL maintient l'unité chèrement acquise. L'ouverture aux changements est timide, mais évite les troubles. Ce don d'évoluer sans rupture prédispose le Laos à agir en artisan de paix.

Pourquoi l'État laotien est-il obligé d'évoluer ? Pourquoi le fait-il sans heurts ? Pour simplifier, le régime communiste a stabilisé un pays martyrisé par un conflit qui, dans l'ensemble, n'était pas le sien. Il a procuré un début d'unité entre les ethnies qui n'avaient jamais vraiment existé. Pour la première fois, un État laotien unifié et souverain existe, ses frontières ne font pas l'enjeu d'un contentieux majeur. Sans réunir les Laotiens autour d'une idéologie autochtone, l'État laotien les tient ensemble. La diaspora reste trop dispersée pour être une vraie menace. Au plan interne, le parti unique affronte un irrédentisme hmong sérieux, mais qui ne menace pas la sécurité nationale. La faible légitimité des dirigeants fut aggravée quand ils ne purent améliorer le niveau de vie de la population. Pour avoir la tranquillité, l'État se montra pragmatique, et fit des réformes dès 1979 puis en 1986. Il a surtout laissé la débrouillardise, l'individualisme, et une certaine inertie reprendre le dessus. Des pans entiers du pays sont gérés par des ONG et des agences internationales qui contestent peu l'orientation du pays.

Dans cette « sécurité » générale, les changements que dicte la situation internationale sont acceptés : cela permet de réhabiliter le Laos traditionnel sans perdre la face. L'effondrement du communisme mondial n'a pas déstabilisé l'appareil d'État ; la globalisation et l'entrée du Laos dans l'ASEAN ont surtout pour effet de révéler l'ancienne forme du Laos, avant la colonisation. Cette forme remonte tranquillement à la surface sans craqueler ni

perturber l'État laotien. Il mue, non sans douleur, mais évite les turbulences et reniements incessants qui firent passer certains pays d'Europe de l'est d'un communisme décadent à un libéralisme anarchique puis souvent à un néo-communisme capitaliste et nationaliste sur fond d'affrontements ethniques. Alors que l'État laotien fut toujours faible et ne sut protéger le peuple des forces hostiles, l'État RPDL constitue une membrane entre un Laos encore fragile et les secousses du dehors.

Surtout, les changements de régime semblent peu altérer la placidité Lao. Chacune des cinq ères de l'histoire laotienne a préservé, voire renforcé les traits essentiels de la précédente, malgré des ruptures apparemment radicales. Le Laos récapitule son histoire nationale tout en débutant son intégration régionale. En 1992, les armoiries du Laos effacent le marteau et la faucille et affichent la silhouette du That Luang, principal monument bouddhiste du pays. Le vice-ministre de la culture et de l'information souligna dans l'introduction à un livre sur le monument en 1995 : « Le That Luang nous rappelle la grandeur du Laos, il fut érigé à l'apogée du Royaume du million d'éléphants ... Il symbolise la persévérance et la générosité du peuple laotien. Il symbolise aussi l'unité du pays. »²¹⁷ Réhabiliter le That Luang au cœur de la vie nationale est très significatif : « Le That Luang contient l'esprit de la nation lao, explique Marcel Zago, à la fois baromètre de la fortune nationale et cause de sa prospérité. »²¹⁸ Si le jour national du 2 décembre est une célébration officielle proclamant la naissance de l'État RPDL, le festival du That Luang en novembre est vraiment populaire. D'un côté l'appareil d'État, de l'autre la communauté nationale.

²¹⁷ Editions Vientiane Times, 1995

²¹⁸ *Rites et cérémonies en milieu bouddhiste lao, Documenta Missionaria*, 1972

Même si l'inféodation au Vietnam voisin reste forte, le Laos joue sur d'autres alliances. L'ouverture des ponts à Vientiane, Pakxe et Savannakhet montre un renforcement du lien avec la Thaïlande. Au nord, le Laos s'ouvre à la Chine. Il cultive aussi ses liens avec l'Inde, le Japon et la Corée, l'Australie et la France.

La réhabilitation de l'histoire royale du Laos par le régime issu de la révolution est sans doute de bon augure pour l'avenir de la paix au Laos et dans l'ASEAN. Elle implique en effet une réhabilitation du bouddhisme et des valeurs culturelles qui font la laocité. Elle est de nature à rassembler les énergies des Laotiens du monde entier. Elle stimulera la recherche historique et l'étude du passé laotien.

Chapitre 8

LA TERRE DU MILIEU, CLE DE VOÛTE D'UNE CULTURE DE LA PAIX

Quand nous reverrons-nous toutes les trois, sous le tonnerre, les éclairs ou la pluie ? (Macbeth Acte 1, scène 1)

Pour Grant Evans, le Laos est « Terre du milieu », ou « pays entre deux » (*the land in between*)²¹⁹. La géographie plaça le Laos au cœur de l'Indochine, l'histoire en fit un État-tampon, la culture incline le peuple à choisir « la voie du milieu ».

« L'entre deux » est périlleux. Les Laotiens chérissent la modération, mais à quel prix ! Le pays de l'entre deux paie cher le « choix forcé » de la neutralité. Au mieux, neutre signifie juste, objectif, impartial. Au pire, il signifie médiocre, indécis, incertain, ambivalent. Victor Hugo le rappelait : « En temps de révolution, qui est neutre est impuissant ». Le Laos a ainsi fourni un florilège d'oxymorons. Evoquant l'indépendance du Laos dans l'Union française, le prince Boun Oum parlait de « dualité d'apparence contradictoire ». Philippe Rhone décrit le pays comme un « carrefour enclavé »²²⁰, une ONG parle d'un « Laos amer et

²¹⁹ Grant Evans, *The land in between*, Allan & Unwin, 2002, p. 251

²²⁰ Philippe Rhone, le Laos, « un petit pays comme un carrefour enclavé » *Globe Mémoires* Novembre 1999, pp.12-15

doux »²²¹. Sans être les seuls fautifs de cette confusion, les Laotiens sont les plus responsables de lever l'ambiguïté et de transformer les handicaps en atouts.

1. Neutralité douteuse ou vraie vocation pacifique ?

Le pacifisme du Costa Rica a une dimension éthique. Le cas du Laos fait plutôt songer à ce « parti de la neutralité qu'embrassent les princes irrésolus qu'effraient les dangers présents et qui le plus souvent les conduit à la ruine » qu'évoque Machiavel.

« L'entre deux » a fait souffrir d'autres peuples. La Bretagne, coincée au Moyen Âge entre les nationalismes naissants de la France et de l'Angleterre, ne fut pas l'arbitre mais le jouet de leur rivalité. Elle se rangea finalement du côté du continent. Les États baltes ont pâti d'être ballotés entre les impérialismes scandinave, germanique et russe ; la péninsule coréenne fut une pomme de discorde entre la Chine continentale et le Japon insulaire. À l'inverse, la Suisse au cœur de l'Europe est un modèle de confédération entre l'Allemagne, la France et l'Italie. Elle en contient d'ailleurs les trois langues. Genève est même une ville mondiale, l'ONU y tient « chambre haute » près du toit de l'Europe. En Belgique, la Flandre et la Wallonie se déchirent ; prise entre les deux, la capitale bruxelloise n'en est pas moins devenue la *clé de voûte* des institutions européennes.

« Clé de voûte », c'est justement ainsi que Dwight Eisenhower voyait le Laos²²² ; Arthur J. Dommen reprit l'appellation dans un

²²¹ Sous la direction de Dominique Gentil et Philippe Boumard, Laos Amer et Doux, CCL – Karthala, Paris, 2005

²²² Timothy Castle, *At War in the Shadow of Vietnam* (New York: Columbia University Press, 1993), p. 27

sens différent.²²³ En 1962, le Laos connut un moment où sa position de clé de voûte conduisit les principaux acteurs au Laos et autour du Laos à figer leur rapport de force en accordant au Laos un statut de neutralité. Ce fut l'accord signé à Genève le 23 juillet 1962 par quatorze pays. John Kennedy et Averel Arriman œuvrèrent pour faire accepter à tous cette neutralité. Pour Edmund Wehrle, Washington agissait alors sagement, espérant faire du Laos un exemple. Sa neutralité ferait tache d'huile dans la région. Wehrle souligne toutefois que le contexte régional jouait contre cette option. « A long terme, les subtilités de la situation politique sud-est asiatique se révélèrent trop fortes et le moment s'éclipsa. Le modèle laotien était trop complexe et politiquement risqué. Ni l'Union soviétique, ni la Chine, ni les États-Unis ne contrôlaient pleinement leurs alliés dans la région, or chacun tenait à afficher un semblant de mainmise. De ce fait, malgré l'esprit positif généré à Genève, et les efforts réussis pour neutraliser le Laos, l'Asie du Sud-Est était devenue, à la fin de la décennie, le noyau des tensions de la Guerre Froide. »²²⁴

Une situation de conflit et de rapports de force traite sans pitié celui qui est « entre deux chaises ». Le temps de paix favorise, au contraire, « l'entre deux ». Le « juste milieu » est le dépassement des contraires, le pôle d'équilibre d'un ensemble. Dans une Asean qui se veut une communauté de sécurité, le Laos doit saisir sa chance. « Durant les périodes d'affrontement opposant des nations plus puissantes, précise Vattana Pholsena, le Laos s'est toujours trouvé contraint de rallier un camp, sinon il risquait

²²³ Arthur J Dommen, *Laos, keystone of Indochina*, Boulder Westview Press, 1985.

²²⁴ Edmund Wehrle, *Kennedy and the neutralization of Laos*, in National security policy planning from Truman to Reagan and from Stalin to Gorbachev the cold war, octobre 2001, p. 221

de perdre son indépendance. À l'inverse, les règles et les valeurs d'une communauté de sécurité renforceraient son autonomie en politique intérieure et en politique étrangère. »²²⁵ Parent pauvre de l'Asie du Sud-Est en temps de guerre, le Laos sera une clé de voûte si la culture de la paix se consolide.

2. Un destin hanté par le chiffre 3

En architecture, quand deux ensembles sont adossés l'un à l'autre, la clé de voûte est le *troisième élément* qui les fait tenir ensemble. Pour sortir de l'entre deux, le Laos doit se faire clé de voûte et troisième élément. Le chiffre 3 est une constante du Laos, à commencer par Erawan, l'éléphant tricéphale issu de l'hindouisme ; l'animal légendaire est la monture du Dieu Indra. La pensée lao associe l'éléphant aux notions de force, de sagesse et de fertilité. Erawan symbolisait aussi l'unité des trois royaumes du Laos : Vientiane, Luang Prabang et Champassak.

L'histoire contemporaine du Laos est le dénouement d'une théodicée nationale hantée par le fatidique chiffre trois. Celui-ci marque le mythe fondateur du Laos. Dans la légende de *Khun Borom*, tout le futur historique du pays semble prédit comme dans un oracle. Ce prologue intemporel d'avant l'histoire, où le destin des hommes est pareil à un songe des dieux, rappelle le dialogue de sorcières au début de Macbeth.

Alors que le Ciel et la terre communiquaient, Phagna Ten régentait le Ciel. Sur terre régnaient Khoun Khet, Khoun Khan et Khoun Pou Lang Seung. Voulant honorer le Ciel par une offrande, les trois monarques s'y prirent trop tard. Un déluge

²²⁵Vatthana Pholsenan et Ruth Banomyong, *Le Laos au XXI^e siècle, les défis de l'intégration régionale*, IRASEC, Bangkok, 2004, p. 43

châtia leur nonchalance, mais Phagna Ten les autorisa à revenir cultiver la terre. Au bout de trois ans, leur buffle mourut. De ses narines sortirent trois Calebasses. Des peuples sortirent de deux Calebasses pendant trois jours et trois nuits : ce sont les ancêtres des kha à la peau foncée et des Thaï au teint clair. Quand ces deux peuples furent trop nombreux pour être dirigés par les trois rois, ceux-ci en appelèrent à Phagna Ten, qui leur promit d'envoyer son fils Khoun Boron. Celui-ci vint enfin, accompagné de ses trois ministres : Khoun Thamarat, Seng Manosat et Oun Khli²²⁶.

La légende de *Khun Borom* servit à justifier la stratification ethnique de la société laotienne entre *Lao Loum* (des plaines), *Lao Theung* (du dessus) et *Lao Soung* (des hauteurs), une classification commune à plusieurs pays d'Asie du Sud-Est. Dans l'histoire du Laos, le mythe fondateur prend d'autres connotations.

Le Lane Xane eut son apogée sous Souligna Vongsa au 17^e siècle. Puis vinrent trois siècles de déclin jusqu'à 1945 (première déclaration d'indépendance). La monarchie constitutionnelle traversa alors trois décennies, jusqu'à la victoire du Pathet Lao et la proclamation de la République en 1975. Pendant ces trois décennies, les trois grandes factions du pays tentèrent trois gouvernements de coalition (1956, 1962, 1973), qui échouèrent et la dynastie régnante chuta en 1975. Trois ans plus tard, le dernier roi du Laos s'éteignit en 1978 dans un camp.

Les divisions ont miné l'histoire du Laos. Les rivalités des trois royaumes de Luang Prabang, Vientiane et Champassak ruinèrent un pouvoir central déjà incapable d'intégrer les trois types

²²⁶ Résumé du Mythe de Khoun Bourôm tel que le rapporte Vo Thu Tinh, *Présence Indochinoise*, août 1979, Paris, pp. 6-96

d'ethnies. Ces discordes profitèrent à trois ennemis héréditaires : la Birmanie, le Siam, le Vietnam. Le Vietnam l'emporta contre le cours de la géographie et de l'histoire, à cause de l'intrusion française. Le Laos ne sortit de ces périls traditionnels qu'en se trouvant intégré en troisième et dernière position dans l'empire français d'Extrême-Orient. On disait alors : « Les Vietnamiens font pousser le riz, les cambodgiens le voient pousser, les Laotiens l'écoutent pousser. »

3. Trois princes, trois nationalismes

A l'entrée du Laos dans l'indépendance réapparaît le chiffre trois, sous la forme de trois princes. Des êtres doués et attachants, parmi les meilleurs talents de l'histoire laotienne. Entre les trois princes, des tensions mais jamais de violence, sans doute beaucoup de respect mutuel et d'unité dans l'adversité ; mais au final une divergence fatale dans leurs choix respectifs. Les trois princes méritaient de réussir ensemble : leur unité de vue et d'action eut probablement écarté plusieurs malheurs. Sans être l'unique cause de l'échec laotien, leur désaccord en fut l'arrière-plan. Tous trois étaient fils de Boun Khong, le vice-roi de Luang Prabang. L'aîné était Phetsarath Rattanavongsa (1890-1959), fils de Boun Khong et de Thongsy, la première épouse. Son cadet, le Prince Souvanna Phouma (1901-1984) avait même père et mère. Leur benjamin et demi-frère Souphanouvong (1909-1995) était le fils de Boun Khong et de la onzième épouse.

Leurs caractères étaient différents. « Là où Souvanna était mesuré, modéré, et même flegmatique, écrit Martin Stuart Fox, Souphanouvong était tout en énergie, obstination et

ambition »²²⁷. Surtout, ils devinrent trois incarnations possibles du nationalisme laotien qui divergèrent au lieu de converger. Certains drames nationaux s'expliquent par des querelles dynastiques entre frères, des affrontements d'egos ou encore des affaires de mœurs. Rien de tel avec les trois princes dignes, consciencieux et dévoués. Leurs défauts sont connus, mais nulle turpitude majeure ne semble flétrir le destin de ces patriotes remarquables. Leur drame spirituel est peut-être à chercher du côté du khun Borôm : n'avoir pas fait l'offrande commune au moment propice. Le plus modéré des trois (Souvanna Phouma, figure même de l'entre deux) tenta souvent de rallier ses deux frères et toutes les factions laotiennes à une option raisonnable. Il échoua, faute d'avoir les pleins pouvoirs.

On ne réécrit pas le passé. Mais on peut évaluer les choix, heureux ou malheureux, dans des tournants décisifs. Tout rêve inabouti légué par l'histoire continue de hanter les générations futures. Grâce au rôle décisif de ses minorités créatrices, le Costa Rica a préservé son rêve national dans les grands tournants. Les trois princes qui guidèrent le Laos vers l'indépendance tinrent dans leurs mains l'avenir du peuple qu'ils aimaient. Le rêve d'or de l'histoire les habita, la réalité le changea en plomb. Quand ils ne purent garder l'unité de cœur et d'esprit, leurs passions divergentes bâtirent successivement trois Laos différents. Chacun eut son heure de gloire, le suivant l'éclipsa. Martin Stuart Fox analyse ces occasions manquées dans *A history of Laos*. Le chapitre consacré aux douze années entre 1945 et 1957 s'intitule « indépendance et unité ». Alors que le Laos obtenait sa fragile indépendance en pleine Guerre Froide, une synthèse des divers

²²⁷ Martin Stuart Fox, *A history of Laos*, Cambridge University Press 1997, p. 63

nationalismes aurait été nécessaire. Or « le Pathet Lao, en porte-à-faux avec le nationalisme du gouvernement royal laotien évolua vers sa propre forme de nationalisme radical, qui ne s'appuyait plus sur une élite lao traditionnelle de légitimation monarchique et de patronage aristocratique, mais sur une participation plus étendue de toutes les formes de résistance populaire. »²²⁸

Pour être plus précis, les trois princes évoluèrent vers trois nationalismes divergents. Phetsarath prônait un nationalisme de légitimation aristocratique, Souvanna Phouma prêcha un nationalisme éclairé des forces vives, Souphanouvong mena le nationalisme révolutionnaire des masses. La coexistence des trois nationalismes au sein de la famille royale n'était pas en soi un handicap. Au contraire, si trois princes issus d'un même sang et de sensibilités diverses, s'étaient davantage unis, leur cohésion aurait soudé les Laotiens.

À l'inverse, le désaccord des trois princes fut la toile de fond d'une période critique. En douze ans, le Laos laissa passer sa chance. Les démons habituels du pays resurgirent alors. « Le clanisme des élites et le régionalisme eurent pour effet de retarder le développement d'une identité et d'une conscience nationales. S'il y avait une priorité, c'était pourtant la construction nationale dans un pays si divisé aux plans ethnique et régional (...) Rien ou presque ne fut fait pour mobiliser les minorités ethniques en créant une culture politique nationale où ils auraient pu participer. N'avoir pas su développer un sens aigu de l'unité nationale durant ces années cruciales ne fut pas entièrement le fait d'un manque de vision des chefs de clan. Ce

²²⁸ Martin Stuart Fox, *op.cit.*, p.59

fut aussi la faute des français, et la faute de la monarchie qui ne sut pas devenir un foyer supra-politique du nationalisme lao. »²²⁹

Le Laos en voie d'indépendance fut déchiré entre trois pôles de pouvoir : le colonisateur français ignorait les leçons du passé et préparait mal le pays à l'autonomie. Un monarque bienveillant mais impuissant choisit l'isolement du palais, se situant non pas au-dessus, mais à l'écart de la vie nationale. Le nationalisme tricéphale des trois princes ne sut canaliser les énergies du pays.

4. Laos en soi, Laos pour soi, Laos pour autrui

Dans un Laos abonné au chiffre trois, une occasion se présenta de tracer son destin pacifique en la personne de trois princes. Leurs rêves passionnés pouvaient répondre aux problèmes du Laos. Seul le rêve de Souphanouvong triompha. Les problèmes du Laos demeurent aujourd'hui, et le régime voudrait réhabiliter les deux autres rêves. Comment faire ?

Phetsarath incarnait le Laos *en soi*, l'essence de la laocité. Souvanna Phouma voulait un Laos *pour soi*, une laotieneté reflétée dans l'État de droit. Souphanouvong défendit un Laos *pour autrui*, gravitant dans la galaxie marxiste. La composition du gouvernement en exil du *Lao Issara* exacerbait leurs rôles : Phetsarath était le président titulaire, Souvanna Phouma le premier ministre, Souphanouvong prit la défense et les affaires étrangères. Il y forgea une conviction : le Laos ne l'emporterait pas seul, mais allié au Vietminh. Ce *Laos pour autrui* sacrifia une partie de son territoire au tracé de la piste Ho Chi Minh, permettant au Vietcong d'infiltrer le Sud Vietnam par le Laos.

²²⁹ Martin Stuart Fox, op. cit., p. 68

Si ces trois visions s'étaient accordées, le Laos aurait trouvé sa place et joué un rôle précieux. La divergence amena le Laos jusqu'à l'actuelle RPD. Ce régime sacrifia le Laos *en soi* et le Laos *pour soi* sur l'autel d'un Laos *pour autrui* : en logique marxiste, le pays devait fondre sa singularité lao dans le concert des républiques démocratiques populaires. Pour le grand frère vietnamien, la géographie et l'histoire donnaient une place *naturelle* au Laos, dans un espace indochinois socialiste dominé par le Vietnam, aux côtés du Cambodge. La question laotienne était une sous-rubrique de la question indochinoise, elle-même rubrique du socialisme mondial. Vientiane serait une paroisse de la Rome soviétique. Une logique de culture de la paix reprendra l'idéal d'un Laos altruiste, mais repensé. La question laotienne est certes en partie celle du Laos *pour autrui*, comme élément d'un vaste ensemble. Mais il ne peut s'agir d'une place artificielle ou mécanique comme la pièce de rechange d'une machine. Les nations n'ont pas seulement un rôle fonctionnel dans un système, elles sont « une âme, un principe spirituel » (la nation *en soi*) qui s'objective dans un Etat souverain et indépendant (la nation *pour soi*). Benedict Anderson l'appelait « communauté imaginée ». Souvanna Phouma défendit ardemment un Laos *pour soi*, doté de rationalité et d'institutions, dégagé autant d'un excès de subjectivité romantique (la nation *en soi*) que des interférences exogènes (la nation *pour autrui*).

Ces trois nationalismes ont leurs théoriciens. L'allemand Herder défendit un idéal romantique de la nation, fondée sur l'âme et la culture du peuple (*ethnos*). Ici, la nation existe *en soi* depuis toujours, dépositaire d'un idéal immémorial sacré. Telle une personne, le peuple a son génie, reflété dans la langue et le folklore. Ce nationalisme caractérise des peuples comme le Japon

(où le shintoïsme est religion nationale) et la Thaïlande. C'est un nationalisme de la subjectivité pure.

A l'inverse, le modèle français est un nationalisme humaniste, rationnel, républicain. Le peuple souverain au sens politique (*demos*) se reconnaît dans l'État et les institutions. Le fait national n'est pas naturel mais passe par la médiation d'un contrat social entre citoyens éclairés ; la nation n'existe pas *en soi*, mais seulement *pour soi*, objectivée dans un État légitime. Herder croit au génie national singulier. Les modèles français ou américain préfèrent les universaux (droits de l'homme et laïcité en France, Constitution fédérale aux États-Unis). Ces valeurs arrachent le citoyen aux particularismes ethniques. Le peuple ne communique pas avec des valeurs ancestrales, mais avec un idéal de progrès.

Enfin, dans différents courants, la nation *en soi* et *pour soi* est secondaire. Le marxisme fait primer la classe sur la race ou l'ethnie. La seule vraie patrie humaine étant le communisme, les États traditionnels sont des formes d'aliénation. Chaque pays devient une « république populaire démocratique » affublée de la forme adjectivée de son particularisme culturel. Quant au fédéralisme, il voit dans la nation un élément d'un ensemble plus vaste, la définissant ainsi par son « pour autrui ». Chez les nouvelles générations, le sentiment européen progresse et surpassera un jour le patriotisme. En Belgique, l'*en soi* et le *pour soi* sont très atteints, alors que le *pour autrui* triomphe à Bruxelles, devenue le district fédéral de *Europe Inc.* Les institutions internationales (ONU, UE) sollicitent l'altruisme des nations.

Dans le nationalisme tricéphale des trois princes, le cadet Souvanna Phouma fut la clé de voûte. Sa voie du milieu prônait la modération, entre le subjectivisme de son aîné inféodé à

Bangkok et l'internationalisme de son benjamin lié à Hanoï. Avec le recul, ces trois nationalismes paraissent compatibles entre eux et peuvent se compléter pour une culture de la paix. C'est ce qu'entend faire le *Projet Pakxe* : par le biais d'un État laotien agissant comme clé de voûte, le génie national lao servira la culture de la paix en Asie du Sud-Est.

La RPDL fit triompher le rêve de Souphanouvong, le Vietnam vassalisant le Laos. Mais les rêves de Phetsarath et de Souvanna Phouma restent actuels. L'historiographie officielle les réhabilite, l'optique de continuité historique (bâtir l'État laotien) semblant faire jeu égal avec la logique de rupture révolutionnaire entre l'ancien régime et la RPDL. Cette réhabilitation traduit certes l'offensive de charme de Vientiane pour une réconciliation nationale. Mais dans l'optique que nous défendons, le rapprochement des trois princes dépasse le calcul politique : dans le rêve sud-est asiatique, le Laos doit avoir un vrai rôle.

Phetsarath est réhabilité comme un pionnier rebelle au colonisateur français et au Roi. « Modernisateur colonial et nationaliste anticolonial »²³⁰, il crut au « génie national ». Ce type de nationalisme est rare dans le tiers monde. Phetsarath, féru d'astrologie, liait la nation à une tradition primordiale, comme Herder. On pourrait attribuer ce sens de la tradition à son titre de vice-roi. Aristocrates comme lui, les deux autres princes firent des choix différents : nationalisme libéral pour Souvanna Phouma, nationalisme révolutionnaire pour Souphanouvong.

²³⁰ Søren Ivarsson et Christopher E. Goscha, Prince Phetsarath: Nationalism and Royalty in the Making of Modern Laos, *Journal of Southeast Asian Studies*, février 2007

Phetsarath misait sur la laocité. Son savoir-faire dans ce domaine le rend très actuel. On lui doit plusieurs symboles nationaux importants, à commencer par la codification de l'alphabet lao moderne. Christopher E. Goscha et Søren Ivarsson apportent ici un éclairage. Avant la colonisation, Bangkok était le cœur de la laocité, plus que Luang Prabang. Les lettrés de la Cour allaient y parfaire un cursus traditionnel dont le bouddhisme theravada était l'axe. La création du Laos français rompit cette vassalité culturelle, irritant Bangkok. Pour légitimer un Laos distinct du voisin siamois, la France ranima la culture lao, à condition qu'elle serve la colonisation, et misa sur Phetsarath. Celui-ci détourna les desseins de ses maîtres pour rebâtir une laocité digne d'un grand Laos. Il pensait reconstituer un jour le Lane Xane comportant tout le plateau du Khorat. En 1923, promu inspecteur indigène des affaires politiques et administratives, il sillonna le pays et saisit de près la réalité nationale lao. Il découvrit le Laos *en soi*, et non comme simple province de l'Empire colonial français. L'ouverture d'un centre d'études bouddhistes laotiennes au sein de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à Vientiane fut un tournant, célébré comme l'aube d'une ère de développement intellectuel. Concernant la codification de l'alphabet, il s'opposa au pragmatisme français, pour qui la transcription du lao dans l'alphabet thaï simplifierait la tâche, permettant de publier plus d'ouvrages. Phetsarath déclara que « l'influence spirituelle siamoise risquait de perdre l'esprit lao » et l'emporta.

En quoi le rêve nationaliste de Phetsarath est-il d'actualité, au Laos et dans la diaspora ? Quel rôle peut jouer ce rêve dans la culture de la paix ? Un culte officieux est rendu depuis quelques années dans les temples et les maisons du Laos à ce père du nationalisme moderne, culte plus religieux que politique. On attribue en effet au prince des pouvoirs sacrés (saksit)²³¹. Son

²³¹ Grant Evans donne des détails pittoresques sur les pouvoirs surnaturels attribués au Prince dans *The Politics of ritual and remembrance*, Silkworm, Bangkok 1998

portrait chasserait les mauvais esprits. Phetsarath personnifie la laocité, avec une aura de majesté et de grandeur. Pakxe doit devenir le centre de gravité d'une culture de la paix qui intègre ces valeurs de rayonnement culturel et moral. La culture de la paix doit retenir du génie national lao les aspects de courtoisie et de placidité, mais pas uniquement. Elle doit aussi inclure l'autorité spirituelle et le panache héroïque, comme chez Aung San Suu Kyi. Phetsarath puisa dans la culture lao une fierté autochtone. Par comparaison, la force de Souvanna Phouma, et sa limite, fut de chercher la grandeur du Laos dans un modèle français de gouvernance. Quant à Souphanouvong, il avait l'aura et le magnétisme de Phetsarath, mais ne put conquérir le pouvoir qu'avec l'énergie révolutionnaire insufflée par le Vietnam. Si le Laos veut fonder une ambitieuse diplomatie de paix en Asie du Sud-Est en s'appuyant entre autre sur ses valeurs immémoriales, il doit les puiser dans les mânes de Phetsarath (« l'homme de fer » du Laos) et de tous ceux qui défendirent l'excellence traditionnelle lao.

Ces valeurs peuvent et doivent parfaitement s'harmoniser avec des valeurs complémentaires, plus universelles. Aussi voyons-nous Pakxe, plus que Luang Prabang, comme ville internationale de la paix. Luang Prabang est un sanctuaire de la laocité intérieure et ésotérique, à l'écart du monde. Pakxe pourra promouvoir une laocité extérieure et exotérique, tournée vers l'Asie et le monde, métissée de valeurs universelles.

Toutes ces valeurs sont compatibles. C'est d'ailleurs la France des Lumières qui permit à Phetsarath de ranimer un sentiment national lao. La culture de la paix doit mobiliser le génie national. Pour devenir un grand artisan de paix en Asie, le Laos doit y mettre son âme, son honneur, sa mémoire sacrée. Aux yeux du monde, Luang Prabang symbolise la laocité, la *weltanschauung* singulière du Laos. Cette laocité aura toute sa place dans le *Projet Pakxe*, de concert avec des valeurs complémentaires.

L'une de ces valeurs est la laotieneté, qu'incarnerait Souvanna Phouma. Imprégné d'humanisme, marié à une française, il défendit un État moderne et rationnel, cultivant des valeurs universelles. Homme d'État dont le Laos avait besoin, érigeant la légalité institutionnelle en priorité, il dirigea avec zèle et compétence le pays légal que les intérêts nationaux et internationaux conflictuels malmenaient. Il incarna le sens de l'État impartial, respectueux des institutions, capable de dialoguer d'égal à égal avec d'autres États au nom d'idéaux universels et laïques.

Seul Souphanouvong, le benjamin, put explorer la Terre Promise de son rêve. Son allié vietnamien lui permit de devenir l'homme fort du premier Laos unifié. À sa mort en 1995, il reçut des funérailles bouddhistes au That Luang. Quatre ans plus tard, son fils Khamsay Souphanouvong, artisan de réformes économiques comme ministre des finances et appelé « le Gorbatchev laotien », s'exila en Nouvelle-Zélande, créant l'émoi des dirigeants historiques du Laos.

Dans une optique de culture de la paix, Souphanouvong trouve aussi sa place. Un an avant son triomphe à la tête du Pathet Lao, Victor Turner voyait ainsi le « Prince Rouge » en 1974 : « Comme tous les symboles parlants, il représentait une coïncidence des opposés, une structure sémantique de tension entre des pôles de sens en opposition. »²³² Ici se révèle le drame laotien de « l'entre deux ». Faute d'unité entre les trois princes, Souphanouvong incarna un rôle historique qui traduisait tout son caractère ... et le trahissait aussi.

²³² Victor Turner, *Dramas, Fields, and Metaphors: Symbolic Action in Human Society*, Cornell University Press, pp. 88-89

La culture de la paix entend dépasser les contradictions du présent et les replacer dans une vision temporelle plus large. Souphanouvong partit des mêmes prémices que les deux autres princes, fut nourri des mêmes valeurs ... sa victoire fut aussi équivoque que la défaite des deux frères. Il fit triompher un totalitarisme que l'histoire a condamné, mais garda toute sa vie de solides vertus qui en font un patriote attachant. Le Vietminh ne le désigna d'ailleurs à la tête du Pathet Lao que comme deuxième choix. Les vietnamiens courtisèrent d'abord Phetsarath exilé à Bangkok. Il leur semblait un gage d'authenticité royale plus éminent que « le Prince Rouge ». Une fois président, ce dernier continua de se faire appeler « Prince » en privé par ses pairs communistes, même s'il était en public le « camarade président ». ²³³ La *Far Eastern economic Review* décrivait ainsi la fusion de l'homme et du peuple : « Possédant un degré de vitalité inhabituel chez un politicien du Laos, il attirait des foules enthousiastes sur son passage. Véritable *prince du peuple*, son rapport à la foule rappelait celui du Prince Sihanouk, encore que Souphanouvong, lui, avait un sens de la mission. Il était venu rétablir la foi du Laos en lui-même. »²³⁴ Depuis 1995, ses cendres reposent dans un stupa du That Luang.

5. Trois vocations : Vientiane, Luang Prabang, Pakxe

Au 20^e siècle, le Laos connut trois destins : Laos français, monarchie constitutionnelle, puis RPD. À chaque phase, un des trois princes incarna un aspect du nationalisme : Phetsarath exalta le Laos *en soi*, la singularité de la culture lao. Souvanna

²³³ document émanant du Comité des Sciences Sociales de Vientiane, en 1990, intitulé « Autobiographie du Prince Souphanouvong ». Grant Evans, op. cit. p. 106

²³⁴ *Far Eastern Economic Review* 1976, Asia 1975 yearbook, Hong Kong

Phouma entendit bâtir un Laos *pour soi*, doté d'un État moderne. Le Laos actuel existe encore comme RPD Lao, un des derniers régimes marxistes du globe. Ce Laos *pour autrui* fut symbolisé par le Prince Souphanouvong.

Aujourd'hui, le Laos guérit lentement les blessures du passé. Pays souverain, il doit pourtant largement sa légitimité et sa survie à l'aide extérieure : satellite du Vietnam, la RPDL joue aussi de son alliance avec la Chine. Depuis plusieurs années, le Laos attend de l'ASEAN une légitimation complémentaire, tant politique qu'économique. Encore très dépendant des organisations internationales et des ONG, il compte enfin sur l'aide de la diaspora : argent envoyé aux proches ou investissements dans des *joint ventures*. Le Laos est un pays exagérément assisté. Après avoir connu l'assistance financière massive des États-Unis, puis de l'URSS (chiffrée par certains auteurs à 80% du budget laotien), le Laos reste dépendant d'une aide multilatérale parfois opaque et difficile à chiffrer.

Du Laos *en soi*, le voyageur a souvent une image enchantée, qui culmine à Luang Prabang. Le renom international de ce site donne une image positive d'un pays qui, pour le reste, semble exister encore fort peu *en soi* et *pour soi*, mais énormément *par autrui*. Il ne vit *pour autrui* qu'involontairement, ayant encore peu à offrir. Le Laos peut céder ainsi à la tentation de vendre au plus offrant tel aspect de ses atouts, jugé « utile » par ses voisins. Le Vietnam tisse des partenariats étroits entre ses provinces occidentales et les provinces laotiennes limitrophes. Les entrepreneurs thaïs multiplient les démarches avec leurs vis-à-vis laotiens d'outre-Mékong. La Chine avance aussi ses pions dans des secteurs jugés stratégiques. Le journaliste Xavier Monthéard, tout en évoquant l'ambition du Laos de se transformer en « un

carrefour de communications régional», avertit sur une « dynamique qui le dépasse. Le Petit Poucet sera-t-il dévoré ? »²³⁵ Même si les nombreux projets d'investissements étrangers amènent de la richesse au Laos, et amorcent un certain développement *pour les Laotiens* (une partie d'entre eux en tout cas), le vrai développement *des* Laotiens et *par les* Laotiens reste timide. Le capital humain est pourtant la richesse des nations.

Après avoir survécu physiquement à tant de guerres et de conflits dans sa longue histoire, le Laos en paix pourrait donc perdre une partie de son âme s'il se réduit à jouer les utilités de ses puissants voisins. Une paix sans altruisme anéantira le Laos plus sûrement que le fléau de la guerre. La seule alternative est donc une fierté laotienne où le Laos devient un pays nécessaire *en soi, pour soi et pour autrui*, comme le Costa Rica.

Le *Projet Pakxe* propose de partir d'une vision unitaire du Laos tricéphale. Le Laos comporta jadis trois royaumes en un : le Luang Prabang, le Vientiane et le Champassak. Aujourd'hui, même si Savannakhet (deuxième agglomération du pays) constitue aussi une métropole régionale, trois pôles de développement affirment leur rayonnement stratégique : Vientiane, Luang Prabang et Pakxe. Sans schématiser, les trois villes représentent l'équilibre des trois nationalismes.

Luang Prabang est le sanctuaire de l'âme lao, préservé et vivant. Haut lieu de l'Asie rêvée, cette *Shangri La* intemporelle déploie son paysage féérique, ses fêtes populaires et son parcours initiatique dans ses temples nombreux ; certains sont des bijoux de l'art lao. Inscrite au patrimoine mondial de l'humanité, la ville

²³⁵ Xavier Monthéard, Naissance d'un carrefour de communications régional, *Le Monde Diplomatique*, août 2008

a une bonne infrastructure hôtelière. La rénovation du palais royal, l'ouverture d'un aéroport international et l'inauguration de l'université Souphanouvong renforcent son rayonnement. Elle devra préserver sa vocation d'incarner le Laos *en soi*, alchimie de valeurs spirituelles et culturelles qui n'en font pas seulement une ville-musée mais pour longtemps la racine de la laocité, marqueur dominant du pays. Une stratégie à long terme de culture de la paix en partenariat avec Vientiane et Pakxe permettra à la ville de poursuivre un développement harmonieux.

Tout en développant son rôle international, la capitale Vientiane reste surtout le siège de la laotieneté et du Laos *pour soi*. Luang Prabang est le sanctuaire du sentiment national, Vientiane est le cerveau, le centre de la réflexion nationale. La capitale doit encore perfectionner les outils du pouvoir central pour quadriller un vaste territoire morcelé, souvent ruiné par ses divisions. Les administrations modernes et les instituts de statistiques, même sommaires, permettent à Vientiane de centraliser l'information objective ; le Laos se connaît désormais mieux qu'avant. Principal monument du pays, le That Luang de Vientiane incarne sa grandeur. Chaque année en novembre, la population du pays célèbre son destin national, son unité dans la diversité lors d'une fête culturelle qui est aussi une foire commerciale, peu avant la fête politique de la RPDL le 2 décembre. Les dirigeants du pays semblent conscients de la nécessité de renforcer la laotieneté, le Laos *pour soi*. Le Pont de l'Amitié ouvert en 1994 avec la Thaïlande, est distant de 20 kilomètres, le trafic de l'aéroport international de Wattay reste modeste. D'un cosmopolitisme encore timide, la municipalité privilégie un développement urbain où Vientiane est d'abord le reflet de la réalité laotienne pour les Laotiens, avant de chercher à être une vitrine du Laos pour l'étranger. La capitale fuit la démesure architecturale. Le

tout récent Don Chan Palace Hotel, avec quatorze étages, est le plus haut édifice du pays.

Pakxe n'est que la quatrième ville du Laos (de 70 000 à 100 000 habitants). Mais elle renforce avec dynamisme son rôle de métropole méridionale de développement, tournée vers la communication. Six ans avant Savannakhet, l'ouverture d'un pont sur le Mékong la raccordait directement à Bangkok. Elle ouvrait ensuite son aéroport aux vols internationaux, et depuis 2002 la ville abrite la deuxième université du pays.²³⁶ Pakxe valorise ainsi ses atouts : position stratégique près de la Thaïlande, du Vietnam et du Cambodge, proximité du riche plateau des Bolovens, prestige du Wat Phou. Ce remarquable ensemble khmer, situé à 40 km au sud de Pakxe, est le deuxième site laotien classé au patrimoine mondial. La ville voit grand et a anticipé l'ouverture économique actuelle du pays, se dotant d'un potentiel diversifié. Pour toutes ces raisons, et du fait de sa position symbolique (quasiment à l'intersection des axes Hanoï-Djakarta, et Rangoon-Manille), Pakxe présente le profil pour incarner le Laos *pour autrui*, comme ville internationale de la paix. Le Laos disposerait là d'un modèle original conforme à son identité. Il pourrait promouvoir activement la culture de la paix en Asie du Sud-Est au lieu de courir après les seules exigences du marché. Reste à comprendre le cahier des charges et la responsabilité morale que doit remplir une ville internationale de la paix.

²³⁶ L'ambassade de France au Laos avance les chiffres de 30 000 étudiants pour l'université nationale du Laos à Vientiane, 4 600 pour l'université du Champassak (Pakxe) et 3 600 pour l'université Souphanouvong de Luang Prabang.

Chapitre 9

PAKXE, VILLE INTERNATIONALE DE LA PAIX

Dans une lettre ouverte aux savants du monde, le fonctionnaire californien Eric Pearson proposait en 1962 de créer une ville internationale de la paix. Des « citoyens du monde » de tous pays y vivraient en étudiant les enjeux globaux. Seule règle : dépasser les dogmes intellectuels et privilégier la croissance spirituelle : « Veillons, disait Pearson, à ne pas égarer la soif de savoir de l'enfant vers des travaux académiques n'octroyant que des bienfaits matériels en écartant l'importance de la liberté. Sinon, l'homme irait vers une recherche de sécurité dans une société de masse où l'individu délègue la responsabilité des décisions à ceux qui sont au pouvoir. » Pour Pearson, la paix commence si on « développe une conscience sociale fondée sur le respect de la vie où l'amour, la vérité et la beauté ne font qu'un. »²³⁷ Une université de la paix serait créée dans cette ville. Pour le reste, ce serait une ville normale où des volontaires de différentes obédiences vivraient pour quelque temps.

1. Les villes de la paix, des utopies raisonnables

La notion de ville de la paix évoque le thème de la cité idéale : refaire le monde à échelle réduite, avec des individus vertueux. La cité idéale exprime une aspiration à la perfection morale et politique, se traduisant aussi dans la vie sociale et l'architecture

²³⁷ Eric Pearson, *an International City of Peace: open letter to the world wide community of scholars* – Current Anthropology, Vol 4, N° 1 Feb. 1963, pp. 130-131

urbaine. La cité idéal ou *utopie* emprunte à divers idéaux : l'idéal religieux de cité sainte, l'idéal politique de bonne gouvernance, l'idéal d'un urbanisme rationnel, fonctionnel et beau. A la différence des villes bâties spontanément, la cité idéale affiche une volonté de créer un espace de sens et de valeurs.

Plusieurs sites sur terre tendent vers la cité idéale. La Cité interdite de Pékin est un parcours initiatique dans un espace où Ciel et Terre se rejoignent. L'ordonnancement architectural d'Angkor Vat au Cambodge exprime la figure du mandala. La vieille ville de Jérusalem est telle une vision céleste traduite dans la pierre. A Rome, musée de l'Occident et ville éternelle, le Vatican est tel le Saint des Saints ; un millier d'hommes saints hors du monde, avec le Pape à leur tête, représenterait l'humanité légale chargée de guider spirituellement l'humanité réelle en attendant la venue d'un monde idéal : une cité *dans* le monde sans être de *ce* monde. La Cité-Etat du Vatican a d'ailleurs une diplomatie dynamique, le souverain Pontife s'adressant à la fois à la ville et au monde (*Ubi et Orbi*).

Quand l'idéal est dévoyé, une minorité déçue s'exile pour refonder la cité pure. La Renaissance et la Réforme virent fleurir les utopies. Le Moyen Age ne put équilibrer la foi et la raison, la tradition et le progrès, le Pape et l'Empereur. On voulut refonder Jérusalem ailleurs, rebâtir Athènes autrement. En Amérique du Sud, les Jésuites rêvèrent d'une cité idéale avec les Indiens du Paraguay édénique convertis ; le Vatican brisa l'utopie²³⁸. En Amérique du Nord, les pères pèlerins voulurent fonder une « cité sur la colline » qui excluait les Indiens et asservissait les Noirs. Aujourd'hui encore, le patrimoine architectural de Philadelphie

²³⁸ Thème de la pièce de Fritz Hochwälder, *Sur la Terre comme au Ciel*, puis du film *Mission* de Roland Joffé, 1986

traduit un dessein de cité parfaite. Toujours aux Etats-Unis, la tension entre l'idéal et la réalité poussa les Mormons loin vers l'ouest. Salt Lake City demeure une ville à part dans un Utah singulier, distinct du reste de l'Union. Ces exemples illustrent la difficulté d'une sécession radicale pour bâtir la paix dans ce monde tout en se situant toujours en avance, en dehors, en retrait de ce monde, fût-ce pour le réformer. Soit l'ancien monde délaissé vient hanter le nouveau, soit le nouveau monde se révèle lui aussi corrompu.

Spécialiste de l'utopie, Henri Desroche y voyait une volonté d'altérité : l'utopie oppose au monde ordinaire un triple rapport d'alternative, d'altercation ou d'alternance ²³⁹. L'alternative et l'altercation peuvent rendre l'utopie subversive, mais une utopie proposant une alternance modifie la société sans la brusquer. Elle est une « bouteille à la mer », un « rêve éveillé », selon Desroche, une médecine douce, plus qu'un traitement de choc.

Ici apparaît le concept de ville internationale de la paix ; c'est un outil pédagogique utile pour l'évolution des mentalités, surtout chez les jeunes générations. En général, il ne s'agit pas d'aller *ailleurs* pour bâtir *mieux*, mais plutôt de sanctuariser ici même un espace où les hostilités, la compétition, sont suspendus ; invités à des jeux de rôle, les acteurs du réel apprennent à se transformer eux-mêmes. Les cercles utopiques ont souvent échafaudé des modules de résolution des conflits, toujours plus opérationnels et scientifiques ; aujourd'hui, les écoles de paix fleurissent, les espaces se multiplient où l'on apprend à guérir les blessures, désamorcer les conflits, chercher d'autres remèdes que la

²³⁹ Henri Desroches, article « Utopie » dans l'Encyclopedia Universalis

violence. Nos ancêtres utopistes ignoraient probablement ces mécanismes de transformation de soi.

2. Villes martyres : expier les guerres fratricides

Utopies raisonnables, les villes internationales de la paix sont de deux types. Les villes martyres, frappées par un malheur immense, célèbrent la paix dans un esprit de *catharsis*. Les villes laboratoires préfèrent dessiner la fraternité future que commémorer les luttes fratricides d'hier.

Dans les villes martyres, la terreur a failli anéantir les gens et les biens, en général par le fléau de la guerre. Verdun rappelle l'atroce affrontement des soldats allemands et français pendant la première guerre mondiale. Après la guerre de 1870, la population et l'économie de Verdun se militarisèrent ; première place forte d'Europe, elle comptait vingt-sept mille soldats pour treize mille habitants au début du vingtième siècle. La bataille de Verdun fit trois cents mille morts, et de très nombreux blessés. Pour le cinquantième anniversaire de la bataille, la ville se proclama capitale mondiale de la paix. En 1984, Helmut Kohl et François Mitterrand scellèrent l'amitié franco-allemande en apposant une plaque à la mémoire des combattants. Les deux hommes se tinrent silencieusement la main. Trois ans plus tard, l'Organisation des Nations Unies lançait le projet d'un Centre mondial de la Paix, des libertés et des droits de l'homme. Inauguré en 1994, celui-ci entend jouer un rôle pédagogique pour défendre et promouvoir la paix, avec ses recherches interdisciplinaires sur la paix, ses entretiens mensuels destinés au grand public et ses Classes de Paix Internationales destinées aux plus jeunes.

Verdun exorcise le long affrontement terrestre de deux voisins jadis ennemis, aujourd'hui alliés. Hiroshima semble vouloir

expier une tragédie soudaine en un acte, le feu nucléaire tombé pour la première fois de l'histoire. Il tomba encore à Nagasaki et n'a plus été employé en temps de guerre depuis. Avec 250 000 morts et 60% de l'habitat détruit, Hiroshima paya cher le refus nippon de capituler. Ville internationale de la paix depuis 1949, Hiroshima propose un musée et un parc international de la paix. Chaque année, la cérémonie du 6 août rappelle par une déclaration au monde entier que l'entrée dans l'âge nucléaire a porté la guerre à un seuil extrême. L'humanité peut désormais anéantir toute vie sur terre, et déclencher l'apocalypse par la haine. Pourquoi cette horreur ? À Verdun, la guerre et la paix renvoient à la politique et à l'histoire. Chacun est invité à connaître autrui et l'accepter. Le message d'Hiroshima serait plutôt le *Connais-toi toi-même* de Socrate. La formule orne d'ailleurs la cloche de la paix d'Hiroshima. La guerre relève d'une horreur métaphysique, la ligne de front n'est pas entre *toi* et *moi* mais en *soi*, dans le déchirement intérieur ; la paix durable exige le changement de conscience, la métanoïa socratique.

Verdun et Hiroshima cultivent une mémoire de la blessure indélébile. À Coventry, le message est plutôt : réconcilier, rebâtir. Le mal subi une fois compte moins que les biens à construire demain. À Coventry, ce message vint d'ailleurs des habitants plus que des autorités. L'attaque de la Luftwaffe en novembre 1940 fit des milliers de morts dans la prospère cité du Nord-ouest de l'Angleterre, détruisant de nombreux monuments, dont la cathédrale. Les Nazis créèrent d'ailleurs le verbe *Coventrieren* pour « raser une ville ». Or les citoyens de Coventry furent des pionniers de la culture de la paix. La ville décida de se jumeler avec Stalingrad assiégée par les Nazis. C'est le premier des jumelages modernes. Plus étonnant encore, le jumelage avec Dresde, ville allemande rasée par un bombardement allié en 1945. Aujourd'hui, Coventry est la ville la plus jumelée du monde, avec vingt-sept partenaires. Rebâtie en 1964, la nouvelle cathédrale abrite le Centre International de la Réconciliation qui parraine de nombreux projets. L'université de Coventry comporte un centre

d'étude du pardon et de la réconciliation. La maison de la paix décline aussi les thèmes d'accueil de l'étranger et de défense de l'environnement.

Cet esprit de catharsis anime aussi Pattaya, en Thaïlande. L'Institut International du Tourisme pour la Paix, lors d'un congrès d'octobre 2005, en a fait une ville internationale de la paix pour panser les plaies du tsunami de décembre 2004. Un désastre aux symboles simples et puissants : en pleines festivités de fin d'année où le tourisme pousse une clientèle aisée et souvent sécularisée du Nord à célébrer Noël dans des paradis du sud jouxtant la pauvreté ou le conflit, un désastre global engloutit des dizaines de milliers de vies. Nord et sud, est et ouest, richesse et pauvreté, paradis artificiels et enfer des éléments naturels, tout est soudain pêle-mêle. Le chaos force des destins parallèles, solitaires et solidaires, à s'unir malgré eux dans une boue anonyme de corps et d'âmes. La tragédie du tsunami a illustré l'insécurité humaine exacerbée par le sous-développement. L'émotion ébranla l'Occident dont les ressortissants avaient payé le prix fort. Les résolutions du colloque d'octobre 2005 prévoyaient de coordonner la réponse de l'industrie du voyage pour aider les pays touchés par le tsunami à se remettre et reprendre leur développement, mais aussi de réduire la pauvreté, guérir les blessures des conflits, prévenir le conflit par une politique de compréhension des cultures, de tolérance et de coopération et enfin de protéger l'environnement.

3. Villes laboratoires : anticiper la fraternité

La deuxième typologie concerne les villes de paix qui agissent en laboratoires d'une possible concorde universelle. Pour Spinoza, « la paix est plus que l'absence de guerre ». Ajoutant qu'elle est une vertu qui a son origine dans la force de l'âme, il évoque « une cité où la paix [repose] sur la raison, la vertu de l'âme et la vraie vie. » Spinoza acheva sa vie d'exilé à La Haye. Depuis plus d'un siècle, La Haye promeut une culture de la paix fondée sur le droit.

En 1899, une convention y réunit vingt-six pays pour le règlement pacifique des conflits internationaux. Cette initiative du Tsar Nicolas II entendait « rechercher les moyens les plus efficaces pour assurer à tous les peuples les bienfaits d'une paix réelle et durable ». L'idée centrale était celle d'arbitrage : la Cour permanente d'arbitrage était née. Restait à trouver des locaux. Andrew Carnegie finança les travaux du Palais de la paix. Débutés en 1907, ils s'achevèrent en 1913, à la veille du premier conflit mondial. Aujourd'hui, le Palais abrite des institutions comme la Cour Permanente d'Arbitrage et la Cour Internationale de Justice. Bras judiciaire de l'ONU, c'est un outil de construction de la paix complémentaire de l'outil politique et diplomatique de New York et de l'outil culturel et éducatif qu'est l'UNESCO à Paris.

Siège d'institutions internationales, La Haye agit aussi pour la diplomatie des villes. Ce concept veut promouvoir le rôle des villes et des gouvernements locaux dans la prévention des conflits, l'éducation à la paix, la diffusion de la culture de la paix. En 2008, La Haye accueillait le premier Congrès Mondial de Diplomatie des Villes et de Coopération Décentralisée. La manifestation s'est conclue sur un agenda de diplomatie des villes, peut-être le projet le plus abouti de la décennie de la culture de la paix (2001-2010).

Autre ville de paix à vocation positive : San José, capitale du Costa Rica. À La Haye, la ville est allée vers le monde ; à San José, le monde est allé à la ville. Créée par les Nations unies, l'université de la paix y couronne l'ingéniosité du Costa Rica. La culture de la paix anime son développement national. L'ONU y a pressenti un modèle inspirant pour les « docteurs de la paix » du monde entier. Huit modules universitaires s'offrent aux 130 étudiants. L'établissement a fait des émules dans d'autres pays.

Atlanta est une autre ville de la paix « positive ». La vocation de paix y décline deux images complémentaires :

- Une image de ville cosmopolite accueillant 54 consulats, plus de mille huit cents sociétés commerciales étrangères et des milliers d'étudiants de cent vingt pays. Son aéroport est le premier du monde pour le trafic de passagers.
- Une image de ville vouée à la paix, avec deux figures fortes, lauréats du Prix Nobel de la Paix : Martin Luther King, né à Atlanta, et Jimmy Carter, né en Géorgie et longtemps gouverneur de cet État.

Certaines initiatives entendent coordonner plus étroitement les deux images, comme la pétition pour baptiser l'aéroport « Gandhi-King-Carter ». Le projet « Atlanta, ville internationale de la paix » décline par ailleurs le thème de la paix globale dans quatre domaines : l'Académie de la paix globale, le Concert de la paix globale, le Jardin de la paix globale, et le Musée de la paix globale. Pour cultiver cette paix globale, la ville d'Atlanta, veut s'appuyer sur sept vertus : le courage, la paix, l'amour, l'intégrité, la diversité, l'inclusion, la famille (locale-globale).

4. Diplomatie des villes et culture de la paix

Les villes internationales sont donc de deux écoles : soit l'expiation des guerres passées, soit la préfiguration d'un monde où l'être humain sera de mœurs et de pensées pacifiques. *Ville internationale de la paix* n'est cependant pas un label officiel. Aucune instance n'a autorité pour en conférer le titre ni en fixer le cahier des charges. Il s'agit de cas spécifiques.

Plus vaste et mieux définie apparaît la notion de diplomatie des villes. Elle participe de la diplomatie parallèle (*track II diplomacy*) dont l'influence augmente depuis la fin de la Guerre Froide. Agissant en marge, ou « dans l'ombre » de la diplomatie officielle des États ou des institutions internationales, cette diplomatie parallèle ignore parfois, voire conteste la diplomatie officielle. Elle lui apporte surtout un complément. La diplomatie parallèle

est le fait de personnes et de groupes qui, sans mandat officiel, mettent leur bonne volonté, leurs dons et leur charisme au service du dialogue, de la résolution des conflits, de l'arbitrage. On y trouve des personnalités éminentes retirées des affaires et donc plus libres de leurs paroles et de leurs gestes, des ONG, des instituts privés, des groupements religieux ou humanistes, des mécènes. Tous veulent servir la paix hors du cadre interétatique. Appuyant cette diplomatie parallèle, l'ONU accorde le label ECOSOC à beaucoup d'ONG. Elles en tirent une tribune pour leurs thèmes, leurs slogans, leurs pratiques ; lesquels rejoignent parfois la diplomatie officielle.

Les villes et les gouvernements locaux sont d'autres acteurs de cette nouvelle diplomatie. Les jumelages des années 1950 et 1960 lancèrent le phénomène, avec divers motifs : réconcilier les peuples après la barbarie nazie, conjurer le nouveau partage de l'Europe né de la Guerre Froide, accompagner la genèse de l'Union européenne. Il y avait aussi des facteurs sociologiques : les sociétés européennes d'après-guerre étaient plus libérales, plus ouvertes aux aspirations des femmes et des jeunes. Les valeurs des classes moyennes urbanisées devenaient centrales pour la première fois dans l'histoire. Une culture politique nouvelle gagnait les villes d'Europe où les parents rêvaient de voir leurs enfants entrer à l'université. Cette culture urbaine féminisée, rajeunie, consumériste, rapprocha les villes et en fit des acteurs nouveaux de la politique. Le serment du fédéraliste Max Richard évoque ces valeurs : « Sachant que la civilisation occidentale a trouvé son berceau dans nos anciennes communes et que l'esprit de liberté s'est d'abord inscrit dans les franchises qu'elles surent conquérir. Considérant que l'œuvre de l'histoire doit se poursuivre dans un monde élargi, que ce monde sera vraiment humain dans la mesure où les hommes vivront dans des cités libres, nous prenons l'engagement : de maintenir des liens permanents entre les municipalités de nos communes, de favoriser les échanges entre leurs habitants pour développer, par une meilleure compréhension mutuelle, le sentiment vivant de la

fraternité européenne ; de conjuguer nos efforts afin d'aider au succès de cette nécessaire entreprise de paix et de prospérité : l'unité européenne. »

Dans un deuxième temps, l'intégration européenne renforça la proximité et la mobilité des Européens. L'autonomie régionale et la décentralisation progressaient. Voulant se donner une stature européenne, de nombreuses villes ou régions ont cultivé une image européenne. Pour attirer les touristes, les investisseurs, les créateurs, les villes ont une stratégie diplomatique et multiplient les équipements pour accueillir des congrès internationaux, des festivals, des compétitions sportives censées célébrer le rapprochement des hommes.

Alors, que signifie la diplomatie des villes, appelée aussi diplomatie des citoyens ? Le terme apparaît pour la première fois lors du congrès du *Glocal Forum* de 2003. Cette organisation propose aux villes de coopérer à des tâches de construction de la paix et de développement international. *Glocal*, contraction de global et de local, invite chaque citoyen à « penser globalement et agir localement », afin de servir quotidiennement les intérêts de la planète, par des gestes en faveur de l'environnement, de la paix, du dialogue entre les cultures.

Le Comité Diplomatie des Villes, Etablissement de la Paix et Droits de l'Homme de Cités et Gouvernements Locaux Unis, créé en 2005, définissait ainsi la diplomatie des villes : « *l'outil des collectivités locales et de leurs associations dans la promotion de la cohésion sociale, la prévention des conflits, la résolution des conflits et la reconstruction post-conflit, dans le but de créer un environnement stable où les citoyens peuvent vivre ensemble dans la paix, la démocratie et la prospérité.* »

Autour de cette vision générale, chaque ville aura son créneau, dicté par la géographie et l'histoire, les ressources économiques et humaines. L'agenda proposé au congrès mondial de diplomatie des villes de La Haye en juin 2008 déclinait deux axes :

- la diplomatie *dans* la ville veut implanter la culture de la paix à domicile
- la diplomatie *de* la ville, à usage externe, agit pour la paix dans une région du monde précise, par le biais de la coopération décentralisée.

Concernant le premier volet, l'agenda de la Haye précise : « La paix commence chez soi. Donc, une ville de la paix fait des efforts actifs pour intégrer la paix, les droits de l'homme et la justice dans toutes ses politiques. » On incite ainsi les villes à agir chez elles pour la cohésion sociale et le respect des diversités. « Une ville de la paix assure la promotion de la cohésion sociale en allégeant les tensions de l'ensemble de la communauté. Elle peut mettre en place des conseils de quartier chargés des relations avec la communauté. L'Assemblée générale de l'ONU a proclamé la période 2001 à 2010 la décennie internationale pour une culture de la paix et de la non-violence. Une ville de la paix permet de créer une telle culture de la paix. Elle peut organiser des expositions et des semaines de la paix, promouvoir l'éducation de la paix et soutenir des groupes locaux pour la paix. » Enfin, l'agenda demande aux villes une attention particulière au rôle des femmes.²⁴⁰ Ce volet « domestique » de la diplomatie des villes suggère que les villes cosmopolites sont, parfois mieux que les États, un relai de l'ONU et des organisations internationales pour former les esprits à une perception pacifique du monde.

Le volet international prend souvent la forme d'un jumelage avec une autre ville ou un gouvernement local. Les actions visant le développement prennent comme cadre juridique la coopération décentralisée. Consciente de l'enjeu, l'ONU demandait en 2005 à la coopération décentralisée de soutenir les objectifs du Millénaire pour le développement (OMD).

²⁴⁰ <http://www.citydiplomacy.org/conference-results>

En France, les accords de coopération décentralisée sont nombreux. Parmi eux, neuf accords concernent le Laos et couvrent quatorze projets plus ou moins développés. La ville de Chinon a un partenariat de coopération décentralisée avec Luang Prabang depuis 1995, sous l'égide de l'UNESCO ; les deux villes partagent un souci de sauvegarder et mettre en valeur leur patrimoine urbain et peuvent donc partager des savoirs et des compétences, tout en favorisant l'amitié franco-laotienne. Ville natale d'Auguste, Pavie Dinan a choisi le partenariat avec la province du Champassak. L'association Armor-Mékong anime la coopération décentralisée.

5. Les villes de paix, une mutation décisive ?

La diplomatie des villes est plus qu'un gadget. Jadis, la ville était l'épicentre d'une culture de la guerre, elle pourrait devenir le foyer idéal pour propager la paix. Le mot civilisation vient de *civis*, le citoyen. Quant au grec *polis* (la ville), il a donné la politique. À l'apogée de la culture de la guerre, le citoyen devint le citoyen en armes, ou citoyen soldat. La guerre était pour Clausewitz la continuation de la politique par d'autres moyens.

Au départ, le meurtre naît de la colère, une « brève folie », disait Horace. Caïn tue Abel dans un champ. Ces coups de sang entre frères, entre voisins, entre tribus farouches, l'humanité a plus ou moins appris à les domestiquer ; on règle à l'amiable les querelles de clocher dans les nations policées. Alors que l'humanité affluait dans les villes, la campagne se pacifiait. Pour le prophète Michée, la paix perpétuelle « où l'on n'apprendra plus l'art de la guerre » est un monde essentiellement rural et champêtre. La Bible situe la paix à la campagne :

« De leurs glaives ils forgeront des hoyaux, Et de leurs lances des serpes ; une nation ne tirera plus l'épée contre une autre, Et l'on n'apprendra plus la guerre. Ils habiteront chacun sous sa vigne et sous son figuier, Et il n'y aura personne pour les troubler. »

La guerre moderne réside plutôt en ville. Pour Clausewitz, la guerre totale procède d'un calcul rationnel où la levée en masse de la nation doit servir à anéantir l'ennemi en rasant ses villes. L'esprit de la guerre totale hanta les villes, surtout les villes frontalières, qui développèrent leurs fortifications, leur industrie militaire, leurs écoles de guerre, leurs arsenaux, leurs casernes. Ces métropoles devaient afficher leur puissance commerciale et culturelle, mais faire aussi claquer les étendards, défiler les soldats et leurs machines, bruire d'appels aux armes ; la ville était le lieu qui sentait la poudre, une bonne famille y envoyait au moins un fils épouser le métier des armes. La culture de la guerre reposait sur cette osmose entre la guerre, la ville et le soldat²⁴¹. Dans les deux guerres mondiales, plusieurs villes furent rasées.

Mais la conscription, symbiose du citoyen-soldat, recule partout. Les casernes ferment, les arsenaux abritent des musées. En plein Champ de Mars, le Mur de la Paix fait face à l'École Militaire de Paris, lui déclarant la paix. Dans les villes jadis ornées de monuments aux morts, l'ancien combattant se raréfie. Revenu d'un monde où l'on était prêt à « mourir pour les siens », il rêve plutôt d'une jeunesse apte à *vivre pour les autres*. Si on ferme les écoles de guerre, des écoles de paix devront s'ouvrir et former les ambassadeurs de paix du quotidien.

²⁴¹ Jean-Louis Dufour, *la guerre, la ville et le soldat*, éditions Odile Jacob, Paris 2002.

La diplomatie des villes réaffirme le rôle civilisateur de la cité, sa fonction de premier maillon d'une citoyenneté ascendante qui nous élève vers la région, la nation, le continent puis le monde. Plus grande unité de solidarité mécanique, la ville est aussi la plus petite unité de solidarité organique²⁴². Proche de ses administrés, le maire scelle leurs unions. Il incite des citoyens d'origines diverses à vivre en paix. Certains ont d'ailleurs trouvé asile dans les villes après avoir fui le théâtre de la guerre. De nombreuses villes permettent à des peuples de vivre pacifiquement et de dialoguer, quand leurs États respectifs s'affrontent. Lors des sommets sportifs, les athlètes fraternisent pendant que les centurions s'affrontent.²⁴³ La ville peut déclarer la paix *urbi* et *orbi*, la favoriser dans ses murs et en donner au monde.

La diplomatie des villes renouerait par là avec la genèse de la diplomatie moderne. Celle-ci se codifia pendant la Renaissance : les cités-États italiennes furent les premières entités politiques à ouvrir des représentations permanentes. Après le Vatican, puis Venise, Milan ouvrit des représentations dans plusieurs villes d'Italie du Nord, puis dans différentes cours européennes.

6. Les vertus de Pakxe pour la paix

Plusieurs projets veulent désenclaver la péninsule indochinoise. Pakxe se positionnera comme un lieu de passage des hommes et des biens. C'est une aubaine que la ville doit saisir sans en attendre de miracles, mais aussi un risque à ne pas subir passivement. Donnant du sens à sa position stratégique, Pakxe

²⁴² Notion chère à Emile Durkheim. Voir le chapitre 2 du présent ouvrage Responsabilité humaine, altruisme et culture de la paix

²⁴³ Aux Jeux Olympiques de Pékin, en 2008, les médaillées russe Natalia Pederina et géorgienne Nino Salukvadze se donnèrent l'accolade alors que les deux pays étaient en guerre.

devra préciser ses valeurs et sa stratégie pour les diffuser. Quel type de ville internationale de la paix sera Pakxe, dans son contexte régional particulier ?

6.1 Expier le passé

Pakxe pourrait jouer un rôle discret d'expiation du passé. Mais son rôle essentiel serait de servir la paix positive.

Le drame laotien fut lié au cadre sud-est asiatique. Cette région charnière, ouverte aux risques et aux migrations, affirme désormais son destin par l'ASEAN. Le Laos, pays de l'entre-deux, ne profita guère de la neutralité. Sa vocation d'artisan de paix devra le propulser. L'Asie du Sud-Est avait vocation à s'unir, alors que le Mékong sur la Péninsule, et la mer de Chine du Sud pour les archipels sont des traits d'union entre des peuples complémentaires. Les divisions régionales facilitèrent, hélas, les visées coloniales et ensanglantèrent la décolonisation. Cette zone s'est désormais reconquise, dénucléarisée, largement démilitarisée. Le Laos, longtemps frappé par les malheurs régionaux, tire les premiers dividendes de la paix. Mais il lui faut une vision et une stratégie. Pakxe incarnera la résilience laotienne, montrant qu'un pays enclavé, longtemps jouet malheureux des rapports de force, peut devenir un adjuvant de paix. La victime des conflits facilitera la victoire des réconciliations. Par ce rôle cathartique, la ville rappellera que l'Indochine, après avoir aiguisé l'appétit des colonisateurs fut en première ligne pendant la deuxième guerre mondiale, et surtout pendant la Guerre Froide. Pakxe devra rappeler les tourments de l'ex-Indochine française, les trente années de guerres d'indépendance, la Piste Ho Chi Minh, le fait que le Laos fut le

pays le plus bombardé de l'histoire. Aujourd'hui encore, les engins non explosés menacent quotidiennement des vies laotiennes. Près de Pakxe, le plateau des Bolovens, zone stratégique durant la guerre du Vietnam, fut pilonné. Pakxe fera réfléchir sur les drames passés de la région.

Ce volet expiatoire ne voudra ni éveiller la pitié ni exposer des griefs mais susciter la réflexion sur la responsabilité humaine de faciliter la guerre ou la paix, de faire d'un pays donné un champ de bataille ou une place de la concorde.

Pakxe fera une place aux thèmes « réparateurs » de construction de la paix : expiation, repentance, guérison, réconciliation. Dans une ASEAN encore jeune, où les arrière-pensées méfiantes sont vivaces, la pédagogie d'exorcisme aidera à dépasser les peurs, les ressentiments, les préjugés, l'ignorance, qui mènent au sentier de la guerre. On expliquera pourquoi la confrontation et la violence ne résolvent pas mais aggravent les problèmes. Il faudra toujours revenir à l'aspect éthique : la guerre ne frappe jamais l'être humain comme une fatalité, elle résulte de choix malheureux, principalement dictés par l'égoïsme et l'irresponsabilité.

6.2 Une diplomatie municipale d'altruisme responsable

Le rôle positif de Pakxe surpassera son rôle thérapeutique. Un vaccin protège de la maladie, mais n'améliore pas la santé. Or à Pakxe, on haïra moins la guerre qu'on ne chérira la paix. Quelles vertus lui permettront d'assumer ce rôle ?

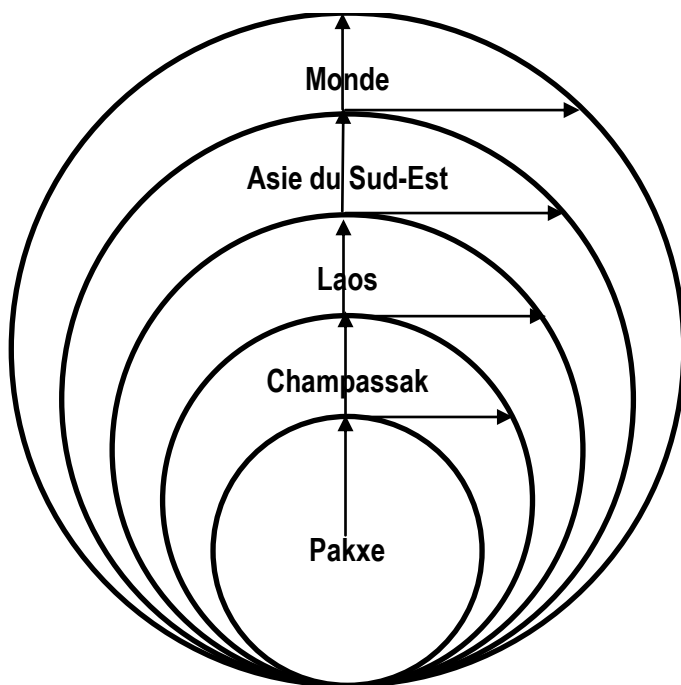
6.2.1 Des vertus au service de la paix

La ville devra incarner la définition positive de la paix que nous avons proposée : « accord mutuel entre sujets libres et égaux s'unissant par attirance réciproque en vue d'un bien supérieur. » La paix ainsi définie mobilisera des vertus qui se projettent du dedans vers le dehors. On passe ainsi d'un certain accord intérieur à une concorde avec son entourage, avec le tout dont on est une partie.

Pakxe bâtira sa diplomatie sur les vertus suivantes : altruisme, liberté et responsabilité, sens de la réciprocité. Elle mettra ces ressources au service d'un bien supérieur : servir la culture de la paix au Laos et en Asie du Sud-Est.

Ces vertus seront d'abord pratiquées *par* les citoyens *dans* leur ville. Leurs bienfaits se feront ensuite sentir *pour* les cercles où se joue leur destinée : leurs quartiers, la ville de Pakxe, le district de Pakxe, la province du Champassak, le Laos, la péninsule indochinoise, l'Asie du Sud-Est, l'Asie, le monde.

Cet objectif paraîtra ambitieux pour une ville moyenne, aux niveaux de vie et d'éducation modestes. On peut au contraire voir en Pakxe un cadre idéal pour une mondialisation à visage humain, un équilibre entre la ville (*urbi*) et le globe (*orbi*).



6.2.2 Le local et le global

Plusieurs atouts singularisent Pakxe. Au confluent de la Sédone et du Mékong, Pakxe est la symbiose d'un paysage majestueux et du patient travail des hommes. Venue du Nord, la Sédone décrit une grande boucle autour de la ville puis rejoint le Mékong au port, au Centre-Ville. La plaine urbaine entourée d'eau est ceinte de deux massifs montagneux : les Bolovens s'élèvent rapidement, culminant à mille-sept cents mètres, quarante kilomètres à l'est de Pakxe. Au Sud, de l'autre côté du Mékong, un autre massif culmine à mille quatre cent mètres, près du Watt Pou. La ville aux deux montagnes et aux deux fleuves constitue un théâtre

magnifique, rehaussé par l'attrait des chutes d'eau nombreuses dans la région. L'abondance de l'eau autour de Pakxe et la rapide montée en altitude de part et d'autre de la ville ont favorisé la biodiversité et... la naissance de maintes légendes. La population est entreprenante, dynamique. Grâce à ces élites, Pakxe vit une mutation rapide.

Pakxe sera un laboratoire pour articuler une culture de la paix locale et de bonnes pratiques globales utiles au Laos et à la région. Achevant une indépendance chèrement payée, le Laos s'ouvre à la mondialisation. Mais sa priorité est de trouver sa place en Asie du Sud-Est, une place singulière mais qui résume des problématiques de la région et du reste du globe. Pakxe a des atouts pour adapter les directives du *global forum* sur la culture de la paix. La population y est diverse, avec de fortes minorités chinoise et vietnamienne. Le Vietnam a d'ailleurs un consulat général à Pakxe. Les Chrétiens sont plus nombreux qu'ailleurs. Avec quatorze mille fidèles, le diocèse de Pakxe regroupe le tiers des catholiques du Laos.²⁴⁴

La ville et sa région tirent leur attrait de l'équilibre entre l'identité locale et l'effort de rayonnement national voire international. Le Champassak est une belle province du Laos, touristique, l'une des seules où la culture vivrière côtoie les cultures d'exportation, surtout sur le plateau des Bolovens, où les Français voulurent cultiver la banane, l'hévéa et surtout le café. Cinq mille tonnes de café étaient produites par an. Les guerres d'Indochine firent chuter la production. On l'estime aujourd'hui à vingt mille tonnes. L'économie du café progresse, bénéficiant du microclimat, d'un sol de qualité, d'une latitude favorable, de

²⁴⁴ <http://www.catholic-hierarchy.org/country/scla1.html>

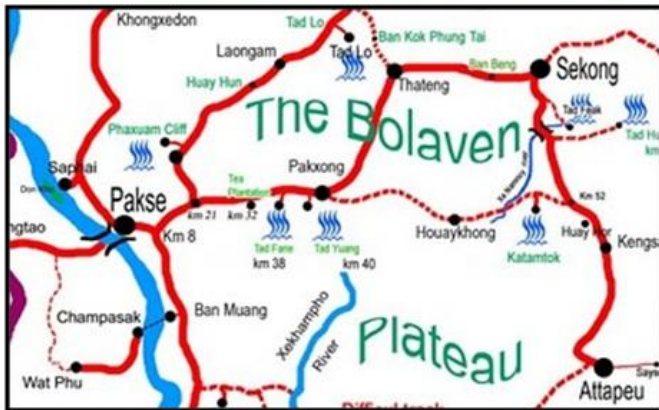
pluies abondantes. La production de café sur les Bolovens illustre bien les thèmes de la globalisation ; la production fait vivre des centaines de familles d'ethnies modestes groupées en coopératives. Elles privilégient une production de qualité tournée vers les marchés mondiaux.

Les entreprises agro-alimentaires s'implantent. L'artisanat est vivant, la ville pourrait attirer l'industrie légère. L'offre touristique à partir de Pakxe est variée. Le Wat Phou draine le tourisme culturel, le reste de la province combine le tourisme d'aventure, l'écotourisme et le tourisme solidaire. Le Champassak offre des paysages grandioses et diversifiés : nombreuses chutes d'eau et cascades dans les reliefs montagneux, majestueuses chutes de Khone Phapheng sur le Mékong à la frontière avec le Cambodge, quatre mille îles (Siphandone, et ses dauphins d'eau douce).

La population est entreprenante. La culture lao prône la placidité, mais Pakxe affiche un dynamisme remuant. Les investissements récents montrent une soif de modernisation et d'échange. Une université a vu le jour. Un pont de deux kilomètres enjambe le Mékong, l'aéroport a des liaisons internationales. La ville modernise son infrastructure urbaine et ses équipements hôteliers. Avec ses deux cents vingt-cinq chambres, le Champassak grand hotel (quatre étoiles) est le deuxième établissement du pays, après le Don Chan de Vientiane. Le *Arawan Riverside* (cent vingt-huit chambres) est l'autre quatre étoiles de Pakxe. Plutôt ambitieuse, la ville dispose d'atouts pour être une ville internationale de la paix. Faute de quoi, ses talents et ambitions attireront des projets ambigus et divers maux fréquents dans les villes en pleine croissance de l'Asie.



Pakxe, 70 000 habitants, est la capitale de la province du Champasak. La ville a modernisé ses infrastructures, avec l'ouverture de plusieurs hôtels 4 étoiles et les débuts prometteurs de l'université du Champasak. Non loin de Pakxe, le Wat Phu est classé au Patrimoine Mondial de l'humanité. De nombreux circuits touristiques sont proposés à partir de Pakxe, tandis que le plateau des Bolovens attire les investisseurs (café, fruits et légumes, textile



6.2.3 Incarner le rêve sud-est asiatique

L'Asie du Sud-Est constitue un ensemble géographique et humain remarquable. Mieux encore, c'est une *idée*, et depuis quelque temps un *idéal*. Plus qu'un idéal de valeurs asiatiques, elle peut fédérer un concentré de la diversité humaine autour d'une *vision* que l'ASEAN conçoit ainsi : « un concert de nations tournées vers l'extérieur, vivant dans la paix, la stabilité et la prospérité, soudées ensemble dans un partenariat de développement dynamique et une communauté de sociétés bienveillantes. Nous envisageons que l'Asie du Sud-Est entière soit, d'ici 2020, une communauté consciente de ses liens historiques, soucieuse de son patrimoine culturel et soudée par une identité régionale commune. »

Mieux encore qu'une vision humaniste, le *rêve* sud-est asiatique doit enflammer les cœurs. Ce ne sera pas un rêve de vengeance ou de récrimination, ni une chimère ni une utopie, pas davantage un oracle creux. Ce rêve prophétique mobilisera les sentiments, les pensées, les actes de chacun, dans la vie quotidienne, pour bâtir un grand espace de civilisation entre Inde et Chine, entre l'Océan Indien et l'Océan Pacifique, entre l'Asie et l'Océanie, là où ont convergé toutes les spiritualités, les cultures, les entreprises commerciales ou coloniales. Ce rêve collectif doit être palpable. Au Laos, il prendra forme à Pakxe. Dans cette ville, le rêve immémorial des Laotiens rejoindra le rêve plus grand de l'Asie du Sud-Est et par là une aspiration plus fondamentale de l'humanité : constituer une grande famille.

6.2.4. Harmoniser les valeurs

Tout en affirmant son identité nationale, chaque pays cherche à être reconnu mondialement. Sa singularité sert alors l'humanité entière. Cette synthèse du génie national et des valeurs universelles a inspiré à l'UNESCO la notion de patrimoine mondial de l'humanité. Un site inscrit au patrimoine témoigne du génie créateur humain (article 1), et apporter un témoignage exceptionnel (article 3). Ces lieux doivent aussi témoigner d'un « échange d'influences » (article 2) et représenter les grands stades de l'histoire de la terre (article 8). L'UNESCO part ici d'un postulat sur les correspondances entre l'unité du genre humain et l'unicité de chacun de ses membres. Tout se passe comme si chaque site retenu dévoilait la vocation du génie national de s'adresser à l'humanité à partir d'un lieu privilégié, lequel est souvent la synthèse d'un paysage et d'un travail humain.

Pakxe est un lieu approprié pour le rayonnement universel des valeurs du Laos, surtout ses valeurs exemplaires pour la culture de la paix. Revenons au cas du Costa Rica. Ce pays a trouvé dans les tournants de son histoire un motif d'agir en pionnier pour la culture de la paix ; d'abord chez lui, où la pacification intérieure a facilité le développement national, ensuite dans une région violente où son exemple fait autorité. Aujourd'hui, le Costa Rica est écouté sur l'ensemble du continent américain ; son modèle de société original constitue aussi une réponse probante à des problèmes courants ailleurs. Enfin, le prestige international du Costa Rica déborde son poids démographique et économique.

Pakxe sera une ville de paix où l'esprit du Laos se verra *dans* la ville et *pour* le monde. Dans un beau cadre, Pakxe peut devenir

un grand jardin urbain entouré d'eau, un lieu où *le Laos en soi* se donne à voir comme une culture vivante, ouverte au monde. La *laocité* y favorisera les arts, la culture, tout ce qui exprime le génie national.

Pakxe peut aussi devenir un pôle intellectuel, un lieu de réflexion sur *le Laos pour soi*, la laotieneté. Pakxe apportera des réponses originales aux interrogations de l'Etat laotien moderne : comment créer un ciment et une citoyenneté entre tant d'ethnies si diverses dont certaines ont encore des modes de vie très traditionnels ? Comment moderniser ce pays en puisant dans son héritage et non en lui tournant le dos ? Comment assurer une synthèse entre les différents âges de l'histoire laotienne ? Pakxe sera la vitrine du Laos qui réussit et entreprend.

Enfin, cette ville est la plus apte des métropoles laotiennes à illustrer les vertus du Laos *pour autrui*. Elle sera une ville de rencontres, où se discutent les enjeux de l'Asie du Sud-Est. Les valeurs de laocité et de laotieneté y seront en phase avec les valeurs sud-est asiatiques ; le Laos immémorial mettra ses atouts au service de la région et de l'humanité.

Chapitre 10

CINQ MISSIONS DE PAKXE POUR LA PAIX

Pour illustrer la vocation de Pakxe comme ville internationale de la paix, le *Projet Pakxe* regroupe cinq chantiers distincts. Chaque chantier aura sa logique propre, mais les projets s'articuleront entre eux, formant un tout cohérent. Rapprochant des personnes très diverses, ces projets les relieront à un but et des valeurs supérieurs, faisant d'eux des artisans de paix du quotidien. La vision transformera leur vie, les projets aideront cette vision à transformer une ville, une région, la culture d'un pays.

Certaines propositions rejoignent des projets déjà en cours de réalisation, ou qui furent suggérés dans le passé, mais n'aboutirent pas. Dans sa première rédaction de 1996, le *Projet Pakxe* proposait de construire un pont sur le Mékong à Pakxe, dans le cadre du Projet N°4 (paix et transports). Des experts du Laos jugèrent l'idée utopique. Or ce pont existe aujourd'hui. L'idée d'une université à Pakxe paraissait également irréaliste à l'époque. Or celle-ci a été inaugurée. Le *Projet Pakxe* va toutefois plus loin et parle d'une université de l'Asie du Sud-Est (Projet N°2) qui proposera un programme de connaissance de l'Asie du Sud-Est dans un but d'unification et de paix. D'autres propositions concernant les axes routiers ont déjà été émises.



Pakxe au confluent de la Sèdone et du Mèkong. L'aéroport international et le pont sur le Mèkong achevé en 2000 font de Pakxe un carrefour stratégique entre la Thaïlande, le Vietnam et le Cambodge.



Les idées exposées ici ne sont donc pas toutes « nouvelles ». Par rapport à l'optique de « développement » classique, leur nouveauté est d'insister sur la culture de la paix. Ces cinq propositions découlent de toutes les analyses précédentes sur la construction de la paix en général et sur le rôle de l'Asie du Sud-Est en particulier. Loin de plaquer une théorie abstraite sur le

Laos et la ville de Pakxe, le *Projet Pakxe* veut donner chair à une idée souvent admise, qui veut que le Laos soit un artisan de paix.

La vocation de ce lieu débiterait par des réalisations simples et modestes, pendant les dix premières années pour aller vers des projets toujours plus ambitieux et onéreux. Le financement est-il réalisable ? Sans aucun doute. Certes, il importe de chiffrer au préalable le coût de chaque projet. Mais la question financière est avant tout une question de volonté, une volonté morale plus encore que politique.

1. PROJET PAKXE : PAIX & SPIRITUALITÉ

1.1 Construction de la paix et spiritualité

L'Asie du Sud-Est est une région prédisposée à voir les spiritualités s'unir pour la culture de la paix. Mais l'idée de puiser dans les différents courants spirituels pour bâtir la paix peut alarmer certains milieux. Les textes fondateurs sur la paix sont laïques, en particulier la Charte des Nations Unies et le Préambule de l'UNESCO. Ils invoquent les pouvoirs naturels de l'être humain : sa conscience, sa raison, sa bonne volonté. La liberté religieuse figure certes comme droit humain fondamental, mais le rôle des religions dans la paix est omis. Or la spiritualité constitue depuis longtemps une énergie qui rapproche et réunit les hommes. Trois raisons peuvent toutefois motiver la réserve des institutions internationales sur le rôle de la spiritualité dans la construction de la paix :

- Se voulant universelles, les spiritualités prônent l'unité du genre humain. Mais là où la science tient un langage univoque, les religions usent de mythes et de symboles qui posent des problèmes d'interprétation. La démarche de foi, de transformation de soi-même semble défier le libre-arbitre, l'autonomie de la raison.
- L'expansion des religions précipita certains conflits. Longues et cruelles, les guerres de religion laissent de graves blessures. Aujourd'hui, l'animosité entre les religions reste la toile de fond de nombreux conflits. Beaucoup redoutent l'aspect sombre ou inquiétant de la religion : guerre sainte obscurantisme, intolérance, fanatisme, inquisition.
- Enfin, les religions ont parfois de la paix une idée si élevée et « surnaturelle » qu'aux yeux des croyants, la

« construction de la paix » paraît bien humaine, vaine et vouée à l'échec. Inversement, le pragmatisme de la culture contemporaine est tenté de voir dans la paix que proposent les mystiques une forme d'illusion.

Malgré cela, les guides spirituels sont souvent de grands bâtisseurs de paix. Des figures comme Gandhi, Martin Luther King, Mère Theresa ou le Dalai Lama, furent souvent les vrais moteurs de la paix dans le monde, bien plus que les résolutions de l'ONU, les conférences sur le désarmement, ou le travail des ONG. Depuis ses origines en 1901, le Prix Nobel de la Paix récompensa d'ailleurs beaucoup de religieux : Albert Schweitzer, Dominique Pire, Martin Luther King, Desmond Tutu, Mère Theresa, le Dalai Lama, le Cardinal Belo etc.

Le *Projet Pakxe* croit au pouvoir des spiritualités de renforcer la paix par des vertus comme la repentance, la prière, l'empathie, le pardon, l'écoute, le service, l'amour des ennemis.

1.2 Action interreligieuse pour la paix en Asie du Sud-Est

Nous l'avons dit : cette région est un carrefour de spiritualités. Leur coexistence y est en général plus pacifique que dans le reste du monde. Mais les crises politiques, sociales et économiques qui secouent l'Asie du Sud-Est peuvent aviver les tensions entre les communautés : Chrétiens et Musulmans en Indonésie et aux Philippines, Bouddhistes et Musulmans dans le Sud de la Thaïlande, gouvernement et minorités religieuses dans certains pays. Le *Projet Pakxe* veut amener les religions à favoriser la concorde plus que la discorde.

Pour symboliser la paix entre les pays de l'Asie du Sud-Est, Pakxe doit d'abord être un carrefour des trois spiritualités

majeures qui baignent la région et dont l'équilibre géographique est harmonieux : bouddhisme (32%) surtout au Nord, islam (39%) principalement au sud, christianisme (19%) surtout à l'Est (Philippines). Tous les autres courants spirituels de la région seront évidemment invités à soutenir le travail supra-religieux pour la paix. En joignant leurs efforts sincères en un foyer central, les maîtres spirituels d'Asie du Sud-Est pourront proposer un message intérieur et des valeurs. Il le faut dans une région où l'économie ne doit pas devenir le plus petit dénominateur commun.

Chaque religion revêt trois aspects, reflétant les grandes facultés de l'esprit humain : l'émotion, qui cherche l'amour et la beauté, l'intellect qui cherche la réflexion et la vérité, la volonté, qui veut agir en vue du bien. Nous proposons que Pakxe abrite à la fois :

- 1) un foyer interreligieux, voué à la mystique, à la liturgie, aux arts sacrés.
- 2) une faculté de religion comparée, se consacrant à l'histoire des religions, la religion comparée, et la réflexion spirituelle au moyen de colloques et de revues.
- 3) un centre d'action supra-religieuse bénévole pour la paix et le développement.

1.3 Mission supra religieuse de Pakxe

1.3.1 Foyer supra-religieux pour la paix en Asie du Sud-Est

Harmonie et convergence des différentes formes de mystique en Asie du Sud-Est

- Sanctuaire et lieu de retraite, où maîtres spirituels et fidèles peuvent se consacrer à la prière, la méditation, la liturgie, la pratique des exercices spirituels.
- Centre d'enseignement et de création d'Art Sacré (musique, chant, danse, poésie, architecture, peinture, sculpture, théâtre etc. ...)
- Communauté de vie des croyants de diverses religions, dans un esprit de respect et de partage fraternel.

Des règles strictes permettront d'empêcher toute forme de fanatisme dans l'expression de la ferveur religieuse et de favoriser l'amour sincère entre les fidèles des diverses confessions.

1.3.2 Faculté des religions pour la paix en Asie du Sud-Est

- Connaissance et diffusion de la pensée religieuse en Asie du Sud-Est
- Faculté de Religion Comparée de l'Asie du Sud-Est
- Théologie, Religion Comparée, Histoire des Religions
- Bibliothèque Inter-Religieuse de l'Asie du Sud-Est
- Bibliothèque, vidéothèque, fond de documentation, maison d'édition
- Forum de réflexion Spirituelle sur la Paix en Asie du Sud-Est
- Séminaires permanents ou temporaires, débats, conférences, publications.

1.3.3. Centre d'action supra-religieuse pour la paix

L'université de Pakxe parrainerait chaque année une action des jeunes de différentes religions pour la paix en Asie du Sud-Est (Il s'agirait d'un *Peace Corps* supra religieux). De jeunes diplômés appartenant à différentes religions vivraient et travailleraient ensemble bénévolement pendant 12 mois dans la région de Pakxe (300 volontaires par an, travaillant dans les domaines de la santé, l'éducation, l'agriculture).

Ces jeunes recevraient une distinction prestigieuse. La création d'un annuaire leur permettrait de cultiver ensuite un réseau d'influence dans tout l'espace sud-est asiatique.

2. PROJET PAKXE : PAIX & CULTURE

Peu de régions présentent une richesse et une diversité culturelle comparables à l'Asie du Sud-Est. Continentale, péninsulaire et insulaire, pont entre l'Inde et la Chine, « Méditerranée d'Asie » entre l'Océan Indien et l'Océan Pacifique, arc entre l'Asie et l'Océanie, la région est un musée de tous les courants culturels. Pakxe doit devenir un lieu de mémoire et de connaissance de la culture sud-est asiatique, un espace d'harmonie entre les divers courants de pensée et un centre de réflexion et d'action dynamique pour préserver la diversité et la richesse culturelles face au poids excessif du matérialisme.

2.1 Culture spirituelle, culture humaniste, culture matérielle

Trois types de cultures ont façonné l'histoire de la région

- L'histoire de la région est d'abord liée aux grandes cultures religieuses hindouiste, bouddhiste, musulmane, et chrétienne. Ces cultures valorisent la spiritualité, le lien avec le Ciel. Le Sud-Est Asiatique fut le lieu d'aboutissement des grandes aventures spirituelles de l'humanité. Leur cohabitation est plutôt pacifique. La culture religieuse a donné à la région un patrimoine architectural remarquable (Angkor, Borobudur, Shwedagon etc...) et un folklore très complexe. Ces traditions spirituelles variées influencent beaucoup la perception qu'a l'Asie du Sud-Est de son destin. Il lui arrive d'y puiser une rhétorique un peu agressive de « valeurs asiatiques », mais cette erreur de jeunesse peut se corriger. Les diverses sagesse spirituelles aideront, mieux que les discours politiques, à préciser l'apport des valeurs asiatiques au patrimoine des valeurs universelles.

- Plus récemment, divers types d'humanismes ont donné à la région sa configuration politique actuelle. Ces humanismes exaltent la construction d'une cité des hommes. L'humanisme confucéen de la Chine influença surtout le Vietnam. L'humanisme progressiste des Lumières gagna ensuite la région à travers les voyages des explorateurs, et surtout la colonisation occidentale. Là aussi, la diversité d'influences fut grande : française, britannique, néerlandaise, portugaise, espagnole, américaine. L'humanisme a façonné la culture sud-est asiatique dans des domaines essentiels : l'art, la pensée philosophique et politique, le droit et les institutions, l'administration. L'humanisme a fait naître un désir croissant de démocratie et d'égalité entre les hommes dans cette région. Aujourd'hui, un grand nombre d'élites éclairées lisent l'avenir de l'Asie du Sud-Est à la lueur des idéaux humanistes d'inspiration occidentale.
- Enfin, le vingtième siècle fit pénétrer le matérialisme en Asie du Sud-Est. Voulant désormais moderniser son économie et se développer, cette région valorise la création de la richesse et la recherche des biens matériels. Les deux modèles opposés du capitalisme libéral et du communisme s'y sont livrés une âpre lutte. Le matérialisme sous toutes ses formes risque d'offrir hélas le plus petit dénominateur commun pour les peuples de la région. Le tourisme de masse, le mercantilisme à tout prix, mais aussi le recours à la force armée pour tenir les peuples à domicile ou faire peur au voisin, procèdent tous d'une sous-culture, qui privilégie la dimension physique, les rapports de force, les besoins matériels. La chair domine quand l'esprit est faible. Il faut donc renforcer la culture et l'éducation.

Une synthèse d'idéaux spirituels, politiques et économiques permettra un développement global de l'être humain. Après le

décollage économique et un début d'intégration politique, l'ASEAN doit mettre dans son projet régional plus de culture et de valeurs, afin que la prospérité et l'unité soient au service d'une paix durable.

2.2 Mémoire, synthèse, guérison

En effet, tant d'apports culturels en un temps historique si concentré ont stimulé la créativité mais aussi de vives tensions. Longtemps déchirée par des guerres cruelles où les facteurs culturels et idéologiques ont parfois avivé la haine, cette région doit faire une synthèse réfléchie de son patrimoine culturel. La création d'une Université du Sud-Est Asiatique, d'un Musée de l'Asie du Sud-Est et d'un Mémorial de la Paix devrait aider cette région à trouver les voies de l'unité, de la paix et de la compréhension entre les différentes cultures. Le Laos peut affirmer ici son rôle de trait d'union, en s'appuyant sur la dynamique de Pakxe.

2.3 Mission de Pakxe pour la culture

2.3.1 Université de l'Asie du Sud-Est

L'Université de l'Asie du Sud-Est formera les futures élites de la région dans un double esprit : patriotisme envers cette région du globe, et ouverture au monde. La formation morale primera sur la formation académique, pour créer des hommes de paix, pas seulement des compétiteurs. Le corps enseignant voudra créer une fraternité entre les étudiants, stimuler l'harmonie entre les cultures. Les diplômes obtenus seront validés dans les dix pays d'Asie du Sud-Est, et un système d'équivalence avec les autres grandes universités internationales sera créé.

- Faculté de Géographie et de Cartographie
- Faculté d'Histoire de l'Asie du Sud-Est
- Institut de la Mer et des fonds marins (Da Nang)
- Faculté des Langues de l'Asie du Sud-Est
- Faculté des Sciences de la Maison, de l'Habitat et de l'Environnement.
- Faculté des Sciences Humaines (ethnologie, anthropologie, sociologie, littérature) et de Philosophie
- Faculté des Beaux-Arts
- Institut d'Agriculture et d'Agronomie
- Institut des Sciences Politiques de l'Asie du Sud-Est
- Institut Supérieur de Sciences Economiques
- Faculté de Médecine et laboratoire de recherche
- Institut Supérieur des Sciences de la Communication

2.3.2 Rédaction sur 20 ans de l'encyclopédie du Sud-Est Asiatique

Ce projet interdisciplinaire permettra aux chercheurs de la région et du monde entier de présenter une synthèse des connaissances sur l'Asie du Sud-Est à l'usage des générations futures. Ces travaux ancreront le « rêve sud-est asiatique » dans une compréhension profonde de la réalité.

2.3.3 Musée de l'Asie du Sud-Est

Musée d'histoire naturelle (géologie, botanique, zoologie)

- Musée de préhistoire et de protohistoire
- Musée des Arts et de la Culture du Sud-Est Asiatique
- Conservatoire de l'Artisanat, du Folklore et des traditions.
- Musée de la colonisation et de la décolonisation

- Musée d'Histoire Contemporaine
- Musée d'Histoire Immédiate et de Prospective (salon bi annuel des innovations)
- Musée de la Création Contemporaine

2.3.4 Maison de l'Asie du Sud-Est pour la réconciliation et la paix

Parcours Pédagogique de la Guerre et de la Paix à travers les Ages

- Monument de la Paix
- Maison de la réconciliation et de la réparation
- Centre de Recherches sur la Paix
- Création d'un Opéra de l'Asie du Sud-Est

3. PROJET PAKXE : PAIX & COMMUNICATION

Communiquer est crucial pour gagner la guerre ou la paix. La paix s'établit s'il y a une écoute réciproque qui conduit des personnes ou des groupes différents à s'entendre. La paix entre les peuples se scelle par des traités, des échanges diplomatiques, des lettres de créance, l'ouverture d'échanges réguliers. La guerre aussi se déclare, la propagande y joue un grand rôle. La communication est un élément essentiel de la culture de la paix. Les travaux de Marshall Rosenberg sur la communication non-violente ont souligné le rôle du langage et de l'expression pour favoriser le conflit ou bien la discorde entre les groupes humains.

3.1 Communication et paix en Asie du Sud-Est

Les peuples d'Asie du Sud-Est devront apprendre à communiquer mieux entre eux et avec le reste du monde pour réaliser le rêve sud-est asiatique. L'Union européenne a beaucoup misé sur la communication pour rapprocher les peuples ; le même défi attend l'ASEAN. *Vision 2020* abordait d'ailleurs le sujet de la communication et insistait sur le besoin d'exploiter les avancées techniques dans les télécommunication et la technologie de l'information, « en particulier en mettant en réseau les autoroutes et corridors d'information prévus dans l'ASEAN, en développant le transport multimodal, et en intégrant les réseaux de télécommunications par une inter connectivité croissante, la coordination des fréquences et la reconnaissance mutuelle des procédures. »

Sur le plan mental, l'Asie du Sud-Est devra renforcer la confiance et l'entente entre les peuples. Car sur le plan physique et géographique, tout semble prédisposer les territoires et les

peuples à s'interpénétrer et à communiquer avec le reste du monde. L'« Angle de l'Asie » constitue l'une des plus grandes voies de passage du globe et l'histoire a fini par en faire un carrefour de toutes les cultures.

La partie continentale, aussi appelée Indochine, fait communiquer l'Inde et la Chine, les deux géants de l'Asie. C'est aussi une voie d'accès stratégique de la Chine vers les mers du Sud. Traversant toute l'Indochine, le Mékong est un fleuve international qui oblige les peuples riverains à coopérer pour un développement durable. Le lac du Tonle Sap est à lui seul un symbole naturel de ce qu'est la communication, ses eaux s'écoulant dans un sens puis dans l'autre selon les saisons. Le lac oblige d'ailleurs les peuples d'amont et d'aval à s'entendre entre eux pour préserver le patrimoine commun.

On a comparé la Mer de Chine du Sud à une écluse, qui fait communiquer l'Océan indien et l'Océan pacifique. Cette voie de passage est cruciale pour les échanges entre l'Est et l'Ouest, entre le Nord et le Sud de notre planète. Au cœur de cette voie de passage, le Détroit international de Malacca est un enjeu crucial du commerce, dominé aujourd'hui par la ville de Singapour. La *cité globale* constitue déjà le centre nerveux et presque le cerveau de la région. Dotée de moyens de communication modernes, Singapour abrite de nombreux centres de recherche et de réflexion ; la ville anglophone se pose souvent en porte-parole officieux des élites d'Asie du Sud-Est. Reste à développer la communication populaire pour consolider la paix dans tous les secteurs de la région.

L'isthme de Kra est un autre symbole puissant de la communication. Quatre pays se partagent l'isthme et la péninsule

de Malacca. Ces deux ensembles constituent un pont qui fait communiquer l'Asie du Sud-Est continentale et l'Asie du Sud-Est insulaire. Enfin l'archipel indonésien est une guirlande de treize mille îles faisant communiquer les deux continents que sont l'Asie et l'Océanie.

Longtemps, L'Asie du Sud-Est fut un lieu de mésentente, de fracture et de discorde. La région de Pakxe, en particulier, fut un théâtre de violences meurtrières, avec les affrontements des empires vietnamien, siamois et khmer, puis les tragédies des guerres d'Indochine. Elle doit devenir un lieu de passage et un nœud de communication entre la terre et la mer, entre les continents, entre tradition et modernité. La ville de Pakxe et sa région sont idéalement situées pour symboliser l'entente des peuples de la région. Celle-ci devra partir des lignes directrices proposées par le document *Vision 2020*.

3.2 La mission de Pakxe pour la communication

3.2.1 Institut supérieur de la communication en Asie du Sud-Est

Cet institut mènera une étude complète sur les besoins en communication de la région. Il s'agira d'évaluer, pays par pays, et pour l'ensemble de la région, les facteurs qui renforceront la communication du bas vers le haut (*Bottom-up*), du haut vers le bas (*top-down*), mais aussi horizontalement, entre les pairs. L'Institut devra réfléchir au défi de créer l'unité dans la diversité, de respecter la diversité dans l'unité, pour renforcer la paix. L'Institut proposera aussi des outils pour renforcer une *conscience* et un *sentiment* sud-est asiatiques. Il identifiera les convergences et les divergences entre les pays. Enfin, il réfléchira à l'image de l'Asie du Sud-Est dans le monde, et donnera des indications

pour que cette région devienne un modèle de communication pour la paix.

3.2.2 Création d'un groupe de presse

1- Quotidien sud-est asiatique d'informations générales en langue anglaise.

2- Suppléments hebdomadaires en Vietnamien, Thaï, Indonésien et Chinois.

3- Club de la Presse de l'Asie du Sud-Est et annuaire électronique.

4- Revue mensuelle d'études stratégiques et de prospectives

5- Création de Radio Pakxe Internationale, et de chaînes câblées.

6- Studios de création télévisuelle, musicale et cinématographique.

3.2.3 Palais des Congrès de l'Asie du Sud-Est

Création de festivals annuels du film, du disque, de la vidéo. Ce projet verrait le jour dans les villes vietnamiennes de Hué et Da Nang tout en se réclamant du label *Projet Pakxe*

3.2.4 Banque de données et institut de prospective

(Voir Paix et Culture, Musée de l'Asie du Sud-Est)

4. PROJET PAKXE : PAIX & TRANSPORTS

Les transports favorisent-ils la paix ? Oui répondait l'Union Internationale des Transporteurs Routiers, dans son congrès d'Istanbul en mai 2008 : « La paix et la prospérité dépendent largement d'une meilleure distribution des richesses, du développement du tourisme ainsi que des échanges commerciaux entre nations ».²⁴⁵

La réalité est plus nuancée. Les transports renforcent l'interdépendance amicale entre les peuples, si une vision commune les unit et si l'encadrement juridique garantit équité et transparence. La paix et la confiance entre les peuples européens ont stimulé des projets comme le tunnel trans-Manche, le pont de l'Øresund entre Malmö et Copenhague, ou l'aventure de l'avionneur européen Airbus.

Mais l'intensification du transport accroît parfois la dépendance, et marginalise les populations fragiles. Certains territoires sont vassalisés, réduits au rôle de corridors. Ce problème est aigu en Asie du Sud-Est. Depuis des millénaires, la région vit au rythme des migrations humaines, du transit des marchandises, des échanges d'idées. Des réseaux marchands la quadrillaient avant la colonisation. Militarisant la politique des transports, les empires coloniaux puis les guerres mirent en sommeil les réseaux traditionnels. L'ASEAN veut aujourd'hui privilégier l'intégration et les transports pour la paix. Une vision vraiment pacifique de l'aménagement des territoires pourra désenclaver la région et

²⁴⁵ « Le transport routier, vecteur de paix et de prospérité » Déclaration d'Istanbul de l'IRU adoptée par le 31ème Congrès mondial de l'IRU le 16 mai 2008 à Istanbul, Turquie.

renforcer son rôle de carrefour. Le document *Vision 2020* y fait allusion, promettant « de répondre à la demande sans cesse croissante pour des équipements et des voies de communication de qualité en développant un réseau de transport ASEAN intégré et harmonisé. »

4.1 Les défis des transports en Asie du Sud-Est

L'angle de l'Asie a une morphologie particulière, constituée par trois arcs de cercles (voir chapitre 4). Chacun d'eux pose des problèmes logistiques cruciaux pour la région et pour la planète.

Le plus grand arc de cercle (C), insulaire, part de la Baie du Bengale, enfile un collier d'îles (Sumatra, Java, Sonde, Timor) et rejoint la Papouasie-Nouvelle Guinée, sans se refermer. C'est l'arc de cercle « musulman » de la région, quasiment constitué de la seule Indonésie, pointe extrême-orientale du monde islamisé. Cet Arc de cercle sert de lien entre l'Asie et l'Océanie. L'ambitieuse politique de transmigration intérieure indonésienne a permis de domestiquer une étendue terrestre et maritime immense. La continuité et la cohérence de son territoire n'intéressent pas seulement le peuple indonésien mais sont un enjeu global. Les transports posent au pays d'importants problèmes de pacification intérieure : le plus grand archipel du monde doit maintenir une continuité territoriale entre des milliers d'îles souvent montagneuses. Il doit aussi chercher un meilleur équilibre entre Java (surpeuplée et bien équipée) et la périphérie souvent peu habitée et peu aménagée. Enfin, l'Etat indonésien doit moderniser les voies d'évacuation des populations dans les zones de forts risques naturels.

L'Arc de Cercle Moyen (B), quittant le continent à Rangoon, épouse l'isthme de Kra et la péninsule de Malacca, avant de

traverser Kalimantan et de refermer la boucle en remontant l'Archipel Philippin, jusqu'à toucher le Sud de Taïwan où il rejoint l'Asie du Nord-Est. C'est l'Arc de Cercle le plus métissé : continental, péninsulaire et insulaire, dominé successivement par le bouddhisme, l'islam et le christianisme. Cet arc crée une véritable Méditerranée, assurant le lien entre l'Océan Indien et l'Océan Pacifique. Notons aussi que cet arc moyen est celui du plus fort développement politique et économique de la région. Il comporte les détroits les plus importants du globe et l'isthme de Kra constitue aussi un enjeu important pour tous les types de transports Nord-Sud et Est-Ouest. Le corridor Bangkok-Singapour est le mieux pourvu en transports ferroviaires et routiers, mais ouvre ensuite plusieurs problématiques. Comment prolonger amicalement les axes ferroviaires et routiers de Singapour à Bangkok vers le Nord et la Chine, à travers la péninsule indochinoise ? Comment combiner rentabilité et équité entre les différents projets ? Quel sera le prolongement de l'axe Bangkok-Singapour vers la partie malaise de Bornéo ? Alors que 600 km de mer séparent Johore Bharu (1 million d'habitants, capitale du Johor, deuxième métropole de Malaisie) de Kuching (600 000 habitants, capitale du Sarawak), comment poursuivre l'intégration de la Malaisie et renforcer ainsi la cohésion entre l'Asie du Sud-Est continentale, l'Asie du Sud-Est péninsulaire et l'Asie du Sud-Est insulaire ?

Le plus petit Arc de Cercle (A) est Indochinois et purement continental. C'est la corniche qui décrit les villes côtières de Rangoon, Bangkok, Ho-Chi Minh Ville, Da Nang et Haïphong. Par cet arc de cercle, l'Asie du Sud-Est est un pont entre l'Inde et la Chine. La ville de Pakxe est à l'intersection de deux voies de communication hautement stratégiques pour le futur : une ligne Hanoi-Ho Chi Minh Ville et une ligne Bangkok-Da Nang. Si des

liaisons autoroutières et ferroviaires viennent matérialiser ces deux axes vitaux, on voit sans peine le rôle de centre nerveux de Pakxe pour l'Indochine. Le désenclavement global de la péninsule va poser des problèmes très cruciaux alors que la rivalité entre L'Inde et la Chine ira en grandissant.

4.2 Politique des transports du Laos et rôle de Pakxe

Le *Projet Pakxe* ne résoudra pas à lui seul l'ensemble des problèmes que nous venons de survoler. Mais il peut offrir un échantillon vertueux de transports au service d'une culture de la paix. Dans une région qui est déjà la plus grande zone de transit du globe, le transit est un atout de développement pour le Laos. Mais il faut agir avec sagesse et dans le cadre d'une culture de la paix réfléchie. Dans une logique purement mercantiliste, le Laos perdra plus qu'il ne gagnera. Mais si l'intensification sert la culture de la paix, tout le monde y gagnera.

Le Laos, pays enclavé de la péninsule indochinoise, est tenté de jouer la carte des transports internationaux, mais doit rester prudent dans ses accords bilatéraux qui peuvent lui être défavorables. Selon Vattana Pholsena « la Banque Asiatique de Développement et le gouvernement laotien voient le Laos comme une possible plaque tournante pour le transit des marchandises dans la région, mais cette volonté de transit économique et logistique reste aujourd'hui largement incantatoire. »²⁴⁶ D'une part, le Laos a peu de moyens financiers pour négocier des contrats avantageux, d'autre part, les effets secondaires d'un accroissement du transit par le Laos peuvent nuire au développement durable.

²⁴⁶ Vattana Pholsena, Le Laos, plaque tournante de la région du Mékong ? *Le Laos au vingt-et-unième siècle*, IRASEC 2004, p. 114

Nous avons expliqué précédemment que le territoire du Laos est configuré pour assumer un dessein de médiateur, de carrefour, et de distributeur. Ces prédispositions géographiques ne seront des atouts que si le Laos les met au service d'une vision privilégiant le développement humain, le long terme et une logique altruiste, au service de la paix. Cela demande une grande force morale.

Par rapport aux cercles grand et moyen, la ville de Pakxe occupe une position singulière. Elle se trouve presque à l'intersection d'une ligne verticale Nord-Sud reliant les capitales septentrionale et méridionale de l'Asie du Sud-Est (Hanoï et Djakarta), et d'une ligne horizontale Ouest-Est reliant les capitales occidentale et orientale de la région (Rangoon et Manille). Le cercle liant ces quatre capitales se trouve être la quatrième zone la plus dense pour le trafic aérien mondial, et l'aéroport d'Ubon, à 100 km de Pakxe, est l'épicentre de cette zone.

Par ailleurs, Pakxe ville fluviale tournant le dos à la Mer et à la Chaîne Annamitique à l'Est, regarde vers les plaines fertiles de la Thaïlande. Elle peut jouer dans un futur proche le rôle de ville frontière prospère entre le Laos, la Thaïlande, le Cambodge et le Vietnam. Si Pakxe doit avant tout être considérée comme un haut lieu de spiritualité et de culture, la ville occupe également un site idéal pour relier plus tard le Laos aux trois cercles majeurs de l'Asie du Sud-Est.

Certains chercheurs contestent ce rôle de Pakxe comme carrefour. Rappelons seulement les faits suivants : le deuxième pont sur le Mékong fut bâti à Pakxe, après celui de Vientiane inauguré en 1994. La liaison routière entre Pakxe et le Cambodge, jadis difficile en saison des pluies, fut entièrement refaite selon des techniques modernes en 1999. Aller de Ho Chi

Minh Ville à Hanoï par l'intérieur de l'Indochine (c'est-à-dire en traversant le Cambodge puis le Laos à travers Pakxe et Savannakhet) ferait gagner 500 km aux Vietnamiens (1 200 km au lieu de 1 700). Enfin, il est probable que Pakxe deviendra le deuxième aéroport international du Laos, après celui de Vientiane.

4.3 La mission de Pakxe pour les transports

4.3.1 Aéroport international Ubon Ratchathani-Pakxe

Cette région a un trafic aérien très dense, surtout dans le couloir Bangkok-Danang entre l'Indochine et l'Asie du Nord-Est (Chine, Japon, Corée). Vue l'importance économique et touristique du Champassak, le gouvernement laotien a fait de l'aéroport de Pakxe, à 5km du centre-ville, un aéroport international. L'idéal reste toutefois un aéroport commun à Ubon Rathchathani (Thaïlande) et Pakxe, qui pourrait se situer à mi-chemin des deux villes. Le pont sur le Mékong permettrait d'acheminer rapidement les voyageurs. Dans le futur, une compagnie d'aviation sud-est asiatique pourrait être créée. Le projet paraîtra ambitieux, mais dans le passé, Ubon Ratchathani servit à la fois de base aérienne américaine avancée et d'aéroport international desservant le Sud-Vietnam. Le *Projet Pakxe* redonnerait donc vie à une idée ancienne, mais qui serve la paix et la coopération dans la région.

Un aéroport binational est-il possible ? Le seul exemple connu est l'aéroport de Bâle-Mulhouse. Egalement appelé EuroAirport, c'est le seul aéroport binational du monde et le seul aéroport au carrefour de trois frontières (France, Allemagne, Suisse), régi par un traité international. Ce modèle de coopération fonctionne depuis plus de 60 ans grâce à un partage équitable des pouvoirs

entre Français et Suisses. Ce symbole de bonne entente en Europe pourrait probablement fonctionner en Asie du Sud-Est aussi.

4.3.2 Pakxe, carrefour autoroutier

Nous proposons le projet d'une autoroute Hanoï-Ho Chi Min ville passant par le Laos (Laksao, Thakhek, Savannakhet, Pakxe) et le Cambodge, et d'une autoroute Bangkok-Danang passant par Pakxe. Pakxe deviendrait un carrefour routier de la Péninsule indochinoise. Un tel projet permettrait de développer un véritable mutualisme entre le Cambodge, le Laos, le Vietnam et la Thaïlande, le territoire laotien servant à la fois une dynamique Nord-Sud entre les deux métropoles vietnamiennes et une dynamique Est-Ouest, entre la Thaïlande et le Vietnam.

4.3.3 Pakxe, carrefour ferroviaire

Le raisonnement est semblable. Cela aurait d'autant plus de sens que le Siam avait construit une voie ferrée de 575 km de Bangkok à Ubon Rathchathani. Nous proposons un prolongement jusqu'à Pakxe, puis une extension jusqu'à Da Nang. Plus tard, une liaison nord-sud reliant Hanoï à Ho Chi Minh ville et empruntant le chemin décrit ci-dessus pourrait être envisagée. Notons qu'un tronçon « symbolique » existe déjà : les Français firent jadis à 150 km au Sud de Pakxe la seule voie ferrée en territoire laotien de la période coloniale. Orienté Nord-Sud en fonction des échanges avec le Vietnam, long de 14 km, le tracé franchissait un pont sur le Mékong entre les deux îles de Don Det Don Khon.

4.3.4 Pakxe, carrefour fluvial

Le port de Pakxe assure un trafic croissant de marchandises et de passagers. Il est situé à l'intersection du Mékong et de la Sédone ; évidemment, de gros investissements sont nécessaires pour assurer le trafic fluvial entre Savannakhet et le Cambodge.

5. PROJET PAKXE : ÉCONOMIE DE PAIX AU CHAMPASSAK

Le Champassak offre déjà plusieurs exemples de transition d'une économie de guerre vers une économie de paix ; le *Projet Pakxe* leur donnera plus d'assurance et de légitimité.

5.1 De l'économie de guerre à l'économie de paix

Devenu indépendant en 1949, le Laos connut une escalade de conflits. Entre 1960 et 1975, la partition du pays soumit la population à deux types d'économie de guerre. À l'Est, le *Pathet Lao* provietnamien imposa un régime sévère de rationnement, de réquisition et de survie. Les bombardements américains y créaient l'insécurité permanente, générant un esprit de résistance, mais bloquant toute créativité. L'ouest du pays, sous l'autorité du gouvernement royal et sous influence américaine, vit un afflux excessif de dollars. Ceux-ci générèrent peu de projets de développement et d'éducation, mais entraînèrent souvent la corruption et l'enrichissement des élites. Une partie de ces élites put fuir le pays après 1975, d'autres furent « rééduquées » puis affectées à des emplois subalternes. Sous le nouveau régime marxiste, les quelques figures talentueuses et éduquées du *Pathet Lao* imposèrent une vision spartiate de l'économie, exaltant les sacrifices héroïques et quasi militaires de la population pour une production maigre et sans qualité.

La guerre laissa en outre quatre lourds héritages : le premier est l'ampleur des munitions non explosées sur le territoire ; divers engins continuent chaque année de tuer ou de mutiler. Les zones

les plus polluées peinent à sortir de la pauvreté et de la marginalisation. Les risques courus dissuadent les infrastructures et le tourisme. Nettoyer le pays est une œuvre de longue haleine qui retarde la transition vers l'économie de paix.

Deuxième héritage : la place de l'opium dans l'économie. Le Laos en fut un producteur majeur. Typique d'une économie de guerre, sa culture diminue grâce à des programmes assez efficaces. Cela dit, d'autres substances bon marché menacent la jeunesse laotienne.

Troisièmement, l'armée joue encore un rôle excessif dans l'économie nationale. Derrière la légitimation marxiste du régime, il y a en fait un rôle toujours décisif des militaires dans l'appareil d'Etat et les grandes orientations économiques. En mars 1996, le VI^e Congrès du parti put évincer les tenants de réformes économiques et renforcer, selon Yves Bourdet, « le pouvoir du réseau militaire, composé d'anciens et d'actuels membres de l'Armée Populaire Lao. »²⁴⁷ En 2009, le poids des militaires sur les leviers politiques économiques restait très fort. Andrew Walker a mis en évidence l'implication des militaires laotiens dans le commerce opaque et lucratif du bois.²⁴⁸

Ce rôle excessif de l'armée tient en grande partie au quatrième héritage, la vassalisation du Laos par le Vietnam. Dans une économie « civile », la Thaïlande serait le premier partenaire naturel du Laos ; l'alliance politico-militaire lao-Vietnamienne fausse les rapports économiques. Le Laos essaie de se dégager et

²⁴⁷ Yves Bourdet, *Le LAOS en 2000, Economie et Immobilisme politique*

²⁴⁸ Andrew Walker, *The Legend of the Golden Boat*, Curzon Press, Surrey, 1999, 232 pages

de s'ouvrir aux investissements chinois, mais le fait en position de faiblesse.

5.2 Les bases d'une économie de paix

Convertir l'économie de guerre en économie de paix est malaisé et nécessite un courage politique et une vision. Les pays plus puissants du globe renoncent difficilement à leur arsenal militaire. À la fin de son mandat, le président Eisenhower alarma ses concitoyens sur le péril du « complexe militaro-industriel. »²⁴⁹ Ce qui est si difficile pour des pays puissants l'est encore plus pour des pays fragiles, à la sécurité incertaine, comme le Laos. Pourtant, le Costa Rica est un exemple de pays qui a su transformer une économie de guerre en économie de paix.

5.2.1 Rompre avec le darwinisme économique

Au fait, qu'appelle-t-on économie de paix ? Celle-ci reste difficile à définir, les théories étant légion. Précédemment, nous avons défini la paix comme un « accord mutuel de sujets libres et égaux réunis par attirance réciproque en vue d'un bien supérieur ». Cela peut-il s'appliquer à l'économie ? On a longtemps cru que non ; le modèle darwinien de « survie du plus apte » a dominé la pensée économique du 20^e siècle. On partait du postulat que la lutte des espèces l'une contre l'autre, voire des individus au sein d'une même espèce, facilitait le progrès. La théorie économique considérait en général qu'une compétition débridée entre les sociétés et les individus était en fait bénéfique pour tous.

Ce regard darwinien sur l'économie présentait donc la liberté et l'équité comme deux pôles antinomiques. Soit on stimule la liberté et l'intérêt personnel comme moteurs d'une économie

²⁴⁹ Le discours d'adieu de Dwight Eisenhower en janvier 1961 exprima la hantise de voir le complexe militaro-industriel américain ruiner un jour les fondements démocratiques et moraux des États-Unis.

compétitive, créatrice, innovante, ouverte. Les prises de risque, les tensions et les frictions qui en résulteront sont jugées naturelles et conformes à la nature humaine. Soit on estime que l'économie sert avant tout à répartir équitablement les richesses entre tous, assurer une sorte de bien-être collectif, avec le risque de réduire les libertés au nom de l'intérêt général. Pacifier une économie libérale ou libéraliser une économie équitable, on a longtemps pensé qu'il y avait un choix de société à faire. Le chanteur Jean Ferrat le disait à sa façon :

*Dans ce monde à la dérive / Pareils aux autres animaux /
Nous n'aurions d'autre choix pour vivre / Que dans la jungle ou dans le zoo*

Or depuis plusieurs années, le discours économique change. L'Institut pour l'économie et la paix estime ainsi que la « survie du plus apte » sera toujours davantage la survie du plus coopératif. Les espèces qui coopèrent sans détruire leur milieu ont en fait toutes les chances de s'épanouir.²⁵⁰

Les modèles économiques récents réconcilient liberté et égalité, compétitivité et coopération, privé et public. La recherche en économie de paix évite toutefois de généraliser. Au lieu de modèles théoriques abstraits, on propose des méthodes pour réguler les comportements économiques afin que ceux-ci servent davantage la paix que la violence.

Timothy Fort, chercheur de l'université du Michigan, étudie la contribution des milieux d'affaires à la paix ou à la violence.²⁵¹ Son propos vise surtout les grosses sociétés, mais vaut aussi pour les affaires modestes et peut nourrir la réflexion sur l'économie de paix au Champassak. Pour Fort, les affaires renforcent la paix

²⁵⁰ Institute for economics and peace *The Study of Industries that Prosper in Peace - the 'Peace Industry'*, 2008 p. 5

²⁵¹ Timothy L. Fort *Does Business Impact Peace?* University of Michigan

de quatre façons : en générant le développement économique et les emplois ; en tissant des réseaux d'entente cordiale et donc une diplomatie parallèle entre les peuples, là où les États ont parfois des heurts ; en favorisant le brassage ethnique et culturel. Fort rappelle enfin l'observation de Montesquieu : « C'est presque une règle générale que, partout où il y a des mœurs douces, il y a du commerce ; et que partout où il y a du commerce, il y a des mœurs douces. » Mais le commerce peut aussi attiser la violence, souligne Fort. Si la main d'œuvre se sent exploitée ou si certains codes culturels, moraux et religieux sont bafoués, même sans intention maligne, la violence peut se déchaîner. Il y a aussi le problème de l'exclusion. Si les affaires créent de l'enrichissement quelque part, et donnent satisfaction à certains, elles peuvent aussi créer de la marginalisation et de l'exclusion. La disparité ne crée pas de violence, mais le désespoir si certains se sentent exclus d'un processus aveugle qui sélectionne les uns et rejette les autres. Fort rappelle enfin que l'enrichissement dans des pays à la législation financière et sociale fragile ou inexistante peut exaspérer les populations encore plus qu'une médiocrité équitablement répartie entre tous.

Les idées de Timothy Fort et d'autres chercheurs ont inspiré le programme *UN Global Compact*, auquel adhèrent aujourd'hui plus de 4 000 sociétés. Les entreprises signataires s'engagent à

- Soutenir les droits de l'homme internationalement reconnus
- Ne pas se rendre complices de violations des droits de l'homme.
- Respecter la liberté d'association et reconnaître le droit aux négociations collectives
- Éliminer toutes formes de travail forcé et obligatoire

- Abolir le travail des enfants
- Éliminer la discrimination en matière d'emploi.
- Défendre le principe de précaution dans les défis liés à l'environnement
- Prendre plus d'initiatives pour préserver l'environnement
- Encourager le développement et la diffusion de technologies respectueuses de l'environnement
- Œuvrer contre la corruption sous toutes ses formes, notamment l'extorsion et les pots-de-vin.²⁵²

Cette liste de bonnes pratiques pourrait inspirer les autorités du Champassak et de Pakxe pour élaborer un label d'économie de paix et le diffuser. Au lieu de montrer du doigt les mauvaises pratiques, on inviterait chaque acteur économique à progresser régulièrement dans des domaines particuliers. Une reconnaissance sociale viendrait encourager les progrès.

5.2.2 L'indice global de paix : une piste à explorer

L'économie et le commerce peuvent renforcer la paix. De son côté, la paix est bonne pour l'activité économique. Si la paix est plus rentable que la guerre, les milieux d'affaires voudront promouvoir la paix dans le monde. C'est un des paris derrière l'indice global de la paix. Publié depuis 2007 par *The Economist* et l'université australienne de Sydney, cet indice classe 140 pays selon leur pacifisme. Les 24 indicateurs de la liste ne relèvent pas tous de l'économie, mais l'étude fait ressortir trois leçons :

²⁵² www.unglobalcompact.org/languages/french/dix_principes.html

- Des facteurs comme le revenu, la scolarisation et l'intégration régionale favorisent la paix
- Les pays pacifiques ont de hauts niveaux de transparence, la corruption y est faible.
- Les petits pays stables qui s'intègrent à des blocs régionaux se classent mieux.

Ces trois observations sont utiles pour le Laos, un petit pays en voie d'intégration régionale, qui doit encore beaucoup progresser pour améliorer la scolarisation et combattre la corruption.

En 2009, la Nouvelle-Zélande figurait comme le pays le plus pacifique du monde, suivi de trois pays scandinaves : Norvège, Danemark et Islande. Dans l'ASEAN, les mieux classés sont Singapour (23^e rang) et la Malaisie (26^e). Viennent ensuite le Vietnam (39^e), le Laos (45^e), l'Indonésie (67^e), le Cambodge (105^e), les Philippines (114^e), la Thaïlande (118^e), le Myanmar (126^e). Le Brunei n'apparaît pas dans ce classement.²⁵³

Notons toutefois que l'indice de la paix globale comporte deux limites. Tout d'abord, il cerne bien quels secteurs de l'économie profitent le plus de la paix. Or il serait intéressant d'étudier l'inverse : quels types de production, de distribution et de consommation renforcent la paix. D'autre part, cet indice adopte une définition volontairement « négative » de la paix, à savoir l'absence de violence.²⁵⁴ Cette modestie et ce pragmatisme sont louables pour inspirer la confiance. Il faut rompre graduellement avec l'économie de guerre et de violence et faire des propositions concrètes pour diminuer les nuisances de l'économie. Mais le Projet Pakxe veut émettre des propositions plus audacieuses

²⁵³ www.visionofhumanity.org/gpi/results/rankings/2009/

²⁵⁴ <http://www.visionofhumanity.org/gpi/about-gpi/overview.php>

d'activités économiques qui peuvent consolider la culture de la paix au Laos et dans la région.

5.3 Éléments d'une économie de paix au Champassak

Demandons-nous : que peut-on produire pour la paix dans le Champassak ? Comment ? Dans quel but ?

5.3.1 Développer des produits pour la paix

La production de drogue maintenait le Laos dans l'économie de guerre. L'opium est extrait de la fleur de pavot, lequel a d'autre part des vertus médicinales. Les autorités laotiennes veulent à présent valoriser la pharmacopée traditionnelle. Le Laos regorge de plantes médicinales qui encourageront l'économie de paix dans un pays où l'offre de santé est inégalement répartie et trop onéreuse pour de nombreux foyers. Le Champassak mène des recherches sur ces plantes souvent très efficaces. Le village de Kiet Ngong produit et commercialise ses plantes médicinales. Dans le district de Pathoumphone, l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (IUCN) a relancé la culture de la noix de Malva, une plante très utile pour les besoins sanitaires locaux.²⁵⁵ Cette production s'inscrit dans un projet plus vaste de l'IUCN dans 23 pays, l'Initiative Moyens d'Existence et Paysages (LLS en anglais). Dans le Champassak, le projet LLS veut permettre à la communauté forestière de Pathoumphone de mobiliser ses ressources et son savoir-faire local pour s'associer aux objectifs nationaux de réduction de la pauvreté.

A travers un projet aussi concret que celui de l'IUCN, on comprend mieux comment le Champassak pourrait créer un label d'économie de paix dans le cadre du *Projet Pakxe*.

²⁵⁵ IUCN *Livelihoods and Landscapes Strategy (LLS) in Lao PDR*, juin 2009

Autre exemple de produit traditionnel pour une économie de paix : la soie. Le chirurgien alsacien Philippe Schmidt et son épouse Elisabeth s'étaient rendus au Laos pour apporter l'aide médicale d'une ONG. Sur place, la sollicitude du couple a évolué de l'aide humanitaire au commerce équitable. Passionnés par la soie et le tissage, ils ont relancé une filière qui trouve aujourd'hui des débouchés dans *Mai Savanh Lao*, l'entreprise qu'ils ont créée.²⁵⁶ Les métiers de la soie étaient traditionnels dans le sud du Laos. La guerre du Vietnam et son cortège de bouleversements régionaux après 1975 avaient provoqué leur arrêt. Or on a retrouvé dans de nombreux villages des mûriers traditionnels datant de l'époque où les élevages étaient banals dans cette région. Dans les villages avoisinants, 52 familles ont déjà fait leur jardin de mûriers. « Si la plus noble des fibres se décline à merveille dans l'univers du luxe, peut-on lire sur le site de l'entreprise, *Mai Savanh Lao* a choisi de réaliser sa production dans le respect de la dignité du travail et de l'Environnement. »

On estime en général que l'industrie la plus favorable pour la paix est le tourisme ; or le Champassak offre d'innombrables possibilités de tourisme culturel (site du Wat Phou), de tourisme solidaire et d'écotourisme. Idéalement situé près de la Thaïlande, du Cambodge, et du Vietnam, le Champassak constitue une merveilleuse initiation à l'Indochine, ses paysages et son histoire.

5.3.2 Méthodes de production pacifiques

Nous avons cité les plantes médicinales, la soie et le tourisme mais d'autres produits du Champassak pourraient constituer

²⁵⁶ Voir le site www.maisavanhlaos.org

toute une filière d'économie de paix : bois, hydro-électricité, artisanat, industrie légère.

Les produits sont importants, la façon de produire l'est aussi. Un label d'économie de paix dans le cadre du *Projet Pakxe* favorisera une émulation éthique entre les entreprises commerciales de la région. Le Champassak sera ainsi un laboratoire d'innovation économique et sociale. Le Laos en a besoin pour s'intégrer à l'économie régionale. Les 10 valeurs défendues par *Global Compact* sont un squelette sur lequel il faut mettre de la chair. En élaborant des produits de qualité ayant une image valorisante, le Champassak retiendra ses jeunes. Ils seront moins tentés de vendre leur force de travail en Thaïlande, à des conditions souvent douteuses. Il faudrait donc définir des filières de production orientées vers l'économie de paix et former des personnels compétents et motivés sur place. L'université du Champassak, les principaux acteurs économiques, les investisseurs et les différentes ONG seraient associées à un projet de longue haleine tourné vers la qualité.

5.3.3 Une éthique laotienne du travail.

Affaire de bons produits et de bonnes méthodes de travail, l'économie est aussi une affaire de finalité et d'objectifs. Pour Henri Bergson, la vraie finalité de la production économique est la joie qui accompagne toute activité véritablement créatrice. Extérieurement, l'économie de paix cherche à satisfaire des besoins intelligents des consommateurs en produisant des biens de qualité. Intérieurement, l'économie poursuit le bien, elle est une œuvre de civilisation. Le discours sur les valeurs asiatiques pour vanter les mérites des dragons asiatiques a pu irriter certains, mais il a eu le mérite de montrer que les produits venus

de cette région ne représentent pas seulement une valeur marchande. Ils véhiculent des valeurs culturelles et relèvent de la puissance douce (soft power).

Notre espoir est qu'à partir de Pakxe, il soit possible de diffuser en Asie du Sud-Est la culture de la paix. Federico Mayor en a magnifiquement esquissé les grandes lignes :

« Pour changer, le monde a besoin de tout le monde. Une paix durable est la condition préalable de l'exercice de tous les droits et devoirs de l'être humain. Cette paix est la paix de la liberté, de la joie, de l'égalité, de la solidarité.

C'est en soi que chacun trouve la motivation qu'il recherche ... chercher tous les jours à mieux connaître et respecter les autres - en nous disant : "l'autre, c'est moi !" Notre richesse, c'est l'infinie diversité des cultures, réunies ... par quelques valeurs universelles qui doivent se transmettre depuis le berceau et tout au long de l'existence. Les proches, les mères surtout, les maîtres et les professeurs ... tous doivent concourir à la diffusion de modèles universels. Pour apprendre, il est bon de disposer du matériel approprié. Mais rien ne peut remplacer la parole amie du maître, la caresse et le sourire des parents. Il n'est de pédagogie que de l'exemple. Et de l'amour. La paix possède un riche contenu culturel, politique, social et économique. Nous devons procéder à une révision des principes qui sous-tendent l'actuelle *mondialisation*, pour que l'être humain devienne le destinataire et le protagoniste de toute stratégie. »

Bibliographie sommaire

bibliographie proposée ici est volontairement sommaire. Elle se limite aux principaux auteurs cités dans cet ouvrage, ceux qui ont nourri notre réflexion et confirmé ou infirmé les hypothèses principales à l'origine du Projet Pakxe. Sur tous les sujets abordés dans ce livre (la guerre et la paix, l'Asie, l'Asie du Sud-Est, les Unions régionales, le Laos), il y aurait tant d'autres ouvrages à citer. Nous avons retenu les travaux qui ont alimenté notre réflexion sur un sujet simple : pourquoi Pakxe peut-elle devenir une ville internationale de la paix ? Pour faire quoi ? Comment ?

Ouvrages généraux

- Bulkeley Kelly, *American dreamers, What Dreams Tell Us about the Political Psychology of Conservatives, Liberals, and Everyone Else*, Beacon Press, 2008
- Bulkeley Kelly, *The Wilderness of Dreams: Exploring the Religious Meanings of Dreams in Modern Western Culture*, Albany, NY: State University of New York Press, 1994
- Dutton Paul Edward, *the Politics of dreaming in the Carolingian Empire*, University of Nebraska Press
- Hobsbawm Eric, *L'Invention de la tradition*, Editions Amsterdam, Paris, 2006
- Hull Hedley, *The Anarchical Society, a Study of Order in World Politics*, second edition, Columbia University Press, New York 1977
- Nahoum-Grappe Véronique *Du rêve de vengeance à la haine collective*, Paris, Buchet/Chastel, 2003
- Nisbett Richard, *The Geography of Thought*, Free Press, 2003
- Peyrefitte Alain, *La société de confiance*, Odile Jacob, 1995, Paris
- Thuillier François, *Le Dieu fragmenté, géopolitique des religions*, février 2004, éditions Ellipses, Paris
- Winter Jay, *Dreams of Peace and Freedom in the Twentieth Century*. Yale University Press New Haven & London, 2008

Sur la guerre et la paix

- Baylis John and Smith Steve, *the Globalization of World Politics*, Oxford University Press, 2001
- Bouthoul Gaston, *La Paix*, Que Sais-je ? N° 1600, Paris 1974
- Gandhi Mahatma, *Guerre et Paix*, 1926
- Géré François, *Pourquoi les guerres ? Un siècle de géopolitique*, Edition Larousse, Collection 20/21, mars 2002
- Jean XXIII, *La Paix sur la Terre, Pacem in Terris*, encyclique du 11 avril 1963, Editions du Centurion
- Kant Emmanuel, *Vers la Paix Perpétuelle*
- Kant Emmanuel, *Idées pour une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*
- Kant Emmanuel, *conjecture sur les débuts de l'histoire humaine*
- Saint-Augustin, *la Cité de Dieu*,
- Waltz Kenneth, *Man, the State and War*, New York, Columbia University Press, 1959
- Meddeb Abdelwahab, *La Maladie de l'islam*, Seuil, Paris 2002
- Anthologie de la paix*, UNESCO
- Guerre et Paix, Dictionnaire de philosophie politique* - sous la direction de Philippe Raynaud et Stéphane Rials, PUF 1996
- Guerre et paix, Encyclopedia Universalis*
- Dictionnaire Encyclopédique d'Histoire*, Bordas, 1978, Michel Mourre
- Manifeste 2000 pour la culture de la Paix et de la Non-violence*, 4 mars 1999, www.unesco.org/manifeste2000

Sur les Unions Régionales

- Reguillon Alain, *Quelles frontières pour l'Europe ?* Editions L'Harmattan, Paris 2004
- Rifkin Jeremy, *Le Rêve Européen*, Fayard 2005, Paris
- Schwimmer Walter *Der Traum Europa*, Springer Verlag, Heidelberg 2003

Sur l'Asie en général

- Camroux David, Domenach Jean-Luc *l'Asie Retrouvée*, L'idée du Monde, CERI, le Seuil, Paris 1997
- Chancel Claude et Eric-Charles Pielberg, *la façade asiatique du Pacifique*, Que Sais-je ? PUF, Paris 2004
- Béranger Serge et Schuldners Guy *Les relations internationales en Asie-Pacifique*, éditions Alban, Paris 1998
- Delmas Claude *Pearl Harbour, Et la Guerre Devint Mondiale*, Editions Complexe 1990
- Manchester William, *MacArthur, Un César américain*, Robert Laffont 1982
- Roncayolo Marcel, *le Monde et son histoire*, Bordas 1973

Sur l'Asie du Sud-Est

- Bruneau Michel, *l'Asie d'entre Inde et Chine*, Belin Paris 2006
- Bruneau Michel et Taillard Christian, *Géographie Universelle, L'Asie du Sud-Est et l'Océanie*, Belin-Reclus, Paris 1995
- Delvert Jean, *Géographie de l'Asie du Sud-Est*, Que Sais-Je ? P.U.F., Paris 1967
- de Koninck Rodolphe, *L'Asie du Sud-Est*, Masson, Paris, 1994
- Mulder Niels, *Southeast Asian Images, Towards Civil Society*, Silkworm Books, Bangkok 2003
- de Sacy Alain, *l'Asie du Sud-Est, l'Unification à l'épreuve*, Vuibert, Paris 1999
- Tertrais Hugues, *Asie du Sud-Est : enjeu régional ou enjeu mondial ?* Gallimard, Paris, 2002

Sur le Laos

- Philippe Boumard et Dominique Gentil , *Laos Amer et Doux*, CCL – Karthala, Paris, 2005
- Brown Mervyn *War in Shangri-La: A Memoir of Civil War in Laos*

Dommen Arthur J., *Laos, keystone of Indochina*, Boulder Westview Press, 1985

Dommen Arthur J., *Conflict in Laos; the politics of neutralization*. London: Pall Mall, 1964. ix + 338 pp.

Evans Grant, *The politics of ritual and remembrance* Silkworm books, Bangkok 1998

Evans Grant, *The land in between*, Allan & Unwin, Australie 2002

Hahn Carine, *Le Laos*, Karthala, Paris 1999

Lévy Paul, *Histoire du Laos, Que Sais-je ?* (ouvrage épuisé)

Phinith Saveng, Phou Ngeun Souk-Aloun, Thongchahan Vanida, *Histoire du Pays Lao*, L'Harmattan, 1998

Pholsenan Vatthana et Banomyong Ruth, *Le Laos au XXI^e siècle, les défis de l'intégration régionale*, IRASEC, Bangkok, 2004

Sicard Marie-Noëlle et Didier, *au nom de Marx et de Bouddha*, Inter Editions, Paris 1981

Sisouphanthong B., Taillard Christian *Atlas de la RPD Lao*, CNRS-Libergéo – La Documentation Française, Paris 2000

Stuart-Fox Martin, *A History of Laos*, Cambridge University Press 1997

Taillard Christian, *Laos, Stratégies d'un Etat-Tampon*, Reclus 1989

Weldon Charles *Tragedy in Paradise, a country doctor at war in Laos*

Le Grand Guide de Laos et du Cambodge, Gallimard 2001, Paris

Journaux, magazines et revues les plus souvent cités

Far Eastern Economic Review

International Journal on World Peace

Le Figaro

Le Monde

Le Monde Diplomatique

Mutations Asiatiques (épuisé)

Le Point

Sciences Humaines

Time Magazine

Le courrier de l'UNESCO

Table des Matières

Avant propos explicatif	8
1. Le logo du Projet Pakxe	8
2. Pakxe, ville de la paix en Asie du Sud-Est	10
Introduction	13
<u>PREMIÈRE PARTIE : LA CULTURE DE LA PAIX : UN DÉFI MONDIAL, UNE RESPONSABILITÉ INDIVIDUELLE</u>	17
CHAPITRE 1 : GUERRE ET PAIX AU XXI^E SIÈCLE	19
1. <u>Les nouveaux visages de la guerre et de la paix</u>	19
2. <u>L'héritage du XX^e siècle</u>	22
3. <u>Mondialisation de la haine ou de l'amour ?</u>	24
4. <u>Le double agenda de la paix</u>	28
4.1. <i>Préserver la paix : l'ONU</i>	29
4.2. <i>Construire la paix : l'UNESCO</i>	32
5. <u>« Armes » de la paix : pouvoir, savoir et avoir</u>	33
5.1. <i>Mondialisation, unions régionales, fin des conflits fratricides</i>	37
5.2. <i>L'émergence des pôles régionaux</i>	49
5.3. <i>La fin des conflits fratricides</i>	51
5.4. <i>Conflits fratricides et enjeux nationaux</i>	53
CHAPITRE 2 : RESPONSABILITÉ HUMAINE, ALTRUISME ET CULTURE DE LA PAIX	55
1. <u>Genèse de la guerre et de la paix</u>	56
1.1. <i>L'individu et l'Etat</i>	56
1.2. <i>Un sens pervers du sacrifice</i>	58
1.3. <i>Altruisme et développement humain</i>	60
1.4. <i>Transformation des institutions et réforme intérieure</i>	62
2. <u>Vaincre les obstacles culturels</u>	66
2.1. <i>L'obstacle sémantique : le test de l'encyclopédie</i>	67
2.2. <i>L'obstacle statistique</i>	68

2.3. <i>L'obstacle épistémologique</i>	69
2.4. <i>L'obstacle moral</i>	75
2.5. <i>L'obstacle culturel</i>	77
2.6. <i>Les limites de l'idéalisme</i>	77
3. <u>Éléments pour une culture de la paix</u>	82
3.1. <i>Une théorie unifiée de la paix</i>	83
3.2. <i>Une définition positive de la paix</i>	85
3.3. <i>Exemples historiques</i>	90
3.4. <i>Artisan de la paix : une responsabilité individuelle</i>	92
3.5. <i>Vertu individuelle et monde de paix</i>	94
4. <u>Recherches sur l'altruisme et la paix</u>	96

SECONDE PARTIE : LA LONGUE MARCHÉ DE L'ASIE VERS L'UNITÉ ET LA PAIX 101

CHAPITRE 3 : L'ASIE ORIENTALE, L'ASIE PACIFIQUE ET LA PAIX MONDIALE 103

1. <u>L'Asie et le mouvement des civilisations</u>	104
1.1. <i>La puissance au service d'un but</i>	104
1.2. <i>Le mouvement des civilisations, d'est en ouest</i>	105
1.3. <i>L'Amérique, d'est en ouest</i>	108
1.4. <i>La jonction du Far West et de l'Extrême-Orient</i>	109
2. <u>L'émergence de l'Asie Orientale</u>	111
2.1. <i>Réveil du Japon et de l'Asie</i>	112
2.2. <i>L'Asie Orientale, Nord et Sud</i>	117
3. <u>La mission de l'Asie du Nord-Est</u>	118
3.1. <i>« La relation bilatérale la plus importante du monde »</i>	119
3.2. <i>La régionalisation en Asie du Nord-Est</i>	121
3.3. <i>Paradoxe de l'Asie du Nord-Est</i>	122
3.4. <i>Les conditions d'une coopération régionale</i>	123
3.5. <i>Le projet Tumen</i>	124
4. <u>Aire Pacifique et ère pacifique</u>	136
4.1. <i>« L'autre bout du monde »</i>	136
4.2. <i>Les six régions de l'Asie Pacifique</i>	137

CHAPITRE 4 : L'ASIE DU SUD-EST ET LA PAIX MONDIALE 141

1. <u>L'Asie du Sud-Est existe-t-elle ?</u>	141
1.1. <i>Un lieu, une idée, un projet</i>	142
1.2. <i>Aboutissement de l'Asie</i>	143
2. <u>Les prédispositions de l'Asie du Sud-Est</u>	144
2.1. <i>L'Asie du Sud-Est est un microcosme</i>	145
2.2. <i>Un centre d'accumulation et de synthèse</i>	160
2.3. <i>Configurer un héritage unique</i>	167
CHAPITRE 5 : L'ASIE DU SUD-EST : VERS UN ESPACE D'AMITIÉ, DE LIBERTÉ, D'ÉQUITÉ ET DE BIEN-ÊTRE	173
1. <u>La sécurité en Asie du Sud-Est</u>	174
1.1. <i>Un risque naturel élevé</i>	174
1.2. <i>Ressources et passages convoités</i>	176
1.3. <i>Un héritage religieux volatil</i>	177
2. <u>Naissance d'une région</u>	178
2.1. <i>L'ASEAN, théâtre d'ombres ou partie émergée de l'iceberg ?</i>	179
2.2. <i>Une région qui s'est reconquise</i>	179
2.3. <i>L'ASEAN au tournant</i>	181
3. <u>Penser l'Asie du Sud-Est</u>	184
3.1. <i>Mandala et galaxie</i>	185
3.2. <i>Éléments de la construction régionale</i>	189
3.3. <i>Un mutualisme en Asie du Sud-Est</i>	191
4. <u>Le sentiment régional</u>	193
4.1. <i>Héritage indivis</i>	195
4.2. <i>Généalogie du sentiment régional</i>	196
4.3. <i>Libres et égaux dans une communauté solidaire</i>	199
CHAPITRE 6 : RÉALISER LE RÊVE SUD-EST ASIATIQUE	201
1. <u>Le bonheur régional</u>	202
2. <u>Rêves régionaux ou choc des civilisations</u>	203
3. <u>Politique des rêves</u>	204
3.1. <i>Fondements d'une science admirable</i>	204
3.2. <i>Des rêves de vengeance aux prémonitions heureuses</i>	209
4. <u>Crise de l'Etat-nation et réveil des civilisations</u>	216

4.1. <i>La fin de l'ivresse prométhéenne</i>	216
4.2. <i>Effervescences collectives, kairós et âge axial</i>	218
5. <u>Quelques rêves régionaux</u>	221
5.1. <i>Rêve américain et panaméricain</i>	222
5.2. <i>Le rêve européen</i>	226
5.3. <i>Le rêve asiatique</i>	229
6. <u>Le rêve asiatique et le Projet Pakxe</u>	230
<u>TROISIÈME PARTIE : LE LAOS, LA CULTURE DE LA PAIX ET LE RÔLE DE PAKXE</u>	233
CHAPITRE 7 : LE NOUVEAU PARADIGME LAOTIEN	235
1. <u>Le pays des docteurs de paix</u>	236
2. <u>Le Laos, garantie de sécurité ou artisan de la paix ?</u>	238
3. <u>La réalité du Laos, entre l'ombre et l'idéal</u>	242
4. <u>Complexité de la question laotienne</u>	243
5. <u>Les réalités laotiennes actuelles</u>	246
5.1. <i>Regarder autrement le territoire laotien</i>	246
5.2. <i>Laotieneté et laocité : l'invention de la tradition</i>	253
5.3. <i>Un Etat en quête de légitimation nationale et régionale</i>	268
CHAPITRE 8 : LA TERRE DU MILIEU, CLÉ DE VOÛTE D'UNE CULTURE DE LA PAIX	277
1. <u>Neutralité douteuse ou vraie vocation pacifique</u>	278
2. <u>Un destin hanté par le chiffre 3</u>	280
3. <u>Trois princes, trois nationalismes</u>	282
4. <u>Laos en soi, Laos pour soi, Laos pour autrui</u>	285
5. <u>Trois vocations : Ventiane, Luang Prabang, Pakxe</u>	292
CHAPITRE 9 : PAKXE, VILLE INTERNATIONALE DE LA PAIX	297
1. <u>Les villes de la paix, des utopies raisonnables</u>	297
2. <u>Villes martyres : expier les guerres fratricides</u>	300
3. <u>Villes laboratoires : anticiper la fraternité</u>	302
4. <u>Diplomatie des villes et culture de la paix</u>	304

5. <u>Les villes de la paix, une mutation décisive ?</u>	308
6. <u>Les vertus de Pakxe pour la paix</u>	310
6.1. <i>Expier le passé</i>	311
6.2. <i>Une diplomatie municipale d'altruisme responsable</i>	312
CHAPITRE 10 : CINQ MISSIONS DE PAKXE POUR LA PAIX	321
1. Projet Pakxe : Paix & Spiritualité	324
1.1. <i>Construction de la paix et spiritualité</i>	324
1.2. <i>Action interreligieuse pour la paix en Asie du Sud-Est</i>	325
1.3. <i>Mission supra religieuse de Pakxe</i>	326
2. Projet Pakxe : Paix & Culture	329
2.1. <i>Culture spirituelle, culture humaniste, culture matérielle</i>	329
2.2. <i>Mémoire, synthèse, gestion</i>	331
2.3. <i>Mission de Pakxe pour la culture</i>	331
3. Projet Pakxe : Paix & Communication	334
3.1. <i>Communication et paix en Asie du Sud-Est</i>	334
3.2. <i>La mission de Pakxe pour la communication</i>	225
4. Projet Pakxe : Paix & Transports	338
4.1. <i>Les défis des transports en Asie du Sud-Est</i>	339
4.2. <i>Politique des transports du Laos de Pakxe</i>	341
4.3. <i>La mission de Pakxe pour les transports</i>	343
5. Projet Pakxe : Economie de paix au Champassak	346
5.1. <i>De l'économie de guerre à l'économie de paix</i>	346
5.2. <i>Les bases d'une économie de la paix</i>	348
5.3. <i>Eléments d'une économie de paix au Champassak</i>	353
Bibliographie	357
Table des matières	361

Les Editions Romaines

www.leseditionsromaines.biz

37 Boulevard Dubouchage

06000 Nice

France

Les Editions Romaines ont pour vocation d'apporter leur contribution au champ de la pensée économique, philosophique et littéraire.

Romanies car européennes, nos éditions se veulent attachées aux valeurs de liberté et d'humanité forgées par l'Occident et ses Lumières.

Elles s'attachent donc à donner un porte-voix à la nouveauté, à la jeunesse et à la recherche intellectuelle.